

LA MAISON DE SAVOIE  
Tome III  
(1856)



ALEXANDRE DUMAS

La Maison de Savoie  
depuis 1555 jusqu'à 1850  
roman historique

TOME III

LE JOYEUX ROGER  
2006

ISBN-13 : 978-2-923523-21-7  
ISBN-10 : 2-923523-21-0

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal  
[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

Charles Emmanuel IV  
ou  
La France et l'Italie depuis 1796 jusqu'en 1802



## Chapitre I

Le règne si court de Charles Emmanuel est une des époques les plus funestes de l'histoire du Piémont. La grande révolution qui grondait à ses portes allait fondre sur ce malheureux pays. Il n'était au pouvoir d'aucun homme de conjurer cet orage social. Que pouvait faire le faible Charles Emmanuel en face d'événements aussi graves ? Obstiné, comme toutes les personnes d'un esprit médiocre, il crut écarter l'avenir en se cramponnant au passé. Fanatique et intolérant, l'excès de ses vertus même lui fut nuisible et paralysa l'élan de la bonté naturelle de son cœur. Aigri par les crimes de la populace en France, il ne vit dans les réclamations les plus justes d'un peuple qu'une audacieuse rébellion et qu'un attentat contre le droit divin. Tout moyen lui sembla légitime pour le réprimer. Faible, quoique opiniâtre, il devait succomber dans la lutte qu'il osait susciter sans avoir la force d'en triompher.

Tel était le caractère du prince qui allait régir un État menacé par les formidables événements que nous avons esquissés dans le règne précédent.

Quant à la situation intérieure et politique du Piémont, il se trouvait dans les mêmes conditions où était plongée la France avant la mémorable année 1789. Une réforme radicale était nécessaire. Tous les essais d'amélioration sur la répartition des impôts, entrepris de bonne foi, avaient été exécutés avec tant de lenteur et si peu d'énergie, que les résultats utiles qu'on en attendait avaient été nuls ou presque nuls. L'organisation du gouvernement rendait toute tentative infructueuse.

Le clergé possédait à lui seul la moitié du royaume. Et que payait à l'État ce corps si prodigieusement riche ? Rien. Par droit divin, il s'était exempté de la capitation et du vingtième. Seulement, le haut clergé se taxait lui-même, et dans certaines circonstances, offrait au roi un don gratuit et volontaire.

Puis venait la grande famille des privilégiés dont les terres étaient exemptes d'impôts. Toutes les hautes places étaient réservées à la noblesse qui avait seule droit aux grades dans l'armée.

Les lois somptuaires, qui entravaient l'industrie et s'opposaient aux progrès du commerce, appauvrirent l'État et fixaient une démarcation insultante entre les différentes classes, et par conséquent entretenaient la morgue chez les uns et l'envie chez les autres.

La barbarie des lois criminelles, l'injustice des codes qui proportionnaient le châtiment, non à la nature du délit, mais au rang du criminel.

L'intolérance cléricale qui, d'une religion toute d'amour et de mansuétude, avait fait un moyen de persécution.

Avec de tels abus, légitimés par les lois elles-mêmes, la bonté naturelle des princes de Savoie était presque impuissante à faire le bien, et pourtant telle était leur volonté d'y parvenir et leur amour de la justice, que leur influence personnelle mitigea souvent les conséquences fatales du principe oppressif qui servait alors de base à tous les gouvernements, et qui devait amener la crise humanitaire qui a bouleversé l'Europe à la fin du siècle dernier.

Il y avait à peine quelques mois que Charles Emmanuel était monté sur le trône, et déjà le malaise et le mécontentement qui s'étaient manifestés à la fin du règne de Victor Amédée commençaient à prendre un aspect menaçant. Aux trames secrètes succédaient les conspirations presque avouées fomentées par le gouvernement français même. On sentait l'approche d'une révolte audacieuse à de certains symptômes, comme on sent l'orage au souffle du vent chaud qui le précède.

Le comte de Castellengo, homme sceptique et impopulaire par l'excès des rigueurs avec lesquelles il poursuivait les sectateurs des idées nouvelles, enlevait au roi, dont il possédait toute la confiance, l'amour de ses sujets, cet anneau d'or qui, depuis des siècles, liait le trône de Savoie à la nation Piémontaise.

— C'est une couronne d'épines que le ciel m'envoie, avait dit le nouveau monarque avec mélancolie à ceux qui lui présentèrent le sceptre et le diadème.

Hélas ! ce prince infortuné avait le pressentiment des malheurs qui l'attendaient sans avoir la force et la prudence de les écarter de son trône et de ses États.

C'était par une belle et froide matinée des premiers jours de février. La neige couvrait la terre et brillait d'un éclat lumineux aux rayons du soleil levant. Le brouillard s'était dissipé, chassé par une brise fraîche. On n'apercevait au loin qu'une plaine immense enveloppée dans son blanc linceul. Les arbres tristes et dépouillés tendaient leurs branches desséchées couvertes de longs glaçons étincelants comme des diamants ; on aurait dit de gigantesques girandoles en cristal de roche préparées dans cette vaste solitude pour la fête mystérieuse des esprit. Tout était silencieux et désert. Tout à coup, le galop de deux chevaux dont les pas faisaient craquer la neige qui couvrait le sol troubla cette imposante et majestueuse solitude. Deux cavaliers, enveloppés dans de larges manteaux bleus, parurent sur la route déserte. Ils chevauchaient côte à côte, et le chemin qu'ils parcouraient, bien que route royale, était tellement endommagé par le mauvais temps et l'incurie, qu'il était presque impraticable à cette époque et dans cette saison de l'année. Aussi avançaient-ils avec peine, quoique bon cavaliers et montés sur d'excellents chevaux. Ils étaient tous deux jeunes et d'une beauté remarquable. Le moins âgé surtout, qui paraissait atteindre à peine à sa vingt-cinquième année, rappelait par ses traits si purs et si réguliers l'idéale beauté de l'Antinoüs, mais une expression austère et d'une étrange énergie donnait un singulier caractère à cette calme figure grecque qui semblait attendre le ciseau de Phidias. L'autre cavalier paraissait avoir une trentaine d'années, ses traits offraient l'expression la plus franche de la bonté et de la loyauté. C'était une de ces bonnes natures qui attirent la confiance et qu'on aime tout d'abord.

— Boyer, fit-il tout à coup en se tournant vers son compagnon, quel diable de route ! Nous ferions peut-être mieux de retourner à Turin chez nous... N'allons-nous pas tenter une entreprise insensée et périlleuse ?

— Et depuis quand la crainte du danger fait-elle reculer un homme de cœur ?

— Ce n'est point par faiblesse, tu le sais, reprit-il avec force, que j'hésite au moment d'agir, mais par devoir. Je suis Piémontais et... nous conspirons contre notre roi !...

— Chut ! Berteux, ne fais point tourner la lame du remords dans mon cœur !... À Dieu ne plaise que j'en veuille à la personne sacrée de mon souverain ! Je veux sauver avec lui la Nation, qu'il perd par sa faute et surtout par celle de ses conseillers.

— Quels moyens avons-nous pour obtenir d'aussi grands résultats ?

— L'appui du gouvernement français et le génie du général Bonaparte.

— Et si la France allait nous abandonner ?

— Non, son intérêt la lie au nôtre. L'expulsion des Autrichiens de l'Italie, en assurant les conquêtes de son armée, est une question vitale pour la République française comme pour nous autres patriotes piémontais.

— Boyer, reprit Berteux avec calme, tu es mon ami, mon frère. Je t'ai juré de te suivre aveuglément partout, fût-ce sur les marches d'un échafaud. Je ne m'en repens pas, mais, trop absorbé par mes études, je n'ai pas eu le temps de m'occuper de politique. J'aime mon pays, voilà tout ; j'ai peur que dans cette circonstance nous n'agissions follement, si ce n'est criminellement.

— Tu ne seras jamais rien qu'un pauvre savant, fit Boyer en levant les épaules.

— Peut-être, mais j'ai du cœur et surtout du dévouement, reprit Berteux en se rapprochant de son ami.

— Je le sais, et voilà pourquoi je compte sur toi.

— Et tu as raison, s'écria Berteux avec véhémence, car je te

l'ai dit, entre nous, c'est à la vie et à la mort.

Boyer lui tendit la main.

— Si tous les hommes savaient s'entendre, le sort des nations serait bien vite assuré.

— Tu as la foi et l'enthousiasme d'un apôtre.

— Toute conviction profonde donne le courage de révéler, et c'est ainsi que la vérité s'est répandue sur la terre.

— Tous les cultes ont leurs martyrs, soupira Berteux.

— Qu'importe de mourir pour sa cause quand elle est sainte ! s'écria Boyer en levant les yeux au ciel comme un inspiré.

Les deux amis marchèrent quelque temps en silence, puis Boyer reprit d'un ton grave et solennel, en arrêtant son cheval près de celui de son compagnon.

— Berteux, je ne veux pas abuser de ta confiance en moi pour t'entraîner à une mort presque certaine, je veux te dévoiler tous nos plans, tous nos dessins.

— Non, fit Berteux, je ne me bats point par opinion politique, mais par l'amitié que j'ai pour toi. Je ne veux rien savoir, rien entendre...

Et il hâta le pas de son cheval.

— Merci, frère, dit Boyer en le rejoignant. Mais nous pouvons succomber dans notre entreprise, et tu as une mère...

— Ne m'y fais pas penser ! s'écria Berteux en pâlisant.

— Écoute, dit Boyer de son air grave et sérieux, lorsque le comte Balbo fut envoyé ambassadeur à Paris, le Directoire, persuadé que de l'intime alliance de la France et du Piémont dépendait le salut des deux États, laissa entrevoir au représentant du roi de Sardaigne les hautes vues politiques conçues par le génie de Bonaparte. Le comte Balbo, homme supérieur et véritable ami de son pays, élaborait un projet de réorganisation territoriale qui assurerait à jamais le repos de l'Italie, la force du Piémont et l'agrandissement de la Maison de Savoie.

— Le général Clarke n'a-t-il pas proposé au roi de Sardaigne de lui donner, en échange de Nice et de la Savoie, le Milanais,

Parme, Plaisance, Final et Savone, dont le port serait si utile à l'exportation de nos produits et surtout de nos riz ?

— Oui, et l'Autriche aurait été exclue à perpétuité de l'Italie, la Toscane serait cédée au duc de Parme et l'on aurait donné l'électorat de Cologne au grand duc .

— Ma foi, dit Berteux, j'approuve fort ce projet.

— Certes, mais on n'avait pas songé aux scrupules religieux de Charles Emmanuel, qui n'a jamais voulu souscrire à un traité qui le forcerait à unir ses armes avec celles d'une nation en guerre avec le Saint-Siège.

— On devait être sûr que la piété exaltée de la reine s'y serait opposée.

— En attendant, le Milanais et la Ligurie s'érigent en républiques, nos frères sont libres, indépendants. Bonaparte, qui sent le besoin de s'assurer notre appui et qui apprécie la valeur de nos soldats, écrit au Directoire : « Avec un seul de ses régiments, le roi de Sardaigne est plus fort que toute la République cisalpine. »

— Il est vrai, interrompit Berteux, que les troupes piémontaises sont les meilleures d'Europe.

— Voilà pourquoi il importe de forcer Charles Emmanuel à contracter une alliance si favorable à ses véritables intérêts et à ceux de l'Italie.

— Je n'arrive pas à comprendre, fit Berteux, l'influence que deux pauvres médecins comme nous peuvent avoir dans le conseil du roi !

— La République française envoie un nouvel ambassadeur à Turin, Ginguéné, dont la mission secrète et véritable est de s'entendre avec les patriotes pour forcer la volonté du roi à conclure ce traité avec la France. Déjà les insurgés piémontais réfugiés en Ligurie vont rentrer à main armée, l'insurrection va éclater sur tous les points du royaume. Novare, où nous allons, ne tardera pas à se soulever et à marcher sur Turin. Abandonné par l'Autriche, entouré par des voisins turbulents et hostiles, menacé au cœur même de ses États, le roi devra se jeter dans les bras de la

France, souscrira au traité d'alliance, et le calme renaîtra avec la sécurité et la liberté.

Berteux secoua tristement la tête.

— Désordre et anarchie d'un côté, résistance et aveuglement de l'autre, nous marchons vers un abîme, les massacres et l'échafaud se dressent devant moi.

— L'échafaud ! reprit Boyer avec cet accent d'aspiration mystique qui le caractérisait, l'échafaud ! Et qu'importe : du sang des martyrs naissent leurs vengeurs. On peut détruire une nation, mais le principe pour lequel elle meurt lui survit. On ne tue pas une idée ; dès qu'elle est émanée de Dieu, elle grandit, se développe et triomphe, car elle est la propriété du genre humain.

Au même instant, un chant étrange mais doux et plaintif retentit à quelques pas des deux voyageurs. Ils s'arrêtèrent et écoutèrent avec une espèce de recueillement les sons suaves et désolés de cette jeune voix qui chantait comme doivent pleurer les anges. Ils se retournèrent émus et découvrirent à peu de distance de la grande route une maison en ruine qui paraissait avoir été la proie d'un incendie. La toiture n'existait plus, les quatre murs lézardés et noircis par le feu restaient seuls debout. Une jeune fille, assise sur une grosse pierre adossée à la muraille, tenant d'une main un pain et de l'autre le bout d'une corde à laquelle était attachée une belle chèvre blanche, murmurait tristement ce chant harmonieux et rêveur qui avait surpris les voyageurs.

Boyer fixa sur la chanteuse un regard étonné et curieux, tandis qu'elle répétait d'une voix lente et mélancolique :

Ils sont partis au temps des roses  
Pour revenir au temps des blés.

— Il y a des larmes dans cette voix, dit Boyer en s'arrêtant.

— Viens, dit Berteux en sautant à terre, j'ai envie d'examiner de plus près notre jolie chanteuse.

Et les deux jeunes gens s'avancèrent en tenant leurs chevaux

par la bride vers la jeune fille qui, absorbée dans sa rêverie, ne s'aperçut pas de leur présence. Elle pouvait avoir une vingtaine d'années, elle était vêtue d'une façon étrange et pittoresque. Pourtant ce désordre singulier prêtait à sa mise je ne sais quoi d'extraordinaire. Ses traits étaient d'une exquise pureté, mais elle était pâle et maigre. Sa voix plaintive allait bien à ce visage triste et souffrant. Ses longs cheveux bruns flottaient en désordre sur ses épaules, une couronne d'épis fanés ceignait son front. Tout était fantastique et singulier dans cette pauvre enfant de la solitude. Elle fixait à terre ses grands yeux mélancoliques et souriait machinalement en attirant vers elle, par le bout de la corde, sa chèvre obstinée qui résistait en secouant sa belle tête intelligente et en agitant ainsi un collier de clochettes au bruit argentin, tandis que du bout de son pied elle grattait la neige qui couvrait le sol pour brouter l'herbe fine et tendre qui commençait à germer.

— Blanchette, dit la jeune fille avec douceur en parlant à sa chèvre, viens ici, ne me quitte pas. Je te donnerai mon meilleur pain et je te chanterai ma plus douce chanson.

Elle ouvrit son panier, en tira un morceau de pain blanc qu'elle offrit à sa jolie compagne en répétant plus tristement encore :

Ils sont partis au temps des roses  
Pour revenir au temps des blés.

Et, tout en chantant ainsi, elle avait également tiré du fond de son panier un bouquet d'épis de blé flétris qu'elle se mit à arranger avec art. Boyer et Berteux la considérèrent avec intérêt. Elle ne les vit pas, garda un instant le silence, puis elle reprit de cette voix harmonieuse qui semblait un soupir :

Pour moi l'aurore est sans sourire  
Et les fleurs n'ont plus de parfum.  
L'étoile en vain dans l'eau se mire,  
Le rossignol m'est importun.  
Je n'entends plus toutes ces choses,

Mes beaux jours se sont envolés !  
Ils sont partis au temps des roses  
Pour revenir au temps des blés.  
La nature était fraîche et douce,  
Les prés se couronnaient de fleurs,  
L'oiseau s'abattait sur la mousse...  
Pourquoi sens-je couler mes pleurs ?  
Qui me dira toutes ces choses ?  
Pour moi les cieux se sont voilés.  
Ils sont partis au temps des roses  
Pour revenir au temps des blés.

La jeune fille se tut, elle couvrit son visage de ses mains décharnées et pleura longtemps. Puis, tout à coup, elle fit un éclat de rire frénétique et insensé.

— Pauvre enfant ! dit Berteux qui commençait à entrevoir le malheur de cette infortunée.

Au bruit de leurs voix, elle se retourna, les vit, tressaillit, fit un mouvement pour fuir, et se rapprochant presque aussitôt d'eux :

— Vous qui venez des pays lointains, l'avez-vous vu ? fit-elle.

— Non, pauvre enfant, dit Boyer attendri, mais si vous voulez nous suivre, nous le retrouverons.

— Il y a si longtemps que je le cherche, que je n'ai plus de force pour marcher, je veux mourir ici.

— Dites-nous où est votre mère, nous vous conduirons près d'elle.

— Ma mère ! dit la jeune fille dont le regard errant sembla chercher quelque chose dans le ciel, ma mère ! Le soir elle est là-haut dans cette étoile, je la vois et elle me sourit.

— N'avez-vous pas de frères, d'amis ?

— Blanchette, dit la pauvre fille en caressant la tête de sa chèvre, je t'ai trouvée abandonnée sur le bord du chemin ; comme toi je n'ai point de frère, d'amis.

— Infortunée ! dit Boyer.

— Oui, bien infortunée, car il ne revient pas ; je me suis parée

pour l'attendre.

Et elle se prit à rire follement.

— Tenez, j'ai mis dans mes cheveux les fleurs qu'il aimait, et voici des épis de blé qui lui diront que je l'attends.

— Est-il parti depuis longtemps ? lui demanda Boyer.

— Je ne sais pas, il s'est passé tant de choses depuis, mes souvenirs sont vagues, confus, j'ai tout oublié, je souffre, je souffre là, ça brûle.

Et elle porta sa main à son front.

— Où demeurez-vous ? dit Berteux.

— Demandez à l'oiseau qui vole où est sa demeure, demandez-le au papillon, l'un cherche son nid, l'autre sa fleur, et moi mon bien-aimé.

— Mais où allez-vous seule ainsi ?

— Je vais, je vais toujours, je le trouverai à la fin, je monterai pour le voir venir dans l'étoile que j'aime, je lui jeterai mon bouquet, je le pleurerai et il me reconnaîtra quand mes larmes tomberont en pluie sur sa tête.

— Cette jeune fille est d'Intra, dit Berteux à son ami, en la reconnaissant à son costume. Car elle portait le corset de velours noir et une longue flèche d'argent retenait encore une partie de sa chevelure flottante.

— Que faisiez-vous dans votre pays ? lui dit Boyer.

Mais elle ne l'écoutait plus.

— Tenez, dit-elle, quand viendra la moisson, je mettrai ma plus belle robe et nous danserons.

J'entends le signal de la danse,  
C'est la fête des moissonneurs.  
Tra la la la le bal commence  
Accourez tous, joyeux danseurs.

Et la jeune fille se mit à tourner, à danser, à tourner encore en riant d'un rire strident et convulsif. Puis elle retomba épuisée et presque anéantie sur la pierre où elle était assise un instant aupa-

ravant.

— La danse me fait mal, tout est triste à présent.

— Dites-nous quand il est parti, nous irons le chercher, lui dit Boyer d'une voix émue.

— Chut, dit-elle d'un air d'épouvante, ne parlons pas de ce jour... car le temps se fait mauvais aussitôt, le soleil se cache et je n'y vois plus. Entendez-vous ? le vent siffle, il fait froid !

Et les mains de la pauvre insensée se mirent à trembler, ses dents claquèrent, un spasme nerveux causé par la puissance de ses souvenirs agita convulsivement tous ses membres. Puis elle reprit d'une voix sourde et lugubre :

— Entendez-vous le tambour ? Et cet homme ! cet homme qui crie : « Aux armes ! La patrie est en danger ! » Tout le monde court, on pleure. Jacques, Jacques, où vas-tu ? Il ne m'écoute pas, il ne me voit pas ! Jacques, pourquoi est-il vêtu en soldat ?

Et la jeune fille tendit les bras avec égarement, fit quelques pas, et ajouta d'une voix douce et presque joyeuse :

— « Écoute, Paola, avant la moisson je reviendrai, et tu seras ma femme ! »

Ses traits se contractèrent, elle fit un cri :

— Voici les blés, ils sont mûrs et Jacques ne revient pas !

Et elle tomba, brisée, anéantie, sur le sol.

Boyer et Berteux lui prodiguèrent tous les secours qu'il était en leur pouvoir de lui offrir, mais elle ne donnait aucun signe de vie.

— Nous ne pouvons pourtant pas abandonner cette infortunée, dit Berteux.

— On n'aperçoit aucune habitation, qu'allons-nous faire ?

— Je ne sais, mais avant tout il faut la sauver, Dieu ne l'a pas mise en vain sur notre route.

— Dans quelques heures nous serons à Novare. J'y connais une brave femme, nous la lui confierons jusqu'à ce que nous ayons des renseignements sur sa famille, si elle en a une.

Et Boyer aida Berteux à soulever Paola toujours évanouie. Elle ouvrit enfin les yeux, regarda les deux jeunes gens avec un senti-

ment d'effroi :

— Laissez-moi, dit-elle en s'échappant de leurs mains.

— Ne craignez rien, dit Boyer avec douceur, nous voulons vous conduire vers Jacques.

— Jacques ! vous connaissez donc Jacques ! s'écria-t-elle.

— Oui, et si vous voulez nous suivre, nous irons le retrouver.

— Allons, dit-elle en s'acheminant.

— N'êtes-vous pas fatiguée ? fit Boyer en lui offrant son cheval.

— Non, je ne le sens plus. Viens, Blanchette, nous allons le revoir, et il te baisera sur le front comme autrefois.

Et la confiante créature se mit en devoir de suivre les deux amis qui étaient remontés à cheval.

— Pauvre enfant, murmura Berteux, bénis la Providence et suis-nous sans crainte, car tu as deux frères en nous.

Mais elle ne l'écoutait plus. Souriante et tremblante d'émotion, elle marchait en tenant sa belle chèvre en laisse.

— Jacques ! fit-elle tout à coup, comme il va me trouver belle ! J'ai bien pleuré pourtant à l'attendre !

Et, par ce mouvement instinctif si fort chez la femme, elle se mit à arranger ses cheveux épars.

— Je ne veux pas qu'il sache que j'ai souffert, je veux lui sourire et je chanterai la chanson qu'il aimait.

Et elle se prit à chanter d'une voix fraîche et joyeuse comme l'alouette qui salue une belle aurore du mois de mai.

Ils cheminèrent ainsi pendant plus d'une heure, évitant les endroits habités à cause de leur compagne. Déjà ils n'étaient plus qu'à une petite distance de Novare. Mais la fatigue et la faim accablaient tellement la pauvre Paola, qu'elle n'avancait plus qu'avec peine. Un abattement pénible envahissait tout son être et sa joie d'un instant s'épuisait avec ses forces. Elle répétait machinalement son mélancolique refrain :

Ils sont partis au temps des roses  
Pour retourner au temps des blés.

Bientôt ils aperçurent un petit hameau et Paola, se laissant presque tomber, accablée de lassitude, au pied d'un arbre.

— J'ai faim, dit-elle.

— Venez, lui répondit Berteux en lui montrant la maison la plus rapprochée sur la route, nous trouverons à dîner là-bas.

Mais elle branla négativement la tête.

— Je n'entre pas dans les villages. On y trouve des enfants, ils sont méchants, ils jettent des pierres à Blanchette, et ils m'appellent la folle... Je ne suis pourtant pas folle, dit-elle en regardant fixement ses deux compagnons.

— Calmez-vous, répondit Berteux, je vais chercher des provisions, et demain nous trouverons Jacques qui vous vengera.

Il s'éloigna un moment et revint auprès d'eux avec un quart de chevreau rôti, du pain noir et une fiascone de vin d'Asti. Paola mangea avec avidité. Ses deux compatissants protecteurs la laissèrent reposer d'autant plus longtemps qu'ils préféraient entrer à Novare à la nuit close, à cause de leur étrange protégée dont l'air et le costume attiraient trop l'attention.

— Marchons, dit enfin Berteux en se levant.

Paola reprit Blanchette en laisse et suivit docilement ses deux amis.

Il était à peu près cinq heures du soir quand nos voyageurs atteignirent les portes de Novare. La nuit était presque complète dans cette saison, d'autant plus qu'un épais brouillard enveloppait la cité comme un voile funèbre jeté sur le front blanc d'une statue.

Paola, persuadée qu'elle devait retrouver Jacques dans cette grande ville, nouveau monde pour cette enfant égarée de la solitude, suivit sans difficulté Boyer et Berteux. Leur premier soin fut de chercher la demeure de la vieille femme à laquelle ils voulaient confier Paola. Ils traversèrent plusieurs rues. Arrivés devant la magnifique façade gothique de l'église de Saint-

Gaudenzio :

— C'est ici, dit Boyer.

Et, tournant à droite, ils prirent une rue étroite et obscure, firent quelques pas, s'arrêtèrent devant une porte de chétive apparence et montèrent par un escalier tortueux à un quatrième étage. Boyer se retourna vers son ami qui donnait la main à Paola, qui marchait toujours silencieuse et sans opposer la moindre résistance. À son état fébrile d'exaltation, avait succédé une espèce d'idiotisme doux et muet.

— Catherine est une bonne femme, elle a été longtemps servante chez nous quand j'étais enfant. Elle m'aime et notre pauvre infortunée sera bien chez elle.

Et Boyer heurta violemment à la porte.

— Qui va là ? dit une voix de femme.

— Ouvrez, Catherine, reprit le jeune homme.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et une femme âgée, mais à la bonne figure franche et joviale, parut en tenant une pauvre petite lampe fumeuse à la main.

— Jésus ! Marie ! est-ce bien vous, mon bon monsieur ? s'écria-t-elle avec joie.

— Moi-même, répondit Boyer en l'embrassant cordialement.

Catherine posa vivement sa lampe à terre et pressa avec force le jeune homme contre sa poitrine.

— Toujours bon ! fit-elle en essuyant une grosse larme qui coulait le long de sa joue, et beau ! comme lorsque vous étiez petit ! Vous sembliez un bambin. Que de fois je vous ai porté, et vous voilà si grand !

Et la brave Catherine éleva ses bras au ciel en rejoignant ses mains en signe d'admiration. Mais, en levant les yeux, elle aperçut Berteux et la jeune fille, et la parole expira sur ses lèvres.

— Catherine, dit Boyer avec gravité, je viens te demander de faire une bonne œuvre.

— Commandez, dit la vieille, car je sais que vous êtes un brave et vertueux jeune homme.

— Entrez, fit Boyer à ses compagnons.

Catherine ferma la porte et les fit asseoir.

— Avant tout, dit-elle en posant une bouteille et des verres sur la table, veuillez vous rafraîchir.

Paola, qui se soutenait à peine, tomba presque inanimée sur sa chaise. Blanchette s'accroupit à ses pieds en posant sa jolie tête intelligente sur les genoux de sa maîtresse.

— Catherine, dit Boyer après avoir bu, tu n'as pas d'enfant, remercie-moi, je te conduis une fille.

Et il lui désigna Paola, dont les yeux se fermaient déjà, vaincue par le sommeil et accablée par sa longue marche.

— Une fille !

Et Catherine s'approcha de l'étrangère qu'elle contempla avec étonnement.

— Ma brave femme, reprit Berteux, cette pauvre fille est folle, nous l'avons rencontrée égarée sur une grande route. Comme médecins, nous voulons la soigner, et nous te la confions pour que tu l'aimes afin qu'elle guérisse.

— Le bon Dieu doit aimer d'aussi honnêtes garçons que vous, et votre mère doit être bien heureuse. Trouver une aussi jolie fille sur une route et agir ainsi, c'est pourtant beau, ajouta la vieille avec émotion.

— Te charges-tu de notre protégée ?

— Si je m'en charge ! Je le crois bien ! Soyez tranquilles, je vais l'aimer ! D'autant plus que sa folie doit être douce, on le devine rien qu'à la voir.

— Où la logeras-tu ?

— Ici.

Et Catherine eut bientôt dressé un lit dans un coin de l'unique pièce qui composait tout son appartement. Boyer et Berteux l'aiderent à y déposer Paola toute habillée.

— Quand elle s'éveillera, dis-lui que nous sommes allés chercher Jacques, elle s'apaisera.

— Qui est ce Jacques ?

— C'est un secret entre elle et Dieu.

Et les deux amis, après avoir serré bien affectueusement la main de Catherine, gagnèrent l'hôtel où ils étaient attendus.

Vers minuit, ils sortirent clandestinement, enveloppés dans leurs manteaux, et se rendirent sur la place. Déjà quelques promeneurs nocturnes les y attendaient. À un signe, tous ces hommes se reconnurent.

— Est-ce toi, Boyer ? fit à demi-voix un tout jeune homme.

— Oui, et voici Berteux, tous fidèles au rendez-vous, Ranza.

— Quelles nouvelles ? dit un autre interlocuteur.

— Graves et importantes. Le peuple, poussé par la famine, s'éveille enfin, la révolte est partout. À Fossano, la populace en tumulte s'est portée à des excès blâmables dans l'hôtel du comte de Saint-Paul accusé par tous ces gens mourant de faim du monopole des grains.

— Mais c'est à l'anarchie et non à la liberté que nous courons ! s'écria Boyer en frémissant d'indignation.

— La violence seule peut détruire les abus, reprit le fanatique Ranza, rédacteur d'une feuille incendiaire qu'il publiait audacieusement malgré toutes les rigueurs de la police. À Asti, les troupes ont été faites prisonnières par les habitants, qui se sont emparés du vieux château, et la ville s'est érigée en république.

— Pauvre roi, dit Berteux en soupirant, ses vertus méritent un autre sort.

— La personne du roi est sacrée, reprit vivement Boyer, que ne tend-il une main compatissante à son peuple ? Nous n'en voulons qu'à ses conseillers.

— Venez, dit Ranza, nous pourrions être observés ici.

Et il les entraîna dans une espèce de magasin situé à quelques pas de là et qui lui servait d'imprimerie. Ils étaient en tout au nombre de dix, tous jeunes gens de grandes espérances et appartenant à d'honnêtes familles.

À peine furent-ils assis que le journaliste reprit :

— Tous nos amis n'attendent que le signal. À Mondovi, à

Alba, à Raconis, à Chieri, à Biella, l'insurrection est prête à éclater, on n'attend qu'un mot, mais il faut que ce mot parte de Turin.

— Est-ce à cause de cela que vous nous avez écrit que le moment était venu et que vous aviez besoin de nous ? demanda Boyer.

— Oui, il faut nous entendre, avant d'agir, sur les moyens à employer.

— Les moyens ! dit un homme à l'air grave et sérieux, je les crois simples, ils doivent être respectueux, comme il convient à des fidèles sujets, d'en agir envers leur souverain.

— Si on t'écoutait, Lorenzo, s'écria Ranza, autant vaudrait aller nous livrer nous-mêmes au comte de Castellengo.

— Quel appui avez-vous ? reprit Lorenzo.

— Celui du gouvernement français. Le ministre des Affaires étrangères, Charles Lacroix, nous a promis son appui et des armes.

— Oh ! fit Berteux avec douleur, remettre notre cause en des mains étrangères !

— C'est vrai, reprit Boyer, recherchons l'alliance de la France, mais n'acceptons pas ses secours. Présentons une humble adresse au roi. Demandons-lui les concessions exigées par les circonstances extraordinaires où nous nous trouvons, et faisons-lui sentir les avantages immenses d'une alliance avec la France, qui assurerait au Piémont une partie de la Lombardie et Savone.

— Et demain nous serons pendus comme rebelles, interrompit Ranza.

— Que faut-il faire, alors ?

Ranza ne répondit rien, mais il ouvrit silencieusement un tiroir et en tira une certaine quantité de cocardes tricolores qu'il avait reçues clandestinement des agents français. Fascinés à la vue de ces trois couleurs, météore rayonnant qui pendant un demi-siècle a brillé sur l'Europe comme un arc-en-ciel de gloire et de liberté, les jeunes gens firent un cri, et tous portèrent la main sur ce signe du rachat des peuples.

— Imprudents ! qu'allons-nous faire ? s'écria Berteux tout en s'emparant d'une cocarde et en la posant à son chapeau comme avait fait Boyer.

— Nous allons, reprit celui-ci, par une démarche franche et ouverte, proclamer la liberté dans un État qui menace d'être en proie à l'anarchie.

— Comment ?

— Demain, tous nos amis et nous, nous oserons arborer ce signe glorieux de la naissante souveraineté des peuples. Novare libre, Turin s'agitiera, et le roi, dont le cœur est vraiment paternel, éloignera les pervers et nous accordera une liberté dont le Piémont est digne par sa modération.

— Demain dimanche, au sortir de l'église, reprit Ranza d'une voix sourde.

Et presque aussitôt ils se séparèrent.

Il n'était pas huit heures du matin lorsque Boyer entra chez Catherine. Il aperçut tout d'abord Paola qui déjeunait, assise auprès du foyer, en partageant son pain blanc avec sa chèvre. Les vêtements de la jeune fille étaient relevés avec soin sous sa longue flèche d'argent, mais elle n'avait pas quitté sa couronne d'épis fanés, qui brillait sur son front comme une auréole. Boyer s'arrêta, frappé de la beauté resplendissante de cette infortunée. Elle le vit, se leva et courut à lui avec une grâce naïve et enfantine.

— Et Jacques ?

— Nous le trouverons plus tard, êtes-vous bien ici ?

— Oui, la mère est bonne, bien bonne. Jacques sera heureux.

Catherine entra dans ce moment en posant une cruche d'eau et un panier de provisions sur la table.

— C'est un pauvre ange que cette enfant-là, il faut être sans cœur pour l'avoir abandonnée, fit-elle.

— Sais-tu s'il n'est pas mort, reprit Boyer à voix basse.

— Pauvre malheureuse, alors, laissez-lui sa folie, elle a au moins l'espoir.

— Tu raisonnes mieux avec ton instinct du cœur que nous avec toute notre science. Mais laissons cela. J'ai à te parler d'affaires graves.

— Dites, je vous écoute.

— Quand on se charge d'une bonne œuvre, ne pas l'accomplir jusqu'à la fin est absurde et cruel, autant vaudrait ne pas commencer.

— C'est bien mon avis, dit la vieille.

— Hier, nous avons trouvé cette pauvre enfant abandonnée sur la route, nous l'avons prise comme un agneau mourant que l'on ramasse. La laisser à présent à son mauvais sort serait plus cruel que si, après avoir soigné et guéri l'agneau, on lui brisait la tête contre une pierre.

— Vous savez que vous pouvez disposer de moi, interrompit Catherine.

— Oui, les plus jeunes meurent souvent avant les vieux, et pour être tranquille sur ton sort et celui de l'enfant que je t'ai donnée, tiens, dit-il en posant une bourse remplie de pièces d'or sur la table.

— Jésus ! Marie ! que voulez-vous que nous fassions d'une telle richesse ? Reprenez tout ça !

Boyer sourit mélancoliquement.

— Il n'y a pas autant de trésors que tu le crois dans ton ignorance naïve, réserve cet or pour les mauvais jours.

— Gardez-le vous même, ne serez-vous pas toujours là pour nous aider ?

— Non, ma pauvre Catherine, nous vivons dans des temps de troubles, nul ne peut répondre du lendemain. Jure-moi de ne jamais abandonner la pauvre Paola.

— Je vous le jure, n'est-elle pas ma fille ?

Pendant ce dialogue, Paola s'était amusée à éplucher les herbes qu'elle disputait en souriant à Blanchette. L'animal obstiné et vorace s'était redressé sur ses pieds de derrière pour venir dérober les feuilles fraîches et vertes d'une laitue que Paola lui

refusait.

— Soyez sage, Blanchette, descendez, ou je vous enverrai encore dormir sur la neige, vous aurez froid, vous aurez peur, et les enfants vous battront. Allons, Blanchette, descendez.

Et la jeune fille parvint à faire coucher à ses pieds sa mutine compagne, qu'elle se mit à caresser. Elle fredonna longtemps tout bas, puis elle reprit de cette voix triste et touchante qui remuait le cœur :

Ô pleure, infortunée,  
Pleure ton abandon ;  
La douleur t'a fanée  
Et trouble ta raison.  
Cache sur cette terre  
Où tu vins pour souffrir  
Ta douleur solitaire,  
Car l'amour fait mourir.

— Je vous croyais plus gaie, dit Boyer en se rapprochant d'elle.

— J'ai l'habitude de pleurer, reprit-elle en lui tendant la main. Pardon, j'essayerai d'être heureuse.

— Vous savez bien que nous chercherons Jacques.

— Oui, et j'attends.

— Catherine aura bien soin de vous, c'est une bonne femme.

— Mère, dit Paola en l'embrassant, soyez compatissante, car il y a des moments où la douleur me rend méchante. Je ne suis pourtant pas ingrate.

Et elle prit les mains de Boyer et celles de la vieille et les approcha de ses lèvres.

— Adieu, dit Boyer en tressaillant, ne sortez pas ce matin, je crains qu'il n'y ait du tumulte. Restez tranquilles et ne vous effrayez pas surtout.

Et Boyer descendit rapidement l'escalier sans écouter la voix suppliante de Catherine qui lui recommandait de ne pas s'exposer et de fuir les tapageurs, comme elle les appelait.

Il était midi. La foule sortait de la grande messe et se dirigeait comme à l'ordinaire sur la place où devait défiler le régiment de garnison à Novare. Une cinquantaine de jeunes gens, tous élégamment vêtus et dont les chapeaux étaient ornés d'une large cocarde tricolore parurent tout à coup aux diverses issues de la place. La foule s'agita à cette manifestation si audacieuse et si hostile. Le commandant, comte Ollengo, qui s'avavançait à cheval à la tête de ses troupes, frémit d'indignation :

— Il y aura du sang versé avant ce soir, fit-il tout bas à l'officier supérieur qui se trouvait à ses côtés.

La contenance calme des bourgeois, en ne donnant aucun prétexte à une représaille de la part des troupes, semblait éloigner tout caractère sérieux de cette manifestation intempestive.

— Quels sont ces deux jeunes gens à l'air si distingué et qui me semblent les chefs ? dit le commandant en désignant Boyer et Berteux.

— Deux étrangers apparemment, reprit l'officier, je ne les connais pas.

— Informez-vous de leurs noms, et qu'ils soient arrêtés immédiatement.

Quand le commandant fut arrivé sur la porte du palais, il s'arrêta, entouré de tout son état-major, pour voir défiler les troupes devant lui, ainsi qu'il le faisait chaque dimanche. La foule était compacte et se pressait jusque sur les rangs des soldats. Nos jeunes imprudents, rangés presque en ligne, s'étaient placés vis-à-vis du corps des officiers. Le commandant les regarda avec hauteur. Ranza leva son chapeau en l'air en l'agitant, sa cocarde tricolore sembla lancer des étincelles. Le dernier peloton des soldats venait de passer, et le commandant et les officiers s'étaient arrêtés en jetant des regards de défi à leurs adversaires. Les paisibles citoyens suivaient les soldats, et, l'espace entre les officiers et les jeunes gens se trouvant presque vide, au geste provocateur de Ranza, un officier s'était élancé :

— Vive le roi ! s'étaient écriés Boyer et Berteux.

— Vive le roi ! répétèrent en chœur tous les patriotes.

Mais, malgré l'invocation de ce nom sacré, l'officier s'était jeté sur Ranza, avait arraché et foulé aux pieds la cocarde qui ornait son chapeau. À cette insulte, tous les jeunes gens avaient poussé un cri et s'étaient élancés. Les autres officiers se jetèrent à leur tour au milieu d'eux. En moins de cinq minutes, un affreux combat s'engagea entre les militaires et les bourgeois. La population entière prit part à cette lutte. Les troupes accoururent au secours des officiers, le canon roula dans les rues, on sonna le tocsin. Le combat continuait toujours.

— Feu ! cria-t-on de la part des troupes royales.

Et la mitraille décima une partie de cette jeunesse imprudente mais toujours généreuse, capable de tout au moment du danger, hormis de songer au péril.

On a souvent tâché de définir l'attrait magnétique exercé par la jeunesse sur tous ceux qui l'entourent. On a presque toujours attribué cette influence à la beauté, si puissante sur les sens. Mais est-ce dans les instincts les plus grossiers de l'homme qu'on doit chercher une cause physique à un effet moral ? Ce qui attire dans la jeunesse, n'est-ce pas plutôt l'élan, la générosité, le manque d'égoïsme surtout ? Le pauvre cœur humain flétri par tant d'amères déceptions se sent ranimer aux fraîches émanations d'une âme vierge. Nous aimons la jeunesse, vieux égoïstes que nous sommes, non pas parce qu'elle est meilleure et plus pure que nous, mais parce que nous croyons rajeunir en retrouvant un moment l'enthousiasme et l'amour qu'elle nous communique. Sa main bienfaisante efface les rides de nos cœurs, et nous croyons retourner à notre ingénuité première, comme un malade qui croit retrouver la santé au souffle embaumé du printemps.

C'est l'égoïsme qui vieillit, qui flétrit, qui dessèche le cœur. Aussi, quelle répulsion invincible n'éprouvons-nous pas lorsque nous rencontrons une personne jeune, profondément et froidement égoïste. On a horreur de cet être, de cette hideuse anomalie de l'ordre moral des choses. Mais eux, les jeunes gens, ont-ils un

grand mérite à être meilleurs que nous ?

Non, ils n'ont pas encore souffert, ils n'ont pas été trompés par ceux qu'ils aimaient. Qu'ils soient donc généreux et compa-tissants pour nous, aigris par la douleur, car l'expérience, hélas ! arrachera une à une toutes les illusions de leur cœur, comme l'orage qui disperse toutes les feuilles d'une rose.

Après la décharge meurtrière de la cavalerie, le sol resta couvert de morts et de mourants. Conspirateurs, curieux et mutins, tous prirent la fuite, en un clin d'œil la place et les rues furent désertes. Les cavaliers au galop, puis un peloton de soldats pourchassèrent les fuyards au pas de charge à coups de sabre.

Devant la cathédrale, un amas de blessés et de morts était étendu à terre. Déjà le bruit des pas des chevaux se perdait au loin. La place était solitaire quand, du milieu de ce groupe immobile et gémissant, on vit tout à coup se soulever une homme avec précaution. Il tendit l'oreille, écouta, se releva, secoua ses habits souillés de sang, regarda autour de lui, parcourut d'un œil inquiet les traits des infortunés qui gisaient sur le sol, et s'écria :

— Dieu soit loué, il n'est pas mort !

Et il courut vers un jeune homme étendu à terre presque évanoui, il le secoua, et comme celui-ci rouvrait les yeux :

— Boyer, dit-il avec précipitation, sauvons-nous, car on va venir arrêter tous ceux que la mort a épargnés.

— Je crains de ne pouvoir marcher, une balle m'a traversé la jambe.

— Je te porterai, fit Berteux en soulevant son ami dans ses bras vigoureux.

Et il vola, plus qu'il ne courut, chargé de son précieux fardeau. Il franchit, plus qu'il ne monta, les quatre étages qui conduisaient chez Catherine, car la prudence lui fit chercher pour son ami cette retraite ignorée où nul sans doute ne viendrait l'inquiéter.

La porte était entrebâillée et Berteux entra.

— Jésus ! Marie ! s'écria Catherine avec effroi.

— Silence, ou nous sommes perdus !

Catherine tira les verrous de la porte et revint vers Boyer que Berteux avait déposé sur le lit de Paola.

— Du sang ! est-il blessé ? fit la vieille d'un ton d'alarme.

— Vite, du linge et de l'eau fraîche, reprit Berteux en découvrant la jambe de son ami, que labourait une large plaie.

Berteux était un excellent médecin. Il vit aussitôt que la blessure, quoique grave, n'était pas dangereuse. Mais la perte de sang affaiblissait Boyer, qui venait encore de s'évanouir. Paola secoua quelques gouttes d'eau fraîche sur son front, elle mouilla ses tempes avec une douce et tendre sollicitude.

— Fera-t-il comme Jacques ? dit-elle avec épouvante.

— Non, reprit Berteux, le voilà qui revient.

— Merci, fit le malade avec un doux sourire.

— Grâce à Dieu, quelques jours de repos suffiront pour le guérir.

Et Berteux posa avec précaution la jambe qu'il venait de panser et de bander.

— Que s'est-il passé ? demanda Catherine, j'ai entendu des coups de fusil.

— Il s'est passé qu'on massacre dans la rue, au nom du roi, les véritables amis du roi et du Piémont.

— Dans quel temps vivons-nous ! fit Catherine avec douleur, jadis nous étions si heureux !

— Souffrez-vous ? murmura Paola d'une voix harmonieuse en se penchant vers Boyer.

— Beaucoup moins, reprit le jeune homme en frissonnant.

— Mère, fit Berteux en tirant Catherine à part, je crains qu'on ne fasse des perquisitions pour retrouver Boyer. Si on le découvre, c'en est fait de lui et de moi. Le canon nous a épargné aujourd'hui, mais la potence ne nous épargnera pas demain.

Catherine porta sa main à son front avec désespoir.

— Que faut-il faire ? dit-elle

— Cacher Boyer à tous les yeux et mourir pour le défendre.

— Comptez sur moi, reprit la vieille avec résolution.

Et elle fit un signe à Paola qui s'était avancée pour écouter Berteux.

— Aide-moi, lui dit-elle.

Et, en un instant, les deux industrieuses ménagères avaient formé, avec deux armoires, une espèce d'arrière-pièce dans un enfoncement de la chambre. Elles y poussèrent le lit de Boyer, qui se trouvait ainsi moins exposé au jour et surtout aux regards.

— Mon pauvre bon monsieur, murmura Catherine, excusez-moi si je vous loge si mal, vous, le fils de mes maîtres ! Que n'ai-je un palais à vous offrir ! Mais les pauvres gens ne peuvent donner que ce qu'ils ont.

— Je suis très bien, je suis inquiet seulement pour toi et pour Paola. Où vous mettrez-vous ?

— Ne songez pas à nous, nous nous blottirons au coin du foyer avec la chèvre, et votre ami pourra reposer sur mon lit.

— J'accepte, dit Berteux, car il ne faudrait pas qu'on me vît sortir. Mais, ajouta-t-il à voix basse, pouvons-nous compter sur la discrétion de Paola ?

— Elle ne parle avec personne, et...

— Mère, interrompit Paola qui avait entendu ces paroles, la douleur et le besoin troublent souvent mes idées, mais jamais au point de me rendre ingrate, et je mourrai avant que de trahir mes bienfaiteurs.

— Paola est notre sœur, dit Boyer en lui tendant la main.

La jeune fille essuya une larme silencieuse qui roulait le long de sa joue, et vint s'asseoir au chevet du lit du blessé. Sa belle chèvre s'accroupit à ses pieds, ses yeux fixés sur les siens, en léchant avec affection le bout des doigts de Paola dont la main tombait inerte à ses côtés.

Catherine venait d'allumer le feu et préparait le souper sans mot dire. Berteux, assis près de la fenêtre, écoutait le bruit qui montait de la rue.

— On se bat encore ? j'entends des cris !

— Les voix s'approchent.

Et Catherine tendit l'oreille avec effroi.

Presque au même instant, on entendit un bruit tumultueux de pas dans l'escalier. On parlait avec vivacité.

Berteux et Paola se levèrent en pâlisant. Les voix et les pas s'approchèrent. On frappa avec autorité à la porte.

— Ouvrez, dit une voix d'homme.

— Jésus ! Marie ! qu'est-ce donc, fit Catherine toute tremblante.

— Nous sommes perdus, dit Boyer.

— Ouvrez au nom du roi, reprit la voix avec colère.

Et l'on secoua la porte.

Catherine poussa Berteux dans le fond de la pièce, tandis que Paola avait jeté tous ses vêtements sur le lit de manière à déguiser qu'une personne y était couchée.

Catherine ouvrit aux agents de la force publique.

— Que voulez-vous ? dit-elle avec calme.

— Savoir qui habite ici.

— Moi, une pauvre veuve, et ma fille qui a le malheur d'être folle.

— Peut-on vérifier ? reprit celui qui avait l'air d'être le chef, en faisant un pas pour entrer.

Mais Catherine repoussa violemment la porte.

— Prenez garde, dit-elle, ma fille pourrait s'échapper, je vous ai bien dit qu'elle était folle.

— Nous ne lui ferons aucun mal, laissez-nous seulement visiter cette pièce.

— Vous allez l'effrayer, et Dieu sait ce que j'aurai de peine à la calmer.

— Ne craignez rien, dit-il en s'avançant.

— Ayez pitié d'une pauvre mère.

Et tant d'effroi se peignait sur les traits de la vieille, que l'homme reprit d'un air moitié bourru, moitié touché :

— J'en suis fâché, mais nous avons suivi des traces de sang. Elles s'arrêtent ici et notre devoir nous oblige de nous assurer

d'où elles proviennent.

Paola, retirée dans un coin, avait écouté tout ce dialogue avec effroi. À ces mots, elle redressa fièrement la tête, saisit avec promptitude un couteau qui était sur la table, se fit une large entaille au bras, qu'elle roula dans un mouchoir, et se précipita vers la porte. À l'aspect de cette suave et étrange créature, les sbires reculèrent, frappés d'étonnement et d'admiration. Paola s'avança sur le palier avec calme et en souriant.

— Voulez-vous que je chante ? leur dit-elle.

Et aussitôt, de cette voix qui n'avait rien d'humain tant elle était pure et mélodieuse, elle chanta :

L'oiseau du ciel trouve un asile  
Sous les feuilles de l'arbre vert.  
Dans un sillon, le lièvre agile  
Des noirs limiers est à couvert.  
Seul, l'enfant qui n'a plus de mère  
N'a pas de toit pour reposer ;  
Pour lui le ciel est sans lumière,  
Le sol sans fleurs, l'air sans baiser.

Et Paola, tout en chantant, ramena adroitement son bras blessé sur sa poitrine.

— Qu'avez-vous ? dit un des sbires en saisissant le bras couvert par un linge sanglant ?

— Oh ! fit-elle en riant d'un air égaré, voilà ce que m'ont fait vos soldats, j'ai pourtant été à la messe.

— Vous voyez, dit Catherine en venant en aide à ce pieux mensonge, on se battait là-bas, et le malheur a voulu qu'on blessât ma pauvre fille au sortir de l'église.

— Je vous crois, dit le chef, mais laissez-moi entrer rien que pour l'acquit de ma conscience.

Paola se mit entre la porte et lui, et, se cambrant avec une grâce adorable, elle se mit à tourner, à danser, à pirouetter avec des poses si voluptueuses, que ces hommes sensuels et grossiers demeurèrent fascinés et muets. Tout à coup, elle bondit, s'élança

et se mit à descendre l'escalier en courant et en poussant des cris.

— Ma fille ! ma fille s'échappe, s'écria Catherine. Vite, courez, attrapez-la.

Et, en disant ces mots, la rusée commère ferma la porte derrière elle et se précipita à la poursuite de Paola qui avait disparu.

Les sbires, impatients de retrouver cette jolie fille à la folie si originale, descendirent précipitamment l'escalier. Ils coururent dans différentes directions, mais la folle échappait toujours à leurs recherches et à celles de Catherine qui courait, courait pour éloigner les sbires de chez elle. Au bout de trois quarts d'heure, Catherine s'aperçut qu'elle était seule. Ils s'étaient lassés de leur fatigante et inutile poursuite. Elle s'arrêta lors. La nuit était tombée. Elle chercha à reconnaître son chemin et regagna son logis par des rues détournées, non sans s'inquiéter du sort de Paola. Elle monta doucement l'escalier. Au moment où elle allait introduire la clef dans la serrure, elle vit quelque chose qui se mouvait à ses pieds. Elle recula avec frayeur.

— Mère, fit la douce voix de Paola.

— Mon enfant, ma pauvre enfant, que Dieu soit béni ! dit la vieille en l'embrassant.

Elles entrèrent alors dans la chambre. Berteux venait d'allumer une lampe à la lueur pâle et tremblante.

— C'est vous enfin ! s'écria-t-il en pressant les deux femmes dans ses bras.

Boyer leur tendit la main et il s'empara du bras blessé de Paola, qu'il baisa avec transport.

— Pauvre généreuse enfant, dit-il, son cœur lui tient lieu de raison.

— Oh ! fit Paola avec mélancolie, j'ai bien souffert, on voulait vous enlever ! Retournons dans les bois, il n'y a pas des méchants comme dans les villes.

— Demain, dit Berteux, nous irons loin d'ici.

— Oui, reprit Paola, quand nous aurons retrouvé Jacques... Il était beau comme vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Boyer.

— Pauvre fille, la même pensée te poursuit toujours, répondit le malade.

— C'est comme un fer chaud, reprit-elle, qui me brûle là.

Et elle posa la main sur son cœur.

— Si je voulais vous dire combien il y a de temps que je souffre ainsi, je ne le saurais pas. Depuis le jour où Jacques est parti, j'ai toujours été devant moi sans le trouver, il doit marcher plus vite, j'ai bien couru pourtant.

— De quoi viviez-vous ? dit Berteux.

— Du lait de ma chèvre et des fruits des buissons, et puis du pain qu'on me donnait.

— Où dormiez-vous la nuit ?

— Je ne me rappelle pas d'avoir dormi, mais quand j'étais lasse, je m'asseyais au pied d'un arbre, et alors je voyais Jacques, chaque nuit il me parlait.

— Et quand la neige couvrait la terre, où alliez-vous ?

— J'avais bien froid, Blanchette tremblait.

Et Paola caressa sa chèvre et la baisa avec affection.

— Elle ne m'a pourtant pas quittée, ajouta-t-elle.

— Nous prendrons soin d'elle et de vous, dit Boyer avec intérêt.

— Merci, car je ne pourrai pas la quitter, ni vous non plus.

— La folie n'est qu'une légère fixation, dit Berteux à Catherine, les bons traitements suffiront pour la guérir.

— C'est une noble créature, reprit celle-ci, son action d'aujourd'hui est héroïque.

— Sans elle nous étions perdus !

— Une bonne action attire toujours sa récompense, fit Catherine, vous l'avez sauvée et vous l'êtes par elle.

Berteux avait préparé un breuvage salubre pour Boyer, qu'agitait une forte fièvre et que tourmentait une grande soif. Catherine et Paola s'offrirent de le veiller, et Berteux, fatigué par toutes les émotions de cette journée, ne se fut pas plus tôt jeté sur son lit, qu'il s'endormit. Catherine prit sa quenouille et se mit à

filer pour vaincre le sommeil. Paola s'était assise au pied du lit, ses deux bras passés autour du cou de sa chèvre qui reposait, sa tête sur ses genoux. Boyer dormait ou feignait de dormir. Peu à peu, le fuseau cessa de tourner dans les doigts engourdis de Catherine. Elle inclina sa bonne face joufflue sur sa poitrine et ses yeux se fermèrent. Boyer entrouvrit doucement ses paupières et contempla Paola qui, vue ainsi à la clarté vacillante et vaporeuse de la lampe, semblait la statue de la mélancolie. Une heure venait de sonner à l'horloge de la cathédrale. Paola tressaillit, elle leva la tête, ses yeux rencontrèrent ceux du jeune homme. Elle se leva doucement, remplit une tasse du breuvage prescrit, et vint l'offrir aux lèvres du malade. Boyer but avec docilité, et, lorsque la jeune fille vint se rasseoir à ses côtés, il lui dit après un moment de silence :

— Vous l'aimiez donc bien, votre Jacques ?

Paola porta sa main à son front avec un geste indicible de désespoir.

— Demandez à l'agneau s'il aime sa mère ; seule au monde, je n'avais que Jacques à aimer.

— Et moi aussi je suis seul, reprit le jeune homme en soupirant.

— Vous ne le serez plus, je resterai avec vous.

— Vrai ? lui dit-il en lui prenant la main.

— Oui, fit la pauvre fille avec tristesse. Je n'ai ni père ni mère, vous serez ma famille et je vous servirai comme une fille ou comme une sœur.

— Et si Jacques revient ?

— Oh ! fit-elle en éclatant en sanglots, croyez-vous qu'il puisse revenir ! ne me trompez-vous pas ? Je pourrai encore le revoir ? Il m'appellerait encore sa bien-aimée comme autrefois ! Il viendrait encore poser sa tête sur mes genoux comme fait Blanchette.

Et les mains de l'infortunée se mirent à trembler et ses lèvres frémissantes s'agissaient convulsivement.

Boyer se détourna sans répondre. Il referma les yeux, tandis

que, rendue à son délire par ces rêves brûlants, Paola poursuivait :

— Comme on sera étonné quand on me verra passer en robe blanche. Toutes les fiancées portent une couronne, moi je garderai celle que j'ai tressée dans les champs où nous allions ensemble, ces beaux épis du blé qu'il a semé et qu'il n'a pas moissonné !

— Hélas ! interrompit Boyer, il en est toujours ainsi du bonheur qu'on s'est promis, on n'en jouit pas.

— Êtes-vous malheureux ? dit Paola en se rapprochant de lui.

— Oui, Paola, je suis triste et sans savoir pourquoi.

— Pleurez, les larmes soulagent.

— Les hommes ne pleurent pas, ils souffrent, dit-il.

— Je voudrais vous voir gai, car je vous aime, fit-elle.

— Vous, m'aimez-vous ? reprit-il vivement.

Puis il ajouta avec mélancolie :

— Demain ou après-demain je partirai, je ne vous verrai peut-être plus, Paola, et vous m'oublierez ?

— Je n'oublie pas, dit-elle avec force.

— Peut-être mourrai-je, reprit Boyer en s'attendrissant soudain, puissiez-vous être heureuse.

— Vous, mourir ! dit la jeune fille devenue plus blanche qu'une statue de marbre, vous mourir !

Et ses traits prirent une expression sombre et désespérée.

— Voulez-vous que je vive ? dit-il d'une voix douce et émue.

— Oui, reprit-elle avec candeur. Pourquoi voulez-vous m'abandonner après m'avoir prise sur le chemin ? Il valait mieux m'y laisser périr de froid et de faim. J'avais peu de temps à attendre, j'étais épuisée, je crois même que j'étais folle, ajouta-t-elle en regardant fixement Boyer avec cet air de douloureuse inquiétude qu'on remarque chez tous les aliénés, qui ont comme la conscience de leur malheur dans leurs moments lucides.

— J'aime mieux votre douce folie que toute la froide raison des autres.

— Je n'ai pas toujours été ainsi, reprit la pauvre insensée d'un air triste et humilié. Il faut que ce soit le chagrin ! Vous êtes bien généreux d'avoir eu pitié de moi.

— Ne voulez-vous plus retourner à votre vie nomade ?

— Non, je suis contente pourvu que je vous voie, car si vous me quittez aussi, je me laisserai mourir.

— Je vous promets de ne jamais me séparer de vous, reprit Boyer en lui tendant la main.

Elle baissa la tête en silence et ne proféra plus un mot. Boyer referma ses yeux fatigués par la fièvre. Deux heures s'écoulèrent ainsi. Tout était silencieux, on n'entendait aucun bruit, et cette nuit si tranquille, après ce jour si tumultueux, semblait encore plus calme. Quatre heures sonnèrent lentement. On entendit au loin un bruit vague et confus de marteaux, de planches qu'on remuait. Paola releva la tête sans rien dire, et Boyer écouta avec angoisse. L'aube commençait à blanchir l'horizon, et la brise glacée de la nuit cristallisait en formes bizarres la vapeur condensée aux carreaux étroits de l'unique croisée qui se trouvait dans cette large pièce. Paola veillait toujours. En voyant la lueur douce et blafarde de l'aurore qui allait poindre, elle se leva et souffla sur la lampe, qu'elle éteignit.

— Ouvrez la fenêtre, lui dit Boyer, l'air du matin rafraîchira mon front.

La jeune fille obéit. Elle se pencha en dehors pour mieux respirer.

— Que voyez-vous ? dit le malade.

— Rien, la rue est déserte, toutes les croisées sont fermées.

— N'apercevez-vous rien sur la place ?

— Attendez, dit-elle, je vois une machine étrange et hideuse, je ne sais pourquoi elle me fait peur. Qu'est-ce donc, mon Dieu ?

— Décrivez-la, fit Boyer qui frissonna.

— Ce sont deux hauts poteaux que traversent une poutre, puis une échelle, deux hommes sont assis à ses pieds.

— Horreur ! murmura Boyer. Ne voyez-vous plus rien ?

— Non, dit-elle.

— Regardez bien !

— Oh ! reprit-elle, je vois venir au loin une grande quantité de personnes. Il y a des soldats, ils marchent deux à deux, puis des prêtres, puis d'autres individus. C'est comme une procession, mais on ne prie pas, elle est silencieuse. Que va-t-il se passer ? dit-elle en se tournant vers Boyer.

— Regardez, au nom du ciel, regardez !

— Les soldats se sont alignés autour de cette machine. Trois hommes s'avancent, ils luttent, ils se battent, celui du milieu refuse d'avancer, mais d'autres hommes viennent, on le saisit, on le lie, il résiste encore, on le frappe, il se roule à terre, on se jette sur lui, on le prend, on le porte, un homme monte à l'échelle, il le pousse après lui... Mon Dieu ! s'écria Paola en se retirant avec effroi de la croisée.

— Eh bien ?

— Pendu ! dit-elle toute livide et en frissonnant.

— Hélas ! fit Boyer plus blanc que ses draps. Hélas ! c'est peut-être un de mes amis !

## Chapitre II

Les actes de rigueur, peut-être justes mais imprudents, dans lesquels le comte de Castellengo entraînait Charles Emmanuel affligeaient ce prince faible mais bon. Les torts de son règne vinrent tous de ce manque d'énergie, de caractère, et de son opiniâtreté : deux défauts qui semblent incompatibles et qui sont souvent très communs chez les esprits médiocres.

L'intelligence est nécessaire à la bonté et à la vertu ; sans elle, ces qualités ne sont que négatives ou se changent en faiblesse et en fanatisme.

Tel était ce malheureux monarque qui avait à lutter avec les événements les plus désastreux et qu'attendaient des circonstances qui réclamaient un homme à leur niveau.

Les hommes ordinaires sont entraînés par les événements, le génie seul se les approprie et les maîtrise.

La nouvelle des troubles qui venaient d'éclater à Novare affecta profondément Charles Emmanuel.

— Eh quoi ! dit-il avec douleur au comte de Castellengo, la rébellion se manifeste partout, mon pauvre peuple est donc malheureux ! N'ai-je plus les moyens de le contenter !

— Sire ! ce sont les idées révolutionnaires et les intrigues des agents français !

— Je le sais, mais le cœur de mes sujets s'ouvre à des sentiments contraires à mon autorité. Le désespoir seul entraîne les enfants à se tourner contre leurs pères.

— Quelques jeunes insensés qu'il faut punir...

— Et auxquels il vaudrait mieux pardonner.

— Sire, dans un pareil moment, la clémence serait une faiblesse incompatible avec la dignité royale.

— Hélas ! Ne me sera-t-il jamais permis de suivre les élans de mon cœur ! Et lorsque j'ouvre mes bras à mon peuple pour le bénir, le glaive de la justice devra-t-il se lever entre nous pour

châtier ?

— Sire, reprit le comte d'Agliè, ministre des Affaires étrangères, le gouvernement de Votre Majesté fera des réclamations auprès de la République française pour obtenir que ses agents séditieux respectent la foi des traités et cessent de fomenter des troubles dans les États sardes. Le traité de Tolentino conclu entre la France et Pie VI, en rassurant les scrupules religieux de Votre Majesté, lui permet d'accepter ce traité d'alliance qui depuis si longtemps était nécessaire aux deux nations.

— Et que vient de signer en mon nom le ministre Priocca avec le général Clarke pour la République française. La France me garantit ma couronne et mes possessions, et je m'oblige à lui fournir neuf mille hommes de ma bonne infanterie, mille de cavalerie, quarante canons et le corps d'artilleurs nécessaire pour les servir. Hélas ! voir mes braves troupes combattre pour une cause qui n'est pas la nôtre ! voir mon vieux drapeau flotter auprès d'un nouvel étendard ! Messieurs, c'est une douleur qu'un roi seul peut comprendre et qu'un chrétien seul peut supporter.

Et le prince se leva et se retira dans ses appartements, car il y a de ces afflictions qui ont besoin de silence et de solitude.

Pendant que ces choses se passaient au palais, un tumulte inusité avait lieu dans le café de l'Université. Les étudiants et les patriotes les plus exaltés, qui avaient l'habitude de s'y rendre pour parler politique et discuter sur les événements, s'arrachaient et lisaient avec avidité ce jour-là la gazette publiée par Ranza. Ce journal, dont le style hardi et véhément ne rappelait que trop la feuille cynique et sanglante lancée par Marat à Paris, ce journal, dis-je, contenait le récit des événements qui venaient d'avoir lieu à Novare. Les actes de rigueur exercés par le gouvernement étaient hautement censurés : les noms des victimes qui avaient péri par la main du bourreau, le nombre des arrestations, tout était scrupuleusement consigné et amèrement commenté.

— Quoi ! Lorenzo a été exécuté à quatre heures du matin !

— Les arrêts de la nouvelle commission qui vient d'être créée

laisseront une tache de sang sur les annales du Piémont !

— Lorenzo était un ami de la liberté, mais il n'était pas un rebelle, encore moins un conspirateur.

— Et mort ! mort sur la potence comme un infâme voleur !

— Un gouvernement se perd par de tels actes, car il se désaffectionne le cœur de ses peuples.

— Écoutez, écoutez, s'écria un jeune étudiant, les médecins Boyer et Berteux ont été clandestinement arrêtés pendant la nuit ; on les a surpris chez une vieille femme où ils étaient cachés.

— Boyer arrêté ? répéta-t-on de toutes parts.

— Avec Berteux, et traduits tous deux dans les prisons sénatoriales de Turin.

— Ici ! à quelques pas de nous ! s'écria l'étudiant en se levant.

Un frémissement courut dans l'assemblée, on vit s'agiter tous ces individus mus par une même pensée, comme on voit tous les arbres d'une même forêt frissonner au même coup de vent. Tous se levèrent en silence.

— Messieurs, dit le docteur Allioni, un des savants les plus illustres du Piémont, messieurs, qu'allez-vous faire ?

Car le prudent et honnête vieillard avait deviné ce qui allait se passer, bien que personne n'eût prononcé un mot de menace ou de ralliement.

— Laissons-nous mourir nos amis sans tenter de les sauver ? répondit l'étudiant.

— Calmez-vous, reprit le docteur, car sur nous veille la justice du roi et l'intégrité de nos magistrats.

— La commission militaire fait taire la bonté de l'un et paralyse la justice des autres, ajouta un nouvel arrivant.

— Ranza ! s'écria-t-on de tous côtés, Ranza, que se passe-t-il de nouveau ?

— Toutes les villes des provinces s'arment et marchent vers Turin.

Tous les jeunes gens se levèrent et s'avancèrent vers le journaliste qui reprit avec amertume :

— Insoucieux du bien public, laisserons-nous exécuter jusqu'aux derniers patriotes avant que d'avoir le courage de protester pour les sauver ?

Les étudiants poussèrent une clameur formidable, tous les chapeau furent levés en l'air.

— Marchons ! s'écrièrent-ils.

Et presque aussitôt, toute cette foule agitée et tumultueuse sortit du café et se dispersa en sens opposés sur les divers points de la capitale pour tâcher d'organiser une émeute, chose malheureusement trop facile dans les moments de trouble et de désorganisation sociale.

Les circonstances semblaient favoriser leurs desseins. La cherté du pain et le monopole vrai ou supposé des grains exaspéraient la populace et servaient de prétextes à toutes les mauvaises passions, car ils n'étaient que les causes trop véritables de beaucoup de malheurs réels.

Dans toutes les calamités générales, on trouve des êtres assez corrompus et assez méchants pour tâcher d'exploiter les maux publics à leur profit. Comme des vendangeurs de sang, ces misérables pressent et foulent l'humanité sous leurs pieds pour en tirer jusqu'à la dernière goutte, ne voyant dans les désastres publics qu'un immense avantage pour eux, les moyens de s'enrichir ! Ainsi, malgré tous les règlements de police pour prévenir les abus, les boulangers, dans ces désastreuses années de famine, bravant tous les ordres, oubliant toutes les lois de l'humanité, cherchaient par tous les moyens possibles d'affamer la population pour augmenter le prix du pain, refusant d'en vendre aux acheteurs qui se présentaient munis d'un bon d'après le tarif fixé par la loi. Plusieurs de ces avides accapareurs détruisaient, disait-on même, secrètement le blé ; d'autres ne pétrissaient pas ou ne livraient leur marchandise qu'en cachette aux personnes assez riches pour payer le pain à un prix beaucoup plus élevé.

Le gouvernement prenait en vain toutes les précautions et les mesures pour éviter de tels abus, mais il était mal servi, ainsi

qu'il arrive toujours au pouvoir expirant. Il n'avait plus la force de commander, ni celle de se faire obéir. D'un autre côté, comme il est ordinaire dans ces moments d'irritation, le peuple accusait le pouvoir des abus qu'il ne savait pas empêcher, et la colère publique, au lieu de s'en prendre à quelques individus isolés, coupables par intérêt personnel, croyait voir dans ces faits partiels la manifestation d'une trame occulte et absurde.

Il est curieux de remarquer en passant que dans toutes les grandes calamités, telles que les famines et les épidémies, les signes de sa terreur et de la frayeur populaires ont toujours affecté la même forme, ont toujours eu la même expression pour se manifester.

Ainsi, depuis les temps les plus barbares jusqu'au brillant dix-neuvième siècle, la terreur de la peste et du choléra a fait, à ces populations livides et épouvantées, attribuer à des empoisonneurs invisibles et mystérieux la cause du mal affreux qui les frappait de mort. De même, dans les temps de famine, lorsqu'il serait si facile d'expliquer la disette par les mauvaises récoltes et par les communications interceptées en cas de guerre, l'homme voulant toujours voir dans ces malheurs, ou le merveilleux, ou la haine, et que d'ailleurs les causes surnaturelles que l'on accepte sans les expliquer sont plus à la portée du vulgaire, enclin à croire et incapable de raisonner. L'homme ne voit en général dans ces désastres publics qu'une conséquence de la fureur des partis qui sont contraires au sien. Chacun s'accuse mutuellement, et l'on perd à s'injurier un temps qui pourrait être précieux à la cause du bien public, si on savait l'employer à chercher un remède aux maux que l'on déplore.

À cette époque, à Turin, comme il était arrivé à Paris, l'étincelle révolutionnaire jaillit aussi de la boutique d'un boulanger.

Les plus grands événements dérivent toujours d'un accident simple et inattendu. L'histoire de tous les peuples est pleine de ces exemples.

Ce jour-là, les agitateurs qui tâchaient de soulever Turin

s'étaient portés principalement vers le centre de la ville, habité par le menu peuple, plus facile à soulever à cause de ses souffrances et de sa promptitude à se laisser entraîner.

Une certaine agitation, causée par l'exécution de Lorenzo et par l'arrestation de Boyer, qui était très populaire, commençait déjà à fermenter dans les rues étroites qui avoisinent le palais de justice de Turin. Divers attroupements se formaient. Devant chaque boutique, se trouvaient des individus à l'air sombre et mécontent. Les femmes mêmes se mêlaient aux hommes pour commenter et fronder. Un jeune homme habillé en ouvrier paraissait le plus ardent à discuter. On l'entourait, on l'écoutait, chacune de ses paroles était accueillie avec des applaudissements.

— Le peuple meurt de faim dans la rue, s'écria-t-il, et ses ennemis sont gorgés de richesses. Jusqu'à quand nous laissera-t-on manquer de pain ?

— Du pain, du pain, s'écria-t-on de toutes parts.

— Papa, dit un petit garçon qui pleurait, j'ai faim, et je voudrais bien avoir un morceau de pain pour le donner à la chèvre de cette mendicante là-bas.

Et l'enfant désignait une pauvre assise sur un banc de pierre vis-à-vis les prisons, la tête cachée dans ses deux mains.

— Cette femme est là depuis hier, dit une marchande d'herbages au père du petit enfant.

— Pauvre malheureuse, comme nous elle meurt de faim, reprit l'ouvrier d'un air sombre.

Le jeune homme qui avait parlé avec tant de hardiesse vint vers la mendicante. Il lui posa une main sur l'épaule pour la faire retourner. Elle leva la tête, le regarda d'un air hagard et effrayé.

— Que fais-tu là ? dit-il.

— J'attends qu'il sorte, reprit-elle en élevant ses bras vers le sombre édifice qui s'élevait devant elle.

— Tu attends quelqu'un ?

Mais elle n'écoutait plus et ne répondit pas. Tout entière à ses

rêveries, elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine et soupira.

La beauté radieuse de cette infortunée avait frappé la multitude d'admiration. On s'interrogeait, mille conjectures circulaient autour d'elle, et la grave question qui un instant auparavant avait agité cette foule mobile semblait oubliée, tant l'intérêt qu'éveillait cette jeune inconnue était vif chez ces hommes simples et bons.

— Voulez-vous quelque chose ? lui demanda la marchande avec douceur.

— Du pain, dit-elle d'une voix exténuée.

— Hélas ! reprit la femme avec désespoir, du pain ! nous n'en avons plus !

— Hélas ! le peuple mourra-t-il toujours de faim dans les rues sans qu'on songe à y remédier ? s'écria le jeune homme avec amertume.

— Ranza, lui dit à l'oreille un nouvel arrivant, la commission militaire doit juger demain Berteux et Boyer.

Et il s'éloigna.

— Infamie ! murmura Ranza en serrant convulsivement ses mains.

La mendiante se retourna vivement, elle voulut se lever et retomba, pâle et tremblante, sur le banc de pierre.

— Boyer ! fit-elle machinalement en regardant Ranza.

Mais lui s'éloigna de quelques pas.

— Demain, ce soir peut-être, dit-il d'une voix sourde, d'autres trépas viendront ensanglanter le sol de la patrie.

La mendiante se leva en poussant un cri et retomba évanouie sur le pavé. Hommes et femmes coururent pour la soulever.

— Cette femme meurt de faim, s'écria-t-on avec fureur.

— Vite, transportez-la chez le boulanger au coin de la rue, dit Ranza en donnant quelques pièces de monnaie à celui qui semblait le plus empressé à secourir cette misérable.

Le boulanger était debout sur la porte de sa boutique, les mains dans sa poche, l'air railleur et effronté. En voyant venir vers lui

toute cette multitude à l'air inquiet et pas trop rassurant, il ordonna à ses garçons de fermer la boutique. Mais, avant que ses ordres fussent accomplis, la foule s'était précipitée dans le magasin, et deux ouvriers avaient déposé sur un banc une femme évanouie qu'ils avaient portée dans leurs bras.

— Du pain ! hurla-t-on, pour cette femme qui se meurt.

— Je n'ai pas de pain, reprit le boulanger en affectant un calme qu'il n'avait pas.

— Comment, pas de pain ! lui dit-on, lorsque la loi vous ordonne d'en livrer sur les bons qu'on vous présente et d'après le tarif ?

— La loi est impuissante contre la nécessité, dit le maître, il n'y a plus de grains.

— Plus de grains ? s'écria-t-on avec terreur.

— Tu mens, reprit un homme de la foule en venant vers lui armé d'une longue fourche dont il s'était emparée au fond de la boutique, tu mens. Tu caches ton pain pour le vendre aux riches à prix d'or, et tu laisses mourir les pauvres de faim.

— Mes amis, dit le boulanger, qui commençait à trouver cet interrogatoire trop long et qui craignait qu'il ne devînt dangereux, mes amis, retirez-vous, car je vous jure que je n'ai pas de pain, par la raison que je n'ai pas cuit aujourd'hui.

— Il dit qu'il n'a pas cuit, reprit l'homme, et le four est encore chaud.

Le boulanger pâlit à cette accusation, et la foule poussa une sourde vocifération.

— Sors d'ici, misérable ! s'écria le boulanger perdant toute prudence, ou je te fais assommer par mes garçons.

À peine avait-il prononcé ces paroles, que dix piques furent dressées sur lui.

— Du pain, du pain, s'écria-t-on, ou tu es un homme mort.

— Je n'ai pas de pain, répéta-t-il avec le désespoir de la peur.

Aussitôt dix bras vigoureux le saisirent, tandis que d'autres individus se précipitèrent dans l'arrière-boutique. En un instant,

tout fut fouillé, saccagé, pillé, brisé. Tout à coup, un cri de triomphe retentit. L'homme qui le premier avait menacé le boulanger venait de découvrir une trappe cachée sous le four. Elle fut ouverte. Elle était remplie d'un pain frais et succulent dont l'odeur appétissante ranima toute cette populace affamée.

— Tu n'as pas de pain, misérable ! hurla-t-on avec fureur.

— Pitié, murmura le boulanger qui tremblait devant cette multitude exaspérée.

— Point de pitié ! il faut un exemple.

Et, malgré les cris et les supplications de Ranza qui voulait éviter un crime, le malheureux fut entraîné hors de sa boutique par toute cette populace effrénée et pendu à un des réverbères de la rue<sup>1</sup>.

La troupe était accourue pour rétablir l'ordre et chasser les séditeux, mais le peuple, habitué à ces actes d'audacieuse résistance, ne recula pas devant l'autorité. Des coups de pierre répondirent aux coups de fusil. On vit dans ce jour néfaste les citoyens et les soldats combattre corps à corps, oubliant qu'ils étaient tous frères et Piémontais.

À présent, qu'il nous soit permis de remonter aux événements arrivés à Montcalier dans la matinée de ce même jour. Et avant tout, essayons d'esquisser le profil de l'homme qui joua le rôle principal dans ces fatales circonstances.

À cette époque, vivait à Montcalier un homme simple et naïf comme un vrai savant qu'il était, absorbé dans l'étude des sciences. Il n'avait aucune connaissance des choses les plus simples de la vie. Auteur d'une histoire très remarquable du Piémont, Charles Tenivelli, indolent et distrait, ne s'était jamais mêlé à la vie commune. Ses contemporains le comparaient à La Fontaine, dont il possédait l'adorable naïveté et dont il partageait la distraction. Doué d'une rare énergie dans ses écrits, sa parole était éloquente et facile lorsqu'on parvenait à l'animer et à lui faire secouer cette espèce de somnolence apparente dans laquelle il

1. Historique.

semblait plongé pour toutes les choses ordinaires de la vie. Enthousiaste, ardent ami de la liberté, il lui avait voué un culte presque religieux, il partageait les idées nouvelles. Partisan des réformes sociales, il n'avait vu la Révolution que sous son côté humanitaire. Quant aux crimes qui souillaient cette grande cause, il ne les voyait pas, non point par ce fanatisme qui aveugle sur les torts de nos partisans, mais par douce candeur, par innocence de ce qui se passait hors de son cabinet. Les hommes, pour le bon Tenivelli, étaient tous frères, les gouvernements devaient accueillir les réformes avec transport. Presque aveugle, nourri de l'étude des livres grecs, il vivait par le cœur et l'imagination à Rome et à Athènes. Il crut qu'un nouveau peuple de Cincinnatus et d'Aristide allait jaillir des rues de Turin, et le cœur du pauvre savant espéra de bonne foi voir se réaliser les rêves de sa longue vie.

Tel était l'homme sur lequel les agitateurs qui voulaient soulever Montcalier jetèrent les yeux. L'estime dont il jouissait parmi la population et son éloquence lui donnaient une grande influence sur les masses. Le matin de ce même jour, plusieurs patriotes et divers agents français se rendirent chez lui. Tenivelli était retiré dans son cabinet, il écrivait, et était si plongé dans ses méditations qu'il ne les entendit pas entrer.

— Tenivelli, dit l'un d'eux, le devoir de tout homme de cœur est de se dévouer à sa patrie.

— Il y a quarante ans que je lui consacre mes veilles et mes travaux.

— Voilà comme vous êtes, vous autres écrivains : égoïstes et vaniteux, vous croyez avoir sauvé votre pays lorsque vous n'avez travaillé que pour le vain désir d'illustrer votre nom, comme si le bien public résidait dans votre gloire.

— Je ne mérite pas l'amertume de ces reproches, fit Tenivelli.

— Autant que les autres, s'écria Charles Boschi en s'animant. Que dans des temps normaux un homme consacre sa vie à l'étude des sciences qui éclairent l'humanité est une mission sainte et

grande, et cet homme a bien mérité de sa patrie et du genre humain. Mais à l'époque où nous sommes, lorsqu'on se bat sur les places publiques, il faut briser la lyre, il faut jeter la plume et prendre l'épée, car le poète est citoyen.

Tenivelli se leva et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? s'écria-t-on.

— Laver avec mon sang l'injustice de vos accusations.

— Viens, dit Boschi en le saisissant par le bras, allons secouer l'apathie dans laquelle le peuple est plongé.

— Mais, observa Tenivelli, rendu déjà à son indolence, est-ce à la guerre civile que nous allons entraîner la multitude ?

— As-tu déjà du regret d'avoir montré du cœur ?

Tenivelli, apathique et distrait par sa nature, n'avait pas entendu cette dernière observation. Il s'était assis de nouveau devant sa table, et, tandis que ses amis discutaient avec chaleur, il avait ouvert un volume de Plutarque et il lisait attentivement, oubliant complètement ce qui se passait autour de lui.

— Plutarque est un grand écrivain, dit-il enfin en se tournant vers Boschi debout devant lui, à l'air sévère et menaçant.

— Oui, et s'il avait vécu parmi nous, il aurait flétri sans pitié notre génération de misérables nains impuissants se pavanant sous des habits de géants qui les écrasent.

— Tu es impitoyable, fit Tenivelli en fermant son livre.

— Je suis juste et je ne crois plus à la vertu.

— Tu ne crois plus à la vertu ? reprit le bon Tenivelli en s'animant à son tour. Non, l'homme n'est pas aussi corrompu, aussi égoïste que tu le supposes, les noms d'honneur et de patrie trouvent toujours un écho dans les cœurs, et qui de nous n'est pas prêt à donner sa vie pour la cause publique ? Vieux, presque aveugle, que ne puis-je aller combattre contre les étrangers, ces éternels oppresseurs de l'Italie.

— Lorsque la liberté est menacée, le champ de bataille est le pavé des villes.

— Que faut-il faire ? dit Tenivelli en rouvrant son Plutarque.

— Demandons-le à ces fiers Romains. Quand la patrie était en danger, les tribuns descendaient sur les places publiques, et le peuple à leur voix renversait ses tyrans. On refoulait ses ennemis jusqu'aux bornes de la terre. Voilà ce qu'enseigne Plutarque, reprit avec amertume un jeune avocat patriote fanatique.

— Et ce que nous ferions encore, s'écria le savant en s'exaltant à ces souvenirs historiques, car nous, Italiens, nous n'oublions pas que Rome était la maîtresse du monde, et que nous sommes ses descendants.

— Voilà ce qu'il faut rappeler à ce peuple qui attend avec lâcheté sa liberté par des mains étrangères.

Tenivelli, ennemi acharné de la nation française, bondit à ces paroles.

— Et depuis quand l'Italie attend-elle comme une aumône qu'on lui jette la liberté qu'elle a le droit de conquérir ?

— Depuis que les hommes laissent la populace envahir les rues sans qu'une voix grave s'élève pour lui rappeler son devoir.

— Allons, s'écria Tenivelli en cherchant son chapeau qu'il avait déjà mis sur sa tête.

— Viens, dit Boschi en l'entraînant hors de sa chambre, viens haranguer la multitude, et que ce soir la voix d'un peuple libre retentisse en faveur de l'Italie.

Toute la population de Montcalier s'était réunie sur la grande place. La royauté avait été abolie et le peuple venait de proclamer sa souveraineté au moment où Tenivelli et ses amis parurent sur la place.

— Tenivelli, lui dirent-ils, fais un discours en l'honneur du peuple.

Et Tenivelli, qui ignorait ce qui venait de se passer, se laissa hisser sur une table pour dominer la foule, et il fit un magnifique discours, un éloge du peuple plein de patriotisme et de philanthropie.

Comme il arrive toujours aux caractères faibles et timides dès qu'ils ont pu surmonter cette espèce de crainte et de répulsion

qu'ils éprouvent à se mettre en avant, ils sortent des bornes prescrites. On dirait qu'ils éprouvent une ivresse qui leur ôte la faculté d'apprécier la portée de leurs actes et les jette bien au-delà du but qu'ils s'étaient d'abord proposé. Ainsi, lorsque le bon Ténivelli se trouva entouré par toute cette populace exaltée, il éprouva comme un vertige ; à ses applaudissements frénétiques il se grisa de patriotisme, si je puis me servir de cette expression. Son éloquence naturelle, animée et excitée par l'enthousiasme qu'elle inspirait, entraîna l'orateur avec la multitude. Sans avoir la conscience de ce qu'il faisait, Ténivelli excitait hautement la population à la révolte, et dans moins d'une heure il s'était érigé le chef de cette multitude insurgée.

— Ténivelli, lui disait-on, taxe les grains qui sont trop chers, le peuple meurt de faim.

Et Ténivelli taxait les grains, ne croyant qu'accomplir un acte de justice et de philanthropie.

Tout à coup une rumeur étrange circula dans la foule :

— Courons au secours de Turin, disait-on, Turin s'est soulevée... À Turin ! à Turin ! cria-t-on.

Et le bon Ténivelli, sans trop savoir où on le conduisait, lui vieillard presque aveugle, se laissa entraîner à la tête de ces bandes audacieuses qui marchaient vers la capitale.

À Turin, le combat entre les troupes et le peuple, causé par les troubles sanglants qui avaient suivi la mort du boulanger, durait depuis plusieurs heures, et déjà la population commençait à plier lorsque les habitants de Montcalier, armés et menaçants, se précipitèrent dans la ville et coururent se mêler aux rangs des mutinés. La résistance prit alors une contenance plus grave et un caractère plus sérieux. Charles Emmanuel, qui avait éludé de prendre des mesures énergiques, dut consentir aux moyens que lui suggérait le comte de Saint-André, qui en obtint la faculté d'agir avec rigueur pour dissiper les rebelles et rétablir l'ordre. Un régiment de lanciers à cheval donna la charge à toute cette foule inexpérimentée. La mitraille balaya les rues droites et

larges de Turin, où toute révolution populaire est impossible.

La supériorité des troupes régulières l'emportera toujours sur la résistance courageuse mais inhabile des masses. Chaque fois qu'une armée et un peuple seront en présence, s'il n'y a pas défection de la part des troupes, elles seront victorieuses, quels que soient le nombre et la valeur désespérée des citoyens.

En moins de deux heures, le calme fut rétabli à Turin. Les habitants de Montcalier, battus et désarmés, retournèrent dans leurs foyers. Le soir même, la ville rentrait sous l'obéissance royale.

La nuit venait de tomber. Ranza, revêtu d'un nouveau costume à l'aide duquel il échappait encore une fois aux recherches de la police, traversait silencieusement les rues étroites où nous l'avons rencontré dans cette même matinée en habits d'ouvrier. Tout à coup il frissonna, il crut entendre des gémissements, il s'arrêta. Ce n'était pas une plainte qui avait frappé son oreille, mais un chant si triste, qu'il faisait plus de mal que des pleurs. Il écouta, et la voix soupira doucement :

Ils sont partis au temps des roses  
Pour retourner au temps des blés.

Il s'avança et reconnut la pauvre femme avec sa chèvre, assise à la même place où il l'avait trouvée le matin.

— Vous encore ici ? lui dit-il.

— Jacques n'est pas revenu, et lui non plus, fit-elle.

— Jacques ! dit Ranza, je croyais que vous attendiez Boyer.

— Oh ! fit-elle en joignant les mains avec désespoir, nous l'avions bien caché pourtant ! Mais on a battu la mère, on m'a saisie moi, et lui, il est sorti pour me défendre...

— Toujours généreux, murmura Ranza.

— On l'a lié, on l'a arrêté, et à présent il est là, il est là, reprit-elle avec effroi en étendant son bras décharné vers les prisons.

— Est-il seul ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Mais Berteux était avec lui ?

— Berteux, répéta-t-elle d'un air hébété, Berteux, je ne le connais pas.

— Venez, dit Ranza après un moment de silence, suivez-moi, je vous ferai donner un asile pour cette nuit.

— Non, il pourrait sortir, et j'attends.

— Pauvre fille, vous ne pouvez pas rester ici toute seule.

Paola entoura sa chèvre de ses deux bras caressants, elle la baisa avec affection.

— C'est ma sœur, dit-elle, nous avons bien souffert ensemble.

— Mais vous aurez froid ! Venez.

— Conduisez-moi vers lui.

— Hélas ! dit Ranza, que n'ai-je tenté pour le délivrer !

— Pauvre Boyer ! murmura Paola en baissant la tête.

Et, à ce mouvement, un des épis mêlés à sa chevelure roula à terre. Elle en ramassa les débris, et, pâle d'effroi, elle dit :

— Un grand malheur me menace ! Ma couronne se fane et tombe sur le sol. Ainsi passeront et mourront ceux que j'aime ! La mort, la mort est autour de moi, dit-elle en se relevant avec épouvante.

— Venez, dit Ranza impressionné de cette étrange folie.

— Non, reprit-elle en retombant assise à la même place, je veux mourir ici !

Ranza essaya encore par tous les moyens imaginables de la décider à le suivre, mais elle ne l'entendait pas et ne répondit plus à ses pieuses instances. Craignant d'être surpris et reconnu, il se borna, voyant que tout était inutile, à lui glisser quelques pièces de monnaie dans les mains, et il s'éloigna.

Le lendemain, la ville jouissait de ce calme plat qui précède et qui suit les tempêtes et les révolutions. Ranza, qui n'avait pas été reconnu parmi les agitateurs de la veille, traversait la rue de la Grosse Doire dans l'intention d'aller s'assurer si Paola était encore à sa place habitée, lorsqu'il fut accosté par un de ses amis.

— Eh bien ! lui dit ce dernier à voix basse, est-il vrai que Teni-

velli était hier à la tête des insurgés de Montcalier ?

— Je le crois comme toi, répondit Ranza.

— Alors tu l'as vu comme je l'ai vu, reprit l'autre.

— Je n'aurais jamais cru ce bon et naïf Tenivelli capable d'un tel trait d'audace.

— Ses écrits trahissent une âme généreuse et un esprit énergique, mais je le croyais l'homme le moins propre à devenir un chef de parti. Aura-t-il le courage de soutenir son rôle ?

— Quand les factions commencent, elles prennent au hasard leur chef, qu'elles plongent ensuite dans l'oubli.

— J'avais toujours cru Tenivelli un homme de pensée et non d'action. Comment a-t-il pu secouer son indolence et vaincre sa distraction ?

— L'influence des rassemblements a une force irrésistible et occulte qui nous maîtrise à notre insu. Les passions qui, isolées, seraient impuissantes, collectives deviennent terribles. Ce fluide mystérieux qui se communique au contact des masses est le secret qui d'une émeute fait une révolution. L'océan n'est formé qu'avec des gouttes d'eau...

— Pourquoi le pouvoir chancelant qui ne peut empêcher les événements qui grondent sur sa tête n'a-t-il pas cherché à innover pour conserver ?

— Il est trop tard à présent, reprit Ranza, les passions sont du côté de ceux qui veulent détruire, et aucun moyen humain ne peut arrêter la révolution prête à fondre sur nous.

— Où nous entraînera-t-elle ?

— Dieu seul le sait. Nous qui l'avons faite, nous n'en profiterons pas. Les révolutions ne servent qu'aux générations qui les suivent, par l'énergie qu'elles leur communiquent, les préjugés qu'elles leur enlèvent et les lumières dont elles les éclairent.

Au même instant, les deux amis s'arrêtèrent sous les portiques de l'hôtel de ville pour voir défiler deux régiments de soldats qui parcouraient la ville, autant pour en imposer par leur présence et prévenir les troubles prêts à éclater, que pour réprimer sévè-

rement la moindre démonstration hostile capable de déranger l'ordre et le calme factices que la force brutale avait rétabli dans la ville.

À peine la troupe était-elle passée et que la foule commençait à s'écouler, qu'ils furent heurtés par un vieillard presque aveugle.

— Ténivelli ici ! dirent-ils ensemble avec étonnement, ici !

— Eh bien ! reprit-il en souriant, que trouvez-vous d'extraordinaire ? Je vais à l'Université.

— Mais, Ténivelli, qu'as-tu fait ? Fuis, cache-toi, sinon tu es mort !

Ténivelli les regarda d'un air surpris.

— Je ne vous comprends pas, dit-il.

— Viens, dit Ranza en l'entraînant dans une boutique pour le dérober aux regards des passants. Hier, si mes yeux ne m'ont pas trompé, fit-il à voix basse, tu guidais les insurgés de Montcalier.

— Je n'ai pas vu d'insurgés, reprit le savant avec simplicité, mais un peuple qui réclamait ses droits. La cherté du pain affaîmait ces pauvres gens, et j'ai aboli l'impôt sur les grains.

— Toi ?

— Oui ! Le peuple m'en avait donné le pouvoir.

— Et tu te crois bien tranquille après de tels actes ?

— Je ne les trouve pas blâmables...

— Ténivelli ! Ténivelli ! Comment ferons-nous pour te sauver ?

— Ma conscience ne me reproche rien, reprit-il avec calme, ce que j'ai fait est naturel, vous verrez qu'on ne me dira rien.

Et il voulut sortir de la boutique.

Mais le marchand, qui avait reconnu Ranza, l'homme le plus populaire du Piémont parmi cette classe de gens, s'approcha vivement de lui.

— J'ai mon beau-père qui est garde urbaine, dit-il, il habite une petite maison près du Pô. Si vous désirez cacher quelqu'un, nous sommes à votre disposition, monsieur Ranza.

— Merci, mon ami, dit Ranza en lui serrant la main, tu rends

un service à l'humanité en sauvant ce vieillard, car c'est un grand savant.

— Il me suffit qu'il soit un patriote, reprit le marchand.

Le soir même, Ténivelli fut conduit chez le beau-père du marchand et installé secrètement dans la petite maisonnette isolée. Mais cet homme vénal, le surlendemain, alla dénoncer à la police la retraite de Ténivelli, qu'il livra pour trois cents francs. Le candide savant, plongé dans ses abstractions habituelles, avait complètement oublié ce qui s'était passé. Aussi ne fut-il pas médiocrement surpris lorsqu'on vint l'arrêter.

— Messieurs, dit-il, je vous suis. Mais il y a erreur, dans une heure je serai relâché.

Et il s'acheminait tranquillement vers les prisons sénatoriales au milieu des soldats et des gendarmes accourus pour l'amener.

Il y avait plus de six semaines que Boyer et Berteux étaient enfermés dans un misérable cachot privé de lumière et presque d'air. Un étroit soupirail à triples barreaux de fer s'élevait à quelques pieds de terre et donnait dans une des rues les plus sales qui serpentent autour de ce vaste et sombre édifice.

— Les jours se passent et rien ne change notre position ! dit tout à coup Boyer en se tournant vers son ami enchaîné à quelques pas de lui. Que faut-il augurer de cet oubli dans lequel on nous laisse languir ?

— Que les événements sont trop menaçants pour que la junte militaire ose frapper un aussi grand coup en abattant nos têtes. L'auréole de ta popularité les retient encore.

— Et au premier échec essuyé par nos amis...

— Nous devons nous attendre à payer notre entreprise de nos vies.

— Je ne crains pas la mort, mais, à vingt-cinq ans, on peut sans être lâche donner un regret à la vie...

— Le sacrifice serait moins grand si on n'avait rien à laisser derrière soi.

Boyer ne répondit pas. Son beau et mélancolique visage brillait

dans cet instant d'un éclat presque lumineux.

— Hélas ! soupira Berteux en le regardant, il avait bien le droit d'aimer l'existence !

— Être privés ainsi des nouvelles du dehors, ne rien savoir, c'est une mort anticipée ! On dirait qu'on nous a descendus vivants dans le cercueil, Berteux, n'est-ce pas horrible ?

— Je ne me plaindrai pas tant que j'y serai avec toi.

— Merci, frère, dit Boyer d'un ton attendri.

Puis il reprit avec tristesse :

— Cette nuit, je ne sais si je l'ai rêvé, mais j'ai cru entendre le chant plaintif et doux de la pauvre Paola.

— J'ai fait le même songe et je n'osais t'en parler.

— Et toi aussi ! reprit vivement Boyer. Si c'était... mais non, c'est une erreur de mon cœur ; non, non, que ferait-elle ici ?

— Catherine parviendra à la guérir de sa douce folie, tu lui as donné l'aisance, sinon le bonheur.

— Pauvre fille ! Dieu l'avait mise sur notre chemin pour nous avertir qu'il y avait encore des fleurs sur notre voie.

Et Boyer se couvrit le visage avec ses deux mains crispées.

La nuit tombait dans le ciel et l'obscurité était presque complète dans la prison. Les deux captifs gardaient le silence. Boyer s'était assis sur le bord de sa couche. Ses yeux habitués aux ténèbres distinguaient à la clarté douteuse et blafarde qui pénétrait à regret, à travers les barreaux, que la lune, dans tout l'éclat d'une soirée de juin, illuminait le firmament des rayons de sa lumière argentée.

— Berteux, dit-il d'une voix émue et tremblante, que la soirée doit être belle ! Heureux ceux qui, libres et insoucieux, vont respirer l'amour aux doux parfums d'une nuit étoilée à l'ombre des acacias fleuris.

— Calme-toi, frère, un jour nous irons encore errer sur les rives du Pô où nous jouions enfants.

— Non, nous ne sortirons d'ici que pour mourir ! Va, l'éternel repos de la tombe est préférable à cette fièvre qui brûle mon

sang...

Et l'ardent jeune homme soupira avec tant de force, que les chaînes qui ceignaient ses reins frémirent en rendant un bruit sourd. Berteux n'osa pas répondre. Stoïque pour ses propres maux, il pleurait sur ceux de son ami.

— Ma vie pour un moment de liberté ! s'écria Boyer en se levant avec une espèce de rage frénétique, ma vie pour revoir la lumière du ciel ! ma vie pour aimer !

Et il retomba sur sa couche, brisé par ses émotions. Berteux n'osa pas le troubler dans ce paroxysme douloureux. Il garda le silence, et bientôt il crut entendre des sanglots étouffés.

— Il pleure, pensa-t-il, hélas ! les larmes soulagent.

Et Berteux feignit de dormir pour respecter ce secret de faiblesse et de douleur. Deux heures s'écoulèrent ainsi et ses yeux lassés commençaient à se fermer, lorsqu'il crut avoir rêvé tout éveillé. Il se redressa sur son grabat, il écouta, le cœur palpitant, et il entendit au loin une voix douce et triste qui chantait :

Quand l'oiseleur a surpris sa couvée,  
Le rossignol vole en poussant des cris.  
L'instinct du cœur le guide, il l'a trouvée,  
Il reconnaît dans les fers ses petits,  
Ce sont bien eux, son doux chant les appelle.  
Au toit voisin, il se cache, il attend,  
Et nuit et jour, sentinelle fidèle,  
Pour les sauver il veille palpitant !

— C'est elle ! s'écria Boyer en reconnaissant la douce voix de Paola.

— Noble et sublime fille, sois bénie, dit Berteux en se relevant.

— Et ne pouvoir lui faire comprendre que je l'ai entendue ! que je suis là ! qu'un mur seul me sépare d'elle !

Et Boyer secoua ses chaînes avec tant de violence qu'il crut les avoir brisées.

— Paola ! s'écria-t-il avec égarement, Paola !

— Calme-toi, nous serions perdus si on allait t'entendre !

Mais Boyer n'écoutait plus la voix de son ami. Il s'avança les bras tendus vers la fenêtre de toute la longueur de la chaîne qui le liait à son lit. Il vacilla, brusquement arrêté par son anneau, et rugit avec fureur comme un lion captif.

— Malédiction ! hurla-t-il en soulevant ses fers qu'il broya de sa main convulsive, malédiction !

Et la voix répétait, plus rapprochée encore :

Mais la pauvre mère éperdue  
Écoute, on ne lui répond pas.  
Dans les airs sa voix s'est perdue,  
Ses petits sont-ils morts, hélas !  
Elle attend et seule elle pleure.  
Rien ne vient calmer ses transports,  
Elle erre autour de leur demeure  
Et meurt où ses petits sont morts !

Boyer tourna vers son ami son visage baigné de larmes. Il était pâle et menaçant.

— Ma vie pour atteindre à ces barreaux.

Et il désigna l'étroit soupirail de la prison.

Berteux lui fit avec la main un geste impérieux de se taire, et, oubliant le danger auquel il s'exposait en rompant le silence qui leur était prescrit, il chanta d'une voix forte et éclatante l'air de ce refrain si connu par la pauvre Paola :

Ils sont partis au temps des roses  
Pour revenir au temps des blés.

Il avait à peine achevé les dernières vibrations de son chant, qu'un bruit inusité de clefs et de verrous retentit à la porte de leur cachot. Ils se rejetèrent glacés d'épouvante sur leur paille, craignant d'être soumis à l'infâme châtiment auquel leur désobéissance ne les exposait que trop.

Le guichet s'entrouvrit et le geôlier entra en tenant une lanterne sourde à la main. Il était précédé d'un nouveau prisonnier qu'il

poussa assez rudement dans le cachot.

— Voici un nouveau compagnon qui vous arrive pour vous distraire et vous empêcher de chanter si haut, fit-il d'un air moitié menaçant, moitié paternel, mais n'allez plus recommencer au moins.

— Tu es un brave homme, fit Berteux en lui tendant la main, et se tournant vers le nouveau venu, il s'écria avec surprise :

— Tenivelli !

— Moi-même, reprit celui-ci en courant les embrasser, tandis que de nouveaux gardiens qui venaient d'entrer serraient solidement autour de ses reins la chaîne qui devait le lier à sa couche.

Tenivelli n'opposa aucune résistance et les regarda faire d'un air étonné et apathique.

— Si j'y comprends rien ! fit-il lorsque les guichetiers eurent refermé les portes ferrées de la prison.

— Comment te trouves-tu notre compagnon d'infortune ?

— J'allais vous le demander, car pour moi, je l'ignore.

— Dans ces moments de troubles, une injustice, une erreur sont faciles à commettre, mais il faut au moins quelque motif...

— Je me perds à le chercher, dit Tenivelli en s'asseyant paisiblement sur son infect grabat.

— Malheureux ! lui dit Boyer, as-tu osé conspirer aussi ?

— Non, reprit le savant avec force, j'aime trop mon roi, et je suis trop dévoué à la noblesse<sup>1</sup>.

— Mais alors, pourquoi te trouves-tu en prison, toi l'homme le plus calme, le plus inoffensif...

— Par quelque malentendu, dit-il avec tranquillité, l'innocence de ma vie me rassure.

Boyer et Berteux soupirèrent sans lui répondre. Et Tenivelli reprit :

— Si au moins j'avais mes papiers, mes livres, si je pouvais achever mon histoire du Piémont, ce que j'ai fait n'est rien encore, mais j'ai là quelque chose de grand, ajouta-t-il en portant

1. Paroles historiques de Tenivelli.

la main à son front.

— Quelles nouvelles de nos amis ? des événements ? reprit Berteux après un assez long silence.

— Quoi ! dit machinalement Tenivelli qui n'avait pas entendu.

— Que se passe-t-il ? répéta Boyer d'un ton plus élevé.

— Ah ! fit Tenivelli, des choses graves et tristes. Le peuple meurt de faim, l'étranger occupe toutes nos places fortes, et le trône est ballottée comme un vaisseau sans gouvernail.

— Ne tente-t-on rien pour sauver l'un et relever l'autre ?

— Oui, dit Tenivelli. À Montcalier, la multitude s'est soulevée, on est venu m'arracher à mes travaux. J'ai parlé, j'ai harangué tout le peuple, j'ai promis de faire abaisser l'impôt sur les grains, je les ai même taxés...

— Toi ?

— On se battait dans les rues de Turin, nous sommes accourus.

— Et tu t'étonnes d'être ici ? fit Berteux épouvanté des révélations de son ami.

— Nous voulions rétablir l'ordre, et je ne comprends pas qu'on puisse méconnaître mes intentions. Vos craintes ne sont pas fondées, demain je serai libre.

Et, en achevant ces mots, le bon homme s'endormit aussi paisiblement que s'il avait été dans son lit.

Le surlendemain, Tenivelli fut tiré de son cachot, il comparut devant la junta militaire qui lui signifia son arrêt de mort comme coupable de haute trahison.

Sa surprise fut extrême en apprenant son jugement. Il ne pouvait concevoir qu'on le condamnât, il fallut le lui répéter pour qu'il en crût ses oreilles. Le sentiment de son innocence était si fort en lui qu'il ne cessait de répéter avec calme :

— Mais il est impossible qu'on me fasse mourir, je n'ai rien fait !

Le premier moment d'étonnement passé, il se montra digne et

fort, comme il convient à un honnête homme. Introduit dans la chapelle ardente où il devait passer sa dernière nuit, il consola et encouragea ses amis qui étaient accourus pour l’embrasser. Il écrivit une longue et touchante lettre à sa sœur qu’il aimait beaucoup, en lui recommandant son fils unique, encore enfant. Les larmes du père baignèrent ces dernières lignes, tracées jusque-là avec le calme stoïque du citoyen, du philosophe, de l’historien, qui rappelait sa longue vie irréprochable, ses travaux si glorieux pour son pays, son amour pour cette Italie qu’il aimait tant et qui le laissait mourir. Sa lettre achevée, cet esprit poétique et serein chercha une dernière et suprême consolation dans la poésie. Une heure avant le moment fatal, il écrivait paisiblement les plus beaux vers qui soient jamais tombés de sa plume. Et à l’instant suprême où le funeste cortège entra dans le cachot pour le conduire au supplice :

— Attendez, dit-il tranquillement au bourreau qui venait s’emparer de lui, attendez que j’aie fini mon sonnet.

Un quart d’heure après, le sanglant exécuter de la loi brisait sa poitrine vénérable !

La mort de Tenivelli fut suivie d’une grande quantité d’autres exécutions. On en compta trente dans la seule ville de Biella, dix à Carignan. En vain le prince de Carignan, suzerain de ce lieu, intercédait en faveur de ces malheureux, le glaive du bourreau abattait sans pitié au nom de la justice et de la sûreté publique, les têtes de nombreuses victimes. Les villes soulevées continuaient à insulter l’autorité royale avec plus d’acharnement. Le malheureux Charles Emmanuel, ennemi du sang qu’il faisait verser, aigri encore par ses conseillers, incapable de remédier par lui-même aux maux qui ensanglantaient le Piémont, rappela auprès de lui les jésuites, espérant que les conseils et les lumières de cet ordre banni du Piémont arrêteraient la ruine de ses États et la chute de la monarchie.

Charles Emmanuel croyait qu’on pouvait gouverner un royaume comme un couvent de moines. Sa dévotion était bornée. La

religion éclairée aide à la grandeur d'un souverain, elle l'initie aux voies providentielles qui élargissent les sentiers infinis de l'humanité. Le bigotisme borne les limites de l'intelligence, qu'il charge d'entraves, et le force à abdiquer les plus beaux dons du créateur : la pensée qui prévoit et à la raison qui discute.

Les préliminaires de Léoben furent suivis du traité de Campo-Formio (17 octobre 1797). L'antique république de Venise, comme une reine captive vendue par les vainqueurs, fut sacrifiée. Le drapeau de Saint-Marc descendit dans la tombe pour ne plus se relever. Ses lions, arrachés du piédestal séculaire où les avait enchaînés la main de la victoire, durent, captifs et humiliés, orner le char triomphal du fier conquérant qui allait soumettre l'Europe.

Une partie de la Vénétie fut livrée à titre d'indemnité à la Maison d'Autriche, qui porta ses limites jusqu'à l'Adige. La France se réserva les îles vénitiennes, les cités de l'Albanie et de la Turquie, la Lombardie, le Modénais, la terre-ferme vénitienne. À l'ouest de l'Adige, les trois légations de Ferrare, de Bologne et de la Romagne formèrent la République cisalpine, qui ne fut jamais qu'une dépendance de la France. L'Empereur d'Allemagne renonçait à la Belgique et à la rive gauche du Rhin.

Pie VI avait, par le traité de Tolentino, cédé Avignon et le Comtat Venaissin à la France. Un tumulte provoqué à Rome servit de prétexte au Directoire pour envahir le reste des États ecclésiastiques. L'abolition du pouvoir temporel était une conséquence de la Révolution française. Pie VI fut conduit prisonnier à Valence en Dauphiné. Le 15 février 1798, la République romaine fut proclamée, encore une fois l'écho du Capitole renvoya au Forum ce nom de République romaine qui est resté comme un prestige éblouissant l'imagination par son immortelle auréole. Dix siècles de gloire et de splendeur lui servent de cortège à travers le passage des temps, et jusqu'au plus lointain avenir ce nom vivra comme un des plus beaux titres de l'histoire du genre humain.

Le duc de Parme, Ferdinand de Bourbon, infant d'Espagne, et la république de Gênes avaient aussi conclu un traité à Paris, qui assura pour quelque temps une durée factice à leur existence. La tourmente révolutionnaire ébranlait tous les États voisins, qui ressemblaient assez à ces plantes imprudentes qui croissent sur le bord du cratère d'un volcan : chaque éruption fait trembler leur tige vacillante et menace de les engloutir, jusqu'à ce qu'un torrent de lave jaillisse et les emporte dans son cours embrasé.

Le roi de Naples, inquiet par les demandes du Directoire et peu sûr de ses peuples qui frémissaient sous son gouvernement despotique et cruel, crut raffermir son autorité par la rigueur, et il ne fit que hâter sa ruine. En vain il fit une alliance avec l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. Le baron Mack, général autrichien au service de Naples, battu par les Français conduits par Championnet, perdit Rome et Naples. Le roi Ferdinand VI se réfugia en Sicile. Son royaume de terre-ferme s'érigea en République parthénopéenne (25 janvier 1799).

Ces quatre nouvelles républiques entouraient le Piémont qui conservait encore son roi, ce qui prouve le caractère éminemment royaliste de ce peuple et le profond sentiment d'amour qu'avait su inspirer la dynastie de Savoie, se rattachant encore avec tant d'héroïque fidélité au souverain le moins populaire de sa race, en dépit des circonstances et de l'exemple des peuples voisins.

Le Directoire, n'osant violer ouvertement la foi des traités en renversant le trône du roi de Sardaigne, cherchait à fomenter en secret des troubles sérieux capables d'amener une révolution. Ginguené prêtait son appui à toutes ces trames occultes. Le roi le savait, et pourtant, quand il lui fut présenté, le prince, oubliant tous ressentiments personnels, lui dit avec une douce bienveillance :

- Avez-vous des enfants ?
- Sire, je n'ai pas ce bonheur.
- Ni moi non plus, mais je m'en console par les vertus de ma femme. La France, ajouta-t-il, a les plus grands droits à ma recon-

naissance pour m'avoir donné la plus vertueuse des épouses. Le ciel, en m'éprouvant par des infirmités, m'a ménagé la plus douce, la plus puissante des consolations dans la bonté de cette princesse, modèle de toutes les perfections. Je lui dois la constante harmonie, l'inaltérable affection qui règne dans ma famille.

— Sire, reprit l'ambassadeur ému, la sœur de Louis XVI a laissé parmi les Français des souvenirs de vertu qui ne s'effaceront jamais.

Il y a de la grandeur dans ce simple et naïf épanchement d'une âme aimante au moment où l'idée du danger et de la dignité royale trahie devaient aigrir ce malheureux prince. Cela repose le cœur comme la vue d'une fleur des champs trouvée au milieu des épines.

En attendant, tous les insurgés piémontais (ils étaient au nombre de mille) prirent les armes et se rassemblèrent à Carrosio, petite ville de la Ligurie, soutenus par Joubert, alors général en chef de l'armée d'Italie. Ils se portèrent sur les frontières du Piémont, prêts à pénétrer au premier signal. Ginguené voulait exiger du roi le renvoi de six régiments suisses qu'il avait à sa solde.

Pendant ce temps, la République française soumettait la Suisse. Le génie de Massena immortalisait le nom de Zurich par une des plus brillantes victoires des annales du monde.

Bernadotte, ambassadeur du gouvernement français à Vienne, ayant arboré dans cette ville le drapeau tricolore, fut insulté dans son hôtel par la populace. Le gouvernement autrichien, secret instigateur de ces désordres, ne put ou ne voulut pas punir les coupables. Bernadotte quitta brusquement Vienne avec tout le corps diplomatique. Cette démarche fière allait bien à ce simple soldat représentant de la première nation du monde et qui devait un jour porter une des plus nobles couronnes de l'Europe. Il y a quelque chose de fabuleux dans les récits de ces temps, guerre des géants que domine la pâle figure de Bonaparte, cette espèce de mythe dont les anciens auraient fait un demi-dieu et auquel, dans notre

âge athée, n'ayant plus d'autel à donner, nous avons réservé le supplice, non le feu du bûcher qui étouffe dans un quart d'heure, mais le pilori de Sainte-Hélène pour mourir lentement.

Les négociations du congrès de Rastadt éprouvaient mille entraves. Les justes plaintes de Bernadotte achevèrent d'en paralyser les opérations. Le roi de Prusse ne se détachait pas de son système de neutralité malgré les instances du comte de Raptin.

Le traité de Campo-Formio avait aliéné les Italiens contre la France. En enlevant aux patriotes l'espoir de conquérir l'indépendance et la liberté, il se forma alors un parti puissant et dangereux qui poursuivait l'idée d'affranchir l'Italie du joug étranger. Toute la jeunesse intelligente, tous les hommes de cœur, d'abord partisans de la France, devinrent, depuis cette époque, ses ennemis secrets. Si Bonaparte eût embrassé l'humanité entière dans son ambition qu'il borna à un trône, il eût, en fondant l'Empire d'Italie, préparé un boulevard à sa puissance. Dans les questions d'organisation sociale, on ne doit pas se borner à combiner l'intérêt de tel ou tel pays, mais de l'humanité entière. Les dynasties s'éteignent, les États disparaissent, seule la grande famille humaine se transforme et se perpétue. C'est sur ses destinées futures que doit tendre l'œil du législateur.

Le Directoire sentit ces secrets symptômes de mécontentement, la nouvelle ligue des puissances. Tous ces motifs lui firent juger nécessaire une révolution en Piémont afin de consolider l'influence française en Italie avant que les Austro-Russes vinssent lui en disputer la puissance. Tout en conservant les dehors de la bienveillance envers le roi de Sardaigne, le gouvernement français s'entendait avec ses ennemis. Les réfugiés piémontais rassemblés à Carrosio, se voyant soutenus, combinèrent une attaque simultanée avec ceux qui avaient fixé leur rassemblement à Pallanza sur le lac Majeur. Ils marchèrent sur Serravalle, mais leur entreprise échoua. D'autres insurgés, protégés par le général Brune et commandés par deux Français, Léotaud et Lions, s'emparèrent du fort de Domo d'Ossola, tandis qu'une troisième

agression avait lieu dans les vallées vaudoises, habitées par des protestants dont le caractère fier et indépendant était prédisposé à recevoir les idées nouvelles dont l'armée française s'était faite l'agent en Europe.

Un corps d'insurgés s'était rassemblé près d'Abriez et, descendant par Pobbio et le Villar dans la vallée de Luserne, il menaçait Pignerol, ville ouverte et à peu de distance.

Le roi, voyant le Directoire autoriser par le fait les insurgés piémontais, menacé de tous les côtés, lança contre les rebelles un édit virulent. Cette mesure, toute sévère et inutile qu'elle était, avait au moins le caractère d'une fermeté d'âme égale au péril. On sentait encore un écho de la voix d'Emmanuel Philibert dans cette dernière menace échappée au faible époux de Madame Clotilde.

Charles Emmanuel, sentant la nécessité d'obtenir de la France une déclaration franche et précise, la fit demander par le chevalier Priocca.

« Le roi, mon maître, dit ce ministre à l'ambassadeur de la République, s'est toujours montré religieux observateur du traité d'alliance défensive et offensive qu'il a conclue avec la France. Il est urgent de nous soutenir ou de disposer de nous. Si notre existence politique est arrivée à son terme, nous demandons qu'une nation grande et puissante et notre alliée se rende l'arbitre de nos destins, plutôt que de nous laisser exposés aux menaces, aux atteintes des insurgés du dedans et du dehors. Il est moins dur de succomber à un prompt arrêt qu'à une longue agonie. »

Ne sent-on pas la noble fierté de race à travers cette soumission imposée par une dure nécessité ? Cette dernière plainte de la monarchie expirante est digne et touchante, c'est un lambeau de pourpre sans tache jeté sur la bière d'un roi captif.

Ginguené répondit avec sincérité. Ses paroles furent dignes de la France et du Directoire : « Le gouvernement français, dit-il, ne foment pas ces mouvements séditieux, ses sentiments à l'égard du roi sont toujours les mêmes, il tient à remplir loyale-

ment les conditions du traité. Si un ennemi extérieur venait à attaquer le roi, les baïonnettes françaises seraient prêtes à le soutenir. Mais il ne s'agit pas, dans le cas présent, d'ennemis du dehors, mais de sujets révoltés contre l'autorité royale et de six mille malheureux n'ayant à cœur que la liberté, mourant de faim, manquant de tout, errant sur les frontières sardes au sein des États libres, fraternisant avec eux d'opinions et de sentiments. Convient-il à la France, qui la première a proclamé ces principes, à tourner ses armes contre ceux armés pour les défendre ?

» La France ne peut, pour le salut d'un allié, se renier elle-même. Ne serait-il pas plus sage et plus prudent, ajoutait Ginguené, que le gouvernement du roi accordât à ses peuples les réformes voulues par les temps et par la nation ? Réprimer les abus, remédier à la misère publique, donner aux Piémontais la liberté qu'ils demandent, tels sont les seuls moyens de rétablir l'ordre et la tranquillité, de pouvoir compter sur les secours actifs de l'alliance française, et d'assurer la possession de ses États au roi de Sardaigne. »

### Chapitre III

Pendant que tous ces événements s'étaient succédés, revenons en arrière et transportons-nous à la fin du mois de septembre 1797. Une lourde charrette venait de s'arrêter devant une pauvre hôtellerie située dans une des rues les plus étroites de Turin. Une vieille femme en descendait péniblement. On voyait à la pâleur et à la maigreur de son visage qu'elle relevait à peine d'une longue maladie. Elle portait sous son bras un modeste paquet contenant quelques effets. Le charretier la précéda dans la salle basse de l'auberge, qui servait en même temps de cuisine et de salle à manger.

— La mère, dit-il en entrant à l'hôtesse, je vous conduis ici une brave femme dont je vous prie de prendre soin.

— Nous n'avons pas besoin de recommandation pour faire bon accueil aux braves gens, mais la vôtre ne gêne rien, ajouta la maîtresse du lieu avec un de ses plus doux sourires.

— Merci, dit la vieille en s'asseyant, j'aurais besoin d'un lit car je suis lasse et j'ai bien de la besogne.

— Vous avez donc des affaires à Turin ? dit curieusement l'hôtesse en introduisant la nouvelle arrivée dans une petite chambre pas trop sale.

— Qui n'a pas ses tribulations par ces temps maudits ? fit l'étrangère.

— Vous avez bien raison, la disette, les impôts, c'est plus qu'il n'en faut pour tuer les pauvres gens.

— Sans compter la guerre, les emprisonnements et les exécutions.

Et la vieille articula à peine ces mots, tant sa voix était étranglée.

— Pauvre femme ! s'écria la compatissante hôtesse, vous avez peut-être un de vos fils !...

L'étrangère ne répondit pas, mais elle couvrit son visage de ses

deux mains. Enfin elle reprit :

— J'avais aussi une fille, mais Dieu seul sait où elle est allée ! Quand le plomb atteint le ramier, la colombe fuit épouvantée.

L'hôtesse serra la main de l'inconnue en silence, car son instinct de femme lui faisait deviner qu'il y a des douleurs qui ne peuvent être consolées.

— Merci, dit enfin l'étrangère d'une voix faible, demain avant le jour, je dois porter cette lettre à l'avocat Pancardi, pourrez-vous m'indiquer sa demeure ?

— Tout près d'ici, rue Saint-Augustin, vis-à-vis l'église. C'est un brave homme, ami des pauvres, et qui ne refuse jamais son assistance aux malheureux. Je vous accompagnerai jusqu'à sa porte, si vous voulez.

— J'ai habité vingt ans Turin, je sais me diriger, ne vous dérangez pas.

— Bonsoir, dit l'hôtesse en reprenant sa lampe après avoir allumé une chandelle puante qu'elle posa sur la table.

Les deux femmes s'embrassèrent, et la nouvelle arrivée se jeta toute affaissée sur son lit.

Le lendemain, cinq heures sonnaient à l'horloge de la cité, et déjà l'étrangère enfilait une rue étroite et tortueuse où l'air s'épaississait, car le brouillard était si lourd et si opaque, qu'on voyait à peine devant soi. Elle marchait avec difficulté à cause de sa faiblesse. Les rues étaient désertes encore, on entendait seulement au loin le pas lourd des chariots débouchant de toutes les portes de la ville pour se rendre au marché. Arrivée devant l'église de Saint-Augustin, la vieille femme s'arrêta, comme pour reconnaître les lieux, se dirigea vers une petite porte, monta trois étages, frappa timidement, comme font les pauvres gens. Presque aussitôt, une grosse servante coiffée d'un énorme béguin empesé imitant la forme des casques phrygiens, tel que les portent les femmes de Carmagnola, l'introduisit dans le cabinet de l'avocat Pancardi. Il était déjà à son bureau, assis devant un tas de papiers. Il écrivait. Il leva la tête avec surprise en voyant quelqu'un entrer

de si bon matin chez lui.

— Que voulez-vous ? dit-il avec bonté.

Pour toute réponse, l'inconnue lui présenta la lettre qu'elle avait pour lui. À peine l'eût-il parcourue, qu'il se leva avec empressement en faisant asseoir l'étrangère à ses côtés.

— Quoi ! c'est vous, dit-il avec la plus tendre sollicitude, qui aviez donné asile à nos pauvres amis les médecins Boyer et Berteux ?

— Je les aimais comme mes enfants, fit Catherine en éclatant en sanglots, car le lecteur a déjà deviné que c'était elle.

L'avocat essuya ses yeux qui s'étaient mouillés de larmes.

— Et vous êtes venue pour les revoir ?

— Aurai-je cette consolation ?

— Pas aujourd'hui, reprit l'avocat d'une voix sourde, mais demain on ne leur refusera pas la grâce d'embrasser leurs amis.

Catherine frissonna involontairement.

— Voilà six mois qu'ils sont en prison. Sortiront-ils bientôt ? reprit-elle.

L'avocat se tut, et Catherine, craignant qu'il n'eût pas entendu, réitéra sa demande.

— Vous ignorez donc qu'ils doivent comparaître aujourd'hui pour la dernière fois devant la junte militaire ? Ce soir leur arrêt sera prononcé, fit-il d'une voix étranglée.

— Jésus ! Marie ! s'écria Catherine, il n'y a donc plus d'espoir ?

— Hélas ! fit l'avocat en branlant tristement la tête.

Et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues flétries par l'âge et le travail.

— Oh ! qui me l'aurait dit ! Elle a bien fait de mourir, la chère dame, plutôt... Oh ! Jésus ! Marie ! pourrai-je vivre jusque-là ?

La brave femme pleura abondamment. Pancardi respecta l'effusion de cette douleur si vraie et si naïve.

— Revenez ce soir, lui dit-il en voyant qu'elle s'apprêtait à se retirer, je pourrai vous dire quelque chose sur leur sort.

Et l'homme de loi étreignit aimablement la main de la pauvre servante.

Quand elle se retrouva dans la rue, Catherine s'aperçut que les boutiques commençaient à s'ouvrir. L'aspect des passants irrita sa douleur poignante. Elle se hâta de chercher une église pour s'isoler et pour pleurer seule devant ce Dieu qui console toutes les douleurs, car il les comprend toutes. Elle resta longtemps agenouillée, ployée sur les froides dalles d'une chapelle solitaire. Quand elle se releva, l'église était de nouveau déserte, un faible rayon de soleil perçait les brouillards. Il était midi. Elle sortit et se dirigea en chancelant vers l'auberge qu'elle habitait. Elle marchait comme une personne ivre. Tout tournait autour d'elle. Tout à coup, elle se retourna avec effroi. Elle entendit des cris, cruels et joyeux, des clameurs parmi lesquelles on distinguait les faibles sons d'une voix plaintive et effrayée. Au même instant, une troupe d'enfants passa auprès d'elle en courant et faillit la renverser. Elle s'appuya contre un mur pour ne pas tomber. Et les enfants couraient toujours en riant de ce rire parfois méchant qu'ils ont, sans le savoir sans doute, ces chers petits, eux si bons et si innocents.

— La folle, la folle, hurlaient-ils.

Et des cris, des huées poursuivaient une pauvre idiote livrée sans défense à leur raillerie insultante.

Catherine leva vivement la tête. Elle fit un cri car, à travers les larmes dont ses yeux étaient obscurcis, elle vit, ou crut voir passer, comme un fantôme livide et hagard mais conservant encore je ne sais quelle forme suave de jeune fille couronnée d'épis, que suivait une blanche chèvre. Catherine regarda avec égarement autour d'elle, mais elle était seule, les enfants et la folle, tout avait disparu. On entendait seulement au loin les rires, les voix glapissantes, les acclamations de la foule, mais ce bruit si aigu se perdait déjà. Peu à peu on cessa de l'entendre, et le silence et la solitude régnèrent de nouveau autour de Catherine épouvantée.

Qu'avait-elle vu ? Quelle était cette apparition fantastique qui

lui donnait le frisson ? Catherine ne savait se le dire, mais elle avait peur. Non, c'était une erreur de son pauvre cœur. Paola, qu'elle cherchait en vain depuis six mois, Paola si belle, si touchante dans sa douce folie, qu'avait-elle à voir avec cette malheureuse insensée qu'elle avait entrevue, hâve, égarée, couverte de sales haillons, huée, chassée, raillée ? Hélas ! oh ! que le cœur humain est méchant, il insulte ce qu'il devrait plaindre !

— Paola, disait-elle, sa noble enfant, si digne encore dans sa misère...

Et, tout en faisant ces réflexions, Catherine marchait devant elle au hasard, insouciant des lieux où elle allait, mais suivant machinalement la direction qu'avaient prise les enfants et la folle qui avait passé devant elle comme un cauchemar. Elle erra de rue en rue. On était à la fin de novembre, les journées étaient courtes et sombres. Il n'était pas trois heures, et déjà on n'y voyait plus qu'à travers une clarté grisâtre et blafarde qui s'étendait sur l'horizon brumeux. Catherine avait froid, elle n'avait rien pris de la journée. Elle s'arrêta pour reconnaître sa route, regarda autour d'elle et reconnut avec effroi qu'elle était devant les prisons sénatoriales. Son pauvre cœur se gonfla à l'aspect de ce sombre et terrible édifice où depuis six mois languissait Boyer, l'enfant de son cœur, le fils de ses maîtres ! Elle se sentit vaciller, et, soit faiblesse, soit saisissement, elle fut forcée de s'asseoir sur un banc de pierre placé en face des étroites fenêtres grillées qui donnaient jour aux cachots de cette redoutable demeure.

Catherine était là depuis environ dix minutes, lorsqu'elle vit s'avancer quelque chose d'indéfinissable et de vaporeux, tel que ce fantôme aimé que ses yeux croyaient rencontrer partout. Elle regarda attentivement, et la jeune fille et la chèvre s'avançaient à petits pas vers elle. Catherine détourna la tête pour chasser cette hallucination, regarda encore, crut voir Paola qui s'avancait toujours. Elle se couvrit le visage de ses deux mains, frotta ses yeux lassés et brûlants, leva la tête, et Paola était là droite devant elle, mais sans regard, sans sourire, maigre et flétrie. C'était bien Pao-

la, hélas ! mais non plus Paola la folle, mais Paola l'idiote.

— Paola ! ma pauvre enfant ! s'écria Catherine en voulant l'étreindre dans ses bras.

Mais Paola recula avec épouvante, son impassible visage n'avait reflété aucune émotion.

— Ma fille, répétait la vieille en la couvrant de baisers et de larmes, ma fille, ne me reconnais-tu pas ?

L'idiote sourit d'un air triste et doux sans répondre.

— Mais regarde-moi donc, dit Catherine avec désespoir en attirant le visage de Paola contre le sien.

Mais le regard clair et errant de Paola tournait autour d'elle sans se fixer nulle part. On aurait dit qu'il n'existait plus aucune communication entre les objets extérieurs et cette intelligence éteinte. Le feu manquait à cette âme, sa prunelle était dilatée et vitrée. Elle y voyait encore, mais elle ne regardait plus.

— C'est moi, c'est la mère, répétait la pauvre femme en prenant le front de la jeune fille entre ses deux mains et en y déposant un baiser.

Mais elle, inerte et insensible, n'opposait aucune résistance à ces caresses qu'elle semblait ne pas sentir. Elle se laissa tomber assise sur le banc de pierre. Sa tête prit un mouvement machinal et régulier, lente oscillation qui marquait la cadence tandis qu'elle chantonait tout bas l'air de son refrain favori.

Au même instant, la chèvre s'approcha de Catherine qu'elle flaira, et, se dressant sur ses pattes de derrière en bêlant, elle se mit à lécher le visage et les mains de la vieille femme avec joie.

— Elle me reconnaît, s'écria Catherine, et toi, tu m'oublies !

Mais Paola, toujours impassible, continuait à répéter d'un air triste et doux :

Ils sont partis au temps des roses  
Pour retourner au temps des blés.

— Hélas ! fit Catherine en la contemplant, était-ce ainsi que je devais la retrouver ? Que dira Boyer ?

À ce nom, l'idiote leva la tête et tressaillit.

— Il est là ! s'écria-t-elle en étendant sa main vers les prisons.

— Pauvre enfant, fit Catherine, c'est donc pour ça qu'elle est ici ! Que fais-tu ? ajouta-t-elle.

— J'attends, dit la jeune fille.

— Viens avec moi, nous irons le retrouver.

Paola regarda fixement Catherine, mais elle ne parut pas la reconnaître.

— Voyons, fit Catherine en prenant ses deux mains et en plongeant ses yeux dans ceux de Paola, tâche de te rappeler, mon Dieu, tu ne peux pas m'avoir oubliée ? Tu m'aimais pourtant bien à Novare !

— Novare ! répéta machinalement l'idiote, Novare !

— Oui, dit Catherine en s'animant, Boyer était malade, tu le soignais, et lui, il t'appelait sa sœur.

Paola fit un soupir, elle parut réfléchir, une larme humecta ses yeux, mais sa paupière sèche et brûlante l'absorba aussitôt.

— Tu n'as pas oublié Boyer ? reprit Catherine.

Un éclair d'intelligence passionnée parut traverser les traits souffrants de la jeune fille.

— Jacques ! Boyer ! fit l'idiote dont les idées semblaient se mêler et se confondre. Où sont-ils ? Ils ne viennent donc plus ? Oh ! mon frère, pourquoi me laisses-tu mourir ici ?

— Viens avec la mère, elle te conduira.

— La mère ! fit l'idiote en s'attendrissant, la mère, pourquoi m'a-t-elle quittée ? Je l'aimais bien pourtant !

— Elle est là près de toi, dit Catherine en entourant Paola de ses bras. Ma fille, c'est moi, regarde-moi, viens, viens, je te soignerai et je t'aimerai pour lui et pour toi.

Catherine s'écarta épouvantée.

— Mon Dieu ! fit-elle avec désespoir, elle ne me reconnaît donc pas !

Paola poussait toujours cette espèce de grognement sourd. À ces cris, tous les marchands, garçons et commis parurent sur la

porte de leurs boutiques.

— La folle, la folle, dirent-ils à la fois.

— Chante, chante, s'écrièrent quelques femmes en l'apercevant.

Et soudain des liards et des morceaux de pain tombèrent à terre aux pieds de Paola qui se mit à les ramasser en riant de ce rire naïf et doux qui caractérise les idiots.

— Messieurs, dit Catherine avec dignité, cette malheureuse est ma fille, aidez-moi à la ramener.

— Pauvre femme ! fit une lingère qui regardait toute cette scène. Il y a six mois qu'elle a choisi ce banc de pierre pour demeurer. Le froid, le vent, la neige, la pluie, rien n'a pu l'en chasser.

— Infortunée ! dit Catherine.

— Chante, chante, répétait-on de toutes parts.

Paola était revenue s'asseoir à sa place habituelle. Elle chantait tout bas en caressant de sa main blanche et maigre le poil luisant de sa chèvre qui frottait sa jolie tête contre le genou de sa maîtresse.

— Chante, chante, hurla un petit garçon en s'arrêtant devant elle.

— Viens, dit Catherine avec une tendre insistance, retournons au champs, les faneurs font faucher les prés et Jacques t'attend.

Paola leva la tête avec un air de suprême mélancolie.

— J'ai de ma robe de fiancée fait un linceul, Jacques n'est pas revenu, j'y coucherai Boyer, je l'attends ici pour mourir.

Elle parlait encore lorsqu'un bruit singulier se fit autour d'elles. Catherine regarda avec étonnement ce qui se passait. Un escadron de cavalerie et une compagnie de soldats vinrent se ranger des deux côtés de la rue et le long des portes des prisons, tandis qu'une foule de curieux obstruait tous les passages. Catherine, séparée un instant de Paola par la foule, tâchait, en bousculant les uns et les autres, de revenir vers elle. Cet appareil militaire inusité la remplissait de terreur. Elle se hasarda à interroger, mais personne ne répondit à sa demande. Des mots isolés

entendus en passant lui donnaient le frisson. Elle ouït ce nom terrible deunte militaire dont l'avocat Pancardi lui avait parlé dans la matinée.

— Pauvre Boyer, murmura une voix auprès d'elle.

La malheureuse femme sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, une sueur froide perlait son front brûlant. Elle ne put crier, sa langue semblait paralysée par l'horreur. Tout tourna autour d'elle. Elle ferma les yeux pour fuir la clarté de ce jour affreux, mais l'instinct la ramena vers Paola. Malgré la foule et les soldats qui la repoussaient rudement à coups de plats de sabre, elle se trouva près de la jeune fille. L'idiote n'entendait et en voyait rien. Elle n'avait pas cessé de caresser sa chèvre en souriant et elle chantait tout bas de sa voix suave et perlée :

Déjà l'hirondelle est venue  
Vers le nid qu'elle avait quitté.  
Un doux zéphyr chasse la nue,  
Les champs ont repris leur gaieté.  
Tout sourit et seule je pleure.  
Un mal affreux me fait souffrir  
Au pied de sa sombre demeure  
Je l'attends... et je viens mourir !

— Tais-toi, tais-toi, fit Catherine éperdue.

— Il m'entend quand je chante, reprit Paola en jetant dans les airs ses plus brillantes roulades.

Le bruit du tambour couvrit sa voix. Catherine vacilla, elle allait tomber. Une main vigoureuse la saisit par le bras.

— Je vous cherchais, dit une voix émue.

Elle rouvrit les yeux et reconnut l'avocat Pancardi.

— Oh ! monsieur ! bégaya-t-elle à travers ses sanglots.

— Condamnés ce matin, on les exécute ce soir, fit l'avocat avec indignation.

— Jésus ! Marie ! s'écria Catherine en joignant les mains.

— Venez, dit l'avocat, j'ai la permission de vous introduire, venez les embrasser une dernière fois.

Catherine prit résolument la main de Paola.

— Viens, dit-elle, allons voir Boyer qui va mourir.

L'idiote la suivit sans résistance. L'avocat marchait devant elles, triste et courageux comme il convient à un homme de cœur. Catherine essuyait ses larmes avec le bout de son tablier. Paola ne pleurait pas, elle marchait livide et raide comme un corps galvanisé, elle faisait peur.

L'avocat l'introduisit dans le sombre édifice par une petite porte dérobée où l'attendait un gardien. Ils traversèrent plusieurs corridors. Tous les verrous étaient tirés devant eux. Arrivés à la dernière porte du cachot où les deux condamnés attendaient leur dernière heure, Pancardi se tourna vers les deux femmes.

— Nous y voici, dit-il, arrêtons-nous pour respirer, rappelons tout notre courage.

Catherine essuya ses larmes abondantes. Les lèvres et les mains de Paola tremblaient.

— Ouvrez, dit l'avocat aux geôliers.

Boyer et Berteux étaient assis sur leur lit, un chaîne ceignait leurs reins, descendait le long de leur jambe droite, se rattachait à un anneau de fer d'où partait une autre chaîne longue de cinq pieds dont le bout était soudé au mur. Ils étaient pâles et maigres mais calmes et sereins. Ils causaient amicalement avec un digne ecclésiastique accouru leur apporter les consolations de son divin ministère dans ce moment terrible et suprême.

Au bruit de la porte qui roulait sur ses gonds, les condamnés levèrent la tête et tressaillirent légèrement. Ils crurent qu'on venait les chercher.

— Catherine ! fit Berteux avec joie en tendant ses bras à la vieille servante.

— Paola ! s'écria Boyer qui s'était levé en retombant assis sur son lit.

Paola regarda autour d'elle d'un air triste et égaré, elle ne répondit pas, mais ses dents claquaient.

— Paola, ma sœur, ne me reconnais-tu pas ?

— Hélas ! fit Catherine, son cœur seul se rappelle de nous, elle aime encore et ne reconnaît plus.

— Catherine, fit Boyer, je te lègue cette infortunée, surveille-la afin qu'elle ne te quitte jamais.

— Ces soir nous partirons ensemble pour Novare.

— Merci, mère, fit Boyer.

Et il pressa la vieille sur sa poitrine palpitante.

Le bruit des chaînes fit mal à Catherine ; elle pâlit.

— Ah ! mon bon maître, s'écria-t-elle toute brisée par la douleur, toute étranglée par les sanglots, ne pourrait-on pas vous sauver ?

Boyer sourit tristement.

— Il y a des morts si glorieuses qu'on les envie, et si utiles à l'humanité qu'on les bénit. Tout culte a ses martyrs, ils sont les élus de Dieu.

— Noble cœur digne d'un meilleur sort, dit l'avocat, si j'avais pu pénétrer jusqu'au roi, je vous aurais apporté votre grâce.

— Point de grâce, fit Boyer avec cette exaltation mystique qui le caractérisait, la mort va nous rendre libres, ce soir nous serons devant Dieu !

Et son beau visage avait pris une expression si rayonnante que sa face semblait lumineuse.

Paola se rapprocha doucement de lui, elle croisa ses deux mains, inclina sa tête charmante et contempla avidement le condamné. Une lutte terrible semblait l'agiter intérieurement. À en juger par le changement prompt et subit de ses traits, qui passaient de la pâleur la plus livide au pourpre le plus éclatant, on voyait se soulever son sein haletant, et la souffrance la plus aiguë remplaçait l'impassibilité de son visage.

— Pauvre enfant, le sentiment de la douleur lui reviendrait avec la connaissance, fit Boyer d'un ton ému. Mère, emmenez-la, ménageons son malheur.

Et il ouvrit les bras à Catherine qui s'y précipita en pleurant.

— Adieu, dit-il avec fermeté, adieu, ma douce et pauvre

Paola, puisses-tu ne jamais te rappeler cette scène. Garde ton insensibilité, seul ton bonheur qui te reste.

Et Boyer s'empara du bras de Paola, sillonné encore par les traces d'une blessure, et la baisa avec transport.

Paola fit un cri terrible :

— Boyer ! frère ! est-ce toi ? s'écria-t-elle en fixant ses yeux ardents et égarés sur le jeune homme.

— Malheureuse ! fit Berteux, elle l'a reconnu !

Paola tremblait comme une liane agitée par le vent, elle riait et pleurait.

— Je te retrouve enfin, dit-elle avec volubilité. J'ai bien pleuré, j'ai bien cherché, je savais que tu étais ici, mais les soldats me chassaient quand je voulais entrer.

Boyer écoutait d'un air triste et charmé, et sa main tenait toujours celle de la jeune fille. Il voulut parler, mais elle l'interrompit toute souriante à travers ses larmes.

— À présent que je t'ai retrouvé, je ne te quitterai plus, fit-elle. Qu'on vienne essayer de m'arracher d'ici !

Et elle se prit à rire d'un rire convulsif.

— Mon Dieu ! dit Boyer, comment ferons-nous pour la préparer ?

— Comme tu es beau ! fit Paola en le contemplant avec admiration. Mais elle tressaillit, elle avait touché les chaînes, sa main tremblait.

— Ce n'est rien, dit Boyer en répondant à sa pensée, dans une heure je ne les aurai plus.

— Et nous retournerons aux champs et... à Novare, s'écria-t-elle avec triomphe, car la mémoire lui revenait avec le bonheur.

— Oui, dit Catherine en s'avançant vers elle.

— Mère, s'écria Paola en se jetant à son cou.

— Écoute, Paola, fit Boyer de ce ton grave et solennel d'un homme qui va mourir, écoute, demain j'irai te rejoindre à Novare.

— Je ne te quitte pas, fit Paola avec résolution.

— Il le faut, les moments sont précieux.

Et l'on entendait les pas des chevaux et le roulement du tambour.

— Si tu m'aimes, Paola ma bien-aimée, tu suivras Catherine, tu lui obéiras, tu partiras avec elle ce soir, et demain j'irai moi vous retrouver à Novare.

Le visage de Paola s'était rembruni.

— Je reste ici, fit-elle.

— Paola, ma sœur, il faut partir, dit-il, car il entendait des pas dans la cour.

Paola porta sa main à son front avec douleur.

— Paola, continua-t-il de son ton le plus doux, Paola, m'aimes-tu ?

La jeune fille ne répondit pas, mais tout son corps se mit à frissonner.

— Alors, dit Boyer dont les yeux s'étaient remplis de larmes, alors, jure-moi de suivre Catherine et de m'attendre auprès d'elle.

— Je te le jure, dit Paola d'une voix soumise et subjuguée.

— Et maintenant, adieu, dit-il en l'étreignant avec force dans ses bras, car la porte venait de s'ouvrir et un geôlier invitait les visiteurs à se retirer.

Le prêtre, Pancardi et Berteux, qui causaient ensemble, se turent, et Catherine tomba en sanglotant aux genoux de Boyer.

La pauvre femme n'avait aucune parole pour sa douleur.

— Chère et excellente amie, murmura le condamné en l'embrassant avec une tendresse filiale, prends soin d'elle et ne m'oubliez pas toutes deux !

Et un soupir souleva violemment la forte poitrine du jeune homme.

— Et dire qu'il va mourir, fit Catherine avec égarement en tordant ses mains.

Paola la regardait avec effroi.

— Mère, dit-elle, tu pleures bien, Boyer tardera-t-il à venir ?

— Non, fit Boyer en tâchant de lui sourire, garde ta douce

confiance, demain je serai auprès de toi, si j'en crois mes pressentiments.

Un bruit tumultueux de voix et de pas retentit à l'entrée du corridor. Boyer tendit la main à l'avocat Pancardi.

— Amenez ces femmes, dit-il, et trouvez-vous sur mon passage que je puisse encore vous serrer la main.

L'avocat fit un signe à Catherine qui pâlit et qui prit en tremblant la main de Paola. Elle embrassa les deux condamnés en silence sans pouvoir parler.

— Adieu, sœur, fit Boyer en regardant une dernière fois Paola avec un sentiment indéfinissable d'amour et de mélancolie.

— Adieu, dit Paola, si pâle et si tremblante qu'on aurait cru qu'elle allait s'évanouir.

— Nous nous verrons bientôt, dit-il, et c'est moi qui t'attends.

L'avocat Pancardi prit la main de Paola.

— Venez, dit-il à Catherine.

Et il entraîna les deux femmes sans leur laisser le temps de se retourner encore.

Il leur fit prendre un escalier détourné qui les conduisit dans une petite ruelle située du côté opposé par où devait passer le funèbre cortège.

— Suivez ce chemin, allez tout droit devant vous, dit-il à Catherine, moi je dois retourner auprès d'eux.

Catherine passa le bras de Paola sous le sien et l'étreignit avec force afin qu'elle ne pût échapper une seconde fois. Elles firent ainsi une cinquantaine de pas et Paola s'arrêta.

— Mère, dit-elle, j'ai peur, retournons près de Boyer, je veux le voir encore.

— Il va venir, répondit Catherine dont les lèvres étaient violettes et convulsives.

— Mon Dieu ! fit Paola avec désespoir, que se passe-t-il donc ? Pourquoi pleures-tu, mère ? Qu'avais-tu parlé de mourir en nommant Boyer ? j'entends encore ces mots... Mère, parle, réponds ! retournons vers lui. Mon Dieu ! pourquoi l'ai-je quitté !

— Il fallait lui obéir, fit Catherine. N'a-t-il pas dit qu'il reviendrait ?

Paola se mit à sangloter.

— Hélas ! fit-elle, pourquoi me trompez-vous ? Souvent, quand on me parle, je ne sais, mais je n'entends pas, un vent douloureux passe dans ma tête, tout tourne, tout se confond. Je souffre bien alors, mais la voix de Boyer me calme, je le comprends, lui, je l'aime !

— Viens, fit Catherine qui cherchait à fuir d'un pas précipité.

— Non, reprit la jeune fille, je veux voir Boyer, je veux qu'on me le rende.

Catherine allait répondre, mais le son d'une cloche funèbre vibra tristement dans les airs. Chacun de ses battements semblait s'enfoncer comme un glaive dans le cœur de la pauvre femme qui demeura sans voix.

— Quelle est cette cloche ? s'écria Paola avec terreur.

— Ma fille, ma fille, murmura Catherine en l'étreignant avec force.

— Quelqu'un va mourir ! fit Paola haletante dont les dents claquaient. Son visage n'avait plus rien d'humain.

— Oh ! mon pauvre enfant ! s'écria Catherine en se laissant tomber à genoux à terre.

Au même instant, on entendit le bruit d'une décharge de mousqueterie.

— Boyer ! fit Paola en reculant avec effroi, les mains ouvertes et les doigts étendus en avant, Boyer !

— Mort ! sanglota Catherine avec égarement.

Un cri terrible se fit entendre. Paola roula évanouie à terre. Quand elle revint à elle, ses mains étaient paralysées, ouvertes, et les doigts étendus avec terreur, telles qu'elles étaient dans ce moment horrible et fatal<sup>1</sup>.

1. Historique.

## Chapitre IV

Charles Emmanuel était bien loin de se douter des actes cruels exercés en son nom par le zèle exagéré d'amis dévoués, oui, mais souvent dangereux. Était-ce l'intérêt seul de la monarchie qui entraînait les autorités piémontaises à dépasser les volontés royales et le besoin de la sûreté publique en faisant entacher d'actes illégaux l'organe suprême des lois. La justice cesse d'être, du moment qu'elle sert les intérêts personnels ou les vengeances d'un parti. La frayeur, bien excusable au reste, que les excès des jacobins en France inspiraient à la noblesse n'était-elle pas la cause des actes sanglants qui souillèrent ce sol vierge de meurtres dans cette terre privilégiée du Piémont ? Ceux qui alors entraînaient le faible mais bon Charles Emmanuel vers cette pente ardue ne songèrent-ils pas aux représailles qu'ils amassaient sur leur tête ? N'eurent-ils pas la conscience des dangers auxquels ils exposaient la dynastie de Savoie ? Les calamités qui allaient frapper ces augustes princes sont autant leur faute que celle des événements qui se passaient à Paris.

Depuis tous les malheurs qui accablaient la monarchie, Marie Clotilde se réfugiait avec plus de ferveur dans ses pratiques de dévotion. Son âme simple et exaltée ne savait pas trouver d'autres remèdes aux maux qui accablaient le présent et qui menaçaient l'avenir, qu'en faisant ordonner des prières publiques, des jeûnes et des processions. Dieu a réservé les moyens divins à l'économie universelle de la création. Quant aux événements humains, ce n'est que par des moyens analogues qu'il les laisse se développer. Charles Emmanuel, dont la santé avait toujours été chancelante, était sujet, depuis que tant de chagrins l'abattaient, à des crises nerveuses violentes et cruelles. Dans ces moments, toute occupation lui était impossible, et le triste et malheureux monarque se sentait décliner sans avoir la force de lutter contre son mal et contre les causes qui l'aggravaient.

L'estime et la confiance qu'il avait dans les vertus de la reine lui firent déposer en elle une partie de l'autorité royale. Elle présidait le conseil, prenait toutes les mesures, veillait à tout avec une activité rare, un grand courage, un calme difficile dans de pareils moments, si ce n'est avec cette sagacité et cette connaissance des hommes et des choses indispensables à un souverain, surtout à l'époque où l'on se trouvait. Charles Emmanuel et sa femme eurent toutes les vertus chrétiennes qui sanctifient, mais ils n'eurent aucune des qualités nécessaires pour régner ; ils durent ployer sous la force des événements. Les chênes seuls résistent à l'ouragan, l'humble lis en est abattu. Aussi moururent-ils dans l'exil, l'un en habit de moine après avoir quitté une couronne trop lourde pour lui, et l'autre revêtue de l'humble costume des carmélitaines.

La mort de Boyer et de son ami avait causé une grande agitation dans la ville, qui se montrait plus hostile que jamais envers la cour. Marie Clotilde, alarmée des suites que pouvait avoir cet état de choses, s'était retirée dans son oratoire pour demander à Dieu les lumières pour éclairer sa conduite. Elle pria longtemps. En rentrant dans sa chambre, elle vit le roi qui venait à elle. Une expression moins chagrine animait les traits souffrants de Charles Emmanuel.

— Madame, dit-il, Dieu protège notre cause, tout espoir n'est pas encore perdu, et mes braves troupes viennent de remporter à Gravelonne une éclatante victoire sur les insurgés, alliés aux armées de la République cisalpine.

— La Sainte Vierge nous fait sentir les effets de sa toute-puissance, c'est une grâce spéciale pour avoir mis le royaume sous sa protection immédiate et divine.

— Sa Sainteté Pie VI a rendu un grand service à mes États en instituant une fête en l'honneur de la Vierge des sept douleurs. Quand tous les moyens humains nous trompent ou nous manquent, ceux qu'on tire du ciel sont toujours sûrs et prompts.

— Pour être dignes de la protection divine, il faut la mériter

par les vertus et l'innocence du cœur. Les rois sont des pasteurs d'âmes, et vous ne pouvez trop prendre de précautions, Sire, pour conserver pures les mœurs de vos sujets.

— Ainsi fais-je, Madame, et, avec une conseillère telle que vous, j'espère remplir saintement mes devoirs. Malgré mon éloignement de toute mesure de rigueur, j'ai dû sévir contre ce misérable libraire vendeur de pamphlets politiques abominables et de livres corrupteurs et obscènes, et que déjà par trois fois on avait averti de se tenir sur ses gardes.

— Vous l'avez fait punir ?

— Je l'ai fait exiler.

— Plût à Dieu qu'on pût éloigner tous les pervers qui corrompent les hommes ! Les vices et l'incrédulité ont amené les maux qui désolent la France. Le trône est un autel sur lequel doit brûler le feu sacré, il faut que sa flamme soit alimentée par une source pure, alors elle éclaire, sinon elle infecte et corrompt tout autour d'elle.

— Vous avez raison, dit le roi, notre charge est grave.

— Vous êtes heureux dans ce pays, soupira la sœur de Louis XVI : aucun grand scandale n'a donné à ceux qui regardent d'en bas le droit d'outrager ceux qui sont en haut. Louis XV eut bien des faiblesses coupables, le peuple a bien souffert par la faute de tous, et mon malheureux frère a expié comme le juste immolé sur la croix pour racheter les crimes des autres.

— Il y avait pourtant deux anges dans sa famille, dit le roi en tendant une main à sa femme et en désignant de l'autre un portrait de l'infortunée Madame Élisabeth.

Puis il continua :

— Vous avez montré un courage admirable hier en recevant l'ambassadeur de la République, vous deviez souffrir.

— Oui, car cet homme a voté la mort de mon frère. Je sentais mes genoux faiblir sous moi, mais j'ai eu de la force, c'était une épreuve que m'envoyait le Seigneur, et que j'ai acceptée.

— La reine de Sardaigne a fait à ses sujets un sacrifice qu'on

n'osait espérer de la sœur de Louis XVI, je vous en remercie.

La reine s'inclina sans répondre, le roi se retirait.

— À propos, dit-il en revenant vers elle, j'ai fait avertir monseigneur l'archevêque qu'à l'occasion de la victoire de Gravelonne on devra chanter un *Te Deum* ce soir à la cathédrale. Nous irons y assister avec toute la cour.

Les yeux de la reine brillèrent de joie.

— Vous prévenez mes désirs, dit-elle, et Dieu doit ses bénédictions à un prince aussi pieux.

Restée seule, Marie Clotilde se mit à lire quelques papiers d'État qu'on avait soumis à son avis. Elle écrivit en marge ses observations, qui témoignaient toujours un caractère ferme, si ce n'est une grande intelligence. À peine avait-elle terminé cette besogne si difficile pour une femme, quoiqu'elle soit reine, à moins qu'elle ne se nomme Élisabeth d'Angleterre ou Catherine de Russie, que Marie Clotilde aperçût une lettre de bien modeste apparence. Elle s'en empara avec joie, et :

— Bon père Delvecchi, dit-elle, ses lettres m'apportent autant de consolation que ses pieux entretiens, et j'ai bien besoin de ses conseils dans les circonstances où je me trouve.

Elle lut avidement la lettre de son confesseur, et presque au même instant elle lui répondit :

*Vous avez bien raison d'appeler ce palais un calvaire, car il l'est réellement, et tant mieux pourvu que nous fassions un bon usage de nos douleurs, et que de ce calvaire après avoir eu le bonheur et la gloire de porter la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, en marchant sur ses traces nous puissions passer un jour aux joies éternelles du Paradis, cette pensée est l'objet de mes désirs constants et de ceux de mon époux bien-aimé<sup>1</sup>.*

À l'affaire de Gravelonne, les trois régiments de Savoie, dont la belle conduite avait assuré la victoire aux troupes royales,

1. Lettre manuscrite de la reine Clotilde au père Delvecchi, prêtre régulier de la congrégation de Saint-Paul.

firent un grand nombre de prisonniers qui payèrent presque tous de leur tête leur audacieuse entreprise. Les deux chefs, Lions et Léotaud, quoique Français, furent également exécutés. En vain Guinguené les avait réclamés, leur supplice avait été ajourné mais le porteur du sursis ne fit pas assez de diligence pour arriver à temps pour les sauver, ou, comme on l'a assuré, on donna secrètement l'ordre de hâter leur exécution pour se défaire d'eux tout en ayant l'air de céder aux justes réclamations de la France.

La victoire de Gravelonne avait dissipé les insurgés de Pallanza, mais l'audace de ceux de Carrosio s'accroissait avec leur nombre, protégés par les commandants liguriens qui favorisaient leurs opérations. Soutenus par le général Brune, ils faisaient de fréquentes excursions sur le territoire piémontais. Informés qu'à Pozzolo la garnison royale laissait une porte de derrière dans un faible état de défense, ils s'en rendirent maîtres à la faveur de la nuit sans éprouver aucune résistance, et firent quatre cents prisonniers.

Le cabinet de Turin se plaignit au gouvernement génois de la protection qu'il accordait aux insurgés, auxquels il concédait le libre passage, jusque sous le canon de Gavi, pour inquiéter les frontières piémontaises. Il demandait l'autorisation de traverser une lisière du territoire génois pour aller forcer les révoltés dans leurs retranchements de Carrosio.

La République ligurienne refusa au roi de Sardaigne une permission accordée depuis longtemps à ses sujets insurgés.

Cette infraction du droit des gens servit aux troupes royales de titre pour franchir à leur tour la lisière pour fondre sur les insurgés de Carrosio, les disperser, s'emparer d'un petit fort qu'on y avait élevé, et occuper pour plus de sûreté les hauteurs voisines.

À Gênes et à Milan, on jeta de hauts cris. Les Liguriens déclarèrent la guerre. En vain Guinguené s'interposa, en vain le gouvernement piémontais, pour donner des preuves de ses intentions pacifiques, consentit à retirer ses troupes et à remettre par un arrangement provisoire Carrosio entre les mains des Français.

Rallier alors tous les patriotes piémontais, appeler dans leurs rangs des artilleurs français de la garnison de Tortone, marcher avec des canons sur Serravalle, enlever cette forteresse de vive force, diriger une autre colonne sur Laono, occuper la ville et le port de ce nom, fondre sur un renfort qui accourait au secours de cette place, le constituer prisonnier, ce fut pour les Liguriens le résultat d'une irruption soudaine. Ils se portèrent ensuite vers Oneille, mais leur attaque fut repoussée par le comte Des Geneys, commandant de la ville, qui, secondé par les habitants et une poignée de soldats, les força à se retirer. Port-Maurice se soumit aux Génois qui furent ensuite de nouveau chassés de cette place par les troupes royales accourues à sa défense.

Vers cette même époque, le Directoire fut alarmé du bruit d'une conspiration vraie ou fausse. Il s'agissait, disait-on, d'exterminer tous les Français. De nouvelles Vêpres siciliennes allaient rougir le sol de l'Italie du plus pur sang de nos braves. Tous les partis, assurait-on, ralliés par leur haine contre toute domination étrangère, aiguisaient secrètement leurs poignards, les uns poussés par leur ardent amour de la liberté, les autres entraînés par leur fanatisme aveugle. Venise rêvant à venger sa gloire, les Transteveriens frémissant au nom du pape outragé, Naples se soulevant à la voix de ses Lazzaroni soudoyés par l'or de l'Angleterre : telles étaient les appréhensions du Directoire et les plaintes que Guinguené et le général Brune ne cessaient d'élever jusqu'au roi de Sardaigne, bien innocent sans doute des trames que la ligue italique pouvait ourdir contre les Français.

Le ministère piémontais s'efforça, mais en vain, de repousser ces injustes inculpations, mais Brune et Guinguené voulaient avoir un gage qui mît le roi de Sardaigne hors d'état d'accepter les propositions qui auraient pu lui être faites par les États et par les patriotes italiens : ils exigèrent la citadelle de Turin.

Le général Brune conclut à Milan (le 28 juin) une convention en vertu de laquelle le Directoire promettait de tout pacifier, et le roi de Sardaigne s'engageait à pardonner aux rebelles et à éloi-

gner de sa personne quelques-uns de ses serviteurs regardés comme ennemis de la République, et à livrer la citadelle de Turin aux troupes françaises.

Le 3 juillet 1798, le drapeau d'une nation étrangère flottait sur les murs violés de cette vieille forteresse, rempart de la liberté piémontaise.

Une morne consternation régnait dans la ville. Les patriotes, même les plus ardents, tout en partageant avec enthousiasme les idées révolutionnaires, se sentaient humiliés et frémissaient sous l'occupation étrangère. Car le sentiment de la nationalité l'emporte même sur l'opinion dans le cœur de tout bon citoyen. L'intégrité du sol de la patrie, tel est le premier principe viable de l'existence politique d'un peuple, la liberté n'est que la jouissance d'un droit acquis. Commençons par être, nous verrons après la forme qui convient le mieux à notre constitution.

Le soir même de ce jour néfaste dans les annales de l'histoire du Piémont – hélas ! toutes les nations auront-elles leur heure de déshonneur ! cette France si puissante et si glorieuse, et qui s'élançait alors à la conquête du monde, pouvait-elle prévoir la honte de Waterloo ! Seigneur, les guerres, les révolutions seraient-elles le soc avec lequel tu laboures les sociétés pour semer les germes des vérités et des idées qui doivent nourrir l'humanité de siècle en siècle. Est-ce ainsi que tu perpétues ta parole ? –, le soir du trois juillet, disais-je, par une de ces belles et resplendissantes nuits étoilées telles qu'on les voit briller sous le ciel voluptueux de la belle Italie, un jeune homme se promenait à grands pas avec une espèce d'agitation fébrile le long des rives du Pô, non loin de ce fantastique château du Valentin dont l'architecture rappelle le goût tout français de Madame Christine de France, cette spirituelle et galante fille de Henri IV qui le fit construire d'après les vagues et poétiques souvenirs des bords chéris de cette France qu'elle devait ne plus revoir et regretter toujours.

Notre jeune inconnu marchait avec précipitation, puis s'arrêtait

soudain. Il longeait les allées ombreuses qui bordent le long de la rivière. Il n'avait pas fait vingt pas, lorsqu'il fut brusquement accosté par un individu qui s'élança du milieu des arbres où il était caché.

— Botta ! est-ce toi ? fit-il avec surprise et avec joie.

— Moi-même. Dans ces temps désastreux, on a besoin de chercher le silence et le désert pour pleurer librement sur les malheurs de la patrie.

— Tu as raison, l'espérance et la liberté nous attendent dans la solitude, tandis que dans nos villes esclaves, le front du libre citoyen rougit d'indignation et de douleur à l'aspect du drapeau étranger qui souille nos murailles.

— J'ai fui Turin ce matin aux premiers roulements du tambour des troupes françaises, j'ai errai tout le jour dans la campagne comme un insensé. Ô Boschi ! la verrons-nous toujours, notre pauvre Italie, passer de mains en mains comme une captive livrée à la brutalité de ses vainqueurs ?

— Une nation mérite sa honte quand elle la subit.

— Et que veux-tu que fasse un peuple livré par son gouvernement ! Que veux-tu que fasse ce gouvernement lui-même, trahi par ses agents, affaibli par les discordes intestines, abandonné par ses alliés, menacé par un ennemi formidable déjà maître de presque tout son territoire ? Quelle résistance peut-il opposer ?

Boschi ne répondit pas, mais, entraînant son ami à quelques pas de distance sur le talus qui s'étendait au bord du fleuve, il lui fit, en écartant les branches des arbres, contempler cette soirée si belle et si resplendissante. L'air était embaumé des douces senteurs des acacias roses, les eaux de l'Éridan roulaient des ondes azurées et brillantes comme des saphirs, des milliers de lucioles, étincelles vivantes, scintillaient comme des paillettes d'or sur le fond vert du gazon. Au loin, la colline toute parsemée de blanches villas, que les rayons argentés de la lune baignaient d'une molle et voluptueuse clarté, au-dessus d'eux la voûte sereine et étoilée d'un ciel transparent.

— L'Italie seule, cette terre poétique créée par l'Éternel dans une heure d'amour, a des nuits aussi belles, dit-il. La nature ne change pas, l'homme seul dégénère.

Et, étendant les bras vers le monument de Superga qui s'élevait devant eux sur la colline qu'il couronne comme un diadème de marbre :

— La gloire est là, dit-il d'une voix sombre, et la honte est ici, fit-il en désignant à son tour la citadelle de Turin. La victoire élevait de tels monuments quand le patriotisme encensait des Micca ! Ne crois-tu pas voir se dresser là-haut du sommet de cette coupole l'ombre menaçante de Victor Amédée le Grand qui frémit d'indignation en voyant un drapeau inconnu flotter à côté du palais de ses pères ? Le sommeil de Charles Emmanuel a des rêves pénibles, les fantômes de ses aïeux doivent passer devant lui implacables comme le remords : « Qu'as-tu fait de mon sceptre d'airain ? » lui dira le fier Emmanuel Philibert. « Elle t'échappe donc, cette couronne qui devait être un jour le diadème de l'Italie ! » ajoutera le grand Charles Emmanuel. Hélas ! hélas ! le Piémont, cette terre de l'avenir, ne sera bientôt qu'une province ajoutée à l'Empire français !

Les deux amis gardèrent quelque temps un silence amer et pénible. Puis Botta ajouta :

— Ne viendra-t-il jamais le jour où cette Italie trop belle sera affranchie du joug étranger ? et comme l'a dit notre grand poète Filicaja :

Alors, du haut des monts, des torrents d'ennemis  
Ne viendront plus couvrir nos plaines dévastées,  
Ni l'avidé Gaulois de l'Éridan soumis  
Boire les eaux ensanglantées<sup>1</sup>.

— Entre l'étranger qui nous opprime et le gouvernement qui

1. « Che or giù dall'Alpi non vedrei torrenti

» Scender d'armati, nè di sangue tinta

» Bever l'onda del Po Gallici armenti. »

nous hait et nous persécute, quelle sera notre position à nous, patriotes piémontais ?

— Elle est grave et difficile, mais c'est à la patrie qu'il faut d'abord songer.

— La République française veut forcer le roi à quitter le trône. Devons-nous seconder ses vues ?

— Non, s'écria Botta avec force, ne séparons jamais la dynastie de Savoie des destinées de l'Italie, ne nous précipitons pas vers l'inconnu, modifions pour réorganiser ensuite.

— Mais, ajouta Boschi, Charles Emmanuel saura-t-il comprendre que son salut est attaché à celui du peuple qu'il gouverne ? sentira-t-il qu'avec une société nouvelle il faut des moyens nouveaux ? que les rouages de son gouvernement sont rouillés, et que pour conserver l'édifice il faut les changer ?

— L'œuvre lente du temps fera seule admettre ces grandes vérités. Mais viens, allons retrouver nos amis, ils nous attendent. Tâchons de les convaincre qu'en donnant la liberté au Piémont, nous devons aussi travailler à conserver la vieille dynastie de nos princes.

— Et qu'avant tout il faut chasser les étrangers, ajouta Boschi.

Et, tout en causant ainsi, nos deux patriotes gagnèrent à peu de distance une maison isolée où les ardents amis de la liberté se réunissaient chaque soir pour aviser aux moyens de se délivrer du système désastreux que l'occupation étrangère et que le gouvernement rétrograde de Charles Emmanuel faisaient peser sur la nation.

L'Angleterre, la Russie et le Portugal rappelèrent leurs ministres dès que la capitale du Piémont fut occupée par les troupes de la République française. Le roi cessait d'être libre et les ennemis de la France le traitaient déjà en feudataire de la République.

Le départ des ambassadeurs fut pénible au malheureux monarque et à la reine. Malgré son humilité chrétienne, la petite-fille de Louis XIV sentit sa fierté séculaire faire monter le rouge à son front. Les âmes nobles ont des forces contre le malheur, elles

n'en ont pas contre une humiliation.

Ce jour-là, le dîner de la famille royale fut triste et silencieux. Marie Clotilde était calme comme à son ordinaire, mais elle était triste, et une nouvelle douleur venait, après tant de douleurs, creuser un nouveau pli sur le front pensif de la sœur de Louis XVI.

Charles Emmanuel devina le chagrin de sa douce compagne.

— Madame, lui dit-il de son ton le plus affectueux, de nouvelles épreuves nous attendent tous les jours.

— Avec l'aide du Seigneur nous porterons notre croix sans fléchir jusqu'au sommet du Calvaire.

— La mort y attendait Notre-Seigneur, puisse-t-il nous l'épargner.

La reine pâlit en pensant à sa malheureuse famille fauchée presque toute par la hache révolutionnaire.

— Je ne crains pas le martyre, fit-elle, je saurais mourir en reine et en chrétienne. Jésus a subi sa passion sans murmurer, il n'a frémi que sous l'outrage ignoble du soufflet qu'osa lui infliger un misérable.

Et les lèvres de la reine tremblèrent en achevant cette phrase. Elle était émue.

Le roi baisa silencieusement sa main, et la duchesse d'Aoste s'écria avec la véhémence impérieuse de son caractère :

— Si les rois cessent de se soutenir entre eux, où irons-nous ? Les maisons de Hanovre, de Bragance et de Romanof sont-elles si sûres de leurs trônes pour abandonner en nous les trois plus vieilles dynasties d'Europe ? Et devraient-elles laisser exposés aux outrages des républicains un prince de Savoie et des filles du sang des Bourbons et des Habsbourg ?

— Ma sœur, calmez-vous, dit Charles Emmanuel. Si mes alliés m'abandonnent, Dieu est avec moi, et la France n'oubliera pas les égards dus à ma couronne que je saurai faire respecter. Mieux vaut briser un sceptre que de le courber.

Et le roi se releva avec un sentiment suprême de grandeur et de

dignité.

La famille royale passa dans ses appartements, où se réunissaient encore quelques serviteurs fidèles et dévoués. Car les malheurs des temps et les deuils de la reine avaient, depuis leur avènement au trône, fait cesser toute réunion officielle et d'étiquette.

Le spectacle qu'offrait cette cour était triste et navrant. Toute agonie est déchirante, on ne peut y assister sans une sorte de respect douloureux, et la royauté râlait son dernier souffle dans les vastes salles dorées de ce palais de Turin que n'avaient jamais profané encore les pas d'un vainqueur étranger. Hélas ! que d'événements se sont passés dans moins d'un quart de siècle ! L'humanité s'est hâtée de vivre, elle avançait son époque un pied dans l'avenir. Il y a, dans la vie des peuples comme dans celle d'un homme, des jours d'action, des heures d'enfantement, des époques où l'on vit plus vite : temps d'action qui résument les tendances et les travaux de plusieurs générations.

La cour de Turin assistait sans le savoir à une de ces grandes scènes du genre humain. Elle y avait sa part, peu importante en apparence mais nécessaire, et qu'elle sut agrandir par la dignité avec laquelle elle supporta le malheur. La comtesse de Rubilant, dame d'une haute pitié et d'une vertu exemplaire, était la dame d'honneur et l'amie chérie de Madame Clotilde. Triste des chagrins de son auguste maîtresse, une teinte de mélancolie voilait ses traits encore si beaux. Le comte de Saint-André, gouverneur de Turin, militaire habile, guerrier valeureux, dévoué à son roi jusqu'au fanatisme, mais d'un caractère trop enclin à la rigueur et qui eut le tort de croire qu'on pouvait étouffer une révolution de principes, telle que celle qui s'opérait alors, comme une émeute de mécontents. Le comte de Castellengo, homme impopulaire et sceptique railleur. Le chevalier Priocca, ministre sage et éclairé : telles étaient les personnes qui ce jour-là se trouvaient réunies auprès de la famille royale.

— Les rebelles se sont de nouveau rassemblés à Carrosio, fit le comte de Castellengo, et malgré les représentations prétendues

de la France, la République cisalpine continue à les protéger.

— La République cisalpine, reprit le roi, est une voisine incommode et indocile, mais je pense qu'elle cédera aux représentations de la France.

— Sire, ajouta le comte de Castellengo, la forteresse de Carrosio est dans les mains des Français, qui tolèrent ces misérables.

— La garnison de Tortone a laissé passer un autre corps de révoltés qui se sont avancés vers Alexandrie dans l'intention d'emporter cette place de guerre par un coup de main.

— Mais le gouverneur, le chevalier Solaro, informé à temps de leur marche, a placé en embuscade à la Spinetta un corps de troupes sous les ordres de mon cousin le comte Alciati<sup>1</sup>. Il a complètement défait les rebelles, leur artillerie a été prise, leurs drapeaux abandonnés sont restés en trophée à nos soldats, et les fuyards ont été poursuivis jusque sous les murs de Tortone.

— Merci de ces détails, comtesse, de qui les tenez-vous ? dit la reine avec satisfaction.

— De mon cousin lui-même.

Et la comtesse présenta une lettre à Marie Clotilde.

— J'avais eu l'honneur d'annoncer cette bonne nouvelle à Sa Majesté, dit le chevalier Priocca en s'inclinant devant le roi.

— Voici des détails bien douloureux, ajouta la reine qui avait achevé de lire la lettre du comte Alciati. Les malheureux fuyards des troupes rebelles qui sont tombés au pouvoir des gens de la campagne ont été misérablement massacrés. Il y a des détails de cruautés inouïes... Que Dieu leur pardonne, mais des chrétiens devraient avoir plus de charité.

— Madame, fit le comte de Castellengo, on ne peut pas châtier trop sévèrement les rebelles.

— On doit toujours ménager l'humanité.

— Votre Majesté est une sainte, reprit le comte de Saint-André, mais je suis d'avis que, s'il faut de la sévérité à l'instant même, il faut ensuite éviter toute rigueur ayant l'air d'une

1. De Verceil.

vengeance.

— C'est-à-dire, reprit le comte en ricanant, que vous tenez pour la mitraille et que vous désapprouvez les juntes.

Au même instant, des chants inusités éclatèrent sur la place du Château, où donnaient les fenêtres du salon où se trouvait la famille royale. La duchesse d'Aoste, excellente musicienne, prêta une oreille attentive à ces chants si nouveaux. C'était un air dont l'harmonie large et brûlante vibrait comme un cri de menace et de liberté. On aurait dit la voix victorieuse de tout un peuple jaillissant dans un hymne sublime d'inspiration et d'enthousiasme.

La reine pâlit affreusement.

— Ces chants, ces chants, dit-elle d'une voix presque éteinte par la douleur, ces chants, les entendez-vous ?

— Oui, dit la duchesse, et malgré moi ils remuent mon cœur.

— Oh ! fit la reine en éclatant en sanglots, c'est l'hymne funèbre de toute ma famille, c'est le chant qui poursuit Louis XVI jusque sur l'échafaud, c'est *La Marseillaise* !

— *La Marseillaise* ! s'écria le roi, *La Marseillaise* chantée sous mes croisées !

Il n'avait pas achevé ces paroles, qu'on entendit le tambour battant le rappel dans les rues de Turin. Le comte de Saint-André demanda au roi la permission d'aller voir ce qui se passait. Et Charles Emmanuel s'approcha de la fenêtre avec le chevalier Priocca. La foule courait et se pressait sur la place, une grande agitation régnait dans la ville.

La comtesse de Rubilant écoutait tout ce bruit avec anxiété. Le tumulte croissait, quelques coups de feu retentirent.

— On se bat pour le roi, dit-elle d'une voix forte mais émue, mon fils doit être là.

— Comtesse, prions le Seigneur d'épargner le sang innocent.

Et la reine sortit son rosaire de sa large poche et s'agenouilla avec la comtesse au pied de son fauteuil.

— Sire, dit le comte d'Agliè en se présentant devant le roi,

Sire, l'ordre est rétabli et tout danger est dissipé.

— Que s'est-il donc passé ? demanda l'impatiente duchesse d'Aoste en s'avancant.

— Parlez, dit le roi, nous vous écoutons.

— Votre Majesté saura que, depuis plusieurs nuits, les soldats français qui occupent la citadelle se livraient aux plus étranges saturnales. Rassemblés sur les remparts, ils chantaient ces chants séditieux, ces hymnes révolutionnaires...

— Nous les avons entendus, dit le roi avec indignation. Il n'y a pas une heure, *La Marseillaise* a frappé nos oreilles et troublé la reine par l'amertume de ses souvenirs.

— J'avais été informé de ces coupables excès, interrompit le chevalier Priocca, et j'avais envoyé cette note à l'ambassadeur français. « Si les chants accoutumés, si les vociférations injurieuses cessent sur les remparts, le gouvernement royal garantit la tranquillité de la ville, mais si les refrains provocateurs continuent de se faire entendre, ceux qui peuvent et doivent prévenir le désordre seront responsables des suites funestes. » — « J'accepte la responsabilité, » a répondu le ministre Guinguéné.

— Ces républicains sont plus fiers que des rois, fit la duchesse d'Aoste.

— Comte d'Agliè, ajouta le roi, continuez de grâce le récit des événements de la journée.

— La population turinoise, exaspérée des provocations insultantes des troupes étrangères, se rassemblait sous les remparts et répondait à ces chants par des imprécations. Les Français, irrités par ces signes certains de l'aversion populaire, ajoutèrent aux chants des injures personnelles contre les personnes les plus augustes et les plus sacrées...

La voix du comte d'Agliè tremblait en prononçant ces paroles.

— Parlez sans crainte, dit la reine, la populace a habitué ma triste famille à l'insulte et à la calomnie.

— Madame, reprit le comte, j'ose faire observer à Votre Majesté que ces blasphèmes n'étaient pas proférés par des Pié-

montais.

— J'en remercie le ciel, dit le roi, on accepte le calice de fiel offert par une main ennemie, mais on le repousse avec douleur quand il nous vient d'une main chérie.

— Cette nuit, ajouta le comte d'Agliè, le tumulte s'est borné à un échange haineux de menaces et d'injures contre la garnison française et le peuple. Pendant toute la matinée, une grande fermentation agitait les esprits d'un côté et de l'autre. L'adjudant général Collin, loin de chercher à éviter les désordres, les a excités en engageant quelques jeunes officiers étourdis à provoquer la population par la plus insultante des manifestations.

— Mon pauvre peuple, soupira le roi.

— Après les offices divins, la population paisible s'est portée, comme à l'ordinaire des jours de fête, sous les allées de la citadelle, cette promenade privilégiée depuis des siècles de la bonne bourgeoisie, des marchands et des artisans, lorsque tout à coup on voit apparaître cinq à six voitures découvertes remplies d'officiers français sous des travestissements qui osent tourner en ridicule les dames de la cour, les grands de la couronne et nos premiers magistrats. Un cri d'indignation accueille cette odieuse mascarade. La population s'élance au-devant des voitures, mais elles sont entourées de hussards qui déchargent des coups de plat de sabre sur ces pauvres gens désarmés. L'exaspération du peuple est impossible à décrire. Des bandes de soldats ivres parcourent les rues en chantant leurs chansons révolutionnaires.

— Oh ! mon pauvre Piémont, s'écria Charles Emmanuel, dans quel état d'abaissement dois-je te voir tomber !

Et le malheureux monarque porta sa main à ses yeux. Pleurerait-il ? Son visage impassible et digne dans l'adversité ne trahit pas son émotion, mais il avait pris une teinte cadavéreuse. Quant à la reine, on voyait à ses lèvres qui remuaient qu'elle priait.

— Continuez, dit le roi, j'aurai la force d'écouter jusqu'au bout.

— La file des voitures arrive devant l'église de Saint-Sauveur

au moment où les gens de la campagne affluent pour assister dévotement à la bénédiction. Les hussards, le sabre à la main, se font un jeu de disperser la foule en l'insultant par des railleries impies. Une rumeur violente s'élève, l'effervescence s'accroît, le peuple s'attroupe et s'enflamme, les paroles les plus outrageantes sont vociférées de tous côtés, plusieurs dames sont renversées dans ce tumulte. Quelques officiers piémontais accourent au secours des citoyens. Le rassemblement prend alors un caractère plus sérieux. Hélas ! dois-je le dire ? l'auguste nom de Votre Majesté est proféré avec insulte par les étrangers... La fureur du peuple alors n'a plus de bornes. Un combat inégal s'engage. Nos troupes accourent, les fers brillent, quelques coups de fusil se font entendre, le sang coule. La garnison de la citadelle descend en armes, prête à livrer une bataille. Les troupes royales, nombreuses et animées des meilleurs sentiments, se précipitent sur leurs adversaires. Déjà on comptait un grand nombre de morts et de blessés. Qui sait quels malheurs affreux allaient fondre sur nous, lorsque le comte de Saint-André d'un côté et le général Ménard de l'autre accourent rétablir un peu d'ordre et de paix. Ménard défend à Collin le moindre mouvement, et par l'autorité de son grade et de sa considération, il force les troupes françaises à rentrer dans la citadelle, tandis que le comte de Saint-André parvient à calmer l'exaspération des citoyens. Au moment où il m'a dépêché auprès de Vos Majestés, les attroupements commençaient à se dissiper.

Un silence douloureux accueillit ce triste récit. Le roi se promenait à grands pas dans la salle, les princesses s'étaient assises, et les hommes se tenaient debout du côté de la cheminée ; ils attendaient d'être interrogés.

L'huissier de service introduisit le comte de Saint-André. Charles Emmanuel courut à lui et l'embrassa.

— Mon cousin, dit-il, car le comte, étant grand collier de l'ordre de l'Annonciade, avait droit à ce titre, je vous remercie. En sauvant le sang d'un seul de mes sujets, vous avez plus fait pour

moi qu'en me gagnant une province.

Le comte s'inclina respectueusement en baisant la main royale.

— L'ordre est rétabli. Nous devons beaucoup au général Ménard, mais nous avons à déplorer un grand malheur.

Le roi allait l'interroger, lorsque l'huissier de service vint prévenir la comtesse de Rubilant qu'on l'invitait à passer de suite dans ses appartements.

— Mon fils ! dit la pauvre mère, comme frappée d'un douloureux pressentiment.

— Allez, dit la reine, et n'oubliez pas de me faire prévenir si vous avez besoin d'une amie.

La comtesse vola chez elle. L'instinct la conduisit dans la chambre de son fils. Plusieurs personnes entouraient le lit du jeune comte qui gisait étendu sans mouvements.

— Emmanuel ! s'écria la comtesse avec cet accent déchirant qui n'appartient qu'aux mères et qui sans doute doit encore traverser la tombe, Emmanuel !

Le moribond ouvrit les yeux, il sourit.

— Blessé ? s'écria la pauvre femme.

— En combattant contre ceux qui insultaient son roi, fit un jeune officier qui soutenait la tête du mourant.

— Mon noble enfant, murmura la comtesse en tombant à genoux devant lui.

— Ne me plaignez pas, ma mère, je meurs en faisant mon devoir.

— Je pleure sur moi, mon fils, et je vous envie.

Le roi et sa femme, informés par le comte de Saint-André du malheur affreux qui frappait la dame d'honneur, entrèrent dans ce moment dans la chambre du blessé. La comtesse se releva avec respect et s'avança d'un pas au-devant de Leurs Majestés, mais sa douleur était trop profonde pour trouver un mot de remerciement pour l'honneur qu'elle recevait.

— Si j'avais beaucoup de serviteurs comme vous, dit le roi en prenant la main du jeune comte, nous n'aurions pas à déplorer les

malheurs dont nous sommes tous victimes.

— Sire, je n'ai fait que mon devoir, d'autres le feront, la vie des Piémontais est à leur roi.

— Hélas ! reprit le monarque, les actes de dévouement sont toujours plus rares, on ne peut assez les récompenser.

Et Charles Emmanuel détacha de son cou le grand collier de l'ordre qu'il passa à celui du moribond, qui poussa un cri de joie et de gratitude.

— Sire, qui ne serait heureux de mourir pour un aussi bon maître ?

— Je donnerais une partie de mes États pour racheter une aussi noble vie. Je perds en vous, et le Piémont aussi, un de nos meilleurs défenseurs.

La comtesse n'avait pas proféré une seule parole : toute grande douleur rend insensible aux satisfactions de la vanité, et quelle mère, près du lit de mort de son fils, peut concevoir une autre pensée que celle de son malheur ? Elle releva tristement la tête et regarda le roi.

— Sire, y a-t-il quelque espoir ? fit-elle.

La pauvre femme n'avait rien entendu.

— Dieu peut encore sauver votre fils, madame, interrompit le médecin.

— Alors je me recommande aux prières de Votre Majesté.

Et la comtesse baisa la main de la reine en pleurant.

— Ma mère, vous avez un autre fils, il vivra pour vous consoler. Moi, je meurs pour mon roi et je suis satisfait.

— Mon fils, reprit la courageuse femme, il n'y a pas une goutte de notre sang qui n'appartienne au roi et à la patrie, je ne me plains pas, mais je meurs.

Et l'infortunée tomba inanimée au pied du lit de son fils expirant.

## Chapitre V

Tranquille dans une maison de campagne, Guinguené ignorait les troubles qui avaient lieu à Turin. Le ministre Priocca se hâta de l'en informer, en le priant de rentrer escorté d'une forte sauvegarde que le gouverneur de la capitale s'était empressé de lui envoyer. L'adjudant général Collin fut hautement blâmé de sa conduite inconvenante et légère, il fut remplacé dans le commandement de la citadelle par le brave général Ménard.

Le calme aurait pu se rétablir dans la ville si le levain de la haine populaire n'eût aigri tous les cœurs. Et ce devait être ainsi : une nation qui a le sentiment de son indépendance et de sa dignité ne pourra jamais accepter l'occupation de ses places fortes par une armée étrangère, cette armée-là fût-elle accourue pour la sauver d'un gouvernement odieux et insupportable. Dès que le peuple ami et allié auquel on tendait les bras comme à un frère se pose en maître sur le sol de la patrie, il devient un ennemi irréconciliable.

« Varca le Alpi e tornerem fratelli » (Passe les Alpes et nous redeviendrons frères), » a dit un grand poète italien, et cette pensée si juste renferme le secret des troubles et des luttes qui agitent depuis des siècles les nations faibles opprimées par des voisins puissants.

Les soldats de la République et ceux du roi ne pouvaient se rencontrer sans en venir aux injures. Plusieurs fois on eut à déplorer des scènes funestes. Le sang de ces braves rougit le sol de cette terre qu'ils auraient dû ne songer qu'à défendre !

Guinguené, dont la conduite n'avait excité que de trop justes plaintes de la part du roi, fut rappelé à Paris et remplacé par Eymar, littérateur modeste et distingué et dont le caractère doux et facile était plus fait pour concilier la bienveillance des partis extrêmes avec lesquels il avait à traiter.

L'Europe retentissait du bruit de la nouvelle coalition qui se

formait contre la France. Une armée russe était en marche sous la conduite du redoutable Souvarov, ce brutal et sensible amant de la Grande Catherine. Naples faisait de grands armements. L'Autriche n'attendait, pour reprendre les hostilités, que de voir les phalanges du Nord sur le théâtre de la guerre.

Le Directoire, alarmé sur les destins de l'Italie qu'il sentait frissonner d'impatience sous sa main, fit des préparatifs pour s'assurer la possession de cette conquête si utile à ses intérêts. Menacée par les puissances alliées, la France devait songer avant tout à sa conservation. On l'a accusée d'avoir manqué de bonne foi envers l'Italie. Cette accusation injurieuse est-elle fondée ? Il fallait à la France un bouclier contre l'Autriche. Si l'Italie avait été une nation compacte, elle fût devenue son boulevard naturel. Mais divisée, possédée par tant de souverains différents qui lui étaient hostiles, travaillée par les émigrés et le clergé qui lui aliénaient les populations, l'Italie ainsi constituée était un danger permanent pour la France qui devait s'en assurer la possession au moment où de nouvelles forces allaient fondre sur elle. Le danger légitima les moyens dont le Directoire se servit. L'existence de la monarchie piémontaise était un obstacle et un péril, et les hommes qui gouvernaient la France durent décréter son anéantissement. Ce serait un crime, s'il y avait des crimes en politique quand il s'agit de la conservation d'un État qu'on est appelé à gouverner. Les hommes de la grande Révolution étaient trop habiles pour commettre de telles fautes. Tout devait céder devant le salut de la France et le triomphe de leurs principes. Ce fut une époque funeste et sublime. Les crimes s'attachent à quelques noms, assez courageux peut-être pour avoir osé en prendre la responsabilité, et l'humanité entière profite des résultats immenses obtenus par ce laborieux et sanglant enfantement de l'émancipation de la pensée.

Le gouvernement français, n'osant se fier entièrement sur les intentions du roi de Sardaigne que les circonstances mêmes pouvaient forcer à s'unir à ses ennemis, et craignant que son armée

n'eût pas ses derrières assurés tandis qu'elle serait aux prises avec les coalisés sur les bords de l'Adda, de l'Adige et du Tibre, se résolut, avons-nous dit, à sacrifier son allié, le malheureux Charles Emmanuel, et, au moment où Talleyrand redoublait de caresses auprès de l'ambassadeur sarde à Paris, le général Joubert fut envoyé par le Directoire en Italie (27 novembre) avec la mission secrète de s'entendre avec les révolutionnaires cisalpins pour renverser la puissance de la Maison de Savoie.

Ce nouveau chef de l'armée française confia le commandement de la citadelle de Turin au général Grouchy, plus disposé que Ménard à le seconder dans le projet d'envahir le Piémont et d'expulser la famille royale en évitant l'effusion du sang.

Pour colorer l'acte qu'il allait commettre, le Directoire déploya envers le roi de Sardaigne un système d'accusations injustes auxquelles servit de prétexte l'accueil amical reçu sur les côtes de la Sardaigne par la flotte de Nelson endommagée par les vents.

Pour opérer sans commotion la crise révolutionnaire qu'il s'était chargé de hâter en Piémont, Joubert demanda les dix mille hommes que le roi devait, en vertu du traité d'alliance, fournir à l'armée d'Italie. Charles Emmanuel donna soudain ses ordres pour les assembler et les mettre à la disposition du général en chef. Un officier supérieur fut envoyé à Milan afin de régler la marche de ces troupes et leur amalgame avec les Français.

À cette demande succéda celle de la remise de l'arsenal voisin de la citadelle. Les Français, le croyant fourni d'armes, en regardaient l'occupation comme importante.

Le roi déclara avec fermeté qu'il ne pouvait s'en dessaisir, et que le traité d'alliance ne l'obligeait pas à cette concession, car il aurait cru commettre une lâcheté et une trahison en livrant les richesses de ses États à une nation étrangère. Mécontent de ce refus, Joubert ordonna à Grouchy de multiplier les batteries du côté de la ville pour décider, par la voix de la terreur, le monarque à une prompte abdication. À l'appareil de la force, les agents français ne craignirent pas d'ajouter la ressource de

l'artifice pour décider ce malheureux monarque à quitter son trône. Ils s'efforcèrent, mais en vain, à gagner le confesseur du roi, l'homme de Dieu fut incorruptible. Mais les agents subalternes qui entouraient la famille royale se laissèrent capter, soit par des promesses, soit par la crainte, et le triste Charles Emmanuel vivait entouré d'espions dans le palais de ses pères, où depuis tant de siècles veillait la plus intègre fidélité.

La fortune a ses flatteurs et le malheur ses défections, hideuses plaies du cœur humain ; abjection et lâcheté qui répugnent également et qui doivent prouver aux puissants de la terre qu'il faut avant tout honorer la vérité, seule elle ne trompe pas. Cette bassesse servile et intéressée n'est-elle pas aussi une conséquence avilissante des gouvernements despotiques ? Il n'y a plus que des valets là où il n'y a qu'un maître absolu qui dispense les emplois et les faveurs selon son caprice et non d'après le mérite. L'abus des privilèges annule les services. Dans les gouvernements représentatifs, les rois ont peu de courtisans, mais ils ont des partisans dévoués.

Des traîtres, disons-le, entretenaient des relations avec Grouchy, l'informaient des dispositions prises au conseil général, en même temps qu'ils ne parlaient à Charles Emmanuel que des dangers dont il était environné, des trames des républicains, de l'impossibilité de résister à la France. La parole d'abdication se voilait sous toutes les formes pour pénétrer dans l'esprit du roi, mais Charles, soutenu par ce courage héroïque et persistant que donne la religion, acceptait toutes ces épreuves sans fléchir, son devoir lui faisant une loi de supporter ces nouveaux malheurs. Les martyrs, disait-il, ne s'enfuyaient pas de l'arène sanglante ; fermes, ils attendaient la mort.

Et Charles Emmanuel restait debout sur son trône agité, s'attendant à en être arraché, mais décidé à ne pas en descendre.

Le chef de l'armée d'Italie dirige sur toutes les villes du Piémont des troupes qui n'ont pas de résistance à craindre, elles se présentent sous le voile de l'amitié et réclament le droit d'en-

trée et de passage que le traité d'alliance leur assure, à toutes les heures du jour et de la nuit.

Le général Dessoles part de Milan, Victor de Modène. Ils passent le Tessin, surprennent Novare et s'avancent sur Verceil.

L'adjudant général Louis entre dans Suse, Casabianca dans Coni, Montrichard dans Alexandrie, une colonne d'élite sort de la citadelle de Turin et va s'emparer de Chivas.

Les troupes piémontaises, se reposant sur la bonne foi des traités, sont désarmées avant qu'elles puissent se douter du piège dont elles étaient victimes.

Tandis que cette invasion s'opérait et que les troupes françaises campaient à Superga, les généraux républicains dissimulaient avec le roi. Toujours fidèle à son plan pacifique, Charles Emmanuel publia un manifeste adressé à la nation piémontaise :

« Je vous exhorte, disait-il à ses sujets, à maintenir la tranquillité, à ne voir dans les Français que les alliés de votre roi, à ne provoquer sur vous aucun orage par des actes d'imprudence ; quelques accusations que le gouvernement français puisse avancer contre moi, je proteste de n'avoir aucun reproche à me faire sur les engagements que j'ai contractés avec lui. »

Les sentiments d'antique attachement voués à la Maison de Savoie par la nation s'éveillaient avec une touchante ferveur dans cette heure suprême et funeste, malgré la présence des Français maîtres de la ville, malgré les actes arbitraires et sanglants qui dans ces derniers temps avaient dépopularisé Charles Emmanuel. Quand le glas de la royauté retentit au donjon du vieux palais de ses rois, le peuple accourut frémissant d'indignation et d'attendrissement. La neige couvrait le sol, il faisait une de ces journées glaciales et brumeuses qui semblent par un caprice de la nature transporter parfois le ciel glacé du Nord sur le sol privilégié de la belle Italie.

Il était onze heures du matin, le brouillard épais et noirâtre enveloppait l'atmosphère. Il avait neigé toute la nuit, la glace craquait sous les pas de la foule qui se portait sous les fenêtres du

palais royal pour donner une attestation d'amour au malheureux monarque presque captif dans ses appartements. Charles Emmanuel venait d'être en proie à une de ses attaques nerveuses si pénibles pour lui et qui le mettait hors d'état de s'occuper des affaires. Il était assis dans un large fauteuil, pâle, affaîssé, les lèvres contractées et violettes couvertes d'une légère écume, les yeux vitrés et fixes. Son médecin achevait de lui faire prendre un breuvage calmant. La reine et le duc d'Aoste le soutenaient de chaque côté avec la plus tendre sollicitude.

Le ministre Priocca entra subitement et sans être annoncé. La reine se tourna vivement vers lui avec surprise de ce manque d'étiquette.

— Madame, dit-il en s'inclinant jusqu'à terre, j'en demande bien pardon à Vos Majestés, mais ce que j'ai à communiquer au roi est d'une telle importance, qu'on ne peut admettre aucun retard.

Le roi leva la tête, il voulut parler, mais sa langue épaissie par les convulsions ne proféra que des sons inarticulés.

— Vous voyez bien que Sa Majesté est hors d'état de vous entendre, dit le duc d'Aoste.

Priocca joignit les mains avec désespoir et regarda le roi avec un sentiment indéfinissable.

Charles Emmanuel fit un suprême effort et, tout agité qu'il était encore par les convulsions :

— Parlez, dit-il, je vous écoute.

— Sire, toutes les villes du Piémont sont envahies par les Français. Nos soldats sont cernés, désarmés, traités comme prisonniers de guerre. Le général Joubert cerne Turin, dans une heure il sera maître de la capitale...

Le roi se leva, raide et glacé comme un mort qui se dresserait de sa fosse.

— Devait-il se briser dans mes mains, ce sceptre porté mille ans par ma famille ? et devais-je m'attendre à cette perfidie ?

Le malheureux monarque retomba assis et tremblant. La reine

essuya avec son mouchoir la sueur qui perlait le front du roi.

— Dieu veut éprouver votre vertu, fit-elle.

— Soutenez-moi, vous ma conseillère, l'esprit de Dieu vous éclaire, venez à mon aide.

— Sire, vous êtes roi et chrétien, vous connaissez votre devoir.

— Oui, madame, sauvons l'honneur et mettons nos vies dans les mains de Dieu.

Au même instant, des cris de « Vive le Roi » retentirent sous les croisées du palais royal.

Charles Emmanuel tressaillit à ce témoignage inusité de l'affection de ses peuples.

— Sire, dit le ministre, le danger que court Votre Majesté attire auprès d'elle quelques sujets fidèles et dévoués.

— Pauvres gens, fit le roi ému, malgré ce temps horrible, ce froid... ils sont là.

Il s'arrêta suffoqué par l'émotion. Les cris redoublèrent, et le triste monarque se leva et se traîna vers la croisée. Lorsque le pâle et mélancolique visage de Charles Emmanuel apparut à la foule à travers les vitres, un sentiment de douloureuse compassion et de respect parcourut tous les cœurs. La foule se découvrit et un cri immense s'éleva jusqu'au monarque. Le roi s'inclina devant son peuple, et soudain, du milieu de la populace, sortirent quelques vociférations injurieuses et infâmes contre la personne sacrée du roi et, le croirait-on, contre sa vertueuse compagne !

Charles Emmanuel se retira vivement. Il retomba affaîssi à sa place, ses deux coudes appuyés sur la table et son visage caché dans ses deux mains.

— Monsieur, dit-il en se tournant vers Priocca, écrivez, j'ai besoin de parler une dernière fois à mon peuple.

Le ministre se plaça vis-à-vis le roi et se mit en devoir d'écrire. Charles Emmanuel réfléchit quelques minutes, puis il dicta lui-même le mémorable manifeste du sept décembre ainsi conçu :

*Par le manifeste d'hier, publié par le gouverneur de la ville, on a instruit le public, d'après les ordres de Sa Majesté, des déclarations du général français commandant de la citadelle et des intentions du roi toujours pacifiques et amicales envers les Français. Étant venu à la connaissance du roi que divers corps de troupes françaises se sont emparés de Chivas, Novare, Alexandrie et Suse en ayant constitué les troupes royales prisonnières ;*

*Un tel événement ne peut être attribué à aucune autre cause qu'aux insinuations calomnieuses insinuées par les ennemis de Sa Majesté dans l'âme des Français, pour leur faire concevoir la vaine frayeur que le roi, venant à se relâcher de la fidélité due aux traités, il aurait pu entrer dans un accord opposé aux intérêts de la République française.*

*Sa Majesté a toujours donné au gouvernement français les preuves les plus authentiques et les plus notoires de son exactitude et de sa bonne foi dans l'observation des pactes établis, ayant toujours été guidée, dans toutes les règles de sa conduite, par le but constant d'éloigner de ses sujets bien-aimés les plus grandes calamités. Il a toujours cédé aussi aux demandes de la République française, demandes sur tous les genres : tantôt il s'agissait d'habillements, tantôt de munitions pour l'armée d'Italie, bien que ces prétentions outrepassassent ses obligations et fussent d'un grand embarras au trésor royal.*

*Pour assurer la tranquillité de ses États, le roi a consenti à livrer la citadelle de Turin ; invité à fournir à l'armée française la partie des troupes stipulées dans le traité d'alliance, il s'est déclaré prompt le jour même où la demande a été faite.*

*Il a donné sans retard les ordres opportuns pour la réunion du corps susmentionné, et il a expédié un officier près du généralissime de l'armée française, pour concerter avec lui les moyens d'en organiser la marche et le service, et il n'a pas négligé d'envoyer à Paris pour traiter sur l'autre demande à laquelle il ne croyait pas devoir adhérer, comme non appuyée au traité d'alliance, non moins que sur divers objets d'une moindre importan-*

*ce et d'un intérêt commun.*

*Dans le moment même où l'on attend le résultat des négociations auprès du gouvernement français, on déploie dans la citadelle de Turin les moyens les plus valides de défense contre la cité elle-même, l'ambassadeur de France se retire dans la citadelle, en faisant enlever de son palais l'armoire de la République. On arrête un courrier royal venant de Paris muni de dépêches pour la légation d'Espagne et pour les ministres du roi, et finalement on occupe de force les cités d'Alexandrie, de Suse et de Novare. Sa Majesté, profondément touchée d'événements aussi inattendus et toujours attentive à en prévenir de plus funestes encore, n'a négligé aucune occasion pour traiter avec les ambassadeurs, soit par le moyen de ses ministres, soit par les bons offices d'une cour amie, et il a enfin envoyé un officier au généralissime pour tâcher de trouver un moyen d'arrêter le mal et les progrès de la calamité contagieuse qui menaçait le Piémont.*

*Sa Majesté, convaincue en elle-même de ne jamais avoir manqué aux devoirs sacrés de fidélité envers ses amis et d'amour envers ses sujets, veut que sa conduite loyale et sincère soit connue et jugée par l'Europe entière, et elle proteste hautement et à la face du monde de n'avoir donné aucun motif pour attirer les malheurs qui pèsent sur ses sujets bien-aimés, et c'est avec la plus affectueuse tendresse que Sa Majesté correspond à la fidélité et à l'amour de son peuple.*

Le roi s'arrêta vaincu par la fatigue et la douleur. Le bailli de Saint-Germain, qui venait d'être introduit, déposa tristement sur la table une proclamation que Joubert venait de faire publier dans les rues de Turin.

— Une nouvelle insulte, fit le duc d'Aoste.

— La nécessité seule me force à mettre de tels actes sous les yeux de mes princes.

— Lis, mon pauvre Saint-Germain, dit le roi avec amitié à son

favori.

Le bailli de Saint-Germain prit le manifeste de Joubert et lut d'une voix tremblante :

« La cour de Turin a comblé la mesure, elle a enfin levé la visière, car depuis longtemps beaucoup de crimes ont été commis dans l'ombre, le sang des républicains français et celui des patriotes piémontais a été cruellement versé par cette cour perfide. Le gouvernement français, ami de la paix, espérait par des moyens de conciliation de pacifier ce pays et de restaurer les maux causés par une longue guerre, il espérait donner le repos au Piémont pour resserrer tous les jours son alliance avec lui, mais la France fut fausement trahie dans son espérance par une cour infidèle aux traités.

» Par ces raisons, elle ordonne aujourd'hui à son général de ne plus prêter foi à des gens perfides, à venger l'honneur de la grande nation et de porter la paix et la félicité au Piémont. Par ces motifs l'armée républicaine court occuper les domaines piémontais. »

Le roi arracha des mains du bailli l'écrit injurieux et s'apprêtait à le lacérer, mais il se contint, le rejeta sur la table en disant d'une voix résignée :

— Quand on veut imiter Jésus-Christ et marcher sur ses traces, il faut porter sa croix et supporter les outrages qu'il a endurés.

— Sire, reprit Priocca, le gouvernement français ne recule devant aucun moyen pour induire Votre Majesté à abdiquer.

— On peut m'y forcer, dit Charles Emmanuel, mais m'y décider jamais. Il y a des siècles que nous sortons rois de cette alcôve en ouvrant les yeux au jour et que nous en sortons, rois encore, dans la bière qui nous conduit à Superga. On n'abdique pas sa race, on tombe, mais on ne descend pas.

— Sire, dit le bailli de Saint-Germain avec une tendre inquiétude, Votre Majesté a besoin de repos, elle devrait se retirer dans ses appartements.

— Oui, reprit le roi avec abattement, je suis faible et malade, et je ne voudrais pas qu'on attribuât à un manque de courage les effets de la maladie.

— Tous les héroïsmes sont communs aux princes de la Maison de Savoie, on n'osera pas vous soupçonner.

— Raymond, reprit le roi avec mélancolie, on nie aux malheureux jusqu'à leurs vertus : l'homme est injuste et lâche, il aboie contre ceux qu'on poursuit.

La population turinoise repoussa avec indignation la proclamation de Joubert, tandis que le manifeste du roi fut lu avec attendrissement. Le peuple pleurait et toute la journée du 7 décembre, malgré un froid des plus intenses et l'énorme quantité de neige qui ne cessait de tomber, la foule obstruait les rues. À chaque pas, on rencontrait des groupes d'individus à l'air irrité et mécontent. On lisait avec avidité le manifeste du roi et l'on rejetait avec mépris les prétendues lettres de Priocca au prince Pignatelli, ministre de Naples. Ces lettres qui semblaient prouver l'entente entre les deux cours à l'égard de la France furent démenties par le roi de Sardaigne. À cette époque, le Directoire s'en emparait avec avidité comme un document qui justifiait sa conduite, et la Sardaigne les repoussait comme une pièce convaincante de son manque de bonne foi envers la France.

Le soir de ce jour terrible et mémorable, le roi, qui ne sortait jamais à pied, voulut s'aventurer seul dans les rues de Turin, accompagné seulement de son fidèle ami le bailli de Saint-Germain qui avait été son ami d'enfance.

— Raymond, dit le roi, venez, j'ai envie de revoir encore une fois ma capitale. J'ai le triste pressentiment que je devrai bientôt l'abandonner.

— Hélas ! Sire, mieux vaut la solitude de l'exil que l'humiliation de servir de trophée à un vainqueur.

— L'exil ! dit le roi en pâlisant, l'exil ! Un prince de mon sang peut-il être arraché du sol où sa famille a pris racine depuis huit siècles ?

— Le Directoire voudrait obliger Votre Majesté à abdiquer.

— À abdiquer ! s'écria Charles avec colère, qui oserait me donner ce conseil ?

Le bailli de Saint-Germain se tut et baissa les yeux vers la terre d'un air triste.

— Me conseiller une faiblesse, une lâcheté... Croit-on que les malheurs des temps m'aient ôté l'énergie et la volonté ? Mon corps seul est abattu, mais mon âme...

— Est toujours digne du grand prince dont vous portez le nom, Sire. Mais les circonstances fatales et spéciales où nous nous trouvons auraient fait fléchir jusqu'au magnanime Charles Emmanuel lui-même.

— Hélas ! reprit le monarque d'un son de voix plus doux, notre situation est donc bien extrême... qu'on ose me parler ainsi.

— Je la crois désespérée, Sire. Le gouvernement français a levé le masque, l'existence du Piémont est un obstacle, et les hommes qui régissent les destins de la France n'en connaissent pas... L'abdication...

— Que je n'entende plus ce mot, fit le roi avec force.

— Sire, reprit le bailli avec une respectueuse assurance, il est du devoir de tout fidèle serviteur de ne pas cacher la vérité à son maître.

— Parle, mon vieil ami, je t'écoute, dit Charles après un moment de silence.

— Je crains, dois-je le dire, que les jours de Votre Majesté ne soient en danger.

— J'ai assez de religion pour savoir mourir.

— Mais, Sire, s'il s'agissait d'un enlèvement...

— Oh ! fit le roi avec assurance, m'enlever ! au milieu de mon peuple ! On ne l'oserait pas.

— Le peuple se ferait massacrer pour Votre Majesté, mais il ne la sauverait pas !

Le roi se promena longtemps pensif, les bras croisés sur la poitrine, la tête inclinée. Il allait et venait à grands pas. S'arrêtant

enfin devant le bailli de Saint-Germain, il lui dit d'une voix émue :

— Raymond, oublie le souverain en moi, réponds à ton ami, à ton frère. Crois-tu qu'une abdication soit nécessaire ?

— Sire, je crois que c'est le seul moyen de sauver votre dynastie en vous, et d'épargner de grands malheurs au Piémont.

— C'est assez, dit le roi en tombant assis, ne pouvant plus faire le bonheur de mon peuple, je saurai m'immoler pour lui.

Le bailli se précipita aux genoux du roi et couvrit ses mains de baisers et de larmes.

— Ici, dit Charles Emmanuel en lui tendant les bras, ton ami a besoin d'être consolé.

Et le monarque étreignit avec force le bailli de Saint-Germain contre son cœur.

— Je n'ai pas besoin, dit-il après un assez long silence, de préparer la reine à cette dernière épreuve. Elle est trop peu attachée aux grandeurs de la terre pour regretter un trône dont elle devra descendre.

— En renonçant à vos États de terre-ferme, Sire, il vous restera encore la Sardaigne à régénérer. Votre Majesté peut y faire beaucoup de bien. Les Sardes sont misérables, presque barbares, mais c'est un peuple intelligent et courageux.

— Tant que j'aurai le pouvoir de faire un heureux, je bénirai mon sort, dit le roi.

Et son visage prit une expression satisfaite et sereine.

La vertu, comme un soleil intérieur, éclaire la physionomie, elle rayonne en dehors. Elle a sa beauté qui lui est propre, comme le vice a sa laideur qui dénature les plus beaux visages.

Charles Emmanuel, si disgracié dans sa personne, avait cette beauté de l'âme qui fait aimer.

— Viens, dit enfin le roi, je veux respirer encore l'air libre de ma capitale, je veux voir mon peuple et l'entendre parler sa langue qui est bien la mienne !

Quelques minutes après, le roi et son confident sortaient seuls,

à pied, enveloppés dans de larges manteaux. Ils traversèrent la place Saint-Jean et se perdirent dans ces rues étroites qui serpentent comme des corridors jusqu'à la magnifique église de Notre-Dame-des-Consolations.

Le roi s'arrêta devant ce moment imposant de la piété de ses pères. La place était déserte. Les hautes portes sculptées de la vieille basilique étaient fermées. Charles soupira.

— Au moment d'abandonner mon peuple, peut-être pour toujours, c'est à la sainte mère de Dieu que je le confie. Puisse-t-elle arrêter les progrès de l'impiété et les malheurs qui menacent d'envahir le Piémont. Que la foi de mes pères se conserve pure sur ce sol que j'ai placé sous ta protection, oh ! Vierge divine !

Et le roi, presque prosterné sur les dalles de marbre du péristyle, tête nue, priait du fond du cœur cette mère invisible que, dans sa foi ardente et naïve, il savait avoir aux cieux.

La soirée était froide. Les rares réverbères qui à cette époque s'élevaient de loin en loin dans les rues versaient une clarté douteuse. Mais, par un hasard singulier, après une journée obscure et pluvieuse, le ciel s'était éclairci, la lune brillait de tout son éclat. Sa lumière argentée, répercutée par la blancheur phosphorescente de la neige qui couvrait le sol, donnait à cette mélancolique soirée de décembre la transparence des belles nuits d'été.

Le roi et le bailli de Saint-Germain traversèrent tristes et silencieux la symétrique rue de la Grosse Doire, la longue rue de Sainte-Thérèse. En débouchant sur la place Saint-Charles, le roi s'arrêta car, vue ainsi à cette clarté vaporeuse, la place, avec ses beaux palais aux arcades de marbre, offrait un coup d'œil imposant. Il contempla avec amour ces monuments qu'il ne devait plus revoir. Le regret embellit tout, il donne aux objets la forme touchante que leur prête le sentiment.

— Que ma capitale est belle ! dit-il avec un ton de voix plein de fierté et de tendresse. Que les princes sont malheureux : captifs par l'étiquette au fond de leur palais, ils ignorent les

merveilles qui sont à quelques pas d'eux. Ces rues, ces places que j'ai parcourues mille fois avec indifférence me semblent ce soir revêtues d'un charme ineffable. Je voudrais étreindre la ville entière dans mes bras, l'emporter avec moi dans l'exil, cette terre de la patrie !

— Sire, calmez-vous, des temps meilleurs pourront encore vous sourire.

Le roi branla tristement la tête, puis il continua :

— Plus heureux que moi, mes pères dorment à l'ombre du ciel natal, leur sceptre héréditaire repose à côté d'eux dans la tombe, et le mien se brise dans mes mains !...

Les pas lourds d'une patrouille résonnèrent à l'autre extrémité de la place, et le roi et son ami virent s'avancer vers eux un fort détachement de soldats. Ils passaient sous un réverbère, et, à la lueur douteuse de la mèche enfumée, le roi reconnut l'uniforme français.

— Ce sont des étrangers, s'écria-t-il avec douleur.

— Sire, retirez-vous, n'exposez pas votre personne sacrée aux regards de vos ennemis.

Ils marchèrent d'un pas précipité le long d'une rue détournée, se hâtant de regagner le palais, lorsqu'en traversant la place de Carignan, ils se trouvèrent au milieu d'une foule. Ils hésitèrent s'ils devaient retourner sur leurs pas ou se mêler à tout ce monde. Convaincus qu'ils ne seraient pas reconnus, ils s'avancèrent. C'étaient des citoyens rassemblés qui discutaient avec véhémence. Ils venaient d'arracher la proclamation de Joubert affichée sur les murs du palais ducal. Ils frémissaient d'indignation et de colère, et quelques-uns parlaient avec enthousiasme du manifeste du roi. Charles se sentit ému à ce témoignage si vrai de l'amour que lui portait encore son peuple.

— Raymond, dit-il en s'éloignant, ce moment me fait oublier toutes mes peines.

Et, comme ils franchissaient la grille du palais royal, ils se trouvèrent face à face avec un individu en costume d'ouvrier.

Celui-ci ne les eut pas plutôt envisagés, qu'il s'écria avec joie :

— Le roi ! le roi !

Et il découvrit respectueusement son front en s'écriant :

— Vive le roi ! vive Savoie !

Le roi voulut lui imposer silence, mais ce cri national avait déjà frappé l'oreille des nombreuses personnes qui se promenaient à peu de distance sous les portiques, et presque aussitôt une foule empressée entoura le roi en le comblant de bénédictions.

— Mes enfants, disait le prince ému, je vous remercie de vos bons sentiments.

— Sire, s'écrièrent quelques voix dans la foule, dites-nous de mourir pour Votre Majesté.

Charles pleurait. Lorsqu'il fut arrivé à la porte du palais, il se retourna pour congédier du geste cette foule empressée qui avait envahi l'espace réservé. Des bourgeois, des soldats, des enfants, des femmes se pressaient sur ses pas en sanglotant. Parmi toutes ces physionomies nouvelles pour lui, le roi aperçut une pauvre jeune mendicante, belle encore, mais effrayante à voir, tant sa figure bouleversée et ses mains ouvertes et paralysées exprimaient de terreur. Charles frissonna. Cette femme était plus que misérable, elle était malheureuse. Le roi eut pitié et il s'approcha d'elle.

— Qu'as-tu ? dit-il avec son angélique douceur.

— Mort ! dit la femme d'un air hagard, mort par ordre du roi.

— De qui parles-tu ? fit Charles en reculant.

— Boyer, s'écria Paola en tombant évanouie sur le sol.

Charles se hâta de regagner le palais où le suivirent les acclamations de son peuple, qu'il entendit longtemps encore retentir sous ses croisées.

— Raymond, dit-il en s'asseyant avec abattement, les rois commettent des crimes dont ils ne sont pas responsables, car ils les ignorent, et les dures raisons d'État sont contraires aux lois de l'humanité.

— Sire, les malheurs partiels ne peuvent et ne doivent pas

arrêter la main de ceux qui gouvernent et qui agissent pour le bien public.

— Hélas ! reprit le roi, qu'une couronne est un lourd fardeau, Seigneur, et la mienne est tressée avec des épines.

Le lendemain, l'ambassadeur de France Eymar et le général Clausel élaborèrent le projet d'abdication et de renonciation des États de terre-ferme exigé de Charles Emmanuel par le Directoire. Cet acte fut communiqué au bailli de Saint-Germain qui avait reçu l'ordre de traiter avec les agents de la République française.

L'enthousiasme avec lequel la population avait accueilli le manifeste de Charles Emmanuel mécontenta les autorités françaises qui craignirent un soulèvement. Pour éviter une manifestation dangereuse dans de tels moments et dont les suites pouvaient être fatales aux deux peuples, Eymar exigea du roi la rétractation de son manifeste du 7 décembre. Charles ne consentit à cette humiliante condescendance que dans la vue d'éviter des troubles et d'épargner le sang qui aurait pu couler. Sa religion et son humanité l'emportaient toujours sur son amour-propre personnel.

Cette dernière goutte de fiel versée dans son calice d'amertume fut pénible à l'auguste monarque.

Le 9 décembre 1798, à onze heures du matin, l'ambassadeur Eymar et les généraux Clausel et Grouchy se présentèrent chez le roi. Ils étaient graves et respectueux, comme il convient à des hommes de cœur qui ont une mission aussi pénible à remplir.

Le roi les reçut en présence de Marie Clotilde. Il se tint debout afin d'éviter de les faire asseoir devant la reine.

— Sire, dit l'ambassadeur en s'inclinant respectueusement, le Directoire m'ordonne de signifier à Votre Majesté l'ordre de céder à la République ses États de terre-ferme, d'en signer l'acte de renonciation pour elle et pour les siens, et de l'inviter en même temps à se retirer dans l'île de Sardaigne.

La figure de Charles Emmanuel prit une suprême expression de fierté. Il répondit avec calme :

— J'humilie mon front devant les décrets impénétrables de la Providence qui permet à l'injustice de triompher pour un temps sur la terre, je suis prêt à me retirer en Sardaigne avec ma famille.

— Puisque le ciel, dit la reine, veut former notre vertu à l'école de l'adversité, remercions-le de ce qu'ayant au commencement de la Révolution soumis nos bien-aimés frères et sœurs<sup>1</sup> à de plus rudes combats, il nous ménage aujourd'hui de moins cruelles épreuves.

— Messieurs, dit Charles, je cède à la violence. Presque captif dans mon palais, je ne puis opposer aucune résistance sans amener des troubles que je veux éviter. Je ne demande rien pour moi. Mais, au moment d'abandonner mon peuple, ma conscience a encore des charges à remplir, j'exige qu'elles soient maintenues par le pouvoir temporaire qui me succédera.

— Nous serons heureux, dit Clausel, d'accomplir les désirs de Votre Majesté dans tout ce qui pourra s'allier avec nos devoirs.

— Bien, messieurs. Je charge le bailli de Saint-Germain de rédiger avec vous mon acte de renonciation, il vous fera part de mes volontés.

Et le roi salua avec une courtoisie digne et un peu hautaine.

Le grand écuyer Raymond de Saint-Germain fut chargé de signer avec le général Clausel l'acte de renonciation de Charles Emmanuel, conçu en ces termes :

*Sa Majesté déclare renoncer à l'exercice de son pouvoir dans ses États de terre-ferme ; ordonne à l'armée piémontaise de se regarder comme partie intégrante de l'armée française ; fait un devoir à tous ses sujet fidèles d'obéir au gouvernement provisoire que la France va établir ; désavoue la déclaration du 7 décembre répandue par le chevalier Priocca de Saint-Damien ; et prescrit à ce fidèle et dévoué ministre de se rendre à la citadelle de Turin comme garant de la foi royale. Il ne sera rien changé en ce qui concerne le culte catholique, la sûreté des indi-*

1. Louis XVI, Marie Antoinette et Madame Élisabeth.

*vidus et des propriétés ; l'état des caisses publiques et des archives sera remis sur le champ.*

*Le roi et la famille royale se retirant en Sardaigne seront escortés par des troupes piémontaises et françaises en égal nombre ; les vaisseaux des puissances ennemies de la France ne pourront être accueillis dans les ports sardes.*

Le duc d'Aoste passait pour être un adversaire acharné de la France. Aussi Joubert, craignant quelque tentative audacieuse de sa part, exigea qu'il signât l'acte d'abdication immédiatement après le roi et qu'il ajoutât ces paroles :

« Je promets de n'apporter aucun empêchement à l'accomplissement de ce traité. »

À peine le malheureux Charles Emmanuel eut-il accompli cet acte funeste et mémorable qui effaçait dans un jour du rang des puissances une des plus vieilles et des plus héroïques dynasties d'Europe. Depuis huit cents ans le trône de Savoie, comme un chêne séculaire, s'était élevé d'année en année, et un trait de plume venait de le renverser aux pieds d'un vainqueur de la veille, homme obscur s'imposant au nom d'une république naissante. Oh ! destinée ! oh ! lois impénétrables de la Providence ! oh ! humanité qui marches sur la voie tracée par l'Éternel comme un aveugle portant un flambeau qui éclaire devant lui et qu'il ne voit pas.

## Chapitre VI

À peine les agents français s'étaient-ils retirés, que le roi fut saisi d'une crise nerveuse aiguë et effrayante. La famille royale éplorée entourait avec amour cet auguste infortuné que tant d'épreuves avaient assailli. Dès qu'il fut plus calme, il fit demander le chevalier Priocca.

— Allez, dit-il à la reine qui craignait de le laisser seul dans l'état de faiblesse et d'agitation où il se trouvait encore, allez vous reposer, vous aurez besoin de toutes vos forces pour supporter les fatigues du voyage.

La reine se retira dans son oratoire, et Priocca fut introduit auprès du roi.

Charles lui tendit les bras, et ce fidèle ministre se jeta aux genoux de son souverain en pleurant.

— Ah ! s'écria Charles avec douleur, quel prix réservé à ta fidélité !

— Ne pleurons pas sur moi, Sire, mais sur Votre Majesté, sur l'auguste Maison de Savoie. Ces chants républicains qui nous firent frissonner l'autre jour chantaient son hymne funèbre, c'est le glas de la monarchie auquel moi, son vieux serviteur, j'ai dû assister.

— Priocca, dit le roi, les maux de mes fidèles serviteurs me sont plus douloureux que les miens. Je ne puis rien faire pour vous, j'ai dû vous livrer, mais vous laissez un nom qui sera honoré tant que la vertu et le dévouement auront un cœur pour les apprécier.

— Sire, je n'ai fait que mon devoir, d'autres plus heureux que moi ont pu vous donner leur vie sur le champ de bataille.

— Votre sacrifice est plus beau, vous allez vous offrir aux fers ennemis, accepter le cachot en récompense des services rendus à votre souverain et à votre pays ! Priocca, la Maison de Savoie n'oublie pas les services rendus, et un jour viendra peut-être où

ma famille acquittera ma dette de reconnaissance. Hélas ! proscriit moi-même, je n'ai plus de récompenses à donner !

— Sire, les paroles de Votre Majesté sont plus que suffisantes, je ne veux rien de plus ; je suis heureux de m'immoler pour moi roi. Pourtant, s'il est vrai que Votre Majesté apprécie ma fidélité, j'ose la supplier de céder à une de mes prières.

— Oh ! dit le roi en lui prenant la main, je te jure ma parole royale d'accomplir tes désirs.

— Sire, le ministre de France Talleyrand m'a fait prévenir en secret que le Directoire intimera à Joubert l'ordre d'envoyer Votre Majesté et toute la famille royale captifs à Paris.

— Oh ! fit Charles en se levant, m'atteler au char des triomphateurs, m'exposer à la curiosité d'un vainqueur étranger, jamais... Je préfère la mort.

— Sire, hâtez-vous de fuir. Clausel craint une manifestation populaire, il vous verra partir avec joie. Partez, éloignez-vous ce soir même, ne perdez pas une minute, il y va de votre salut.

— Bien plus, de mon honneur. Nous partirons à neuf heures, dit le roi avec une fermeté d'âme que semblaient démentir ses forces physiques.

Priocca demeura longtemps encore avec son souverain qu'il ne devait plus revoir. Ce ministre intègre et dévoué supporta avec une énergie courageuse et digne les tourments et les années de sa longue captivité. Délivré enfin, il vécut pauvre et ignoré dans l'exil qu'il sut ennoblir par la grandeur de son caractère.

Napoléon, qui savait apprécier toutes les vertus et honorer tous les dévouements, fit de flatteuses avances à l'ancien ministre du roi de Sardaigne. Mais celui-ci ne crut pas devoir accepter les bienfaits d'une puissance toujours ennemie de ses souverains, et il mourut à Pise dans un état voisin de la misère. Les révolutions ont vu tant d'apostasies, qu'il est consolant pour l'honneur de l'humanité de rencontrer de ces caractères purs et intègres que les circonstances ne font pas fléchir et qui restent attachés au malheur, debout sur l'autel auquel ils s'étaient consacrés. De tels

dévouements son rares, mais ils existent, ce qui prouve que l'homme n'est pas aussi égoïste et aussi méchant qu'on le dit.

Dans ces tristes et fatales circonstances, Marie Clotilde déploya une activité et une énergie dont on ne l'aurait pas crue capable, son embonpoint excessif la rendant peu propre à tout ce qui exigeait l'activité physique, et sa dévotion exaltée se changeant souvent en apathie à force de résignation.

Mais, par une de ces réactions puissantes qui n'appartiennent qu'aux grandes âmes, la reine suffit elle seule à tous les préparatifs qu'exigeait un départ aussi précipité.

Elle fit dans moins d'une heure préparer et emporter les objets nécessaires, tandis qu'elle réunissait autour d'elle ses serviteurs éplorés, désignant le nombre très restreint des gens de service qui devaient suivre la cour d'après leurs nouveaux moyens. Elle allait, venait, veillait à tout, était présente à tout. Autorisée à n'amener avec elle qu'une seule camériste, par une exquise délicatesse pleine de charité et de prévoyance, elle fit tomber son choix sur une très jeune et jolie fille qui était sourde. La vertueuse et chaste Clotilde craignit pour cette infortunée les malheurs auxquels l'exposaient sa beauté et son infirmité. La véritable vertu tient des anges. Dans ce moment suprême, a dit un sévère historien piémontais (Botta), la reine dut suffire à tout, relever le courage abattu du roi qui était plus souffrant qu'à l'ordinaire, essuyer les larmes qu'arrachait une si dure séparation, donner les plus sages dispositions pour les préparatifs du départ, consoler les serviteurs fidèles et zélés qui n'auraient pas voulu se détacher de leur roi dans sa mauvaise fortune, descendre humblement aux prières pour obtenir des généraux français la révocation de quelques ordres désolants : telle fut la noble conduite que l'on admira dans cette courageuse princesse. Le malheur élève et grandit les âmes pures, il n'aigrit que les cœurs prédisposés au mal.

Le génie et la vertu ont besoin de ce baptême de larmes. Tant qu'on n'a pas souffert, on n'a pas toute la puissance de ses facul-

tés morales. La douleur nous revêt de sa robe virile, et la main qui, la veille faible encore, s'essayait avec des hochets, prend hardiment le glaive qui doit lui servir dans sa lutte désespérée et sublime.

Animé par un désintéressement que ses sentiments religieux poussaient jusqu'au scrupule, Charles Emmanuel laissa dans ses appartements les bijoux de la couronne, son argenterie, ses bijoux. Des tableaux et des objets précieux et d'un transport facile, il refusa de se les approprier.

« Je crains, disait-il à ceux qui lui conseillaient d'emporter ces richesses, je crains que ces objets ne proviennent du trésor royal, alimenté des deniers du peuple. »

Le duc d'Aoste reçut l'ordre de se constituer prisonnier. À la prière de la reine, le général Clausel se désista de cette odieuse prétention. Le roi, touché de cette marque de bienveillance, lui fit don de la précieuse toile de Gérard Dou *L'Hydropique*.

Cette dernière soirée de la famille royale dans le palais de ses ancêtres fut lugubre et solennelle comme l'agonie et la mort. Il pleuvait, le vent semblait hurler comme une voix désespérée et la pluie fouettait les carreaux. On n'attendait plus que l'heure de monter en voiture, tout était prêt. Le roi, retiré dans son cabinet, détruisait quelques papiers, seul avec le duc d'Aoste et le bailli de Saint-Germain.

La reine, habillée plus simplement que de coutume, était assise dans sa chambre. Elle causait avec la duchesse d'Aoste. Celle-ci pleurait en caressant ses deux beaux enfants qui se pressaient contre elle. Leur air triste et sérieux contrastait avec leurs visages roses et charmants. La mélancolie fait du mal chez les enfants, c'est une anomalie avec la nature. Cet âge insoucieux est fait pour le bonheur, c'est le rayon de l'aube, il faut qu'il soit pur et doré. Les larmes de l'enfance, les brouillards du matin présagent le malheur et l'orage.

Hélas ! qu'avaient-ils fait, ces pauvres innocents que la fatalité, de leur berceau, jetait dans l'exil, où l'un devait trouver la

tombe ?

Appuyés tous les deux contre les genoux de leur mère, ils pleuraient en la voyant pleurer, ils regardaient autour d'eux avec effroi, car, sans deviner ce qui se passait, ils pressentaient quelque grand malheur.

— Maman, dit enfin la petite Béatrix, pourquoi m'a-t-on fait mettre la robe de la fille de ma camériste, ne suis-je plus princesse ?

— Mon enfant, ces habits ne vous serviront que pour le voyage.

— Ma nièce, reprit la reine, ce n'est point à ses habillements qu'on reconnaît une princesse, mais à la vertu, et les hommes ne peuvent nous ôter un titre que nous tenons de Dieu.

— Mais, si mon oncle n'est plus roi, ajouta l'enfant, mon papa est-il encore duc ?

— Un roi peut perdre son royaume, on peut lui enlever son sceptre, mais il ne cesse pas d'être roi, fit Madame Clotilde avec cette fierté qui rappelait parfois en elle la petite-fille de Louis XIV.

— Hélas ! fit la duchesse, qui nous aurait dit, quand nous sommes entrées épouses ici, que nous en sortirions bannies et fugitives.

— Ma sœur, nous devons remercier Dieu de nous soumettre à ces rudes épreuves, c'est une marque de sa miséricorde et de son amour.

— Que je voudrais posséder votre résignation !

— Par charité, reprit la reine, ne me croyez pas si résignée et si vertueuse, je n'ai que trop de défauts, et n'ayant jamais été attachée aux grandeurs et aux richesses, le sacrifice de ces biens ne me cause aucune privation. Vous voyez donc que je n'ai aucun mérite<sup>1</sup>.

Ma sœur, dit la duchesse, avez-vous songé dans une telle

1. Paroles historiques de Marie Clotilde, comme presque toutes ses réponses et celles de Charles Emmanuel.

détresse à emporter tous vos bijoux ?

— Ce ne sont que des objets mondains dont je ne ferai rien et de vains ornements qu'on ne doit pas apprécier.

— Mais savons-nous les événements qui nous attendent ?

— Rien ne succède sans la volonté de Dieu, quels que soient les événements, je ne m'en préoccupe plus, je ne pense point au règne de ce monde, mais à la béatitude des félicités célestes. C'est à la couronne du ciel que nous devons aspirer.

— Ma sœur, je tâcherai de vous imiter, mais je l'avoue, l'exil, la pauvreté m'épouvantent !

— Oh ! s'écria Clotilde avec exaltation, l'exil ! c'est la terre où nous sommes ! la pauvreté ! on est toujours riches quand on porte Dieu avec soi.

Le roi parut alors, appuyé sur le bras du duc d'Aoste. Il était pâle et ses lèvres violacées donnaient à sa physionomie une expression d'atroce souffrance.

— Mon Dieu ! murmura tout bas la reine, épargnez mon pauvre compagnon, et envoyez-moi sa part de douleurs.

— Madame, dit Charles d'une voix faible, avant que nous nous éloignons peut-être pour toujours du palais de nos pères, monseigneur l'archevêque nous accorde une grande grâce, celle d'exposer à notre adoration la relique sacrée du Saint-Suaire !

La reine joignit les mains avec ferveur.

— Après un tel bonheur, dit-elle, osons-nous nous plaindre de nos malheurs ?

— Mon frère, dit le duc, ne comptez-vous pas emporter avec vous cette sainte relique, le plus précieux héritage de notre famille ?

— Je n'ai pas les moyens de la transporter dignement.

— Mais la laisserez-vous exposée aux outrages de l'impiété ? Si quelque malheur allait lui arriver...

— Soyez tranquille, fit Charles, elle saura bien se défendre elle-même.

Le roi offrit la main à Marie Clotilde, et suivis par toute la

famille royale, ils traversèrent leurs appartements pour se rendre à la chapelle contiguë à la cathédrale et au palais où l'on vénère le Saint-Suaire.

Les valets qui les précédaient en portant des flambeaux avaient pour la plupart l'air morne, quelques-uns pourtant regardaient déjà leurs maîtres en souverains déçus. En traversant la salle des gardes du corps où se trouvaient tous les domestiques réunis, Charles pâlit. Il venait d'apercevoir quelques-uns de ces malheureux qui avaient déjà remplacé la cocarde d'azur de la Maison de Savoie par celle aux trois couleurs. L'ingratitude et l'inconvenance révoltent les âmes fières : Charles Emmanuel se détourna avec mépris, mais il se sentit frissonner.

La chapelle du Saint-Suaire est un magnifique monument gothique, une voûte aux colonnes dentelées, un véritable bijou en marbre noir constellé d'étoiles et de fines ciselures d'or. C'est une pensée religieuse et triste sculptée par un grand artiste, c'est grandiose et désolé comme le *Miserere* de Mozart. La divine figure du Christ pouvait seule dominer ce réduit silencieux de la prière et de la douleur.

Des milliers de bougies versaient une clarté éblouissante sur les murs de la sombre chapelle. L'orgue élevait au loin sa grande voix majestueuse et plaintive. On aurait dit le gémissement de la terre éplorée s'envolant au ciel sur les ailes de l'ange de l'harmonie. Les vapeurs embaumées de l'encens imprégnaient l'atmosphère de cette senteur enivrante et voluptueuse qui parle si haut aux sens dans les cérémonies du culte catholique.

Monseigneur l'archevêque Buronzo, assisté par son nombreux clergé en grands habits pontificaux, vint recevoir le malheureux monarque sur la porte de la chapelle. Le roi fut touché de ces derniers honneurs rendus à la royauté dans un moment où tant d'insultes l'avaient assailli. Il s'inclina pour prendre l'eau bénite que lui offrait l'archevêque, et celui-ci sentit une larme tomber des yeux du roi sur sa main.

— Sire, dit-il, Dieu envoie le courage à ceux qui espèrent en

lui.

— Mon père, il est mon seul appui. Il donne et retire les sceptres, que sa volonté soit accomplie.

Le roi et la reine restèrent longtemps prosternés devant l'autel. Sa grille d'or entrouverte laissait exposé à leur vénération le miraculeux linceul de lin où l'on voit encore effigée l'image divine et sanglante de Jésus-Christ. Marie Clotilde, dans son extase, oubliait tous ses malheurs. Quels furent dans ce moment les sentiments de ces deux âmes pieuses et tourmentées ? Que murmuraient tout bas leurs lèvres pâlies par la souffrance ? Quels secrets de larmes, d'espérances et de douleur confiaient-ils à Dieu ?

Le temps s'écoulait et l'heure du départ avait sonné, lorsque les deux souverains, le visage baigné de larmes et tout brisés par l'émotion, se relevèrent et se retirèrent dans leurs appartements. Ils s'enveloppèrent à la hâte dans de larges manteaux fourrés.

Il était dix heures du soir, la nuit était obscure et pluvieuse, le ciel d'un gris de plomb n'avait pas une étoile. Une haute terreur régnait dans toute la ville. Le peuple morne et désespéré s'attroupait en petits groupes épars le long des rues que devait parcourir le cortège royal.

Les augustes exilés sortirent de leurs appartements d'un pas ferme. Ils étaient calmes et dignes. Les princesses pleuraient, mais la reine était tranquille.

Toute la maison royale était rangée sur leur passage. L'attendrissement et la consternation se peignaient sur toutes les figures. Quelques femmes éplorées vinrent se jeter aux pieds de la reine en fondant en larmes. Elle les releva et les embrassa avec bonté. Ils descendirent à la lueur des torches les escaliers du palais de leurs pères qu'ils ne devaient plus remonter !

Ils traversèrent à pied le jardin déjà couvert de neige. Les enfants, peu habitués au froid, pleuraient tout bas. La reine tremblait, mais elle ne se plaignait pas. Une voiture les attendait à la porte du jardin qui donne dans la rue du Pô. Trente cavaliers pié-

montais et un égal nombre de dragons français leur servaient d'escorte.

En traversant la rue, avant de franchir les portes de la ville, une foule nombreuse de citoyens ayant pour la plupart un flambeau à la main pour voir une dernière fois le roi entoura le carrosse et le força à s'arrêter. Charles, ne sachant à quoi attribuer cet incident, baissa vivement le store et regarda avec inquiétude. À l'aspect du pâle visage de son souverain, le peuple poussa une longue et bruyante acclamation, dernier adieu, dernier cri d'amour et de douleur qui, du cœur de la nation, allait pénétrer le cœur du malheureux monarque.

Charles s'inclina avec respect et attendrissement, il pleura en voyant les larmes de son peuple.

— Madame, dit-il en se tournant vers la reine, le souvenir de ce moment adoucira l'amertume de mon exil.

— Dieu sait mesurer la peine aux forces de l'âme comme il mesure le vent à la toison de l'agneau, reprit la sainte avec douceur. Acceptons nos maux sans murmurer.

Le voyage était pénible à cause du mauvais état des chemins. La neige tombait à larges flocons, et plusieurs fois l'obscurité fut sur le point de faire dévier les chevaux de la route.

À Casal, les augustes voyageurs durent s'arrêter sur le bord du fleuve et attendre pendant plus d'une heure en plein air avec la pluie avant d'avoir la permission de traverser le Pô ! Ce manque inouï de la part des autorités révolta le roi, ce fut une goutte de fiel versée dans ce cœur navré par tant de tortures.

Le respect du malheur est une exquise délicatesse de l'âme, les lâches ne le comprennent pas, c'est une vertu des natures fières et sensibles.

La famille royale déploya une sublime résignation et une grande dignité dans le cours de ce voyage désastreux et pénible. Dans les petits pays, la curiosité qu'ils inspiraient attirait une foule de curieux importuns sur leurs pas. Quelquefois des insultes proférées par des fanatiques grossiers frappèrent les oreilles des

illustres bannis. Alors on voyait pâlir le roi et s'agiter les lèvres de Clotilde qui priait tout bas Dieu de leur pardonner.

En butte aux persécutions mesquines d'agents subalternes bien indignes de représenter cette France toujours grande et généreuse, sinon juste, les augustes voyageurs éprouvaient des tourments atroces et inutiles. Bien avant l'aube, on les forçait à se lever, et ils étaient ensuite obligés d'attendre l'heure du départ dans des pièces sans feu malgré la rigueur de la saison. Alors on voyait la duchesse d'Aoste presser ses enfants dans ses bras pour tâcher de les réchauffer contre son cœur maternel, ce vivant foyer d'amour, notre refuge dans toutes les circonstances de la vie. Souvent le petit prince, qu'on avait arraché tout à coup au sommeil si doux à cet âge, s'endormait encore sur le sein de sa mère qui pleurait silencieusement en le regardant.

À Alexandrie, on avait préparé des chambres glaciales, des lits en désordre manquant du nécessaire : tel était l'asile offert à un roi de Sardaigne au milieu de ses États ! Le tumulte et la confusion étaient tels, dans ce logement, qu'on osa décharger une arme à feu dans l'antichambre, ce qui causa une frayeur mortelle aux princesses. Dans ce moment, de telles craintes n'étaient que trop justifiées.

À Voghera, la reine fut atteinte d'une forte fièvre qui fut suivie d'une expulsion cutanée. Cette malheureuse princesse ne put se procurer un moment de repos à cause de la foule qui se précipitait dans sa chambre pour la voir. Obligée de repartir malgré sa fièvre et la neige qui continuait à tomber avec violence, elle s'évanouit, et dès ce moment elle fut atteinte du mal qui devait la conduire à la tombe. Assise au fond du carrosse, elle tremblait et ses dents claquaient. Le roi souffrait de la voir ainsi. Elle lui souriait et cherchait tous les moyens de dissiper son inquiétude.

À Stradella, ils durent passer la nuit dans une seule pièce située sur un escalier. Les vitres manquaient aux fenêtres. L'expulsion de la reine rentra, elle était épuisée, prête à s'évanouir, les forces physiques manquaient à celle à qui ne faiblirent jamais celles de

l'âme. On demanda partout, mais en vain, une tasse de café pour la ranimer. Une personne inconnue, informée de ce déplorable accident qu'on doit flétrir du titre mérité d'atroce barbarie, un inconnu, dis-je, se hâta de venir offrir du chocolat à l'infortunée sœur de Louis XVI. Le roi ne trouva pas un mot pour remercier ce fidèle sujet, mais il lui tendit la main. Celui-ci se précipita à ses pieds en pleurant. On n'a jamais su son nom.

Enfin les augustes proscrits arrivèrent à Plaisance. On avait préparé le palais Alberoni pour les recevoir. L'évêque, monseigneur Garimberti, vint en faire les honneurs. Mais la reine était si souffrante qu'elle dut immédiatement se mettre au lit. Ils furent obligés de s'arrêter plusieurs jours dans cette ville où le cœur du roi devait recevoir un coup bien douloureux. On lui enleva plusieurs personnes de sa suite, entre autres le bailli de Saint-Germain, son ami, son compagnon d'enfance, et la personne la plus chère à son cœur. Après son départ, Charles Emmanuel fut saisi de crises nerveuses épouvantables et qui durèrent deux jours.

Pauvres rois, pourquoi aiment-ils ? Leur position les isole et les condamne à n'être que rarement aimés d'amitié, car l'amitié, ce sentiment délicat, veut l'égalité, elle descend parfois, mais elle ne monte que rarement. Aussi a-t-on vu souvent les souverains avoir des favoris qu'ils aiment avec dévouement, et l'on a vu peu de ceux-ci aimer également les monarques qui les comblaient de biens. Plusieurs furent traîtres et perdirent ceux qu'ils auraient pu sauver : le cœur humain est ainsi fait, que le bien qu'on fait attache, et que les bienfaits qu'on reçoit humilient, et l'envie, ce lâche sentiment des âmes viles, jette alors le levain de l'ingratitude dans le cœur.

Le même jour que le roi de Sardaigne était expulsé de Turin, son ambassadeur, le comte Balbo, était arrêté à Paris et retenu prisonnier dans son palais. Tout le corps diplomatique de l'Europe se récria contre cette violence.

L'occupation du Piémont valut à la France une armée d'auxiliaires, un des plus beaux arsenaux d'Europe, dix-huit cents

pièces de canons, cent mille fusils, des munitions et des approvisionnements de tout genre.

Joubert se hâta de créer un gouvernement provisoire en attendant d'aviser aux moyens d'organiser un gouvernement définitif pour le Piémont.

Il appela par un premier décret pour en faire part les citoyens : Favrat, Botton de Castellamont, Saint-Martin de la Mothe, Fasel-la, Bertolotti, Bossi, Colla, Fava, Bono, Galli, Braida, Cavalli, Baudissone, Rossi et Sartoris. Et par un second décret, il nomma encore Cérise, Avogadro, Botta (l'historien), Chiabrera et Bellini. C'étaient tous des hommes honorables par leur caractère et leurs talents, et qui méritaient de gouverner dans de meilleurs temps. La plupart d'entre eux frémissaient de servir sous le joug de la domination étrangère, et, comme il arrive presque toujours après la chute d'un gouvernement dès longtemps établi, ceux qui avaient le plus aidé à la détruire furent les premiers à le regretter.

Un peuple supporte les horreurs d'une tyrannie nationale, mais il exècre la servitude étrangère, fût-elle douce et bienfaisante. Cette répulsion est un effet de l'amour de la patrie, qu'il ne faut pas confondre avec l'amour de la liberté. L'un, ce dernier, est un sentiment qui n'appartient qu'aux nations qui ont déjà acquis un certain degré de civilisation, et l'autre est commun à toutes les peuplades les plus sauvages. C'est un instinct providentiel qui attache l'homme au sol qui l'a vu naître pour éviter les migrations qui, en poussant tous les habitants de la terre sur les points du globe les plus favorisés par la nature, détruiraient l'ordre et l'harmonie établies par le Créateur. Partout où s'élève une motte de terre, où germe une plante propre à nourrir un individu, on voit surgir une hutte, s'abriter une famille ; partout où l'on trouve une tombe ou un berceau, là est une patrie.

La rigueur de l'hiver et la maladie de la reine forcèrent la famille royale de séjourner quelque temps à Parme, à Colorno, maison de plaisance royale. C'est de là que Charles Emmanuel écrivit au marquis de Vivalda, vice-roi de Sardaigne : « Annon-

cez ma prochaine arrivée aux Sardes, mes fidèles sujets ; dites-leur qu'étant toujours leur roi, je m'estime heureux d'aller vivre avec eux comme un tendre père avec ses enfants chéris. Ma présence ne devra inspirer aucune crainte sur les événements passés. »

À Florence, le grand duc Ferdinand III reçut le roi et toute sa famille avec les plus grandes marques de respect et d'affection. Il leur offrit pour demeure le Poggio impérial, cette splendide maison de plaisance des Médicis.

La duchesse d'Aoste, qui avait tous les instincts d'une grande artiste, visita les monuments de Florence avec autant d'empressement que d'enthousiasme. Elle paraissait avoir oublié tous ses malheurs dans ses longues heures d'extase devant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Phidias. Quant à Marie Clotilde et à Charles Emmanuel, ils se bornèrent à visiter dévotement les églises, ne prêtant aucune attention aux magnifiques toiles exposées à l'admiration des âmes intelligentes. Mais, ayant entendu parler d'une image merveilleuse de la Vierge à Arezzo, ils s'y rendirent. Ils prièrent longtemps devant la sainte effigie de la mère du Christ. Au moment de se détacher de ce pieux sanctuaire, Marie Clotilde ôta de son cou, pour le suspendre à celui de la Madone, un merveilleux petit cœur formé par un brillant rose d'une très grande rareté et qui lui venait d'une de ses tantes, fille de Louis XV. L'esprit de ces deux souverains était fermé à toutes les choses de la terre, ils ne s'ouvraient avec une naïveté enfantine qu'à ce qui se rapportait au ciel.

Non loins du palais habité par la famille royale de Sardaigne, un autre illustre exilé recevait aussi la généreuse hospitalité du grand duc Ferdinand.

Le pape Pie VI, âgé de quatre-vingt-deux ans, vivait retiré dans une chartreuse voisine. Le roi et la reine, oubliant leurs fatigues et leurs souffrances, allèrent se prosterner à ses pieds.

— Saint-Père, lui dit la pieuse Clotilde, aux pieds de Votre Sainteté j'oublie mes peines, et j'apprends à souffrir en voyant ce

qu'endure le chef de l'Église.

— Nous commençons à ressembler à notre divin modèle, répondit le pape, marchons courageusement sur ses traces.

— Saint-Père, dit le roi en tombant à genoux, je ne regrette pas le trône que j'ai perdu, je retrouve tout à vos pieds.

— Portons nos regards vers le ciel, mon fils, c'est là que nous attendent des couronnes que les hommes ne pourront nous ravir.

Les sages discours et les pieuses exhortations du saint vieillard furent utiles et doux à l'âme agitée du monarque, et d'une grande consolation au cœur fervent de Marie Clotilde, qui conserva toujours la mémoire de ce jour mémorable pour elle.

La santé ébranlée de Charles Emmanuel exigeait impérieusement le repos le plus absolu. L'air doux et pur des environs de la belle Florence où il se trouvait aurait hâté son rétablissement, mais l'horizon politique se voilait de sombres nuages. Un plus long séjour en terre-ferme aurait été imprudent et fatal. La reine faisait tous ses efforts pour le décider à s'embarquer pour la Sardaigne. Il résistait. Écoutons le récit qu'il fait lui-même de ces jours d'angoisse :

« Réduit à garder toujours la chambre et souvent le lit, j'étais si faible d'esprit et de corps, que je ne pouvais pourvoir à rien. La reine pensait à tout, mais que n'eut-elle pas à souffrir dans la crise où nous nous trouvions ! L'idée de me remettre en route et de m'embarquer dans l'état où je me sentais était pour moi un martyre, elle le savait, il lui en coûtait infiniment de m'attrister. Cependant, nous courions un tel danger à rester, qu'elle dut se contraindre et se résoudre à faire violence à mes inclinations pour me soustraire au péril. Il faut avoir connu toute la sensibilité de son cœur, pour apprécier tout ce que dans une telle alternative elle fit briller de douceur, de force d'âme et de vertu. »

Le 24 février 1799, la famille royale de Savoie s'embarqua dans le port de Livourne sur un gros bâtiment ragusain. Les personnes de sa suite firent voile sur trois autres navires. Le nombre de ces fidèles serviteurs était bien diminué. Une loi sévère contre

les émigrés mit le tarif à bien des dévouements. Presque toutes les personnes de service de la reine, sans en excepter même son confesseur, rentrèrent en Piémont. Il ne lui resta qu'une seule femme de chambre, mademoiselle Sterper, cette pauvre jeune sourde objet de la sollicitude de Marie Clotilde. Le roi gémit de l'abandon où elle se trouvait.

— Point d'abattement, répondit-elle, rien ne nous manque si Dieu est avec nous.

Un corsaire osa profiter d'une nuit obscure pour assaillir à coup de canon le bâtiment royal. L'effroi gagna tous les cœurs, la reine seule déploya une énergie singulière et qui rappelait que le sang de Henri IV coulait dans ses veines. Elle rassura tous les passagers par son courage et sa résignation. Il y avait, dans ce moment-là, du héros et de l'ange dans cette femme. Debout sur le pont, elle exhortait les matelots à faire leur devoir, les encourageait, les animait :

— Dieu peut tout, leur disait-elle, nous sommes tous ses enfants, il ne laisse pas périr ceux qui espèrent en lui avec confiance.

Après sept jours de navigation périlleuse, le débarquement s'effectua le trois de mars à Cagliari. C'était un dimanche. Le roi et la reine, sans avoir égard à leur état de souffrance, portèrent leurs premiers pas à la cathédrale où l'on chanta un *Te Deum* solennel.

De là, le cortège royal se rendit au palais à travers une foule immense qui faisait retentir l'air des plus vives acclamations.

Les Sardes accueillirent avec amour et respect leur malheureux monarque. En général, les insulaires sont sérieux et sensibles, et les Sardes, isolés de tout contact avec la civilisation du continent, ont conservé dans leur caractère sauvage et naïf tous les défauts et toutes les qualités des natures vierges. Fidèles observateurs de la foi jurée, ils ne connaissent pas les ruses mesquines qui cachent les petites passions de nos populations corrompues. En eux, tout est franc et grand, l'amour et la haine. L'insatiable soif

de la vengeance, cette justice primitive des nations barbares que les lois de la société ne protègent pas, est peut-être le reproche le plus sérieux qu'on puisse adresser à ce peuple si longtemps négligé, mais grand. On pense à l'ignorance dans laquelle le clergé et le gouvernement laissèrent languir cette population intelligente, faut-il s'étonner de ces torts ? Plus un peuple possède de facultés intellectuelles, plus on doit les développer à son avantage, car, lorsque l'intelligence manque d'aliment, cette faculté puissante et créatrice déroge de sa mission divine, et les passions les plus grossières profitent seuls de ce trop-plein de sève et de vie.

Les vices des Sardes ne sont donc qu'une conséquence du pouvoir arbitraire et abrutissant qui pesa longtemps sur eux. Libre de ses entraves, ce peuple serait un des plus intelligents et des plus actifs de l'Europe.

Le palais royal, véritable forteresse au front crénelé tout hérissé de tours menaçantes, avait bien plus l'air d'une prison que d'une demeure princière. Ses vastes appartements, dénués des objets les plus nécessaires, désolés et nus, frappèrent la reine d'une espèce de terreur. Elle pâlit, et la fierté du sang de Louis XIV l'emporta un instant sur l'humble résignation de la sainte. Et comme elle regardait avec un sombre étonnement ces murs délabrés que recouvrait à peine une vieille tapisserie en lambeaux :

— Hélas ! lui dit Charles Emmanuel, deviez-vous quitter les pompes de Versailles pour partager un jour l'exil avec moi ?

— Mon malheureux frère Louis XVI réservait l'échafaud à la fille des Césars, c'est Marie Antoinette qu'il faut plaindre, et pas moi qui suis avec mon époux et que saluent encore les acclamations d'un peuple fidèle.

Et la reine écoutait avec ravissement les cris enthousiastes de la foule accourue sous les fenêtres du palais.

— Vous êtes mon ange consolateur, le malheur ne peut vous abattre, vous êtes toujours au-dessus des circonstances.

— Non, reprit Marie Clotilde avec humilité, je suis une âme

lâche, trop attachée aux grandeurs de la terre. Dieu veut ce sacrifice de moi, et pourtant je murmure et je souffre.

Et la reine tomba assise dans un large fauteuil vermoulu dont les bras cassés craquaient sous son poids. Elle regarda autour d'elle avec découragement, mais quelques minutes de calme suffirent pour lui rendre sa sérénité habituelle. Levant alors ses yeux bleus et limpides vers le ciel, elle murmura :

— Mon Dieu ! se pourrait-il que je ne fusse pas satisfaite de ce que vous me donnez, comme si tout ne me venait pas de vous seul ! Merci, mon Dieu, je suis contente !<sup>1</sup>

Et Clotilde, se tournant vers le roi avec un ineffable sourire, ajouta en lui désignant une vaste terrasse sur laquelle donnait la pièce où ils se trouvaient :

— Allons admirer le luxe de la création, les merveilles de Dieu, les seuls dont on ne se lasse pas, et que les hommes ne peuvent nous ravir.

La vue que l'on découvre de cette terrasse est une des plus splendides dont on puisse jouir en Europe. Ce n'est point cette beauté féerique et voluptueuse qui enchante les yeux et qui enivre les sens qu'on éprouve à l'aspect du golfe de Naples, mais quelque chose de saisissant et profond, de religieux même. La nature est là, sauvage et sublime comme une page de la Genèse, comme un chant de Dante. C'est la poésie de l'exilé grandiose et mélancolique, cette mer si bleue qui fuit à l'horizon sans bornes, cet azur illimité qui se confond avec celui du ciel, c'est l'infini, mais l'infini qui parle dans son silence ; le bruit des flots est la voix solennelle de la nature, elle parle de Dieu à celui qui l'écoute ; le flux et le reflux roulent dans leurs vagues le nom éternel de Jéhovah, écrit dans le ciel par les sept constellations glorieuses et flamboyantes. Marie Clotilde entendit cette voix, elle joignit les mains, et ses pleurs se fondirent en prières, tandis que Charles regardait à ses pieds la ville de Cagliari toute illuminée se déroulant comme un ruban de feu sur les flancs du rocher où le

1. Paroles historiques de Marie Clotilde.

château royal surgit comme l'aire d'un aigle.

Les Cagliaritains avaient reçu avec enthousiasme le pâle héritier du grand nom de Charles Emmanuel le Magnanime. La ville était toute frissonnante de joie. L'on voyait scintiller la flamme à chaque croisée, elle s'étoilait de lumières comme le ciel. La brise embaumée et tiède du vent du midi effleura le front de Clotilde, qui soupira avec douceur :

— Voyez, dit-elle au roi, ces belles touffes de palmiers là-bas, que balance le souffle du soir, respirez le parfum des fleurs des orangers qui montent jusqu'à nous. Ces délices compensent largement de la privation des riches tentures de velours qui décoraient notre palais à Turin. Ici, Dieu seul a pris soin de décorer notre demeure, voyez comme tout est merveilleux et pur.

— Ne regretterez-vous pas ce qu'il vous a fallu abandonner ? ne vous lasserez-vous jamais des beautés qui vous ravissent aujourd'hui ?

— On se lasse bientôt d'admirer les merveilles créés par les hommes, elles sont bornées comme nos moyens, mais on ne se fatigue jamais de contempler celle de la nature, elles sont infinies comme la puissance de Dieu.

— Venez, dit le roi, retournez un instant aux choses de la terre, n'oubliez pas que voici l'heure à laquelle nous avons admis notre fière noblesse à l'honneur de vous baiser la main.

Charles Emmanuel se rendit presque aussitôt à la salle du trône, vaste pièce délabrée où se trouvaient déjà les princes de la famille royale, les autorités de Cagliari et les principaux personnages de la noblesse.

La douce affabilité de la reine lui gagna tous les cœurs. Il n'en fut pas ainsi de Marie Thérèse qui, hautaine et railleuse, ne sut pas assez dissimuler le sentiment de joyeuse ironie que lui inspira le costume suranné et excentrique des graves dames insulaires.

La popularité des princes tient à si peu de choses ! Elle vole sur une aile de papillon, un souffle l'effleure, un rien la détruit.

La nouvelle position de Charles Emmanuel en Sardaigne était

grave et solennelle. Plus habile, il aurait pu aspirer à la gloire si douce de législateur et de rédempteur d'une nation que l'incurie coupable de son père et de son grand-père avait laissée croupir dans l'ignorance et la barbarie où l'avait plongée la domination espagnole.

Sous la grande reine Eléonora d'Arborea, la Sardaigne avait, à une époque où presque toute l'Europe était encore barbare, des lueurs splendides de civilisation qui déjà alors servaient à éclairer l'avenir auquel ce peuple pourrait être appelé. Sous le gouvernement partiel de tous ses petits rois, le peuple sarde, malgré sa misère et son ignorance, n'en conserva pas moins un caractère national énergique et grandiose. Mais lorsque la main pesante de l'Espagne écrasa sa tête et la déflora de cette haute couronne de l'intelligence que Dieu mit sur le front de l'homme, et que l'absolutisme farouche et avilissant du système inquisitorial arrachait à l'humanité avec la libre pensée, quand l'Espagne, dis-je, eut tué lentement ce pays comme elle a tué tous les peuples attachés à sa glèbe, la Sardaigne monacalisée, ignorante et fanatique retomba dans la barbarie cruelle et corrompue des peuples esclaves. L'agriculture abandonnée rendit son terrain si fécond insalubre et aride ; la malaria, aidée par le paupérisme, dépeupla ses villes et une partie de ses plus riantes contrées ; la misère aigrit les populations ; l'espionnage imposé par un gouvernement immoral rendit les esprits défiants et soupçonneux ; le besoin d'obtenir une justice qu'on ne leur rendait pas inspira ces haines héréditaires qui se perpétuent encore de nos jours et qui ne sont qu'une conséquence des abus du pouvoir et de l'oppression ; quand la justice est égale pour tous, les citoyens remettent aux lois le soin de venger leurs querelles particulières, mais quand une classe est privée d'appui contre les usurpations de l'autre, elle a recours aux vengeances privées, sanglantes représailles, odieuses dans la suite des temps mais légitimes dans leur origine.

Le peuple sarde, avec ce sens exquis qui le distingue, appréciait sa fausse position et aspirait à un ordre de choses fait pour

le relever au niveau des autres peuples. Déjà les signes évidents d'inquiétude qu'il avait manifestés devaient révéler au roi les besoins qu'il avait à satisfaire. Mais Charles Emmanuel était un homme à idées étroites et bornées, il avait la vue courte en politique, et son intelligence myope n'apercevait rien au-delà du cercle tracé autour de lui. Parfois, il est vrai, quelques gouttes du vieux sang d'Emmanuel Philibert fermentait encore dans ses veines. Il relevait sa tête affaissée, et ce pauvre monarque pâle et languissant avait des éclairs de grandeur et d'énergie dont on l'aurait cru incapable.

Ainsi, à peine arrivé en Sardaigne, il se redressa avec orgueil, et, du sommet de son palais solitaire, il jeta un noble défi à cette France victorieuse qui venait de lui arracher ses États, en proclamant avec hauteur la nullité des actes auxquels la violence l'avait forcé d'apposer son seing à Turin.

Il fit cette déclaration solennelle que réclamaient de lui, comme un devoir sacré, l'honneur de sa personne, les intérêts de sa dynastie et ses rapports politiques avec les autres puissances.

« Je proteste hautement, disait-il, contre la violence qui m'a été faite pour m'arracher une renonciation à mes États de terre-ferme ; j'affirme, sur ma parole royale, d'avoir exactement rempli mes engagements avec la République française.

» Je déclare fausse toute imputation d'avoir eu des intelligences secrètes avec les ennemis de la France. Victime d'une agression imprévue, je n'ai consenti aux dures conditions que m'imposa la force, qu'en vue d'épargner à mes sujets fidèles de plus grandes calamités.

» Je signale à toutes les cours de l'Europe l'injuste conduite des généraux et des agents français, et je réclame mon rétablissement sur le trône de mes ancêtres. »

Protester ainsi, c'était déclarer la guerre à la France. En effet, les Français durent quitter la Sardaigne. Les ports du royaume furent ouverts aux Anglais. Les corsaires de Mahon eurent un libre accès dans les parages sardes. Le drapeau tricolore y fut

interdit.

Charles Emmanuel, dont les moyens pécuniaires étaient très bornés, ne pouvant subvenir aux frais de l'entretien de toute la famille royale, se hâta de distribuer à ses frères le gouvernement des villes sardes. Le duc d'Aoste fut nommé gouverneur de Cagliari et de Gallura, le duc de Montferrat de Sassari et Logodoro.

Le premier eut ensuite le duc de Genevois pour successeur et le second le comte de Maurienne.

Les Sardes, pleins d'enthousiasme pour le roi que ses malheurs rendaient grand à leurs yeux, voulurent, par un sentiment noble et délicat, associer les serviteurs qui l'avaient suivi à tous les bénéfices de leurs privilèges. Les Stamenti (*les Cortès*), relâchant quelque chose du droit qui réservait les emplois aux insulaires, dirent au roi qu'il pouvait y nommer ses sujets de terre-ferme.

Le comte de Chialembert fut un des principaux ministres, et le comte de Maistre régent de la chancellerie royale.

Cette fraternité établissait des liens de famille entre le roi banni et le peuple affectueux. Écouter avec sa conscience la voix de ce peuple, l'interroger sur ce qu'il attendait de lui, tel était l'austère de voir de Charles Emmanuel, ce qu'il crut faire et ce qu'il ne fit pas. Il n'apporta que des palliatifs à des maux qui demandaient des remèdes énergiques.

Sensible et généreux, il fit publier un indult, qu'il étendit aux crimes de désertion, de vol et d'assassinat, mais il ne songea pas à prévenir ces crimes à venir en détruisant, autant qu'il était en lui, les causes qui les produisaient, c'est-à-dire en établissant une égale justice pour toutes les classes, en prévenant la misère, en honorant et en protégeant le travail et l'industrie, et en répandant les lumières qui, en éclairant le peuple sur ses devoirs, peuvent seules le moraliser.

Les gens mal intentionnés et de mauvaise foi ont souvent attribué au progrès des lumières le malaise général qui depuis un demi-siècle agite l'Europe. Aucune émeute n'a soulevé le pavé

de Paris sans que les accusations les plus virulentes n'aient pas jeté l'insulte au progrès saint et utile, comme tout ce qui vient de Dieu.

Ne serait-il pas plus logique de reconnaître que cet état permanent d'irritation et de malaise dérive d'abord des besoins et des moyens qu'on ne sait pas équilibrer, et surtout de cet inquiet désir des nationalités tronquées qui tendent à se rejoindre, à se constituer ?

Les lumières ont pu dévoiler leurs droits aux nations, mais elles leur enseignent les moyens de les conquérir par la seule force de la raison. Vouloir qu'elles répondent des excès commis sous leur ombre, c'est aussi absurde que d'accuser le soleil des crimes qu'il éclaire.

Le roi s'occupait, mais faiblement, des améliorations qu'exigeait la Sardaigne et que les habitants attendaient de lui. Leurs aspirations aux idées nouvelles l'effrayèrent. La noblesse et le clergé lui représentèrent qu'il était urgent de comprimer les audacieuses prétentions des novateurs qui surgissaient dans l'île. Le roi ne tarda pas à sévir avec rigueur contre toute manifestation tendant à approuver ou à partager le système français. Ayant appris que quelques dîmes essayaient des retards, et en ayant fait constater les droits, il ordonna qu'elles fussent payées avec régularité et fit punir les réfractaires.

Le clergé ne fut jamais aussi influent en Sardaigne que pendant le court séjour de Charles Emmanuel et Marie Clotilde. S'il y avait quelque chose de touchant et de naïf à voir ces deux souverains, victimes de tant de revers, assister dévotement tous les dimanches aux leçons de catéchisme au milieu des enfants des pauvres, c'était de leur part un acte d'intolérance d'y obliger tout le monde ! La simplicité de cœur est la plus grande des vertus quand on la possède, vouloir l'imposer c'est mener à l'hypocrisie, le plus abject des vices.

La religion catholique, si simple et si divine, n'a pas besoin de s'entourer de persécutions pour gagner les cœurs, elle n'a qu'à

laisser entendre la voix de ses grands apôtres. Ganganelli et Massillon furent les plus doux et les plus tolérants des hommes.

Le roi, par un acte de justice digne des princes de sa Maison, refusa de rendre aux classes privilégiées une partie de leurs prérogatives. Il fit plus, il supprima les exceptions des droits de douane dont jouissaient la noblesse et le clergé, ce qui diminuait une des branches considérables des revenus de l'État.

Les procédures criminelles essayaient des lenteurs nuisibles à l'action de la justice. Il y fut pourvu par de nouveaux règlements, mais ces mesures n'étaient pas assez efficaces. Elles étaient loin de remplir les espérances qu'avaient osé concevoir les Sardes, aussi de nouveaux troubles ne tardèrent pas à éclater dans le Nord de l'île.

Vers cette époque, le roi perdit son frère, le duc de Montferrat. Cette perte si douloureuse fut suivie de la mort du jeune fils du duc d'Aoste, héritier présomptif de la couronne. Cet enfant d'une beauté idéale la veille encore reposait sur les genoux de sa mère. La duchesse d'Aoste aimait ses enfants avec fureur. Extrême dans toutes ses passions, elle avait les instincts d'une lionne : amour, haine, jalousie, douleur, tout s'exprimait en elle par des rugissements. Assise sur un balcon qui dominait la mer, la veille encore de ce jour fatal, Marie Thérèse caressait le front de son fils avec sa petite main si mignonne et si parfaite qu'elle fit toujours l'admiration du plus grand sculpteur moderne.

— Le front de cet enfant brûle, dit-elle d'une voix pleine d'angoisse en se tournant vers le marquis de Vilhermosa, son grand écuyer.

— Jamais les yeux de Son Altesse ne m'ont paru plus beaux, plus vifs...

— La fièvre donne aux regards des enfants un éclat merveilleux, ils ont déjà des flammes comme au ciel.

Le marquis prit la main du petit prince, fit un signe rassurant et reprit :

— Un peu de malaise passager. Demain il n'y paraîtra plus.

— Dieu le fasse ! fit la mère avec inquiétude.

Et sa main convulsive caressait avec crainte les belles boucles blondes qui flottaient sur les épaules et sur le front de son fils qui semblait s'assoupir sur ses genoux.

— Touchez, dit-elle tout à coup au marquis, son front brûle ! Ah ! j'ai des frissons de terreur.

— Le médecin, que dit-il ?

— Rien, je viens de nouveau de le faire appeler.

— Par pitié, Altesse, attendez son arrivée et tranquillisez-vous...

L'enfant rouvrit les yeux.

— J'ai froid, dit-il à sa mère.

— Froid ! et son front est perlé de sueur.

Le médecin demandé fut introduit sur le balcon même, car le petit malade, par un de ces caprices propres aux enfants souffrants, refusait de quitter la place où il se trouvait.

L'homme de l'art examina le prince attentivement.

— Une légère fièvre, dit-il. Il serait bon que Son Altesse se mît au lit, mais ce n'est qu'une indisposition très légère.

— Ah ! fit la duchesse d'une voix rauque, les mères ont des pressentiments, Dieu leur fait aspirer le danger afin qu'elles le signalent !

Et elle pressa son fils avec désespoir contre son cœur.

— Maman, dit l'enfant qui avait entendu l'ordre du médecin, maman, je ne veux pas me coucher.

— Il faut obéir au docteur, tu le sais, dit-elle avec une suave expression de tendresse.

— Non, je veux rester ici.

Et l'enfant se cramponna plus fort au cou de sa mère.

— Cher petit, ses mains me brûlent comme un fer chaud, voyez comme il pâlit.

— Altesse, reprit le docteur alarmé des changements qui s'opéraient sur ce visage enfantin, si rose encore une heure auparavant, il est urgent que le prince se retire.

— Entends-tu ? mon ange, dit la duchesse.

— Non, fit l'enfant mutin.

— Mais pourquoi cet entêtement ? reprit le duc d'Aoste accouru près de son fils.

— Parce que je ne veux pas quitter maman, s'écria l'enfant en éclatant en sanglots.

Marie Thérèse le prit dans ses bras, l'embrassa avec délire et le transporta elle-même dans sa chambre. Elle ne permit à aucune femme de toucher son fils. Elle le déshabilla elle-même, et au moment de le mettre au lit elle aperçut avec terreur que les bras et les jambes de l'enfant étaient marbrés de taches rouges et violacées. Elle fit un cri rauque, et se tournant vers le médecin :

— Voyez, dit-elle toute pâle et glacée d'effroi.

Le médecin recula avec épouvante.

— Mon Dieu ! dit-il en passant la main sur ses yeux, Son Altesse a la petite vérole !

Marie Thérèse bondit avec fureur, puis elle vint tomber agenouillée au chevet du lit de son fils qui semblait dormir.

— Maman, où êtes-vous ? fit l'enfant sans ouvrir les yeux et en cherchant avec sa petite main la main de sa mère.

— Ici, près de toi toujours, fit la mère en étouffant ses larmes et en tâchant de sourire à l'enfant pour ne pas l'effrayer.

— Que vous êtes belle, dit-il, que je vous aime, maman ; je ne souffre plus lorsque vous êtes là.

— Pauvre enfant, dit sa mère en le couvrant de baisers.

— Maman, dit-il à demi-voix, pourquoi ne retournons-nous pas à Turin, dans notre beau jardin ? J'ai mal ici, j'étouffe !

Et la respiration du petit prince, haletante et gênée, secouait violemment sa poitrine ; on aurait dit qu'il râlait.

Il était dix heures du soir. Le médecin lui prodiguait en vain tous les secours que l'art enseigne en pareil cas. L'air frais du soir avait fait rentrer l'éruption prête à se déclarer. Le sang était monté à la tête, et l'enfant se mourait d'une prompte congestion cérébrale.

Marie Thérèse était muette, anéantie, comme foudroyée. Elle tenait la main de son enfant. Elle ne pleurait pas, mais tout son corps tremblait, tel un roseau agité par le vent.

Depuis une heure, l'enfant ne parlait lus. Le duc d'Aoste pleurait dans un coin de la chambre, voilant son visage avec ses deux mains. Cet enfant que la mort allait enlever, c'était plus que son fils, c'était l'héritier de sa Maison, le seul espoir de l'avenir de la monarchie.

— Maman, dit tout à coup l'enfant, pourquoi me laissez-vous ici ? Que de fêtes on vous fait à Turin, que vous êtes heureuse ! Seul, je ne suis pas auprès de vous.

— Mais tu viendras, dit la mère.

— Non, vous êtes reine, et je serai mort !

Et l'enfant referma ses yeux vitrés pour ne plus les ouvrir.

À minuit, on courut au palais royal éveiller le roi pour le prévenir que le jeune héritier de sa dynastie se mourait. Charles Emmanuel se leva, et suivi par Marie Clotilde il se rendit chez son frère. Au moment où il entra dans la chambre, l'enfant expirait. La reine courut embrasser la duchesse dont les yeux étaient secs et hagards.

— Mon fils ! disait-elle avec des hurlements, rendez-moi mon fils !

— Ma sœur, Dieu vous l'avait donné, Dieu vous l'ôte, soumettez-vous à sa volonté.

— Ah ! fit la duchesse, vous n'avez jamais été mère, vous qui me parlez ainsi !

Et l'infortunée tomba raide et comme morte sur le pavé. On la releva le front tout sanglant mais toujours insensible et glacée.

Le roi et sa femme demeurèrent tout le reste de la nuit auprès de ce malheureux père, tâchant de le consoler par tout ce que la religion et la tendresse ont de plus doux. Quant à la duchesse, d'atroces convulsions secouaient son corps, et pendant plusieurs jours on craignit pour sa vie.

Bien des événements vinrent ensuite pallier les douleurs de

Marie Thérèse, mais la mort de son fils avait laissé dans ce cœur de mère une blessure que rien ne put souder. Trente ans après, on la voyait, au moindre souvenir qui lui rappelait cet accident fatal, pâlir et trembler jusqu'à tomber évanouie.

Tandis que tant de malheurs privés ajoutaient aux infortunes de la famille royale, jetons un coup d'œil rapide sur les événements qui se succédaient en Piémont.

Le gouvernement provisoire que nous avons vu établi était à la merci du général républicain qui commandait à Turin, ce qui aigrissait tous les membres. Quelques-uns avaient cru de bonne foi que la France n'avait en vue que l'indépendance et la liberté du Piémont. En se voyant trompés dans leur attente, leur mécontentement fit place à une sourde rancune que le temps même ne put détruire du cœur de ces hommes de fer, simples et fiers comme ces Romains dont ils sont peut-être descendus.

Il ne restait plus d'espoir dans les négociations pour la paix. Le congrès de Rastadt venait de se dissoudre. La Russie, l'Autriche, la Grande-Bretagne, les Deux-Siciles, la Porte Ottomane formaient la plus redoutable coalition contre la France. Un moment, le génie de cette grande nation détourna la face et les armées austro-russes triomphèrent des soldats républicains. Scherer fut battu par Kray à Legnago, à Rocco, à Vérone. Moreau, qui s'était chargé d'opérer la retraite de l'armée française, fut défait par Suwaroff à Cassano. Le général Joubert fut tué à la bataille de Novi, et le sceptre de l'Italie était prêt à passer des mains de la France dans celle de ses nouveaux oppresseurs, qui ne tardèrent pas à se rendre maîtres des places fortes de la Lombardie et du Piémont.

Les provinces du Montferrat et de Mondovi s'agitèrent contre le gouvernement français. L'exil avait rendu sa popularité à Charles Emmanuel. De la pitié à l'enthousiasme, il n'y a qu'un degré, et souvent l'absence est aussi favorable à la cause des rois qu'à celle des amants. La fidélité devient une religion, elle a ses martyrs et ses héros, car il faut toujours à l'homme l'exaltation de sa

fantaisie dans l'accomplissement des vertus les plus simples et les plus sacrées.

Les places de Mondovi et de Ceva furent arrachées aux républicains, la route de Tende fermée à l'armée française en retraite. Mais, dans ces dernières provinces, la haine inspirée par les coalisés était telle, que les malheureux Russes et les pauvres Autrichiens ne pouvaient s'aventurer seuls dans les campagnes ou dans les endroits écartés ; ils étaient impitoyablement massacrés.

Un fait isolé pris entre mille pour prouver la haine féroce et l'exécration que les montagnards des Alpes maritimes portaient aux Austro-Russes. Une escouade de dix tirailleurs s'était avancée à fourrager dans les environs de Lantosca. Pressés par la faim, ils pénétrèrent dans une maison isolée. Il était près de quatre heures du soir. Les hommes étaient aux champs et les femmes assises dans une salle basse étaient occupées à des travaux de ménage. À l'aspect des soldats étrangers, les jeunes filles éperdues se réfugièrent dans la cachette la plus secrète de leur habitation, et la vieille mère toute tremblante se hâta de leur servir le vin et les provisions qu'elle avait. Ils se jetèrent avec avidité sur les aliments, puis ces misérables commencèrent à maltraiter la pauvre femme et à fureter tous les recoins de la chétive demeure pour retrouver les jeunes filles qu'ils avaient aperçues. La mère tremblait et priait tout bas, espérant que son mari, qu'elle avait fait prévenir par son plus jeune enfant, ne tarderait pas à venir. Mais les dernières portes allaient être enfoncées, et les pauvres jeunes filles tremblantes se tenaient embrassées et immobiles en priant tout bas la Sainte Vierge de leur venir en aide.

Déjà un de ces misérables s'était armé d'un pieu, dont il tâchait d'enfoncer la porte, en guise de levier, lorsque le père, beau vieillard à l'air grave, parut dans la chambre, suivi par ses six fils. Les soldats s'arrêtèrent surpris à leur aspect.

— Femme, dit le grand vieillard avec calme, as-tu servi notre meilleur vin à ces braves gens ?

La femme regarda son mari avec stupeur. Les jeunes garçons frémirent, mais un geste de leur père les contint.

— Il ne sera pas dit, ajouta-t-il, que les soldats de l'Empereur soient venus chez moi sans s'asseoir à ma table.

Et lui-même donna la clef de la cave à l'un de ses fils en lui ordonnant d'apporter les bouteilles en réserve.

En un instant le couvert fut dressé dans la cuisine, située au rez-de-chaussée. Toutes les provisions cachées y furent étalées : jambons succulents, fromages gras des montagnes et le vin parfumé et capiteux de ces riches vignobles, tout fut prodigué aux Austro-Russes étonnés d'un accueil aussi inattendu. Le grand vieillard s'était assis avec eux, ses six fils et sa femme debout autour de la table versaient à boire à la ronde. La pauvre femme s'alarmait en voyant son mari engloutir avec une avidité convulsive de larges rasades d'un bellet pétillant. Elle osa lui donner tout bas quelques conseils timides, mais il lui jeta un coup d'œil plein d'une si féroce expression, que la pauvre femme frissonna et se signa avec terreur, car elle pressentait quelque chose d'épouvantable. Les six garçons étaient mornes et sombres, leurs mains tremblaient chaque fois qu'ils remplissaient les verres de leurs hôtes, et ils les remplissaient souvent.

Le père était facétieux et d'humeur joyeuse. Les propos les plus gaillards assaisonnaient chaque rasade. Petit à petit, l'ivresse alourdit ces hommes peu habitués aux vins capiteux des contrées méridionales. Le vieillard épiait avec avidité les progrès de l'ivresse et du sommeil. Impitoyable dans sa brutale prodigalité, lui-même portait la coupe aux lèvres déjà fermées de ses hôtes somnolents. Mais lorsqu'il les vit tomber un à un endormis sur la table, il se leva, croisa ses bras sur sa poitrine et regarda avec une joie atroce et haineuse ces hommes dont la tête s'appuyait à côté de leurs coupes renversées ou qui gisaient étendus sur le carreau.

Il resta ainsi longtemps, immobile et silencieux, debout au milieu de ses six fils concentrés et sombres comme lui. Tout à coup il souleva la tête du soldat qui se trouvait le plus près de lui,

la tête retomba lourdement sur la table et le soldat ne s'éveilla pas. Ses fils imitèrent son exemple, et chacun de ces malheureux fut trouvé dans le même état complet d'ivresse et d'abrutissement. Alors le vieillard sortit de la chambre d'un pas grave et solennel, suivi de ses six fils. La mère les regarda avec terreur sans oser les interroger. Ils marchèrent vers l'étable. Le père saisit la hache, chacun des fils chercha un instrument tranchant : qui s'empara d'une faucille et qui s'arma d'un coutelas.

La mère, qui était restée à prier, en les voyant rentrer ainsi comprit tout et ne put crier ; elle ferma les yeux avec terreur. Le père s'avança d'un pas ferme vers le premier soldat qui se trouva à sa portée, et, d'un coup vigoureux de sa large hache, il abattit la tête.

— Ainsi périssent, dit-il, tous les ennemis et les oppresseurs de mon pays !

Et, d'un autre revers de son arme acérée, une seconde tête roula détachée de son tronc. Ses six fils imitaient cette sanglante boucherie, et, avant que le sommeil eût rouvert les yeux des victimes, dix cadavres sanglants étaient étendus à leurs pieds.

— Femme, dit-il à sa pauvre compagne terrifiée et qui s'était laissée tomber sur ses genoux presque morte d'horreur et d'effroi, femme, la besogne est finie, il va falloir nous aider.

Elle s'avança comme hébétée, ses yeux étaient fixes et ses dents claquaient.

— Prends ce sac, dit-il en lui désignant un énorme sac de toile qui servait à serrer les olives.

La femme obéit et apporta à son mari l'objet qu'il avait demandé.

— Ouvre-le, dit-il.

Et, prenant par ses beaux cheveux blonds la tête sanglante d'un jeune Tyrolien, il la jeta au fond du sac.

La femme détourna la face, mais lui, toujours impassible et sérieux, fit ainsi sa hideuse moisson, prenant une à une les têtes tronquées et encore palpitantes, et les enfonçant les unes sur les

autres dans son horrible besace. Ses fils le regardaient faire.

— Prenez-en un chacun et marchons, dit-il en posant sa charge sanglante sur ses épaules, la rivière n'est pas loin d'ici.

Les dix cadavres furent jetés dans les eaux. Cette aventure, longtemps ignorée, n'eut aucune suite funeste pour les meurtriers. Au reste, ces assassinats étaient regardés comme de justes représailles par les gens de la campagne, et les autorités locales, loin de punir de tels actes, les approuvaient. Le patriotisme justifie jusqu'aux barbaries.

Aux approches des coalisés, le général Grouchy et le commissaire français Musset abandonnèrent la capitale du Piémont, emmenant en otage les personnages les plus marquants.

Les membres du gouvernement provisoire s'enfuirent en France par la route de Fénestrelles. Suwaroff se fit précéder d'un manifeste par lequel il appelait les Piémontais à unir leurs efforts à ceux des Austro-Russes.

« Nous venons, disait-il, au nom de votre souverain légitime, pour le replacer sur l'antique trône de ses pères. Nous venons pour faire triompher la religion, pour briser le joug que vous ont imposé vos oppresseurs, pour étouffer ces doctrines pernicieuses à l'aide desquelles ils corrompent les cœurs. Nous connaissons votre amour et votre fidélité pour cette noble Maison de Savoie qui vous a gouvernés huit siècles avec tant de gloire. Armez-vous pour sa cause, à laquelle votre bonheur est attaché. »

Tel était le style de ce soldat à demi-sauvage. Plus tard, les victoires de Bonaparte firent plier cet orgueil indompté, mais il faut avouer que rappeler aux Piémontais leur antique dévouement pour leur prince était une manœuvre habile de la part du général russe. Elle contribua puissamment à ses succès et lui livra sans défiance une partie de la population.

À peine Wukassowitch eut-il dirigé quelques obus sur les maisons de la porte de Pô, que les Turinois prirent les armes contre les républicains, qui se retirèrent dans la citadelle. La ville fut ouverte aux alliés.

Des bandes de Lombards indisciplinés précédèrent les Austro-Russes, excitant le peuple à se soulever en masse contre les Français.

Les réactions sont impitoyables dans leurs fureurs, il n'y a pas un parti, tout pur qu'il soit, qui n'ait ses pages hideuses de sang et de cruautés ; toute lumière a son ombre, le côté sombre est toujours à côté du point lumineux.

Des actes inouïs de vengeance et d'atrocités furent exercés contre tous les partisans de la France, des incarcérations arbitraires, des exécutions sanglantes, tels étaient les coupables excès dont le parti des coalisés se souillait aux yeux des gens de bien. Le peuple, un instant séduit par le prestige de ses sentiments pour ses vieux rois, s'aperçut de son erreur. Les ressentiments particuliers faisaient dresser les gibets que Charles Emmanuel eût repoussés avec horreur s'il avait pu les connaître du fond de son exil.

L'anarchie la plus complète désola bientôt ces malheureuses contrées. La haine aigrissait tous les cœurs, les partis contraires s'accusaient mutuellement des désastres publics, et loin de chercher à s'entendre, augmentaient par leurs désordres les troubles qui divisaient la nation.

À Carmagnole, on massacra tous les républicains. Les partisans de ceux-ci, réfugiés à Pignerol, vinrent fondre sur Carmagnole dont les maisons furent incendiées et les prêtres mis à mort comme instigateurs de ces désordres.

Parmi ces scènes déplorables, tandis que tant de malheurs devaient accabler les esprits, l'imposture et le fanatisme savaient encore déployer leurs artifices pour exploiter la crédulité humaine. L'homme, avant tout, a besoin d'être trompé, et il sera toujours la dupe et la victime des audacieux imposteurs qui voudront le séduire. Un certain Branda, officier en retraite de l'Autriche, s'était mis à la tête d'une bande armée de misérables, vil ramas des classes les plus abjectes qui monte des plus bas lieux à chaque commotion sociale comme l'écume au bord du

vase en ébullition.

Ce Branda s'était d'abord borné à parcourir les provinces de Novare et de Verceil qui s'étaient soulevées à sa voix. Le nombre de ses partisans croissait sur ses pas ; chaque jour de nouvelles recrues, sorties des lieux infâmes, venaient augmenter ses sectaires, auxquels il avait donné le nom de bandes chrétiennes. C'est ainsi qu'il s'avança vers les terres du Canavesan. Son premier soin, en arrivant dans un pays, était d'abattre l'arbre de la liberté et d'élever à sa place une croix au pied de laquelle il se prosternait et priait longtemps, entouré de tout son monde. La religion n'était qu'un prétexte dont il tâchait de couvrir ses infâmes turpitudes. Ces fanatiques, abusant des choses les plus sacrées, ne manquaient jamais d'aller ensuite recevoir la communion. Quelquefois, au sortir des orgies les plus révoltantes, ivres de vin et de débauches, on les voyait profaner les églises, dans lesquelles ils s'adonnaient à toute sorte d'abominations. Branda lui-même versait à boire à ses hideux compagnons, il mêlait les prières aux chants les plus obscènes. Puis, après ces scènes dégoûtantes, il s'informait du nom des Jacobins, dont il faisait piller les maisons, violer les femmes, qu'on massacrait ensuite avec des raffinements inouïs de tortures et de cruautés. Deux capucins lui servaient de secrétaires ; des prêtres et des moines l'accompagnaient, d'une main armés de piques ou de fourches, et de l'autre portant le crucifix.

La terreur régnait dans toute la province. Ils s'étaient établis aux bords du Pô, non loin de Chivas, et personne ne pouvait traverser le fleuve sans être soumis à une contribution.

Les vexations s'étendaient à tous les pays environnants. Des impôts étaient levés, tantôt sur un village, tantôt sur un autre. Les particuliers étaient mis à contribution, les femmes devaient racheter leur honneur, les hommes leur vie, par de l'argent. Des enfants, des vieillards furent mis à mort, des malades saisis et longuement torturés. Les moyens dont cet homme se servait pour fanatiser ces masses féroces témoignent de son astuce et de leur

ignorance.

Il s'était donné pour un élu de Dieu !

— Armés de seules piques, leur disait-il, nous irons conquérir la France, car Dieu livre cette terre impie à ses fidèles. Nouvelle Jéricho, les murs de Paris s'écrouleront aux accents de nos voix.

Et ces misérables croyaient marcher à la conquête de la France !

Il était parvenu à leur persuader que Jésus-Christ lui apparaissait tous les matins. Quelquefois il se retirait à l'écart, feignant d'avoir des entretiens avec la Madone et avec les saints. Les prêtres qui l'accompagnaient applaudissaient à ces paroles. C'était toujours au nom du Christ qu'il levait un impôt ou ordonnait un assassinat : atroce profanation des noms les plus saints.

Enfin le bruit de ces énormités parvint jusqu'aux généraux autrichiens et russes, qui envoyèrent des troupes contre lui. Branda alors se réfugia à Novare, croyant trouver un appui dans l'archevêque, qui le repoussa avec horreur et le fit poursuivre. La bande chrétienne se dispersa et leur misérable chef se sauva à Milan, où il fut arrêté et traduit en prison.

Turin, au moment de l'armée des coalisés, avait été en proie aux scènes les plus animées et les plus sanglantes. Avec les armées alliées, comme nous l'avons dit, s'étaient introduites dans la ville des masses d'hommes vivant de meurtres et de rapines. Ces misérables, pour cacher leurs desseins, usurpaient le nom de la plus sainte des causes, celle de la Maison de Savoie. Ils se précipitèrent dans la ville en poussant des cris affreux. Un certain Derossi marchait à leur tête, l'épée nue à la main, les excitant et les guidant à travers les rues :

— Vive le roi ! mort aux Jacobins !

Tel était le cri sinistre qui précédait leurs exécutions meurtrières. Des cadavres gisant dans des mares de sang jonchaient les rues qu'ils traversaient. Les palais des marquis Ferrero et Miroglio furent saccagés. Ils tiraient aux fenêtres les curieux assez imprudents qu'attiraient leurs clameurs. La ville consternée s'at-

tendait à être livrée au pillage.

Heureusement, l'entrée de Suwaroff rétablit l'ordre et dissipa les bandes de ces forcenés.

Les premiers pas du général russe se dirigèrent vers l'église métropolitaine de Saint-Jean, où l'archevêque de Turin chanta un *Te Deum* en action de grâces pour la délivrance de ces républicains que, quelques jours auparavant, on avait regardés comme des sauveurs !

L'archevêque émana une pastorale dans laquelle il comparait Suwaroff à Cyrus ! Dans son enthousiasme pour les vainqueurs, le clergé laissa vendre de petites images bénies où la Russie, l'Autriche et la Turquie étaient représentées avec les attributs de la Sainte-Trinité ! Devant de telles aberrations de nos pères, osons-nous encore accuser notre siècle d'avoir dégénéré ? Il est utile de rappeler ces souvenirs à nos détracteurs. En lisant attentivement l'histoire, loin de déclamer contre la corruption présente, on est tenté de dire avec un poète :

Les enfants d'aujourd'hui valent mieux que leurs pères.

L'occupation de Turin par les coalisés fut la pomme de Pandore jetée entre les dieux de ces Olympes modernes appelées les cours d'Autriche et de Russie.

Fidèle à son système de domination en Italie, l'Autriche voulait faire planer l'aigle impériale sur la capitale du Piémont, mais Suwaroff, qui avait le secret de la politique habile de son cabinet tendant à s'opposer au trop grand développement de son orgueilleuse rivale, se hâta d'inviter le comte de Saint-André à prendre possession de Turin au nom du roi de Sardaigne, et il chargea son aide de camp, le comte de Giffenga, de porter à Cagliari la nouvelle de ses succès en faisant, au nom de Paul I<sup>er</sup>, l'invitation à Charles Emmanuel de rentrer dans ses États de terre-ferme.

L'infortuné Charles, dont les souffrances n'avaient fait qu'augmenter depuis son exil, reçut avec transport une nouvelle qui le berçait de l'espérance d'être réintégré dans l'héritage de ses

pères. Il confia le gouvernement de la Sardaigne au duc de Genevois, avec le titre de vice-roi.

Le comte de Maurienne fut nommé gouverneur de Sassari et lieutenant de la province septentrionale que les réfugiés politiques établis en Corse ne cessaient d'agiter. Charles Emmanuel, la reine, le duc d'Aoste et sa famille firent voile de Cagliari à Livourne.

Debout sur le tillac et les yeux fixés sur la terre qu'elle abandonnait, Marie Thérèse pleurait. Six mois auparavant, elle était arrivée bannie dans cette île qu'elle quittait aujourd'hui peut-être pour un trône, et pourtant alors elle souriait, et des larmes brûlantes et corrosives sillonnaient à présent son visage pâli. Hélas ! c'est que la pauvre mère laissait sur cette terre la meilleure partie d'elle-même, son fils, qui n'était plus là assis sur ses genoux comme autrefois.

Charles Emmanuel demeura huit mois à Florence au Poggio impérial. Dans cet intervalle, les républicains faisaient leurs derniers efforts pour sauver Coni, et les Autrichiens pour s'en emparer. On se battit sans relâche tout l'automne sur une ligne immense, à Ceva, à Mondovi, à Fossan, à Savillan, à Pignerol, à Rivoli, à Domo d'Ossola, au Simplon, au Saint-Bernard, avec le courage le plus opiniâtre. Les talents militaires se livraient une lutte gigantesque et se disputaient pas à pas un terrain consacré par la gloire. La victoire de Genola (4 novembre 1799) livra la place assiégée à Mélas qui en recueillit tout l'honneur. Suwaroff avait conduit ses Russes en Suisse, où le génie de Massena s'apprêtait à foudroyer ses lauriers factices.

La croix blanche de Savoie flottait des rives du Tessin au sommet des Alpes. Le Piémont était administré par un conseil de régence qui devait correspondre avec Charles Emmanuel et qui, sans tenir compte des nouveaux besoins du pays et des droits acquis par la nation dans cette crise climatérique qu'elle venait de traverser, eut le tort grave de rétablir toutes les anciennes lois, comme s'il était possible d'effacer de l'existence d'un peuple la

jouissance d'une faculté ajoutée à ses facultés anciennes. Cette erreur impolitique dépopularisa la cause de Charles Emmanuel. On avait désiré son retour, on craignait sa présence. Le comte de Saint-André rappela tous les militaires sous le drapeau du roi, mais peu répondirent à cet appel, tant il est vrai qu'une faute en politique perd le parti qu'elle voulait trop servir.

Les triomphes des Austro-Sardes avaient été rapides, ils furent éphémères. La mésintelligence qui s'était d'abord glissée entre les cours d'Autriche et de Russie finit par les aigrir tout à fait. Paul I<sup>er</sup>, offensé de ce que l'archiduc Charles avait laissé le flanc de son armée dégarni au lieu de le soutenir contre Massena à Zurich, le rappela.

Le 18 brumaire vint en même temps changer la face des événements qui se préparaient en Europe. Déjà on pressentait, à l'ébranlement du sol sous les pas du Premier Consul, l'homme prédestiné qui allait transformer les destinées du monde. Bonaparte tourna les yeux vers l'Italie qui se débattait sous les fers de ses nouveaux vainqueurs. Reconquérir cette patrie des grands hommes qui fut la sienne, tel fut le plan qu'il osa concevoir et exécuter en moins de quarante jours.

Je ne parlerai pas de ce fabuleux passage du Saint-Bernard qui devait être couronné par la bataille de Marengo ! victoire qui livra en un jour l'Italie à la France. Les résultats de cette grande journée et les détails de cette bataille nous emporteraient trop loin des bornes de notre récit.

Mélas, qui s'était hâté d'abandonner le champ de bataille et de se réfugier à Alexandrie, signa dans la nuit même une convention par laquelle il évacuait le Piémont, la Ligurie, le duché de Parme et le Milanais.

La consternation des partisans des coalisés fut extrême en apprenant les succès rapides et éclatants des Français. Mais aussi, le courage abattu des patriotes se ranima au souffle de la victoire qui agitait dans les airs, au-dessus des villes du Piémont, le drapeau tricolore, glorieuse oriflamme de la liberté. L'enthousiasme

pour la France se changeait en fanatisme ardent. Bonaparte confia le commandement de l'armée d'Italie à Massena et l'administration du Piémont au général Jourdan. Par le traité de Lunéville (2 décembre 1800), l'Autriche borna son influence sur l'Italie à l'Adige, qu'elle reconnut pour sa limite.

Ces événements avaient bien vite fait évanouir les espérances de Charles Emmanuel, qui attendait le succès de sa cause de la Russie. Lorsque Paul I<sup>er</sup> fut enlevé par une mort violente (13 mars 1800), son successeur Alexandre, en traitant avec la France, « établit que les deux gouvernements se concerteraient pour les indemnités à fixer en Italie, et qu'ils s'occuperaient à l'amiable des intérêts du roi de Sardaigne. »

## Chapitre VII

Des négociations s'ouvrirent dans cette vue, mais d'un côté le Premier Consul ne voulait pas se dessaisir du Piémont, de l'autre Charles Emmanuel ne voyait pas de garantie pour lui s'il se plaçait hors des États qui lui venaient de ses aïeux. D'ailleurs l'infortune avait aigri ses ressentiments contre la France, et, placé en dehors par l'éloignement des besoins politiques de son peuple, ses opinions s'étaient concentrées en lui seul ; la cause du roi absorbait celle du souverain : funeste effet de la solitude et de l'abandon, qui commence par briser le cœur et finit par le pétrifier ! Oh ! n'accusez jamais ceux que l'isolement a fait mauvais ; plaignez-les, car ils ont épuisé goutte à goutte dans leurs larmes cachées tous les bons instincts qu'ils avaient reçus de Dieu ; le parfum s'exhale par les fissures du vase.

Charles Emmanuel repoussa donc obstinément toutes les avances qui lui furent faites par le Premier Consul. Si le roi de Sardaigne, à cette époque, avait été un homme de haute intelligence capable de comprendre Bonaparte, les destinées de l'Italie, et peut-être celles de la France, auraient été assurées pour des siècles. À l'ouvrier qui veut bâtir un monument pyramidal, il faut des blocs de granit ; le génie a besoin d'auxiliaires pour accomplir son œuvre.

À Florence, le roi de Sardaigne, pauvre et obscur, reçut la visite du grand poète moderne de l'Italie, Victor Alfieri.

Charles sourit avec tristesse en l'apercevant, et, lui tendant la main :

— Vous voyez le tyran, dit-il en faisant allusion à l'ouvrage de cet écrivain, *La Tyrannide*, qui l'avait fait exiler du Piémont.

L'Alfieri ému baisa la main de son roi. Ennemi de la puissance, il fut courtisan du malheur et souvent le noble auteur de la *Myrra* vint adoucir les longues heures de solitude du roi proscrit. Il tâcha de ramener son esprit vers un nouvel ordre d'idées en

harmonie avec les événements qui se passaient en Europe, mais il trouva toujours Charles Emmanuel obstinément fixé dans le cercle étroit de ses opinions. Les flots grondaient autour de lui, et il restait impénétrable à leur émanation.

Pie VII venait d'être créé pape à Venise. Le roi et sa femme se rendirent au-devant de lui jusqu'à Foligno. Il les reçut avec bonté et leur offrit un asile dans sa capitale.

Marie Clotilde, dont la piété s'exaltait avec les malheurs, ne vit dans Rome que la cité chrétienne. Elle passa avec indifférence à côté des vestiges surhumains de la Rome païenne. La ville des papes effaça la ville des Césars, et pourtant le nom de Dieu s'élève bien plus haut que la poussière des ruines qu'il ne retentit du sein des clameurs de la foule. La vérité a besoin du sacre du temps, et la Rome du Christ serait moins divine si elle ne surgissait au-dessus de la Rome de Jupiter. Les faux cultes servent de piédestaux à la religion révélée, de vérités en vérités l'humanité a franchi l'échelle de Jacob qui touche au ciel.

Des églises qu'elle visitait dévotement, la reine se rendait aux hospices et aux hôpitaux.

Mais Macdonald et Brune ayant repris les hostilités en automne, le roi et la reine de Sardaigne durent se réfugier à Naples. Ils fixèrent leur séjour à Caserta, délicieux château royal à cinq lieues de la ville. La santé de la reine s'affaiblissait de jour en jour, une fièvre lente la minait sourdement. Le roi, abreuvé de dégoûts et accablé d'infirmités, forma le projet d'abdiquer en faveur de son frère, le duc d'Aoste. Ses conseillers les plus intimes et la reine elle-même s'opposèrent à cette résolution.

Le plus profond découragement accablait les augustes exilés, l'infortune planait sur le château de Caserta. La détresse des temps avait forcé ce malheureux monarque à congédier une partie de ses serviteurs. La misère fut souvent bien près de s'asseoir au foyer de l'infortuné descendant d'Emmanuel Philibert !

Parfois, en pensant aux hautes destinées de sa famille et à sa position actuelle, le triste Charles s'arrêtait soudain au milieu de

ses longues promenades sur les vastes terrasses du palais de Caserta ; il s'arrêtait, dis-je, et portait la main à son front baigné de sueur. Alors la reine lui souriait avec calme, et ses paroles parvenaient à ramener la paix dans le cœur agité de son époux.

Les lettres de la reine adressées à l'abbé Marconi de Rome nous peignent l'état de cette âme si exaltée et si humble, type de cette perfection monacale assez commune il y a quelques siècles, mais si étrange dans notre époque et dans une cour !

À côté de Louis XVI guillotiné, la bienheureuse Clotilde a une physionomie qui lui est propre. Elle était comme le chaste autel de ce vieil édifice de gloire fondé par les Capets et qui s'écroulait sous la hache révolutionnaire : trône, sanctuaire, saints et rois, tout tombait à la fois avec le siècle qui finissait.

Nous touchons au terme de la vie de cette princesse. Le carnaval, avec ses folles orgies et ses saturnales, était un temps de prière pour Marie Clotilde, qui offrait ses pénitences à Dieu en expiation des péchés des autres. Le Jeudi gras (mars 1802), elle s'était rendue à l'église de la Trinité. Elle pria longtemps, prosternée contre terre. Mais les forces lui manquèrent, elle s'évanouit. Rentrée au palais, elle fit appeler le père Mariani, son confesseur. En le voyant entrer, elle courut à sa rencontre, et, tombant à genoux devant lui :

— Mon père, dit-elle, priez Dieu pour moi et donnez-moi votre bénédiction, car je me sens bien abattue. Je devrais me mettre au lit, mais je ne voudrais pas donner ce chagrin au roi. Priez Dieu de me faire la grâce de résister encore quelques heures afin que vous ayez le temps de le préparer.

Le typhus se déclara dans la nuit même. Mais ni la douleur, ni le danger, ni les angoisses ne purent altérer le calme de son âme. Se reprochant les adoucissements qu'on s'efforçait d'apporter à ses maux, elle s'estimait heureuse de souffrir. Elle repoussa un oreiller qu'une camériste voulait placer sous sa tête.

— Non, fit-elle, Jésus-Christ était bien plus durement couché sur sa croix.

Enfin, le sept mars 1802, vers quatre heures du soir, elle parut s'assoupir ; puis tout à coup on l'entendit murmurer :

— Notre vie est un souffle, les choses du monde une ombre, le Paradis est tout.

Elle ferma les yeux pour ne plus les ouvrir.

— Qui peut, s'écria le roi, connaître l'étendue de mon malheur ! J'ai perdu mon conseil et mon guide, ma force et ma consolation.

Pour adhérer aux chastes intentions manifestées par sa femme, Charles Emmanuel défendit d'ouvrir son corps et de l'embaumer.

— Elle a vécu en religieuse, dit-il, et en religieuse elle veut être ensevelie.

Le roi demeura longtemps morne et silencieux ; et, comme le duc d'Aoste et l'abbé Mariani tâchaient de le consoler :

— La reine, répondit-il avec calme, modèle de toutes les vertus, après avoir partagé les infortunes de sa famille et de la mienne, a vu finir ses souffrances avec la paix d'une âme pure et résignée. Vous avez perdu sur la terre une protectrice, nous avons une médiatrice de plus dans le ciel.

Voici la lettre de Charles Emmanuel au sénateur florentin J. B. Guadagni. Elle honore le cœur de ce monarque et celle qui fut l'objet de ses nobles regrets :

*Il était digne de vous de sentir, comme vous le faites, la douleur d'un ancien ami. Vous connaissez le trésor que j'ai perdu : il était plus fait pour le ciel que pour ce monde où nous agonisons... J'ai eu la douloureuse consolation de fermer ses beaux yeux qui ne se fixèrent jamais que sur le ciel et sur son époux. Mourants, elle les dirigea encore sur moi, les arrêta sur le crucifix, inclina la tête, expira sans convulsion, sans plainte !... Je lui survis pour la pleurer, la prier et désirer de l'imiter... ma douleur ne finira qu'avec ma vie !*

Votre infortuné ami – EMMANUEL.

Après la mort de Marie Clotilde, le roi vint à Rome pour y

mûrir le projet qu'on l'avait empêché d'exécuter plut tôt. C'est là qu'affaibli par les infirmités, accablé par le chagrin, dégoûté des choses de la terre, il consulta le souverain pontife sur sa résolution d'abdiquer la couronne.

La réponse de Pie VII ne pouvait être contraire aux desseins de Charles Emmanuel. Ne se réservant qu'une pension de cent cinquante mille francs avec le titre de roi, il céda le royaume et tous ses droits temporels à son frère, le duc d'Aoste, qui l'avait suivi dans toutes ses émigrations.

Il fixa son séjour à Rome, ne conservant auprès de sa personne, de toute sa maison d'honneur, que le comte Thomas de La Marmora, son premier écuyer, auquel il portait une tendre affection.

Ses rapports sociaux furent très restreints. Il voyait régulièrement, une fois par semaine, sa sœur la duchesse de Chablais. Il fit encore quelques voyages à Naples, mais il vivait si éloigné des affaires politiques, que le gouvernement français n'en conçut aucun ombrage.

C'est du fond de cette retraite que Charles Emmanuel assista paisiblement aux grands changements qui se succédèrent en Europe. L'avènement fabuleux de l'Empire, sa chute colossale qui donna une telle secousse au monde, qu'après trente ans il n'avait pas encore retrouvé l'équilibre : toutes ces grandes phases sociales passèrent devant les yeux de Charles Emmanuel sans les faire abaisser vers la terre.

Il refusa de se rendre à l'invitation de son frère qui, après avoir recouvré ses États, le pressait de venir visiter encore cette terre du Piémont, leur patrie aimée avant tout.

Mais, à peine Pie VII eut-il rétabli les jésuites, qu'il se hâta d'entrer dans leur ordre.

Le ciel lui réservait une dernière épreuve : sa vue s'était sensiblement affaiblie depuis quelques années ; il fut frappé tout à coup d'une cécité absolue. Il vécut encore cinq ans aveugle, mais son courage chrétien ne l'abandonna pas, et, lorsqu'on le plaignait d'être atteint d'une si douloureuse infirmité :

— Loin de murmurer, disait-il, lorsqu'il plaît au ciel de retirer ses dons, nous devons le remercier pour la jouissance qu'il a daigné nous accorder, et faire tourner la privation au profit de notre salut.

Enfin, après une vie de souffrances, à la suite d'une maladie de cinq jours, Charles Emmanuel IV, les yeux fixés sur le portrait de Marie Clotilde qu'il ne voyait plus qu'avec le regard de l'âme, passa dans les joies d'une autre vie (6 octobre 1819), où il espérait retrouver sa douce et vertueuse compagne.

Si nous voulions à présenter porter un jugement sur ce prince si malheureux et si faible, nous risquerions d'être injustes. Car les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé demandaient un homme de génie, ou du moins d'énergie, et Charles Emmanuel était faible et borné. Le sceptre pesait à cette main faite pour tenir le rosaire. Supérieur d'un couvent de moines, il aurait édifié par l'exemple de ses vertus ; roi, il avait d'autres devoirs, une autre mission à remplir. Les vertus sont relatives à notre position sociale. Il n'y a rien d'entièrement absolu dans le monde. La société est assise sur différents points d'appui qui forment sa base. Pour qu'elle soit solide, il faut qu'ils soient équilibrés entre eux et étagés à diverses hauteurs selon la profondeur du sol qu'ils pilotent. Voilà pourquoi Charles Emmanuel, le plus vertueux des hommes, fut un pauvre souverain qui, avec les meilleures intentions, ne réalisa jamais rien de grand et d'utile pour son peuple, lorsque, avec de prudentes réformes, il eût pu le régénérer et sauver de l'anarchie et de la domination étrangère les États qu'il tenait de ses aïeux.

Victor Emmanuel I<sup>er</sup>  
ou  
La France et l'Italie de 1814 à 1821



## Chapitre I

Il y avait cercle ce soir-là chez la reine, et, en attendant l'heure où la noblesse serait admise à l'honneur de baiser les belles mains de Marie Thérèse, les dames et les hauts fonctionnaires qui formaient un simulacre de cour à Cagliari causaient dans une vaste galerie qui précédait le grand salon. L'élite de cette société entourait la belle du jour, l'astre qui d'après la médisance gouvernait le faible Victor Emmanuel, la belle comtesse de Saint-Estefano enfin, qui, plus jeune que Marie Thérèse, lui avait enlevé le cœur de son royal époux. La reine frémissait, elle était jalouse ; comme reine et comme femme, son orgueil et son amour-propre offensés lui faisaient haïr d'une manière féroce sa jeune et brillante rivale. Celle-ci, avec cette insouciance de la jeunesse, bravait cette fureur royale qu'elle avait l'air de narguer.

Placé entre ces deux femmes, Victor Emmanuel ne prenait même pas le soin de les ménager. Il cédait aveuglement, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, ce qui les aigrissait toutes les deux. Il aurait voulu, tant il évitait et craignait les scènes, concilier deux choses impossibles et entretenir au moins les apparences de la paix entre elles pour qu'on lui laissât son repos à lui.

Ce soir-là, la comtesse était plus belle et plus insolente que jamais. Une cour presque officielle l'entourait. Les femmes feignaient de s'en écarter, un peu pour obéir aux ordres de la reine, un peu pour la déchirer à leur aise, mais les hommes l'entouraient avec avidité, frissonnant à son moindre regard, à son plus léger sourire. Belle et ardente comme les Andalouses dont elle descendait – car il y a en Sardaigne deux races bien distinctes, celle des indigènes moins beaux mais plus intelligents et plus vindicatifs, et celle des Espagnols qui occupèrent si longtemps l'île –, la comtesse, avec ses longs yeux veloutés, sa brune chevelure, ses lèvres voluptueuses et son pied mignon, offrait le type le plus parfait de ces femmes si belles, trop belles, qu'on ne peut les

aimer sans mourir. Elle souriait avec complaisance au marquis de Villahermosa, premier écuyer de la reine, qu'elle désirait captiver. Le marquis sentait le danger de fixer les deux yeux flamboyants qui le dardaient, il n'osait la regarder.

— Ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, madame, fit-il d'une voix mal assurée, les nouvelles politiques sont un peu meilleures ; on parle même de l'occupation de Paris par les alliés.

— Faites-moi grâce de ces détails, dit-elle avec une petite moue délicieuse, la politique a le privilège de m'ennuyer... Sa Majesté se fait bien attendre ce soir.

— Il manque encore dix minutes à l'heure fixée, et la reine fait comme Junon une grande toilette avant de se montrer au banquet des dieux.

— Toutes les déesses n'ont pas comme Vénus le privilège d'être plus belles sans parure et sans voiles.

— La reine devait être bien belle pourtant, reprit la délicieuse comtesse, à l'époque de son mariage il y a vingt-cinq ans. Vous y étiez, marquis ?

— J'eus l'honneur d'escorter l'auguste fiancée mêlé à la foule des gentilshommes qui accompagnaient le duc d'Aoste.

— Dont mon père était page, reprit-elle en souriant avec cette fierté de leur âge qu'ont les très jeunes femmes lorsqu'elles veulent dénigrer une rivale plus âgée.

— Marquis, interrompit le duc Pasqua, qui nous aurait dit à nous, vieux soldats, après la victoire de Marengo qui avait fait du Piémont une province française, après les batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram qui avaient renversé la troisième coalition conçue par le génie de Pitt, que le hardi colosse qui soutenait la France d'une main, tandis que de l'autre il renversait tous les trônes, qui nous aurait dit que nous verrions cet empire surhumain s'écrouler à son tour ?

— Les rois auraient toujours succombé en luttant corps à corps avec Napoléon, reprit le vénérable président de la Cour suprême, mais Bonaparte est vaincu par les principes qu'il avait

cru étouffer. Les souverains se sont ligués avec leurs peuples au nom de la nationalité et de l'indépendance, et les peuples se sont soulevés, ils ont marché contre l'oppresseur de leur patrie, et le conquérant a été renversé.

— Quelles seront les conséquences de cette alliance des princes et des peuples ?

— La source d'une prospérité séculaire ou de divisions continuelles, fit-il, selon si les uns tiendront leurs serments et si les autres sauront borner leurs prétentions.

— Je crois, fit le marquis, que le plus urgent serait de rétablir l'ordre de choses détruit par la main profane des révolutionnaires.

— Imprudent conseiller, murmura le magistrat, qui veut reconstruire le passé comme si le passé n'était pas déjà le néant. Le temps présent seul appartient à l'homme, ses prévisions se bornent à préparer l'avenir et sa sagesse à profiter du passé.

— Leurs Majestés, dit l'huissier de service en ouvrant la porte à deux battants.

— Enfin ! s'écria la comtesse, dont les yeux lancèrent des éclairs.

Victor Emmanuel l'aperçut, et son visage si pâle se colora d'une vive rougeur. La reine jeta à la comtesse un regard superbe et écrasant. Celle-ci le soutint avec assurance et en femme sûre de ses attraits et de la puissance qu'ils exercent.

Marie Thérèse, à cette époque, avait quarante ans, l'âge et les malheurs n'avaient pas altéré cette beauté souveraine ; le temps et les orages passaient sur elle comme sur une statue grecque, ils donnaient un sacre suprême à sa beauté puissante. En observant l'expression amère et hautaine de sa lèvre relevée avec mépris, on devinait que les malheurs avaient aigri cette nature privilégiée, et qu'une réaction violente s'était opérée en elle.

L'éclat des lumières jetait des berges de clarté qui, en se reflétant sur les blanches épaules de la comtesse de Saint-Estefano, leur prêtaient je ne sais quoi de phosphorescent qui éblouissait.

Le roi semblait fasciné en la regardant.

— Marquise, dit la reine en se tournant vers sa dame d'honneur, cette pauvre comtesse doit avoir froid, donnez-lui mon écharpe.

La dame d'honneur s'acquitta avec répugnance, mais avec une délicatesse exquise, de cette difficile mission.

— Remerciez Sa Majesté de cette gracieuse attention, dit la comtesse sans se déconcerter et en s'enveloppant avec grâce du fin tissu des Indes qui lui était offert. Je me plaignais tout bas des rigueurs de l'étiquette qui me forçaient, comme ces dames et comme vous-même, à grelotter de froid dans ces salons déserts.

Le roi, muet témoin de cette petite scène, regarda la reine avec froideur et lui offrit la main pour faire le tour du salon selon l'usage.

La nouvelle de l'occupation de Paris et de la chute de Napoléon, en changeant en un jour le sort du roi de Sardaigne, qui ne pouvait tarder à être remis sur le trône de ses pères, donnait ce soir-là une physionomie presque officielle à cette réception de la famille royale.

Douze ans s'étaient écoulés depuis l'abdication de Charles Emmanuel IV, et pendant ce temps Victor Emmanuel I<sup>er</sup> avait éprouvé toutes les plus dures privations. L'île était épuisée de ressources, les subsides de l'Angleterre étaient rares et parcimonieux, le besoin atteignit souvent les augustes bannis, les serviteurs les plus fidèles du roi manquaient du nécessaire, la reine se cachait pour faire elle-même les robes des princesses ses filles, dont elle dirigeait l'éducation avec une rare habileté, leur enseignant elle-même la musique et la langue allemande.

Victor Emmanuel était bon, plus capable que son frère. Il n'était pourtant pas encore à la hauteur de son siècle ; ses soins dans l'administration de la Sardaigne s'étaient bornés à si peu d'améliorations réelles, que les habitants mécontents ne cessaient de s'agiter, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre de l'île.

Si, dans leur intérieur, les princes vivaient avec gêne et parcimonie, les jours d'apparat ils ne négligeaient jamais de s'entou-

rer de toute la pompe de l'étiquette et de la grandeur avec autant de cérémonial que s'ils s'étaient trouvé sous les voûtes dorées du palais de leurs ancêtres à Turin.

Ce soir-là, selon l'usage, la reine, en faisant le tour très restreint de son cercle, eut un mot gracieux pour toutes les dames. Quand elle fut devant la comtesse, elle fit un pas pour s'arrêter, puis passa outre sans daigner la regarder.

La comtesse rougit, elle était blessée au cœur. Si elle se sentait le courage de lutter de hardiesse et de fierté, elle était sans force devant le mépris. Aussi, rentrée chez elle toute frémissante de colère, elle fit un paquet des lettres de Victor Emmanuel, y joignit son portrait entouré de brillants.

Une heure après, le roi recevait tous ces objets. Livrée à elle-même, la comtesse s'abandonna à toute la rage de la haine, de la jalousie et de la fierté blessées. Humiliée aux yeux de toute la cour, elle sentait qu'elle devait obtenir une vengeance éclatante ou s'en éloigner à tout jamais.

Sa parure en débris gisait à ses pieds, ses long cheveux dénoués flottaient sur ses épaules encore découvertes, l'écharpe fatale déchirée avec fureur couvrait le tapis de lambeaux éparés. Elle ne pleurait pas, car les larmes sont un signe de faiblesse, mais elle sanglotait avec force. Tout à coup, elle entendit une clef qui s'introduisait avec précaution dans la serrure d'une porte dérobée. Elle frissonna, car elle devina que le roi seul avait le droit de s'introduire chez elle ainsi. Elle se releva toute droite et toute frémissante.

La porte s'ouvrit et Victor Emmanuel parut devant elle.

— Sortez, dit-elle d'un ton impérieux, après ce qui s'est passé, nous ne devons plus nous revoir.

— Isabelle, dit le roi en venant tomber à genoux devant elle, ne me traitez pas ainsi, écoutez-moi par pitié.

— Qu'avez-vous à me dire pour vous justifier de votre faiblesse ?

— Vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert, pouvez-vous en

douter ? Vous connaissez mon cœur, mon amour...

— Votre amour ! n'en m'en parlez plus, votre amour, je n'y crois pas ; on fait respecter la femme qu'on aime !

— Ma cour, comme moi, n'est-elle pas à vos pieds ? que puis-je faire de plus que de vous entourer d'adorations ?

La comtesse sourit avec amertume. Elle reprit d'une voix sourde :

— Que me font ces adorations quand vous me laissez jeter la fange au visage !

— Oh ! Isabelle, la scène de ce soir...

— A tout rompu entre nous, fit-elle d'une voix sifflante et le sein agité, les mains crispées, les lèvres tremblantes et blêmes.

— Oh ! par pitié ! ne m'enveloppez pas dans votre juste ressentiment. Que dois-je faire pour expier les torts de la reine ? qu'exigez-vous ? que voulez-vous ?...

Et le roi se traînait presque aux genoux de cette femme qui le fascinait.

— Était-ce cela le prix de tant d'amour ? fit-elle en éclatant en sanglots, raillée, insultée par elle, par elle que je hais... et devant toute la cour encore !...

— Je sais, je sais que vous êtes un ange, j'ai souffert plus que vous ce soir... mais calmez-vous. Je suis roi enfin, et je vous ferai monter si haut que je forcerai bien toute ma noblesse à vous révéler comme je vous révère...

— Mais elle... mais la reine, elle me bravera toujours ?

— Que puis-je faire contre la mère de mes enfants ?

— Rien, lui céder un sceptre qui vous pèse, quelque léger qu'il soit, et me livrer à toute sa rage jalouse.

— Isabelle, vous êtes injuste, mon amour ne vous suffit-il pas en secret, faut-il que vous l'étaliez aux regards ? N'en jouissez-vous qu'en proportion des tourments que vous infligez aux autres ? Croyez-moi, ménageons la reine, ne me forcez pas à lutter avec elle. Que voulez-vous que je fasse, placé entre vous deux ?

— Homme et roi, vous avez peur de deux femmes ! fit-elle avec un suprême dédain.

— Mais comment vous concilier ? Si l'une des deux voulait céder...

— Ce ne sera pas moi !

— Mais ce ne peut pas être la reine... et...

— Dieu me garde de vous demander ce sacrifice, dit-elle avec une railleuse ironie. Aussi, pour ne pas vous gêner davantage, je quitte la Sardaigne...

— Quitter la Sardaigne ! m'abandonner ! s'écria le roi en pâissant. Isabelle, quand tu le voudrais, tu ne le pourrais pas.

— Je veux me venger, reprit-elle d'une voix ferme et résolue.

Le roi frissonna, car il sentit tout ce que ce mot avait de significatif dans la bouche de l'insulaire.

— Par pitié, répéta-t-il avec égarement, modérez vos ressentiments, ne me punissez pas d'une faute dont je suis innocent. Me quitter, vous ! Toi, mon Isabelle. Oh ! tu sens bien que c'est impossible...

Et le roi voulut l'entourer de ses bras, mais elle le repoussa avec un geste plein de dignité et de froideur.

— Tout est fini entre nous, Sire, n'ajoutez pas aux torts que me fait expier l'époux de Marie Thérèse.

Le roi retomba accablé sur une chaise.

— Vous êtes injuste envers moi et envers la reine. Si vous étiez moins fière avec elle...

— M'humilier, m'abaisser devant ma rivale ! Est-ce vous qui me le proposez ? hurla-t-elle, les yeux flamboyants, la gorge palpitante et les mains tendues en avant comme pour repousser cette idée.

Une émanation passionnée, ardente, s'exhalait de cette femme si jeune et si belle. Le roi, qu'elle maîtrisait, oubliant ses justes ressentiments, courut à elle les bras ouverts.

— Isabelle, Isabelle, s'écria-t-il, ma vie, ma couronne s'il le faut, mais ton amour.

— Toujours faible et irrésolu, fit-elle avec mépris. Et j'ai pu vous aimer, moi !

Et la comtesse, se précipitant vers son cabinet, ferma la porte dont elle tira les verrous derrière elle.

— Ouvrez ! dit le roi avec rage.

— Non, Sire, nous ne nous reverrons que lorsque je serai vengée.

Et le ton de sa voix était si résolu, que le roi comprit qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Le lendemain, on apprit à la cour que la comtesse de Saint-Estefano était partie pour Naples.

La reine ne put cacher son orgueilleuse satisfaction au roi humilié et attristé du départ de celle qu'il aimait avec cette faiblesse aveugle qu'éprouvent quelquefois les hommes âgés pour les très jeunes femmes. La dernière et la première passions font commettre des sottises, mais la jeunesse a une excuse : avec elle, les folies d'un jeune homme intéressent, celles d'un vieillard sont ridicules et font pitié.

Victor Emmanuel tomba dans un état d'abattement et d'apathie favorable aux desseins de la reine qui voulait le maîtriser. Délivrée de sa rivale, elle reprit avec plus de force l'emprise qu'elle avait toujours exercée sur son faible époux. Celui-ci rentra d'autant plus soumis sous le joug matrimonial, qu'il avait tenté de s'y soustraire. Le roi tâcha d'effacer les torts du mari par la condescendance la plus absolue.

Le traité de Paris (28 mai 1814) venait de rendre ses États de terre-ferme au roi de Sardaigne. Avant de s'éloigner de cette île, Victor Emmanuel confia l'autorité royale à Marie Thérèse qu'il nomma régente. Napoléon avait succombé sous le poids même de sa gloire, exemple frappant qui prouve que nulle puissance n'est stable lorsqu'elle n'est appuyée que sur la force matérielle.

Les souverains réunis à Vienne crurent établir les bases d'une paix durable en reconstruisant la carte de l'Europe selon un équilibre factice et qui servait leurs intérêts particuliers.

En ne tenant aucun compte des nationalités et des droits, et des besoins qu'un quart de siècle d'émancipation avait laissé acquérir aux peuples, la diplomatie prépara les révolutions qui, depuis trente ans, agitent l'Europe. Ce fut une faute des hommes d'États expiée depuis par les dynasties.

Le congrès de Vienne se hâta de s'occuper, avons-nous dit, des intérêts du roi de Sardaigne. La position géographique du Piémont, la valeur de ses troupes, l'héroïsme traditionnel de ses princes, toutes ces considérations firent sentir aux puissances alliées l'avantage d'assurer à ce pays une position indépendante afin qu'il eût la force de lutter contre ses deux formidables voisins.

Les noms des républiques de Venise et de Gênes offusquaient les yeux des souverains nouvellement restaurés sur leurs trône : Venise fut sacrifiée à l'Autriche et Gênes unie aux États de Victor Emmanuel I<sup>er</sup>.

La Maison de Savoie est la seule dynastie italienne de la péninsule. Aussi l'annexion de la patrie de Colomb à celle de l'Alfieri fut-elle le premier acte de la fusion italique. Il est curieux de la voir initiée par l'Autriche elle-même.

En attendant que le congrès rectifiât l'acte d'union du duché de Gênes avec le Piémont, Victor Emmanuel avait fait son entrée à Turin au milieu des acclamations enthousiastes du peuple, toujours si attaché à la personne de ses princes.

« Le roi Victor Emmanuel, dit un historien piémontais (le chevalier Gibrario), était un prince d'un cœur excellent ; mais, relégué pendant douze ans dans l'île de Sardaigne, il était demeuré étranger au mouvement européen. À son retour il avait laissé commettre de graves erreurs. Au lieu d'accepter la législation, les sages formes administratives de l'Empire français qui régissaient le Piémont depuis tant d'années, il avait laissé reconstruire par un ministre ignorant et imprudent tout le vieil édifice de 1798.

» On rétablit les privilèges, les tribunaux d'exception, les peines barbares, les confiscations, et, ce qui était pire encore, le

roi intervint de nouveau dans l'administration de la justice, pouvant soustraire selon sa volonté les parties à leurs juges naturels, concédant aussi des délais aux débiteurs pour payer leurs dettes, annulant et suspendant les procès criminels et leur substituant des peines arbitraires émanant du roi en force d'un pouvoir nommé économique, usant d'une mesure différente de peines contre les coupables, selon qu'ils étaient nobles ou plébéiens, bien que le crime fût le même.

» Dans la première année de la restauration, les hommes les plus modérés et les plus prudents, qui avaient servi la patrie comme employés ou comme militaires sous l'empire de Napoléon, quel que fût leur mérite et l'honneur qu'ils avaient pu attirer au nom piémontais, furent écartés de leurs emplois et suspects comme Jacobins, et souvent les places les plus importantes étaient confiées à des hommes n'ayant d'autre mérite que leurs sentiments de fidélité, et qui s'opposaient par principe à toute réforme, à tout progrès, hommes pour lesquels le monde avait cessé d'exister depuis 1899, et qui avaient dormi, attendant la résurrection, jusqu'en 1814.

» Si leur attachement à leur souverain méritait d'être honoré et récompensé, on n'avait d'autre part rien à espérer de leur jugement, et la cause publique était en péril dans leurs mains. Aussi, aux élans de joie et d'amour qui avaient accueilli Victor Emmanuel, succédèrent bientôt un sourd mécontentement, la méfiance et le découragement. »

Nous avons emprunté cet aperçu sur le nouveau règne où nous allons entrer à l'un des auteurs les plus érudits et les plus estimables du Piémont. Son attachement à la Maison de Savoie est un garant de la véracité de ses assertions. Il aurait adouci les couleurs au lieu de les exagérer, mais le devoir consciencieux de l'historien ne transige pas, même avec l'affection.

Revenons à présent à l'accomplissement du traité de Vienne concernant l'annexion de Gênes au Piémont.

Le 13 novembre, une commission était nommée à cet effet.

Elle se composait des représentants Biorder pour l'Autriche, Noailles pour la France, Clancarty pour l'Angleterre. Ils avaient la mission de conférer avec les plénipotentiaires sardes de Saint-Marzan et Rossi, et avec l'envoyé génois, le marquis Brignole, afin de jeter les bases de l'union de Gênes avec le Piémont, d'après ce qui avait été établi au congrès de Paris. Quelques difficultés furent élevées par l'orageuse fierté du patricien génois, qui consentait à voir Gênes la superbe faire partie comme sœur sous le titre de royaume de Ligurie, mais non pas comme sujette des États sardes. Ses réclamations furent repoussées par les ministres des puissances. En vain Brignole protesta, les Génois furent assimilés aux autres sujets du roi de Sardaigne. Le 10 décembre, le projet de la commission fut approuvé.

Les cours alliées, impatientes de hâter l'union décrétée, signifèrent au roi Victor Emmanuel « que voulant lui donner une preuve non équivoque de leur confiance, elles s'étaient résolues de le faire mettre en possession de ses nouveaux États à peine il aurait adhéré aux conditions imposées. »

Effectivement, les plénipotentiaires sardes souscrivirent le 17 du même mois, et l'union fut solennellement proclamée.

Les membres provisoires du gouvernement de Gênes protestèrent à cette annonce, puis ils résignèrent leur pouvoir dans les mains du colonel anglais Dalrymple qui commandait la place. Il en prit provisoirement le commandement civil, qu'il consigna le 7 janvier 1815 au chevalier Thaon de Revel, envoyé par le roi Victor Emmanuel I<sup>er</sup> en qualité de commissaire.

Mais lorsque Napoléon, par un de ces miracles dont l'histoire n'offre pas d'exemple, de la solitude de son exil s'élança de nouveau à travers les triomphes et les acclamations de la France sur ce trône qu'il venait illustrer encore par de nouveaux exploits dans cette surhumaine expédition des Cent Jours qui fit retourner un feuillet au livre du destin, le roi de Sardaigne, par un traité conclu à Vienne le 9 avril, s'engagea à fournir à l'armée alliée un contingent de 15 000 hommes, s'obligeant en outre, si les cir-

constances le permettaient, à doubler ce nombre, à la condition qu'on lui aurait restitué la Savoie, qui avait été laissée à la France par le traité de Paris. Le 2 mars, le comte de Saint-Martin d'Agliè et Wellington signèrent à Bruxelles une convention par laquelle l'Angleterre s'obligeait à payer au roi de Sardaigne un subside de onze mille livres sterling par an pour la solde de 15 000 hommes que le roi mettait en campagne, s'engageant aussi à augmenter successivement cette somme en proportion des troupes fournies. Victor Emmanuel porta son armée à 40 000 hommes, dix-huit mille furent mis sous les ordres du maréchal de La Tour, prêts à entrer en campagne.

Napoléon, de son côté, avait disposé une armée de 40 000 soldats pour la jeter sur la Savoie sous le commandement du maréchal Suchet. Il ne put en réunir que 15 000. Il ordonna pourtant au maréchal de prendre l'offensive tandis qu'il marchait sur la Belgique.

Le 15 juin à l'aube, Suchet s'avança sur Chambéry, et, sans aucune déclaration préventive de guerre, il pénétra dans le cœur de la Savoie en trois colonnes : une se dirigea vers Montmélian, l'autre sur Aiguebelle où elle surprit la garnison piémontaise qu'elle fit prisonnière, la troisième enfin vers L'Hôpital et Conflans. Le lendemain, il faisait occuper Bonneville et Carrouge. Le général d'Andezeno, avec trois mille hommes, avait en vain opposé à L'Hôpital la résistance la plus désespérée, mais réduit à toute extrémité, il avait conclu un armistice en vertu duquel il devait se retirer au Petit Saint-Bernard et au Mont-Cenis.

À la nouvelle de cette invasion, le feld-maréchal Frimont, qui occupait la Lombardie avec soixante et dix mille Autrichiens, se hâta de se diriger vers Novare. Il envoya le général Geppert à la tête d'une brigade à Coni pour observer les Alpes maritimes, tandis que le général Budna réunissait à Turin 23 000 hommes au contingent piémontais.

Toutes ces forces réunies se dirigeaient vers la Savoie, lorsque la nouvelle de la bataille de Waterloo vint changer la face du

monde. Les souverains étonnés doutèrent de leur triomphe. L'occupation de Paris par les alliés suspendit les hostilités. Le congrès de Vienne put reprendre ses conférences, d'après lesquelles Nice et la Savoie furent rendues au roi de Sardaigne.

Tranquille possesseur des États de ses pères, Victor Emmanuel s'occupa de l'administration intérieure. Il eût pu faire beaucoup de bien, car il était bon, mais il était faible et plein de préjugés et de préventions. Sa condescendance imprudente pour les nobles fut la source des malheurs qui agitèrent son règne. La faveur illimitée dont ils jouissaient, en leur assurant l'impunité, aigrit la population. L'abus entraîne la résistance, l'arc trop tendu finit par se briser.

La reine était à la tête de ce parti réactionnaire, son impopularité rejaillissait sur le roi. Un sourd mécontentement soulevait la nation. On murmurait à Turin et surtout dans les provinces contre les actes arbitraires qui désolaient le Piémont et qui tendaient à le refouler dans les voies d'un passé impossible, tel que l'édit du 18 novembre 1817 qui rétablissait les *fidei commis* et les primogénitures. L'année d'après émanèrent ces fameux *Biglietti Reggi* (billets royaux) qui sanctionnaient l'injustice et la spoliation en accordant aux individus qui les obtenaient le privilège de ne pas payer leurs dettes ni les intérêts pendant un laps de temps déterminé ; quelques-uns portaient une exemption de trente ans !

Cette mesure si arbitraire fut celle qui exaspéra le plus le peuple, car ces billets, pour la plupart, furent accordés aux nobles qui, de retour dans leurs foyers, avaient dû contracter des dettes pour réparer les désastres de fortune causés par la révolution. Plusieurs familles furent ruinées pour être venues généreusement en aide au malheur. Ce fut donc une mesure aussi injuste que corruptrice.

Aussi l'aigreur augmentait de jour en jour, et, malgré l'attachement profond du peuple pour la personne du roi, le malaise général était au point de faire regretter le gouvernement français

avec ses institutions larges et libérales, quoiqu'il fût étranger.

## Chapitre II

Le roi ignorait l'état des esprits. Entouré de serviteurs dévoués jusqu'au fanatisme ou intéressés à lui cacher la vérité, il croyait son peuple heureux, car de bonne foi il voulait avant tout son bonheur. Dominé d'ailleurs par l'impérieuse Marie Thérèse dont l'âge et les malheurs avaient aigri le caractère, il suivait sans le savoir ce système de répression qu'elle regardait comme le seul moyen de gouverner.

La reine s'était entourée d'une noblesse obstinée et d'un clergé obscurantiste. Les uns et les autres haïssaient le peuple par principe, sans distinguer que la cause du peuple et celle de l'anarchie sont tout à fait opposées et qu'une oppression imprudente est un moyen infaillible d'amener une révolution.

Le duc de Genevois, frère du roi, habitait presque toujours Modène où il s'imprégnait des idées les plus contraires à l'opinion publique.

Les autres membres de la famille royale se composaient des deux filles du roi : l'une la princesse Marie Anne, ange de douceur et de bonté qui résumait l'âme de son père sous les traits effacés de sa mère dont elle rappelait vaguement l'éclatante beauté ; l'autre, la princesse Pie, était à cette époque une radieuse enfant de sept ans ; tous les pères avaient le droit de l'envier et toutes les mères la désiraient tant elle était belle et gracieuse, pauvre lis de Savoie mort avant son brillant été sous le ciel brûlant de Naples. Ô vanités ! ô grandeurs humaines ! vous ne serez jamais le bonheur.

La duchesse de Chablais, sœur du roi, ne prenait aucune part aux affaires de l'État. Elle se bornait à répandre les bienfaits autour d'elle. Nul pauvre ne la quitta jamais sans être satisfait, ou du moins consolé.

Enfin le dernier et le plus remarquable des membres de la famille royale, alors âgé d'une vingtaine d'années, se nommait

Charles Amédée Albert, prince de Savoie-Carignan.

Victor Emmanuel aimait beaucoup son jeune parent, dont il appréciait les hautes qualités. La reine, au contraire, le haïssait comme héritier présomptif d'une couronne qu'elle aurait voulu faire passer sur la tête de son gendre, le duc de Modène. D'ailleurs elle savait avoir dans le prince un adversaire à ses principes. Mieux informé des besoins d'une nation qu'il devait gouverner un jour, Charles Albert tâchait d'amener le roi à des concessions nécessaires. La reine redoutait en lui l'opinion publique dont il était le représentant franc et généreux.

Ce prince avait en lui le sentiment inné de la justice, il avait apprécié, sous le gouvernement de Napoléon, l'égalité de tous les citoyens devant la loi, il avait vu le mérite seul donner droit aux places les plus élevées sans tenir compte de la naissance, le denier public administré avec ordre et économie. Pénétré de la sainteté de ces principes, Charles Albert ne voyait qu'avec répugnance les efforts que des ministres inintelligents faisaient pour retourner en arrière et pour répudier les bienfaits d'une civilisation reconnus comme tels par la conscience du genre humain. Aussi critiquait-il assez hautement un système si contraire à la raison et au progrès.

Enthousiaste et chevaleresque, il embrassait déjà la vague espérance de régénérer un jour l'Italie. Mélange d'héroïsme et de mélancolie, il offrit dans notre siècle le type perdu de ces héros chrétiens qui volèrent à la délivrance du Saint-Sépulcre. Il tenait du héros et du saint : il posséda le courage de l'un et l'ardente foi, le mysticisme exalté de l'autre. En 1820, ces grandes et singulières qualités ne s'étaient pas encore développées entièrement chez le prince de Carignan, mais on pressentait ce qu'il serait un jour. Ce manque d'énergie, qui fut la cause de tous ses malheurs, n'avait pas encore donné d'arme à la calomnie, aussi tous les regards étaient fixés sur lui avec recueillement et enthousiasme, tous les Italiens illustres se hâtaient d'accourir en Piémont pour l'entourer de leurs hommages. Une nation entière

l'avait choisi tacitement pour chef.

— Que vous êtes heureux, disait Vincent Monti à un jeune Piémontais, que vous êtes heureux, car vous verrez la rédemption de l'Italie ; vous avez le prince de Carignan, c'est le soleil qui se lève à l'horizon, adorez-le, mes amis, adorez-le !

Marie Thérèse avait rétabli toute l'étiquette et le cérémonial de la cour d'Espagne, le luxe le plus somptueux entourait la fière souveraine, toujours si belle, resplendissante encore de tous ses charmes. Elle aimait à recevoir les muets hommages de l'admiration. La femme cherchait à deviner un culte qu'on n'osait adresser à la reine et dont elle se sentait satisfaite intérieurement.

On touchait aux premiers jours de l'année 1821. En attendant l'heure de la partie du roi, la reine causait avec assez d'animation avec un beau jeune prélat, son confesseur, monseigneur Gervasio, évêque *in partibus* et l'un des agents les plus dévoués de la Compagnie de Jésus à laquelle il appartenait secrètement. Une sorte d'effroi se peignait sur les traits ordinairement si impassibles de Marie Thérèse tandis que son confesseur lui peignait les troubles qui agitaient la Péninsule ibérienne.

— Il n'est que trop vrai, Madame, ajouta-t-il. Le roi Ferdinand VII a été forcé d'accepter la Constitution de 1812, il a dû la jurer.

— Un serment arraché par la violence est-il valable ? interrompit le marquis d'Affo.

— C'est selon, il y a des cas où l'Église a le pouvoir de délier...

— Un roi n'a que sa parole, dit Victor Emmanuel en se tournant brusquement.

— Pourtant, insista l'homme d'Église.

— En fait d'honneur, je sors d'une Maison où l'on s'y connaît, et je vous dis que parole de roi est inviolable.

— J'admire les sentiments de Votre Majesté, fit le marquis en s'inclinant jusqu'à terre, mais le roi d'Espagne, contraint par des rebelles à proférer un serment contraire à ses principes et à l'intérêt de sa couronne, devra-t-il en accepter les conséquences ?

— Oui, monsieur, puisqu'il l'a juré à son peuple.

— Mais, dit l'évêque, que pouvait-il contre la force ?

— Briser sa couronne, mais ne pas la déshonorer.

Il y eut un moment de silence, la reine paraissait inquiète.

— Les nouvelles de Naples ne sont guère meilleures que celles d'Espagne : l'audace des Carbonari ne connaît plus de bornes.

— Nous sommes heureux, dit le roi avec satisfaction, ici tout est tranquille.

La reine sourit avec ironie en échangeant un regard avec monseigneur Gervasio.

— Que voulez-vous dire ? fit le roi avec inquiétude, car il avait surpris ce sourire et ce regard ; il en était troublé. Quelques signes de mécontentements se seraient-ils manifestés ?

— Oh ! nous sommes heureux et tranquilles, Votre Majesté vient de le dire, reprit la reine avec amertume.

— N'ai-je pas fait tout mon possible pour rendre mon peuple heureux ? poursuivit le roi.

— Et depuis quand la bonté sert-elle à autre chose qu'à faire des ingrats ? Le sceptre doit être une verge de fer.

— Thérèse ! Thérèse ! ne me parlez pas ainsi, vous si bonne, si belle !

Et le roi lui baisa la main avec autant de respect que d'amour.

— Comment voulez-vous que je supporte patiemment les outrages dont on paye vos bienfaits ?

— Qu'avez-vous ce soir ? reprit le roi avec son inaltérable douceur. Je parie que tout votre courroux est causé par quelque histoire bien noire de mon ministre de la police ; il vous aura effrayée avec ses complots, ses conspirations imaginaires...

— Tout le monde ne partage pas la sécurité de Votre Majesté.

— Je suis mieux informé que qui que ce soit, reprit Victor Emmanuel ; tranquillisez-vous donc, l'orage est loin de nous encore.

— On dit, reprit la reine avec intention, que le vent qui l'ap-

porte souffle du côté du palais de Carignan.

Le roi tressaillit, car il comprit la portée de ces paroles. Il reprit après un moment de silence :

— Ceux qui vous ont parlé ainsi étaient bien mal informés, Madame. Pour quelques mots inconsidérés, échappés peut-être à l'entraînement de la jeunesse, ils ont osé oublier que s'attaquer à mon cousin c'est s'attaquer à ma royale personne, car l'arbre n'est pas plus intimement uni à la branche que je ne le suis au prince de Carignan.

La reine se mordit les lèvres sans répondre, car le ton avec lequel le roi avait proféré ces mots ne permettait aucune réplique. Pour mettre terme à une conversation qui lui pesait, il se leva et s'approcha de la table de jeu en faisant signe aux personnes qui avaient l'honneur de faire habituellement sa partie. La reine ne jouait jamais, elle se retourna vers l'évêque qui était demeuré rêveur.

— Que pensez-vous de la sécurité du roi ? fit-elle à voix basse.

— Elle perd la monarchie et le Piémont.

— Vous redoutez donc le prince ?

— Dieu m'en garde, mais je crains le peuple, l'esprit d'innovation et l'exemple des autres pays.

— Que faut-il faire pour échapper aux dangers qui nous menacent ?

— Isoler le Piémont, restreindre l'autorité dans quelques mains sûres, redoubler de précautions, pénétrer dans le secret de chaque famille, voir et savoir tout.

— Vous êtes un habile homme, reprit-elle, vous oubliez pourtant le moyen le plus sûr d'avoir des partisans : les faveurs. À propos, le ministre vous a-t-il remis le billet royal que vous m'aviez demandé pour le baron d'Andrea ?

— Oui, Madame. Il a fait d'abord quelques difficultés, car il paraît que le roi est décidé à ne plus en accorder, mais sur la recommandation de Votre Majesté, il me l'a délivré.

— Je l'en remercierai. Savez-vous pourquoi le roi se rétracte de sa concession première ?

— Je ne sais, dit le prélat avec embarras.

— Faiblirait-il déjà ?

— On parle d'un accident, d'une histoire affreuse !... Mais je ne veux pas attrister Votre Majesté, ces beaux yeux ne sont pas faits pour verser des larmes.

— J'en ai pourtant bien répandu, dit Marie Thérèse avec émotion.

Au même instant, on annonça Son Altesse Royale le prince de Carignan. Le roi, qui avait achevé sa partie, se leva en tendant cordialement la main à son cousin.

— Soyez le bienvenu, dit-il, vous ne nous gênez pas de visites. En vous montrant si rare, vous finirez par être suspect... aux dames. Elles se plaignent de vous, je vous en préviens.

— Je serais heureux, reprit le prince, si les dames s'occupaient assez de moi pour remarquer mon absence et m'accuser !

— Pas de fausse modestie, mon cousin, vous êtes d'un âge et d'un sang à ne pas rencontrer de cruelles.

— Votre Majesté me fait un honneur que je ne mérite pas.

— Son Altesse a de plus graves occupations, fit la reine en le regardant fixement.

— Pas de plus agréables, au moins.

Et le prince baisa en s'inclinant la belle main de Marie Thérèse avec cette grâce exquise qui le caractérisait.

— Les femmes, dit le roi, ne nous pardonnent jamais de leur préférer les devoirs, les affaires. Elles nous voudraient toujours à leurs pieds.

— Quelques fois, dit la reine avec finesse, c'est aux pieds d'une femme qu'on s'occupe des choses les plus graves. L'amour est souvent un prétexte aux affaires les plus sérieuses...

Le prince tressaillit. Il jeta un regard rapide et investigateur sur la reine et sur le prélat. Mais son visage impassible ne trahit aucune émotion.

— Il est plus doux de les oublier, continua-t-il en souriant.

— Alcibiade détournait l'attention des Grecs de ses projets en coupant la queue à son chien.

— Monseigneur n'est pas heureux en citations, car j'ai le malheur de ne pas le comprendre.

— Comtesse, dit vivement le roi qui voulait détourner la conversation, avez-vous entendu parler des fêtes qu'on prépare pour ce carnaval ?

La comtesse de Cholet, dame d'honneur de la reine, à laquelle cette question était adressée, était la personne la moins propre à y répondre.

Jeune et belle encore, sa piété sévère, sa vertu si pure en faisaient une espèce de sainte n'ayant rien de commun aux choses d'ici-bas, si ce n'est l'exercice des plus hautes vertus à pratiquer, aussi s'excusa-t-elle en souriant de ne pouvoir répondre à la demande de Victor Emmanuel.

— Mais, dit la reine avec vivacité, vous n'êtes pas à ignorer les fêtes que donne une riche étrangère arrivée depuis peu à Turin.

— Cette dame n'ayant pas demandé à être présentée à la cour, je ne la connais pas, reprit la comtesse avec simplicité.

— Quel est le nom de cette femme ? fit Marie Thérèse avec ce ton impérieux et méprisant qui la caractérisait.

Tout le monde se tut, et la reine reprit avec plus d'insistance :

— Personne ne pourra-t-il m'en informer ?

— Moi, Madame, dit le prince, j'aurais cet honneur si Votre Majesté y tient.

— Vraiment ? Vous la connaissez donc ?

— Oui, Madame, et j'aurais le droit de croire que Votre Majesté en était informée, si j'étais assez fat pour penser que les dames s'occupent de moi.

— Est-il étonnant que nous prenions intérêt à tout ce qui concerne Votre Altesse ?

Le prince s'inclina avec un mélange si fin de courtoisie et de

raillerie, que ce fut au tour de Marie Thérèse de rougir.

Charles Albert leva son magnifique regard avec une ineffable expression de douceur sur le bon Victor Emmanuel qui lui demanda en souriant :

— Et le nom de cette dame ?

— La marquise d'Amalfi, Sire.

— Est-elle bien belle ? dit la reine, charmée de pouvoir reprendre le fil de la conversation.

— Bien belle en effet, puisqu'on peut le répéter ici au milieu de toutes ces dames et en présence de Votre Majesté.

— On dit beaucoup de bien et beaucoup de mal d'elle ; qu'en pensez-vous, Prince ?

— On ne doit jamais croire entièrement ni à l'un, ni à l'autre.

— On prétend qu'elle conspire avec les Carbonari, reprit la reine en fixant le prince.

— Les agents de la police se sont étrangement trompés, dit-il avec force et en regardant monseigneur Gervasio, si de tels rapports ont pu parvenir jusqu'ici.

— Vous mettez une chaleur à la défendre...

— C'est que la bassesse m'indigne et que j'élèverai toujours contre la calomnie la voix de ma conscience d'honnête homme.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez, Prince, et répondez-vous des sentiments de cette dame ?

— N'a-t-on pas osé douter des miens ! et j'en appelle au roi, fit-il en se tournant vers Victor Emmanuel.

Celui-ci lui tendit avec franchise une main que Charles Albert ému porta à ses lèvres.

Marie Thérèse prit une broderie placée à côté d'elle sans répondre, tandis que le prince de Carignan continuait avec cette adorable étourderie de la jeunesse :

— Parce que la marquise est jeune et belle, elle est enviée par les autres femmes qui cherchent à la noircir. Parce qu'elle est supérieure à la plupart des hommes futiles qui l'entourent, ils la calomnient et cherchent à la perdre.

— Mais on dit, interrompit le prélat, qu'elle est entourée de savants, de poètes, de rêveurs enthousiastes, d'Italiens exagérés...

— Je n'aime guère ni ces hommes, ni ce nom d'Italie dont on tente de faire un signe de ralliement.

— Pourtant, Madame, notre épée a toujours été tirée pour la défendre, et notre Maison n'a jamais forfait à cet honneur.

— Bien, mon cousin, dit le roi, on devine que le sang d'Emmanuel Philibert bouillonne dans vos veines.

L'huissier de service souleva lourdement les riches portières de velours aux armes de Savoie et d'Autriche et annonça :

— Monseigneur Colomban, archevêque de Turin.

Ce prélat, l'un des plus vertueux qui aient occupé le siège archiépiscopal de la métropole des États sardes, avait alors à peu près quatre-vingts ans. Il était petit et voûté, mais ses blancs cheveux, ses yeux séraphiques, son front vaste et serein, tout tendait à donner à cette physionomie austère et angélique l'air d'un de ces saints martyrs dont il rappelait les vertus, car l'Église possédait en lui un véritable apôtre.

Il ne venait à la cour que dans de rares et solennelles occasions. Aussi, à son aspect inattendu, le roi s'avança au-devant de lui avec autant de surprise que d'empressement, et la reine se leva avec le respect qu'inspirait ce vénérable ministre de Jésus-Christ.

— Monseigneur, dit Victor Emmanuel, à quelle heureuse circonstance devons-nous l'honneur de vous recevoir ?

— Quand les enfants souffrent, c'est au père qu'on s'adresse, fit le prélat.

— Toute prière, en passant par votre bouche, est sûre d'être exaucée.

— Merci, je n'attendais pas moins du cœur généreux et sensible de Votre Majesté.

— Il y a donc toujours de nouvelles infortunes à soulager ?

— Le nombre des malheureux est infini, Madame, et le devoir des grands de la terre est de secourir ces membres déshérités de la grande famille de Jésus-Christ.

— Monseigneur sait bien que je ne l'oublie pas.

— Je sais, Madame, que vous êtes charitable comme une chrétienne et généreuse comme une reine de Sardaigne, mais il s'agit d'un cas exceptionnel.

— Parlez, monseigneur, que devons-nous faire ?

— Sire, une malheureuse famille composée de sept enfants dont l'aîné est âgé de quatorze ans se trouve privée de tous moyens d'existence. Le père est mort hier et la mère est folle depuis ce matin...

— Sept enfants abandonnés, dit le roi qui caressait avec amour les belles tresses blondes de la princesse Pie accoudée sur ses genoux.

— C'est affreux, ajouta la reine dont le cœur de mère frémissait à cette idée.

— Oui, Madame, et, d'une honnête aisance, ces petits infortunés seront réduits à mendier leur pain sur la voie publique si Vos Majestés ne viennent à leur aide.

— Sans doute, monseigneur, sans doute, la reine et moi nous y penserons, mais par quel malheur imprévu !...

L'archevêque se tut en baissant les yeux.

— Quelques fois l'imprudence des parents, l'inconduite, observa monseigneur Gervasio.

L'archevêque Colomban releva fièrement la tête en regardant l'évêque avec sévérité.

— Vous savez bien que le blâme ne peut retomber sur ce malheureux père !

— Il y a des cas réservés, dit l'évêque, mais le suicide est toujours un crime abominable et une impiété.

— À Dieu d'absoudre et de punir, à nous de plaindre et de pardonner, reprit l'apôtre.

— Comment, monseigneur, le père de ces enfants est mort suicidé ?

— Le désespoir l'avait rendu fou, Madame, et l'Église n'a pas de réprobation pour les crimes involontaires.

— Mais quel événement douloureux a pu porter un père à commettre un tel acte ?

— Permettez-moi de ne demander à Votre Majesté que la réparation du mal.

— Non, dit le roi, je veux tout savoir, car je crois deviner que, quoique innocent de ce malheur, je n'y suis peut-être pas étranger.

— Votre Majesté l'exige ?

— Je le veux, monseigneur, parlez.

— Sire, ce malheureux ancien négociant avait réalisé toute sa fortune en capitaux. Ami pendant l'émigration avec le comte d'Ariani, il n'a pas hésité au retour de celui-ci à lui prêter tout son avoir pour qu'il pût racheter ses biens vendus pendant les horreurs de la révolution.

— C'est d'un bon cœur, d'un excellent ami.

— Mais le comte, entraîné par de folles dépenses, a fait dette sur dette, sa fortune entière menaçait d'être engloutie par ses créanciers...

— Après ? fit le roi tremblant.

— Il a obtenu un billet royal moyennant lequel il est autorisé à ne payer ni le capital, ni les intérêts de ses dettes pendant trente ans !

Le roi se couvrit la figure avec ses deux mains. Un silence profond régnait autour d'eux. Enfin il tendit la main à l'archevêque.

— Je vous remercie, dit-il. J'avais déjà donné des ordres pour révoquer ces actes extorqués à ma bonne foi. Il y sera pourvu. Quant à ces pauvres enfants, je m'en charge. Les princes de la Maison de Savoie ont toujours été les pères des orphelins.

### Chapitre III

La marquise d'Amalfi habitait un des plus beaux hôtels de la rue de la Providence. Son salon était depuis six mois le rendez-vous de la société d'élite turinoise. Le prince de Carignan, épris, disait-on, des charmes de la jeune veuve, était l'âme de cette société d'hommes éminents qu'il inspirait de son sourire et soutenait de son amitié : les Balbo, les Saluces, Alberto Nota, Silvio Pellico, toutes ces brillantes étoiles de cette pléiade qui servait d'immortelle couronne à l'Italie, et que le hasard ou des circonstances fortuites attiraient alors en Piémont.

La femme qui réunissait autour d'elle de telles illustrations était-elle digne d'occuper le piédestal où on l'avait placée ? C'est ce que nous allons tâcher de deviner.

Portant un des plus beaux noms d'Italie, immensément riche et d'une beauté souveraine, la marquise avait à peu près trente ans, mais l'éclat fascinateur de ses charmes n'avait pas besoin de tout l'attrait de la première jeunesse pour captiver les hommes. C'était une de ces femmes qu'entoure une atmosphère ardente et voluptueuse. Sans le savoir, on respirait l'amour auprès d'elle, et pourtant de plus sérieuses pensées que la galanterie préoccupaient la jeune femme. Il y avait en elle un étrange mélange de simplicité et de coquetterie, d'astuce et d'abandon. Son imagination était ardente, mais son cœur était froid. L'amour qu'elle tâchait d'inspirer était un moyen d'arriver à ses fins, car une seule passion, l'ambition, dévorait cette organisation puissante. Patriote exaltée, elle servait d'agent secret aux Carbonari. Monseigneur Gervasio avait été bien informé dans ses rapports à la reine. On peut s'imaginer de quelle importance la conquête du prince de Carignan était pour une pareille femme. Quant à lui, loyal et généreux, incapable de feindre et n'ayant pas encore eu besoin de déguiser ses sentiments, il était loin de soupçonner les mystérieuses menées de cette femme à la voix si franche, au regard si

candide. Le loyal patriotisme de Charles Albert n'aurait jamais pu pénétrer dans le secret de ses trames. Dévoué à la cause de l'Italie, il appréciait trop, comme prince de Carignan, l'étendue de ses devoirs envers le roi son parent pour jamais rien oser contre son autorité. Il poursuivait dans ses rêves chevaleresques l'idée de l'indépendance et de la nationalité de son pays et surtout une forme de gouvernement basée sur les constitutions libérales qui régissaient l'Angleterre et la France d'alors. Mais les idées des républicains étaient aussi incompatibles à ses opinions que celles des rétrogrades. Sa foi politique et sa position d'héritier présomptif de la couronne de Sardaigne lui désignaient la marche à laquelle il fut fidèle toute sa vie.

Les libéraux, en Italie, se divisaient alors en deux partis : les Carbonari et les Fédérés. Ces derniers étaient partisans des réformes possibles et modérées et de la nationalité italienne ; ils voulaient acquérir l'indépendance et la liberté en combattant l'Autriche.

Les Carbonari au contraire voulaient la république. Parmi les Fédérés, on comptait le comte Santorre di Santa Rosa, le comte Lisio, capitaine des cheveau-légers du roi, le comte de Saint-Marzan, le marquis de Caraglio, le major chevalier Hyacinthe Colegno, et peut-être qu'en secret Charles Albert s'était uni aux généreux défenseurs de la cause de son pays. Le chevalier Ansaldi, le médecin Rattazzi, Baronis, Appliani, le comte Bianco et quelques autres étaient agrégés à la société des Carbonari, dont ils propageaient les opinions.

Ces nuances si marquées dans les principes ont toujours perdu et perdront toujours toutes les tentatives des Italiens qui, dans un moment suprême et critique, plutôt que de transiger avec quelques-unes de leurs prétentions, seront toujours prêts à tendre la main à leurs adversaires reconnus pour retourner leurs efforts réunis contre leurs alliés naturels.

Les obscurantistes y avaient une secte puissante connue sous le nom de Sanfedisti. Cette secte remontait à l'abolition des

jésuites, obligés alors de se cacher pour travailler dans l'ombre à leurs projets. Rétablis au retour de Victor Emmanuel, ils avaient conservé ces secrets conciliabules, ces sourdes menées, ces habiles manœuvres qui soumettaient une partie de l'Europe à leur influence puissante et invisible.

L'année de 1821 venait de s'ouvrir sous les auspices les plus favorables pour les libéraux. La Grèce combattait sa sublime épopée chrétienne qui n'attend qu'un Homère. L'Espagne arrachait la Constitution de 1812 à son roi. Le Portugal imitait son exemple. À Naples, Ferdinand jurait la Constitution à ses peuples. Une libre tribune italienne tonnait dans la Péninsule. Une sourde fermentation agitant Turin, on pressentait une révolution prochaine.

Le 11 janvier 1821, quelques personnes étaient déjà réunies dans les salons de la marquise d'Amalfi en attendant qu'elle parût.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-on vivement à un tout jeune homme à l'air doux et mélancolique qui venait d'entrer.

— À Naples, des prodiges de la part des insurgés, les succès de Monteforte dépassent ceux de Nola, la victoire sourit à nos frères.

— Et vous, Piémontais, vous vous taisez lorsque l'étranger demande d'occuper vos places fortes. Attendez-vous pour vous éveiller que le canon de l'Autriche ait abattu le clocher de l'église Saint-Jean ?

— Calme l'aigreur de tes ressentiments, Berchet, reprit le petit jeune homme de sa voix mélodieuse et suave, le jour de notre délivrance n'est pas si éloigné...

— Tu crois, Silvio, ramener les Italiens par les sages insinuations de ton *Conciliatore*, tu crois que ce peuple vit parce qu'il applaudit frénétiquement au théâtre à tes magnifiques vers. Ne sens-tu pas que l'orgueil seul galvanise ce cadavre :

Polve d'eroi non à la polve tuas ?<sup>1</sup>

as-tu dit à l'Italie, et le peuple répète avec enthousiasme ce vers qui lui rappelle son passé glorieux, mais sans songer à le faire revivre.

— Oh ! Nota, interrompit Silvio Pellico, l'habitude de froncer te rend injuste. Vous autres, auteurs comiques, à force de poursuivre le vice, vous ne croyez plus à la vertu, tout visage est menteur pour vous, le mépris des hommes vous dégoûte de l'humanité.

— Hélas ! c'est peut-être vrai, répondit le profond auteur de *l'Ambiziosa*, le cœur humain est un étrange composé de bonnes et de mauvaises passions ; il ne faut pas le soumettre à l'analyse, il ferait horreur et pitié.

— Nota aime son pays, mais il méprise ses concitoyens, dit Berchet avec amertume. Vous êtes trop jeune encore pour le juger.

— Et pourtant, reprit Pellico, tends l'oreille aux chants glorieux qui s'élèvent de Naples, et dis-moi si tu doutes encore de l'avenir de notre patrie.

— Je vois, fit Nota en branlant la tête, un peuple enthousiaste et passionné, fanatique dans tout ce qu'il entreprend, mais manquant d'haleine et de force pour poursuivre, vainqueur aujourd'hui, esclave demain.

— Parce que la foi lui manque, dit un nouveau venu en frappant amicalement sur l'épaule de Nota, et qu'on ne fait rien de grand sans croyance.

Nota s'inclina respectueusement devant lui.

— Honneur au grand poète de notre siècle, dit-il. Les hommes comme vous, Manzoni, sont les élus de Dieu, leur voix est prophétique. Que venez-vous nous annoncer ?

— Que pour émanciper un peuple, il faut avant tout l'éclairer et le moraliser. Qu'espère-t-on de ces populations ignorantes ?

1. La poussière de ton sol n'est-elle pas formée de la cendre des héros ?

Comprennent-elles les noms sacrés de patrie et de liberté ? Toute manifestation est intempestive quand elle n'est pas appuyée sur les convictions des masses. Le Piémont n'a ni hommes, ni forces, les tentatives généreuses de ses patriotes seront étouffées dans le sang.

Et Manzoni s'éloigna de ce groupe pour aller feuilleter quelques livres épars sur une table. Silvio Pellico le regarda longtemps avec ce regard triste et rêveur qui faisait qu'on pouvait lui appliquer à lui-même le vers de sa Francesca :

E con quel tenco vel di melancolia  
Che più celeste facea il suo sembiante<sup>1</sup>.

— Il a raison, murmura-t-il, il faut penser à régénérer le peuple avant que de vouloir le délivrer, il faut qu'il soit chrétien et vertueux pour être libre.

Et comme il achevait ces mots, la porte du salon s'ouvrit et la marquise d'Amalfi, plus belle que jamais, parut au milieu d'eux. Elle était accompagnée par une très jeune femme, son amie intime, qu'elle patronnait dans le monde où elle paraissait à peine : la comtesse Octavie Del Mele, douce et suave enfant de seize ans mariée à un vieillard septuagénaire un peu parent de la marquise, à laquelle il avait confié sa femme pendant une courte absence. La comtesse, avec ses blonds cheveux, ses longs yeux bleus timides et caressants, avait bien plutôt l'air d'une jeune fille que d'une femme mariée, aussi les hommes respectaient sa candeur virginale sans oser la troubler d'un mot, d'un regard. Timide jusqu'à la gaucherie, la jeune comtesse, jetée dans une société si étrange, observait tout sans comprendre souvent ce qui se passait autour d'elle. Mêlée aux agitations des intrigues d'une politique qu'elle n'entendait pas, la pauvre enfant se sentait mal à l'aise. Elle parlait peu ou presque rien, rougissait sous un regard, tremblait quand il lui fallait répondre à la plus simple

1. Et avec ce léger voile de mélancolie  
Qui rendait son visage plus céleste encore.

question, et se sentait d'autant plus embarrassée qu'elle était incomprise et mal jugée par tous ces hommes éminents qui, tout en admirant sa pure et chaste beauté, jugeaient impitoyablement son esprit. Et pourtant il y avait des trésors d'amour dans ce cœur d'enfant.

— Messieurs, dit la marquise qui venait de s'asseoir, je vous ai ménagé une agréable surprise, et voici un livre que je tiens de mon banquier Muschetti que vous serez charmés de voir.

— *Dei doveri dei Piemontesi*, lut Nota en prenant l'opuscule que lui offrait gracieusement la marquise, et peut-on savoir, madame, de quels devoirs l'auteur entend parler ?

— Ne raillez pas, monsieur l'intendant, votre air caustique me fait mal. Ce petit livre doit produire un grand bien en ramenant tous les suffrages sur le choix de la Constitution d'Espagne ; les opinions en Piémont étaient partagées entre celle de France...

— Plus à la portée d'un pays gouverné pendant des siècles par une monarchie...

— Peut-être, mais les Napolitains ayant adopté la Constitution espagnole, vous devez vous y conformer, assez de dissensions nous divisent.

— Voilà le premier mot sensé que j'entends, reprit Nota avec son imperturbable sourire.

— Avez-vous lu l'adresse des libéraux au roi ? demanda le major Ansaldi.

— C'est un pamphlet, s'écria Manzoni, ce n'est pas ainsi qu'un peuple obtient des concessions.

— Vous croyez ? dit le major.

— Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, et, après avoir examiné cet écrit séditieux, il a déclaré qu'on ne pouvait et ne devait rien accorder au peuple.

— Il y a pourtant de grandes vérités dans l'amertume de ces remontrances, les griefs qu'on reproche au gouvernement ne sont que trop réels.

— Et qui vous dit le contraire, marquise ? Mais avez-vous cet

écrit ? Comparez la grossièreté de ses expressions avec le calme digne et l'énergie des adresses de la Convention à Louis XVI. L'adresse des libéraux piémontais manquera son effet, et elle n'obtiendra pas la sympathie des hommes qui partagent ses principes.

— Voici le comte Santorre di Santa Rosa ; demandons-lui son avis, fit Manzini qui achevait de lire l'adresse posée sur la table.

— Je devine de quoi il s'agit, dit le comte après avoir baisé la main de la marquise. Je blâme le style de cet acte, il exaspérera la cour sans gagner un partisan à notre cause.

Le front de la marquise s'obscurcit. Qui sait, peut-être connaissait-elle la main qui avait aidé à formuler cet écrit célèbre<sup>1</sup>.

— Vous paraissez agité, dit Berchet à Santorre, quelle nouvelle infortune menace le Piémont ?

— On parle qu'une manifestation bien innocente des étudiants en faveur de la Grèce aura lieu ce soir au théâtre D'Angennes, et je tremble : tout peut avoir des suites funestes dans de pareils moments.

— La fière Marie Thérèse doit être bien humiliée, dit la marquise : sentir son trône ébranlé et la puissance prête à s'échapper de ses mains.

— Ne nous hâtons pas de nous réjouir, reprit Santorre, nous sommes encore loin du but.

— Que de victimes encore, soupira Manzoni.

— Qui sait, dit Silvio Pellico. Si l'exil, la mort, la prison même n'attendent pas quelqu'un de nous ? La prison, reprit-il en frissonnant, ce doit être affreux, ne plus voir le soleil, les fleurs.

— Et ceux qu'on aime, interrompit Octavie.

Manzoni regarda avec étonnement cette jeune femme silencieuse qui, dans un mot échappé à son cœur, le laissait éclater tout entier. Elle rougit et se troubla sous ce regard profond qui l'ob-

1. L'adresse des libéraux au roi était dictée avec une rare énergie, mais dans des termes peu respectueux pour le prince et pour le gouvernement de la Maison de Savoie.

servait.

— Son Altesse vient bien tard ce soir, dit la marquise en jetant un coup d'œil sur la pendule qui marquait neuf heures.

Manzoni regardait toujours le doux visage de la comtesse, dont il admirait la grâce enfantine et l'expression candide. Tout à coup il la vit pâlir. Qu'éprouvait-elle ? Il fut tiré de ses réflexions par la voix moqueuse de Nota qui disait :

— J'attends Son Altesse que je savais devoir trouver ici, j'étais venu pour prendre congé d'elle et de madame la marquise.

— Comment donc, vous partez ?

— Oui, marquise, j'oubliais de vous dire que je suis exilé et confiné dans ma petite et sauvage intendance de Bobbio<sup>1</sup>.

— Exilé, vous ? s'écria-t-on de toutes parts.

— Depuis ce matin, et avant les vingt-quatre heures je dois avoir quitté la capitale.

— Exilé ! mais pourquoi ?

— Pour me punir d'avoir trop parlé d'abord, ensuite pour mon attachement au prince de Carignan.

— Oh ! les infâmes ! fit Berchet.

— Dites plutôt les imprudents, reprit Santorre, de tels actes attirent des représailles quand ils frappent des fronts aussi élevés que celui d'Alberto Nota.

— Vous faites bien honneur à l'intelligence humaine si vous croyez qu'elle prend soin de venger un poète.

— Nota, je vous pardonne votre mépris pour les hommes, ils sont ingrats envers vous.

— Il ne faut pas mépriser, mais plaindre, dit Pellico de sa voix d'ange qu'on ne pouvait oublier.

La porte du salon s'ouvrit à deux battants et le prince de Carignan entra, accompagné par le marquis de Saint-Marzan et par Angiolini.

La marquise se leva en lui tendant la main, qu'il baisa avec grâce.

1. Historique.

— Nous désespérons déjà de l'honneur de voir Votre Altesse, fit-elle de son air le plus charmant.

— Pardonnez-moi, madame, mais un devoir sacré me retenait loin de vous... L'orage gronde sur nos têtes...

— Qu'est-il arrivé ? mon Dieu !

— On a arrêté cette nuit les capitaines Laneri et Garrelli !

— Arrêtés ! et pourquoi ?

— Inculpés de carbonarisme.

— Altesse ! Altesse ! s'écria la marquise pâle et épouvantée, les laisserez-vous condamner ?

— J'ai obtenu leur élargissement et je viens vous en apporter la nouvelle.

Toutes les mains s'avancèrent vers celle du prince. Nota lui tendit les bras avec cette paternelle affection avec laquelle il traitait quelquefois son ancien élève.

— Vous êtes un noble cœur, s'écria-t-il, et je pars moins triste et plus rassuré sur les destins de l'Italie, qui sont dans vos mains.

— Vous partez ? fit Charles Albert avec surprise.

— Votre Altesse ignore donc qu'il est exilé, dit la marquise.

— Exilé, lui ! Nota, mon ami, mon maître ! s'écria le prince d'un ton d'alarme, mais c'est impossible.

— La preuve du contraire, c'est que je pars demain.

— Mais pourquoi ne m'en avoir rien dit ?

— Ménagez votre crédit pour de plus malheureux que moi. D'ailleurs je me perdais à Turin, je ne faisais plus rien. J'ai besoin d'un peu de solitude, j'ai une comédie à terminer, la *Lusinghiera*. Quelques mois de retraite et les femmes recevront une fière leçon, elles la méritent.

Et Nota se mit à sourire avec sa raillerie caustique habituelle.

— On dit que le roi de Naples s'est rendu à Leybach, interrompit le major Ansaldi, je n'augure rien de bon de cette démarche.

— Ni moi non plus, fit Angiolini, je souhaite que le Piémont prenne une attitude décisive avant que les événements du dehors

ne changent de face.

— J'espère que le cœur généreux du roi s'ouvrira aux besoins de son peuple, reprit Charles Albert.

— La reine s'y opposera, dit la marquise d'une voix altérée.

— J'espère y amener le roi, répéta le prince, car je lui suis trop dévoué comme sujet et comme parent pour jamais rien oser entreprendre contre son autorité.

— Et vous comptez le convaincre ?

— Oui, marquise. On trompe le roi, on lui cache les véritables sentiments de son peuple et l'état des choses. Quand il les connaîtra, il cédera, car régner c'est aimer. Un roi n'est-il pas un père ? ne doit-il pas en avoir l'affection et la confiance envers ses peuples ?

Pendant qu'il parlait ainsi, la marquise l'enveloppait d'un long et chaud regard plein d'ivresse et de volupté, et la douce Octavie le contemplait dans une extase muette et profonde. Manzoni leva les yeux sur ces deux femmes ; il surprit leurs regards et fit un geste d'étonnement. La marquise baissa les yeux, mais la comtesse ne vit même pas qu'on la regardait, elle resta plongée dans ses vagues rêveries, n'écoutant et ne voyant rien autour d'elle que le prince qu'elle contemplait.

Mais, tandis que l'on causait ainsi chez la marquise, suivons Brechet et Santa Rosa qui viennent d'en sortir pour se rendre au théâtre D'Angennes.

Ainsi que nous l'avons dit, quelques étudiants, voulant donner un signe de leur sympathie à la cause des Grecs, parurent ce soir-là au théâtre portant des bonnets rouges sur la tête. La police en prit de l'ombrage, ses agents se jetèrent sur eux au théâtre même ; deux de ces jeunes gens furent arrêtés. Dès que la nouvelle de leur emprisonnement fut connue par leurs compagnons, ceux-ci se rendirent chez les professeurs de l'Université pour réclamer leur élargissement. Toute la journée du lendemain se passa en pourparlers. Les professeurs supplièrent en vain les ministres, mais le gouvernement crut qu'une mesure éclatante de rigueur

serait salutaire en intimidant les mécontents qui surgissaient de toutes parts.

En mépris des droits imprescriptibles de l'Université, les deux étudiants furent avec la plus arrogante provocation publiquement conduits au milieu d'une nombreuse escorte et traduits dans deux forteresses éloignées de Turin. On leur fit traverser la ville avec un appareil insultant.

Ce nouvel acte, si tyrannique et si injurieux pour l'Université, causa une exaspération inouïe chez tous ces jeunes gens généreux et imprudents comme on l'est à leur âge. Ils réclamèrent hautement la délivrance immédiate de leurs camarades en vertu de leurs privilèges. Une sourde rumeur régnait dans les vastes salles du palais de l'Université. Les professeurs tâchaient en vain de les apaiser. Le gouvernement fit déployer un appareil imposant de troupes. Les étudiants, au nombre de trois cents, se renfermèrent dans le palais de l'Université, dont ils barricadèrent les portes. Le comte Balbo, président de l'Université et ministre de l'Intérieur, accourut pour tâcher de les calmer. Au milieu du bruit qui grondait dans la cour, sa voix si persuasive fut à peine entendue ; pourtant il leur promit de porter leurs réclamations au roi et d'en avoir une réponse avant deux heures.

Mais, comme il arrive toujours dans les gouvernements faibles, le parti de la rigueur l'emporta dans le conseil du roi. Les instances du comte Balbo en faveur des étudiants ne furent point écoutées. À sept heures du soir, quatre compagnies de grenadiers cernèrent l'Université.

La force armée était commandée par le chevalier de Revel, gouverneur de Turin. Le comte de Castelfoglio, commandant de la province, intimait aux étudiants l'ordre de se dissoudre et d'évacuer l'Université. Parmi les clameurs de toutes ces voix qui ne cessaient de réclamer la liberté de leurs compagnons, l'intimidation ne put être entendue. Quelques pierres furent lancées aux soldats qui s'avancèrent avec fureur à cette offense imprudente. Le gouverneur ordonna aux troupes d'enfoncer les portes et de se

précipiter sur les étudiants. Ceux-ci étaient désarmés, ils n'avaient aucune défense à opposer aux baïonnettes. Il eût été facile de les dissiper, ils furent impitoyablement massacrés. Les soldats furieux les poursuivirent dans les salles et jusque sur l'autel de la chapelle où quelques-uns avaient cherché un refuge ! On compta un grand nombre de morts dont les cadavres furent enlevés dans la nuit. Vingt-cinq, horriblement mutilés, furent transportés à l'hôpital. Les autres, presque tous blessés, se cachèrent dans la ville ou se rendirent dans leurs familles désolées.

Un tel acte d'inutile cruauté envers des enfants désarmés souleva un cri d'exécration dans tous les Piémontais.

L'Université fut fermée. Le gouvernement déploya toutes les mesures les plus arbitraires et les plus odieuses de la force et de la police pour en imposer à la population qui frémissait.

Un lugubre silence, précurseur de l'orage qui allait éclater, planait sur la capitale. À des signes invisibles, on sentait qu'une grande catastrophe allait avoir lieu ; comme on sent la tempête même avant le souffle qui la soulève, il y avait quelque chose de lugubre dans l'air.

Les libéraux piémontais travaillaient en secret. Ils avaient des ramifications avec les Italiens des autres contrées, et surtout avec les Lombards.

Deux mois s'écoulèrent ainsi.

Pellico, de retour à Milan, fut arrêté, l'exil garda Berchet à la poésie.

« La révolution, dit un historien, qui s'était répandue dans toutes les provinces, avait plusieurs chefs et non pas un seul. Plusieurs d'entre eux, craignant les conséquences d'un manque d'union qui devait résulter d'un tel état de choses, jetèrent les yeux sur le prince de Carignan, bien connu pour ses idées libérales et pour ses sentiments italiens. Le prince, qui d'abord avait accepté, croyant qu'il ne s'agissait que d'une manifestation militaire pour forcer le roi à accorder des concessions, hésita ensuite. »

Dans la soirée du 8 mars, le comte de Saint-Michel, colonel des cheveau-légers de Piémont, le comte de Santa Rosa et le marquis de Saint-Marzan se rendirent de nouveau chez le prince pour le prévenir que la révolution était prête à éclater, et qu'on l'avait choisi pour chef afin de préserver le pays des maux de l'anarchie.

Charles Albert accepta, se réservant pourtant d'essayer une nouvelle tentative sur l'esprit du roi qu'il aimait tendrement.

La situation des conjurés à Turin était difficile, aussi Santa Rosa fit prévaloir l'idée de commencer par la province. Saint-Marzan partit pour Verceil où il espérait faire soulever son régiment, mais il dut se diriger vers Alexandrie, ayant appris en route que le comte de Sambuy, craignant une manifestation des troupes, l'avait précédé à Verceil, où sa présence empêchait tout mouvement.

Santa Rosa et Lisio se rendirent à Pignerol où, ayant réuni quelques officiers et harangué les soldats au nombre de trois cents aux cris de « Guerre à l'Autriche, » ils s'acheminèrent vers Carmagnole. Dans la même nuit, Santa Rosa fit imprimer et distribuer la proclamation suivante que nous donnons comme un monument historique rare à se procurer.

*L'armée piémontaise, dans la gravité des conditions actuelles de l'Italie et du Piémont, ne peut abandonner le roi à l'influence de l'Autriche. Cette influence empêche le meilleur des princes de se rendre aux vœux de son peuple qui désire vivre sous le règne des lois, et de voir ses propres droits et ses propres intérêts garantis par une constitution libérale. Cette influence funeste fait que Victor Emmanuel reste spectateur, approuvant en quelque sorte la guerre suscitée aux Napolitains par l'Autriche, malgré le droit sacré des gens, afin de pouvoir dominer à sa volonté toute la Péninsule, avilir et dépouiller le Piémont, objet de sa haine, parce qu'il ne lui est pas encore assujetti.*

*Deux sont nos fins, mettre le roi dans la position de pouvoir suivre les impulsions de son cœur franchement italien et d'assu-*

*rer au peuple la juste et digne liberté de dévoiler ses désirs au roi, comme des enfants à leur père.*

*Si nous nous écartons un peu des lois de la discipline militaire, nous y sommes forcés par le besoin suprême de la patrie, et nous avons pour guide l'exemple de l'armée prussienne qui sauva en 1813 l'Allemagne par la guerre spontanée qu'elle entreprit contre l'oppresseur, mais nous jurons en même temps de défendre la personne du roi et l'honneur de sa couronne contre l'ennemi, quel qu'il soit, si pourtant Victor Emmanuel peut avoir d'autres ennemis que ceux de l'Italie.*

*À Carmagnola, 10 mars 1821.*

Signé, SANTORRE SANTA ROSA, GUILLAUME LISIO.

Déjà, dans la journée du dix mars, le comte Palma, capitaine dans le régiment de Gênes qui occupait la citadelle d'Alexandrie, fit prendre les armes à ses soldats et proclama la Constitution de Cadix aux cris de «Vive le roi ! » En vain quelques soldats s'opposèrent à cet acte manifeste de rébellion, leur résistance fut inutile. Les dragons de la reine, ayant à leur tête deux officiers, suivirent l'exemple du régiment de Gênes, et se renfermèrent dans la citadelle, où accourut un grand nombre de libéraux entraînés par Ansaldi, Rattazzi, Appiani et Lussi. Plusieurs étudiants de l'Université de Pavie répondirent à leur appel, et le drapeau tricolore fut arboré sur les murs de cette forteresse, boulevard de la liberté italienne.

Le régiment de Savoie, ne voulant manquer ni de fidélité au souverain, ni teindre le glaive de l'honneur dans le sang des citoyens, se retira dans ses montagnes, asile sacré des vertus les plus saintes.

## Chapitre IV

À la nouvelle de ce mouvement si prompt et si pur de sang, continue l'estimable auteur auquel nous empruntons ce récit, Pignerol, Verceil et plusieurs autres villes du Piémont s'insurgèrent à leur tour. Victor Emmanuel se hâta de quitter Montcalier et se rendit à Turin, où son premier soin fut de convoquer le Conseil d'État. En vain Charles Albert essaya de pénétrer jusqu'à lui pour fléchir la volonté royale en faveur de la nation qui frémissait en frémissant avant de dépasser les bornes du devoir et de la soumission envers un monarque aimé personnellement, les faux conseillers, qui entourent toujours fatalement les rois, éloignèrent le prince de Carignan, qu'ils redoutaient.

La délibération du Conseil d'État se prolongea bien avant dans la nuit. Les membres les plus sages engageaient le roi à octroyer à ses peuples une charte d'après celle de France, mesure qui eût épargné bien du sang et des larmes ! Le cœur du roi penchait vers ce dernier parti, mais on sut l'en détourner en lui persuadant qu'il aurait l'air de céder à la force.

— Il faut que Sa Majesté marche elle-même sur Alexandrie à la tête de ses troupes ; il est temps de punir les rebelles.

— Il n'y a pas de rebelles, fit le roi avec douceur, mais des enfants égarés. Je n'irai point punir, mais pardonner.

Ces sentiments manifestés par le roi ne rencontrèrent que des opposants. Les princes ont toujours de bonnes idées, elles viennent du cœur, mais il leur est plus difficile qu'aux autres hommes de les effectuer, car c'est un fait démontré que rien ne rencontre plus d'opposition que de faire le bien.

Dans ces moments suprêmes et précieux, le Conseil ne décida rien. On publia seulement la proclamation suivante :

*Les inquiétudes qui se sont répandues ont fait prendre les armes à quelques corps de nos troupes. Nous croyons qu'il suffit*

*de faire connaître la vérité pour que tout rentre dans l'ordre.*

*La tranquillité n'est point troublée dans notre capitale, où nous sommes avec notre famille et avec notre cher et bien-aimé cousin le prince de Savoie-Carignan, qui nous a donné des preuves non douteuses de son zèle constant.*

*Il est faux que l'Autriche nous ait demandé l'occupation de quelques-unes de nos forteresses et la réduction d'une partie de notre armée. Nous sommes au contraire assurés de notre indépendance et de l'intégrité de notre territoire par toutes les grandes puissances. Tout mouvement qui n'émanerait pas par nos ordres serait la seule raison qui, malgré notre expresse volonté, pourrait amener les forces étrangères dans nos États et causer ainsi un nombre infini de malheurs.*

*Nous assurons tous ceux qui ont pris part au mouvement qui vient d'avoir lieu et qui retourneront de suite à leur place et sous notre obéissance, qu'ils conserveront leurs emplois, leurs honneurs et notre grâce royale.*

*Donné à Turin, 10 mars 1821.*

VICTOR EMMANUEL.

La capitale continuait à être tranquille, mais le 11 au matin un tumulte eut lieu devant l'église de Saint-Sauveur, à quelques pas de l'arsenal, causé par le capitaine Ferrero qui, à la tête de quatre-vingts soldats qu'il conduisait rejoindre son régiment de garnison à Coni et d'une centaine d'étudiants accourus dans ses rangs, poussa le premier cri de révolte en agitant le drapeau tricolore dans les airs. Le peuple s'assembla par curiosité sans prendre aucune part à cette manifestation. Ferrero, avec ses troupes, s'avancait vers Turin en faisant retentir les airs de cris séditeux. Des carabiniers sont envoyés pour les arrêter, ils sont désarmés. Le chevalier Raimondi, colonel de Ferrero, s'avance pour haranguer les soldats, il est atteint d'un coup de pistolet à la tête et tombe noyé dans son sang. On l'emporte à travers les flots d'une foule immense et inerte flottant entre le parti qu'elle devait pren-

dre, ne sachant se décider assez franchement ni pour soutenir les droits du trône, ni pour réclamer ceux de la nation.

Ferrero, voyant qu'il ne pouvait espérer de soulever Turin, se retira le soir même vers Alexandrie. Mais au froid mutisme de la capitale devait succéder une explosion terrible.

Le 12, le roi publia une nouvelle proclamation dans laquelle il rappelait tout ce qu'il avait fait pour le bonheur de ses peuples et les obligations contractées envers l'Autriche, la Russie et la Prusse de réprimer par le moyen des armes tout attentat à l'ordre légitime et politique de l'Europe. Il annonçait sa détermination de ne rien vouloir reconnaître ni autoriser qui pût donner lieu à une invasion étrangère, appelant le châtement des malheurs qui allaient arriver sur la tête des coupables et des instigateurs de la sédition.

Ces paroles ne firent qu'accroître l'agitation. À une heure après midi, le peuple, attiré par le bruit du canon, courait vers la citadelle. La garnison et une multitude de citoyens sous les armes rangés sur les remparts demandaient à grands cris la Constitution d'Espagne et la guerre à l'Autriche. À ces accents, le peuple turinois se soulève, comme électrisé, et la ville entière se déclare pour les révoltés.

Ces clameurs bruyantes et séditieuses parviennent au fond du palais où Victor Emmanuel aimait encore à se faire illusion. Il pâlit à ces cris qui lui rappelaient les malheurs de sa jeunesse.

La reine le regarda avec terreur, il baissa tristement la tête.

— Hésitez-vous encore ? dit-elle d'une voix saccadée.

— À quoi, reprit-il avec mélancolie.

— À punir, Sire.

— Punir ! toujours ce mot terrible et cruel, punir lorsque je ne sais qu'aimer. Non, Thérèse, les malheurs vous ont aigrie, je sais mieux que vous ce que je dois faire.

— Que décidez-vous alors ?

— Je vais monter à cheval et me montrer à mon peuple, il viendra à moi quand je lui tendrai les bras.

— Exposer votre personne sacrée ! Y pensez-vous ?

— Je n'ai pas peur, dit le roi avec cet air qu'il retrouvait tout à coup dans son sang de héros

— Mais entendez-vous le canon ? On se bat dans les rues.

— Voilà pourquoi j'y vais !

— Mais on pourrait vous tuer, Sire.

— Moi ! J'ai mon peuple pour me défendre.

— Vous n'irez pas, fit la reine avec égarement et en l'entourant de ses bras, vous ne me laisserez pas seule ainsi.

— Thérèse, ne me détourne pas de mon devoir, laisse-moi sauver mon peuple...

— Et perdre vos enfants ! fit Marie Thérèse qui tremblait.

— Sire ! s'écria monseigneur Gervasio en entrant sans être annoncé, Sire, nous sommes perdus, la citadelle est au pouvoir des révoltés.

— L'entendez-vous ?

— Mais c'est donc sérieux ? fit le roi qui ne pouvait y croire.

— Que trop, Sire, entendez-vous ces cris ?

Et le roi écouta avec anxiété les clameurs toujours croissantes qui vociféraient sous les fenêtres du palais les cris de *Vive la Constitution d'Espagne ! Guerre à l'Autriche !*

— Que faut-il faire ? dit Victor Emmanuel en se tournant vers le gouverneur de Turin qui venait d'entrer.

— J'ai encore quelques régiments fidèles, il faut tirer sur les séditeux.

— Tirer sur mon peuple ! Jamais, monsieur, c'est mon sang que vous répandriez.

Et le roi s'éloigna et se mit à se promener à grands pas dans la chambre. La reine suivait tous ses mouvements avec une douloureuse angoisse.

— Qu'on fasse prier le prince de Carignan de se rendre à la citadelle et de venir nous rendre compte de l'importance des événements, dit enfin Victor Emmanuel.

Et après avoir salué amicalement la reine d'un geste de la main,

il se retira dans son cabinet.

Le prince se hâta d'obéir aux ordres du roi. Il fut accueilli avec une joie indicible par la population qui voyait un appui, un sauveur en lui.

— Nos cœurs, lui disaient les insurgés, sont fidèles au roi, mais il est nécessaire que nous l'arrachions aux funestes influences qui l'entourent et qui lui cachent les besoins et les destinées de son peuple.

Et, de toutes parts, la foule entourait Charles Albert et lui faisait connaître les vœux de la population.

— Portez nos désirs et nos prières au roi, répétait-on en se pressant sur ses pas.

L'attroupement grossissait, le prince n'avancait qu'avec peine. Il était visiblement ému et sa voix si harmonieuse avait des paroles d'espoir pour le peuple et d'amour pour le souverain.

— Espérez tout du cœur du roi, disait-il, sachez mériter ses bienfaits.

Et il avançait, il avançait toujours.

Tout à coup, le jeune fils du banquier Muschetti fend la foule, s'avance vers le prince, et lui présente hardiment le drapeau tricolore.

— Le drapeau de l'Italie est celui de ma Maison, répondit-il avec un de ses éblouissants regards qui distinguaient Charles Albert au milieu des autres hommes.

Le prince rentra au palais, où la famille royale et les ministres l'attendaient avec impatience.

— Eh bien ? dit le roi en lui tendant la main.

Charles Albert baisa cette main avec plus de respect et d'affection que de coutume.

— Sire, dit-il, les circonstances sont graves et difficiles. Nous n'avons pas affaire à quelques séditeux, mais à un peuple entier qui revendique ses droits.

— Quels droits ? s'écria la reine avec hauteur.

— Les droits imprescriptibles de l'humanité, émanés de Dieu

et trop souvent contestés par les hommes.

— Mais enfin, que veut mon peuple ? dit Victor avec une légère impatience.

— Une constitution qui égalise sa condition politique à celle de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne.

— À quoi cela sert-il ? interrompit Victor Emmanuel, n'ai-je pas toujours fait mon possible pour rendre mon peuple heureux ?

— Aussi vos sujets, Sire, ne se méprennent pas sur les intentions paternelles de Votre Majesté.

— Alors, pourquoi veulent-ils une constitution ?

— Pour prévenir les abus que vous pourriez ignorer, Sire.

La reine et les ministres élevèrent plusieurs objections pour combattre les prétentions de la nation piémontaise. Le prince, sans s'écarter un instant du respect et de l'affection qu'il devait au roi, soutint avec calme et franchise la cause qu'il s'était chargé de plaider.

— Vous croyez donc, mon cousin, continua le roi, qu'il n'y a aucun autre moyen de contenter mon peuple ?

— Sur mon âme et conscience, je le crois, Sire.

— Mais si je refusais absolument, que feriez-vous ?

— Il ne me resterait qu'à mourir pour Votre Majesté et pour ma patrie, car il arriverait de grands malheurs.

Victor Emmanuel se couvrit le visage avec ses deux mains. Il resta longtemps absorbé dans ses tristes réflexions. Enfin il releva son front, secoua la tête, tendit la main à Charles Albert.

— Je donnerai la constitution, dit-il, si c'est le seul moyen de sauver mon peuple.

Le prince de Carignan vint tomber à ses pieds et lui baisa la main.

La reine et les ministres s'étaient approchés du roi, mais avant qu'ils eussent eu le temps d'élever leurs objections, on introduisit le marquis de Saint-Marzan, ministre des Affaires étrangères et qui arrivait à l'instant même du congrès de Laybach où le roi l'avait envoyé quelques jours auparavant pour connaître les

intentions des puissances alliées sur les affaires d'Italie et sur la conduite qu'il devait tenir dans ces difficiles circonstances.

— Vous voilà, dit le roi avec un mouvement de satisfaction.

— Sire, j'arrive à peine, mais que se passe-t-il donc ? Mon carrosse, à grande peine, a pu percer les flots d'une multitude compacte qui envahit les abords du palais.

— Il y a que les temps sont mauvais et que mon bon et féal peuple est en pleine révolte contre son roi.

Le marquis recula avec épouvante.

— De la rigueur, Sire, déployez la plus grande rigueur. Coupons la tête à l'hydre des révolutions.

— Le cœur paternel du roi se refuse à de tels moyens... fit la reine.

— Il le faut, Sire, point de pitié, quel que soit le rang des coupables.

— Oh ! dit le roi dont les yeux s'étaient remplis de larmes, vous ignorez donc ?

— Quoi, Sire ?

— Que votre fils est à la tête des révoltés, dit-il en lui prenant tendrement les mains.

— Mon fils ! s'écria le vieillard avec un de ces sons rauques qui semblent briser une vie, mon fils !

Et, livide et chancelant, il s'appuya contre un meuble pour ne pas être renversé.

— Vous voyez bien, dit le roi en courant à lui, qu'il ne faut pas être si sévères.

Le marquis s'était retiré à l'écart, et, au gonflement de sa poitrine, on voyait qu'il pleurait.

— Pardonnez quelque chose à la douleur d'un père, dit-il en s'inclinant devant le roi, j'avais un fils et je l'ai perdu... À présent, Votre Majesté me permettra-t-elle de lui rendre compte de ma mission ?

— Parlez, dit le roi ému.

— Les troubles éclatés en Espagne et en Italie ont convaincu

les puissances alliées du besoin de se rattacher plus que jamais aux principes du traité de Vienne pour maintenir l'ordre politique établi en Europe. Les rois sont solidaires les uns des autres, et les puissances sont prêtes à punir par une intervention armée tous mouvements causés par les révolutionnaires.

— Et mon peuple qui réclame une constitution ?

— Sire, l'Autriche, la Russie et la Prusse ayant manifesté des craintes sur la contenance du Piémont, j'ai, ainsi que Votre Majesté m'en avait donné le pouvoir, engagé votre parole royale afin que rien ne soit changé dans le gouvernement politique des États sardes.

Le roi pâlit et le marquis continua :

— Les puissances alliées sont décidées, à la moindre manifestation perturbatrice, à envahir les États de Votre Majesté.

— Envahir mes États ! s'écria le roi en se levant. Occuper mes forteresses ! Croit-on que j'ai brisé mon épée ? Non, messieurs, je ne subirai pas cette honte, et je n'attirerai pas ces malheurs sur mes pauvres peuples.

— Vous voulez donc donner la constitution ? lui dit la reine d'un ton plein d'amertume.

— Non, Madame, je ne puis pas manquer à ma parole puisque mes alliés ne m'ont point dégagé.

— Mais alors, que comptez-vous faire ?

— J'abdiquerai, Madame, dit le roi en s'asseyant devant une table.

Et, d'une main calme et assurée, il dressa l'acte d'abdication.

En défaut d'héritier direct, la couronne revenait au duc de Genevoix, frère cadet de Victor Emmanuel, qui se trouvait à Modène.

— Mon frère n'a point engagé sa parole, il est libre d'accorder une constitution à ses peuples, il est libre de les faire heureux, dit Victor Emmanuel en soupirant.

— Sire, au nom du ciel, n'abdiquez pas, s'écria Charles Albert. Vous ignorez les malheurs que vous allez entraîner sur

nos têtes.

— Mon frère fera le bien que je n'ai pu effectuer, reprit-il avec mélancolie.

— Sire, Sire, ne perdez pas ce peuple que vous aimez, vous seul pouvez le sauver.

— Vous voyez bien que je n'ai plus la volonté d'agir et d'empêcher le mal.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? fit Charles Albert d'un ton désespéré.

Le parti contraire à la nation voyait avec plaisir l'abdication de Victor Emmanuel dont il redoutait la bonté, et la couronne passer sur la tête du duc de Genevois qui partageait sa haine profonde pour le progrès et pour toute idée libérale. Il espérait aussi parvenir à écarter Charles Albert du trône pour y placer le duc de Modène en dépit des droits les plus sacrés de la légitimité.

Vers le soir de ce même jour, un homme enveloppé dans un manteau d'une couleur sombre marchait à pas précipités le long de la rue déserte de la Providence. Il se précipita, plutôt qu'il n'entra, sous une vaste porte cochère au fronton armorié. Il franchit rapidement un escalier dérobé, frappa discrètement à une petite porte et presque aussitôt venait, introduit par une jeune camériste, dans un splendide boudoir où une femme jeune et belle était à demi couchée sur un divan de velours brodé d'or.

— C'est vous, Effisio, dit-elle en se relevant brusquement.

— Oui, madame la marquise, et je vous apporte de grandes nouvelles.

— La révolution prend-elle des formes imposantes ?

— La citadelle est dans nos mains.

— Je l'ai su par Muschetti.

— Le prince de Carignan a été accueilli avec enthousiasme par la multitude.

— Il m'en a prévenu par un billet charmant.

— Il vous adore donc toujours, marquise !

— Oui, sans savoir où je veux l'entraîner.

— Y parviendrez-vous ?

— Non, le prince ne voit que le côté chevaleresque et poétique des choses et de la vie, il sera le martyr de ses convictions.

— Et jamais un homme d'État ?

— Je le crains, mais n'avez-vous rien à me dire, à me communiquer de la part de nos cousins<sup>1</sup> ?

— Non, madame, mais une nouvelle.

— Eh bien ?

— Victor Emmanuel abdique dans ce moment, et le prince de Carignan est nommé régent du royaume.

— Il abdique ! s'écria la marquise dont les yeux s'illuminèrent d'un éclat de joie féroce, il abdique ! Marie Thérèse n'est plus reine ! Je suis enfin vengée !

Et la marquise, en proie à une espèce de crise nerveuse, tremblait en marchant à grands pas. Elle riait et pleurait. Le jeune homme qu'elle avait appelé Effisio et qui n'était qu'un affidé fanatique des Carbonari de Naples la regardait avec étonnement.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il enfin.

— Ce que j'ai ? Oh ! je payerai ce moment du reste de ma vie entière, ce que j'ai !

Et la marquise aspirait l'air à pleine poitrine avec une espèce d'ivresse fiévreuse.

— Vous me faites peur, je ne vous ai jamais vue ainsi.

— C'est que je jette le masque qui m'étouffe, c'est que j'atteins le but où je tendais. Vengée, vengée, vengée enfin !

— Mais de quoi ? mon Dieu !

— Écoutez, dit-elle d'une voix sourde et saccadée, comprenez-vous qu'une femme jeune et belle se soit donnée par ambition à un vieillard ? qu'une autre femme hautaine et capricieuse, sa rivale, l'ait abreuvée d'outrages, d'affronts ? qu'elle l'ait chassée en un mot, non du cœur de cet homme, mais de cette cour où elle dominait et de la patrie qu'elle aimait ? Comprenez-vous tout le fiel, toute la haine, toute l'exaspération qui ont dû

1. Nom que les Carbonari se donnaient entre eux.

s'amasser dans le cœur de cette femme obligée de se dérober à sa honte pendant dix ans d'exil ? Le comprenez-vous ?

— Oui, madame, mais quels rapports y a-t-il ?

— Il y a que cette femme, c'est moi, que ce vieillard est le roi et que la rivale que je hais et qui me persécute est Marie Thérèse.

Le treize mars, à l'aube du jour, les grands de l'État furent convoqués chez le roi. Victor Emmanuel était entouré de sa famille, du prince de Carignan et de ses ministres. Il était pâle et grave.

— Messieurs, dit-il d'une voix terne, je vous ai fait appeler pour vous faire part que, ne pouvant céder aux vœux de mon peuple sans manquer à ma parole, j'ai résolu d'abdiquer. Dans l'absence de mon frère, légitime héritier de la couronne, le prince de Carignan est nommé régent du royaume avec pleine et entière autorité.

Et le roi présenta l'acte d'abdication. Les ministres donnèrent à l'instant leurs démissions. Les ambassadeurs étrangers reçurent immédiatement communication de cet acte si important et si imprévu.

À cinq heures du même matin, le roi, suivi par la reine et par les deux princesses ses filles, abandonnait le palais de ses pères, accompagné par le prince de Carignan qui, triste et recueilli, nu-tête, donnait la main à la reine pour descendre le grand escalier. Une foule de personnes accourues pour saluer une dernière fois le bon Victor Emmanuel encombrait l'espace réservé entre les voitures. Des cris d'amour s'échappèrent de tous ces cœurs émus à l'aspect du roi abdicataire.

— Sire, dit le prince avec mélancolie, pourquoi partir quand on laisse tant de regrets ?

— J'ai cru assurer le bonheur de mon peuple en le confiant à mon frère.

— Ah ! Sire, et si vous vous étiez trompé ?

Victor Emmanuel pâlit affreusement.

— J'en mourrais, fit-il.

Le visage de la reine était profondément altéré, la colère et

l'humiliation donnaient à ses traits une expression sinistre et farouche. Le roi était attendri en voyant les larmes de ses sujets. Marie Thérèse avait l'air d'éviter leurs regards.

Comme le roi allait monter en voiture et que la multitude se pressait autour de lui, un éclat de rire moqueur retentit à ses côtés. Il se retourna surpris. Une jeune femme enveloppée dans une mante noire sembla s'esquiver. Victor Emmanuel chercha à voir machinalement celle qui osait l'insulter dans un pareil moment. La femme se rapprocha, fit quelques pas, et le roi se courba curieusement vers elle, les traits et la bouche contractés avec mépris. Alors l'inconnue souleva doucement le bout de sa mante de soie noire et laissa entrevoir un radieux visage.

— Isabelle ! murmura le roi qui sentit ses jambes fléchir sous lui.

— J'ai tenu ma parole et je suis vengée ! murmura une voix métallique tel que le son aigu et argentin d'une clochette, et la vision s'évanouit dans la foule.

Victor Emmanuel, suspendu sur le marchepied de la voiture dans un état d'atonie complète, semblait avoir oublié ce qui se passait autour de lui.

— Sire, qu'avez-vous ? dit la reine d'un ton alarmé.

— Vive le roi ! criait la multitude.

Et lui, toujours immobile, fixait un œil hagard du côté où Isabelle avait disparu. Tout à coup il tressaillit comme un homme qui s'éveille. Une larme glacée coulait le long de sa joue ridée et livide. Il salua une dernière fois son peuple, et se précipita au fond de son carrosse.

Un régiment de dragons de Savoie servait d'escorte à la famille royale. Le prince de Carignan à cheval se tenait près de la portière. Il était ému et préoccupé. Bien jeune encore, il était frappé du spectacle des vicissitudes humaines, et ce pauvre roi abandonnant pour la seconde fois le palais de ses pères remplissait l'âme généreuse de Charles Albert de mélancolie et de vénération. D'une autre part, la charge qui lui restait à accomplir était bien

lourde pour un jeune homme de vingt ans n'ayant envisagé la vie que dans sa plus poétique expression. Le prince s'en apercevait et la réalité, avec ses dures et âpres exigences, commençait à percer à travers son enthousiasme. L'ineffable et fatale tristesse des prédestinés pâlisait déjà son front.

À quelques milles de Turin, le prince mit pied à terre et prit congé du roi et de sa famille.

Victor Emmanuel l'embrassa tendrement.

— Je vous recommande mon peuple, fit-il d'une voix émue.

— Sire, dès cet instant ma vie appartient à la cause que vous m'avez fait embrasser.

— Mon fils, Dieu vous bénira comme je vous bénis, dit le vieux roi en l'étreignant contre sa poitrine.

— Conservez votre épée à la cause des rois, reprit Marie Thérèse en lui tendant la main.

— Oui, Madame, car je ne la tirerai jamais que pour l'honneur et la justice.

Et le prince, après s'être respectueusement incliné devant elle, remonta à cheval et reprit la route de Turin au galop.

Victor Emmanuel se dirigeait vers Nice. Il reçut tout le long de la route les plus sincères témoignages de l'amour de la population.

— Hélas ! lui disait quelquefois la reine d'un ton plein de regret, pourquoi avez-vous abandonné un peuple qui vous est si attaché ?

Le roi courbait la tête sans répondre.

— Mon frère le rendra plus heureux, soupirait-il tout bas.

Victor Emmanuel arriva le 20 mars à Nice. À cette époque, Nice était une jolie petite ville d'une vingtaine de mille habitants. Le despotisme des gouverneurs militaires, qui avaient aliéné toutes les villes des provinces, avait soulevé encore plus d'irritation dans une ville limitrophe où se trouvait un grand nombre d'anciens militaires français imbus des idées des bonapartistes, qui furent pendant si longtemps une fraction du parti libéral. Les

séditieux y avaient de nombreux et de chauds partisans. La nouvelle de la révolution y avait été accueillie avec enthousiasme. Pourtant, tel fut le sentiment de respect et de convenance envers le roi abdicataire, que sa présence suffit pour arrêter toute manifestation hostile au gouvernement déchu. Bien plus, cette ville dévouée pendant si longtemps aux princes de la Maison de Savoie donna un splendide témoignage de son culte pieux à l'infortune et à la dynastie dans la personne de Victor Emmanuel.

Le soir de l'arrivée du roi, la ville fut illuminée, et, le lendemain, la population en fête se transporta sous les fenêtres du palais royal qui domine la mer. Un arc de triomphe en feuillages orné du drapeau d'azur de la Maison de Savoie et de l'étendard tricolore de la nation fut promené dans toutes les rues, précédé par la musique et les corporations des arts et métiers. L'ancien hymne national élevait dans les airs ses notes simples et naïves comme le cœur de ces hommes qui l'avaient composé pendant les jours de dévouement et de deuil, lorsque le faible duc Charles III ne possédait plus que Nice et la ville de Verceil de tous les États de ses pères, alors qu'Emmanuel Philibert enfant s'essayait à ses jeux guerriers dans les luttes avec les jeunes et hardis pêcheurs de ces côtes.

Les fêtes populaires à Nice ont un caractère qui leur est particulier. On y sent comme un parfum d'antiquité qui rappelle l'origine grecque de cette ville, ancienne colonie phocéenne. Est-ce un reflet de ce ciel d'azur, de cette mer resplendissante ? Les chants sont-ils plus doux sur cette rive couronnée d'orangers et de palmiers ? Quoi qu'il en soit, Victor Emmanuel, ému à l'aspect de cette belle nature et surtout à ces démonstrations si touchantes et si respectueuses, sentit son cœur s'attendrir et on le vit pleurer, penché sur le balcon de marbre d'où il assistait à ces témoignages d'ivresse.

— Sire, lui demanda le syndic de la ville en s'inclinant, Votre Majesté est-elle satisfaite de son peuple ?

— Hélas, monsieur, je n'ai plus de peuple, mais toujours des

enfants. Allez leur dire que leur père les bénit et les remercie.

## Chapitre V

Le 15 mars au matin, Charles Albert s'était hâté de publier l'acte d'abdication et le décret qui le nommait régent du royaume pendant l'absence du roi Charles Félix. Pour aviser aux moyens de maintenir l'ordre et la tranquillité publique, il fit appeler les ministres démissionnaires pour les consulter, mais aucun ne se rendit à son appel, qui était celui de la patrie. Une sourde rumeur régnait dans la ville. La populace avait envahi le palais municipal pour forcer les décurions à une démarche décisive auprès du régent.

Retiré dans le fond de ses appartements, le prince reculait devant la démarche qu'on voulait lui imposer. Il redoutait les principes de Charles Félix et prévoyait les malheurs qui allaient fondre sur la nation.

— Ne saura-t-on jamais attendre ? disait-il avec découragement au comte de Saint-Marzan.

Mais laissons parler un historien aussi estimable qu'éloquent (l'avocat Brofferio), et empruntons à ce témoin oculaire le récit de ces scènes fatales.

« Le premier soin du prince régent avait été de conseiller la prudence et la tranquillité aux populations du Piémont, mais les âmes étaient trop exaltées pour écouter la voix de la raison. Les promesses et les menaces étaient insuffisantes pour calmer les esprits. La cause de la liberté se développait chaque jour. Les nouvelles des provinces n'étaient pas rassurantes pour le gouvernement. À Turin, le corps décurional, excité par le chevalier Dell Pozzo, qui fut depuis ministre de l'Intérieur, déclarait que : Les circonstances étaient si graves, le vœu du peuple si hautement exprimé, qu'il était indispensable pour le bien public de promulguer la Constitution espagnole avec les modifications que le roi et les représentants auraient d'un commun accord cru nécessaire d'y apporter.

» De son côté, la population s'était affoulee sous les fenêtres du palais du prince de Carignan. Des cris frénétiques pénétraient au fond des appartements. Les portes barricadées par les gardes avaient été enfoncées, quelques valets de pied furent assez rudement maltraités, le comte de Cinzano même, accouru pour rétablir l'ordre, faillit être massacré. Toujours calme et grand, Charles Albert, en entendant ces rumeurs furibondes, se leva pour marcher au-devant du danger, lorsque le jeune médecin Crivelli, rédacteur du journal *La Sentinelle subalpine*, parut devant lui.

» — Altesse, s'écria-t-il avec véhémence, il n'est plus temps d'hésiter. Écoutez ces cris, le peuple veut une constitution.

» — Hélas ! dit le prince, celui seul qui avait le droit de le faire nous a quittés, Charles Félix est le seul maître à présent.

» — Mais le sang est prêt à couler, insista le jeune homme.

» — Ah ! poursuivit le prince en branlant la tête, c'est pour ça que je suis prêt à mourir pour soutenir les droits de celui que je représente.

» — Quoi ! Altesse... Malheur, malheur sur ceux qui font couler une goutte de sang sur les échafauds ! poursuivit-il tout bas.

» Mais chaque moment amenait une épouvantable responsabilité, la lutte était imminente. Charles Albert convoqua auprès de lui tous les grands dignitaires de l'État et tous les ministres démissionnaires. Déjà une députation du corps municipal et de la garnison étaient venues apporter au régent le vœu du peuple et de l'armée. Le prince exposa l'état des choses au conseil et l'interpella sur le parti à prendre. La discussion fut vive. Ceux qui y prirent le plus de part furent le marquis Tancredi de Barold, cet homme charmant qui fut un saint, l'avocat B. Galvagno, le marquis de Villamarina, les comtes de Sambuy, de Bricherasio, de Saint-Alban, etc. Après de mûres réflexions et pénétrés de la certitude du danger qui menaçait la capitale, ils déclarèrent par écrit :

» — Nous soussignés, interpellés par Son Altesse Royale le prince régent, nous déclarons que les circonstances actuelles sont

si graves, le péril d'une guerre civile si imminent, le vœu du peuple si hautement exprimé, que nous pensons qu'il est indispensable au salut public, par la nécessité des choses, qu'il soit promulgué la Constitution espagnole avec les modifications que Sa Majesté, d'accord avec les représentants, jugera convenables. »

Il était huit heures du soir. Le prince parut sur le balcon du palais ducal. Sa taille colossale et svelte se dessinait d'une manière fantastique sur les murs grisâtres du vieux monument. Un frisson sembla parcourir la foule compacte pressée sur la place et jusque dans les rues adjacentes. Un profond silence envahit la multitude et sembla suspendre toutes les respirations. Charles Albert maîtrisa sa timidité habituelle, et, d'une voix claire et imposante, annonça à la nation qui l'écoutait que la Constitution d'Espagne était acceptée comme loi de l'État.

De frénétiques acclamations accueillirent ces simples paroles. On eût dit que les digues qui retenaient l'océan furieux venaient d'être brisées et l'on croyait, à ces clameurs tumultueuses, entendre le bruit des vagues puissantes et indomptées qui se précipitaient comme la voix de l'infini. La ville fut soudain illuminée, et bien avant dans la nuit on entendait des chants et des cris fiévreux d'enthousiasme. Les chants et les pleurs, ces deux suprêmes manifestations de la joie et de la douceur de l'homme, ont toujours leur heure dans toutes les catastrophes, dans toutes les crises humaines. L'homme qui vient de combattre pour une idée que bien souvent il ne comprend pas chante sur les ruines du principe qu'il s'est aidé à renverser, et demain peut-être il pleurera la chute de la cause qu'il a soutenue, quand il n'en pleure pas les excès et le triomphe.

Charles Albert se hâta de former un nouveau cabinet composé des hommes les plus éminents et recommandables déjà par les services qu'ils avaient rendus au Piémont pendant l'Empire et sa réunion avec la France. Le régent proclama une amnistie qui fut déchirée par la population. Les masses impatientes ne comprennent jamais que ceux qu'elles viennent de mettre au pouvoir doi-

vent compter avec le passé et surtout avec la pression de l'opinion publique à l'étranger. Une nation comme un individu est enchaînée par ses besoins et ses intérêts aux besoins et aux intérêts des autres. L'amnistie, dans un pareil moment, était un acte généreux et prudent. On ne le comprit pas. Charles Albert convoqua une junta provisoire en attendant que la volonté de Charles Félix fût connue pour la convocation des Cortès.

Le calme s'était rétabli dans la capitale, les provinces s'abandonnaient à toutes les démonstrations les plus bruyantes de la joie.

Mais la nouvelle de tous ces événements était parvenue jusqu'à Charles Félix à Modène. Ce prince moins bon mais plus intelligent que son frère, prévenu par les malheurs de sa jeunesse contre toute innovation, ennemi du progrès qu'il confondait avec la rébellion et de toute réforme qu'il croyait devoir mener à l'anarchie, apprit avec colère les changements qui venaient de s'accomplir, et, en même temps qu'il fit connaître son acceptation de la couronne, il menaça de son indignation tous ceux qui avaient pris part au mouvement qui s'opérait en Piémont. Son ressentiment contre les rebelles s'exprimait ainsi :

*Je déclare, écrivait-il de Modène (16 mars 1821), que bien loin d'acquiescer au moindre changement dans la forme du gouvernement préexistant à l'abdication de notre roi et frère bien-aimé, nous considérons toujours comme rebelles tous ceux de nos sujets royaux qui auront adhéré ou adhéreront aux séditeux et qui se seront arrogés ou qui s'arrogeront le droit de proclamer une Constitution, ou même qui admettront toute autre innovation portant atteinte à la puissance de l'autorité royale. Nous déclarons nul tout acte de la juridiction souveraine qui a pu être fait ou encore à faire depuis l'abdication de notre bien-aimé frère, quand il n'émanera pas de nous-même et qu'il ne sera pas expressément sanctionné par nous.*

*En même temps, nous animons tous nos sujets appartenant à*

*l'armée ou de quelconque autre classe qu'ils soient, qui se sont conservés fidèles, à persévérer dans ces sentiments, à s'opposer activement au petit nombre de rebelles et à être prompts à obéir à nos ordres quels qu'ils soient et à notre appel, pour rétablir l'ordre légitime, tandis que nous mettrons tout en œuvre pour leur porter de prompts secours.*

*Confiant entièrement dans la grâce et l'assistance de Dieu, qui protège toujours la cause de la justice, et persuadé que nos augustes alliés seront prêts à venir promptement et avec toutes leurs forces à notre secours dans l'unique et généreuse intention, telle qu'ils l'ont toujours manifestée, de soutenir la légitimité des trônes, le plein pouvoir de l'autorité royale et l'intégrité des États.*

*Nous espérons d'être en peu de temps à même de rétablir l'ordre et la tranquillité et de récompenser ceux qui dans les circonstances présentes se seront rendus dignes de notre grâce.*

À ces paroles qui inculpaient de félonie le prince régent lui-même, se succédaient, sous les dates du 23 mars et du 8 avril, deux autres proclamations tellement véhémentes et menaçantes, que les libéraux terrifiés durent se convaincre qu'au lieu de réformes qu'ils avaient tentées pour leur la patrie, il leur restait à peine l'espoir du pardon.

Charles Albert, atterré des sentiments manifestés par le roi, soumit ces proclamations à la junte provisoire. Le découragement fut tel qu'on fut obligé de la reconstituer plusieurs fois dans un jour pour avoir le nombre des votants nécessaires. Santorre de Santa Rosa avait succédé (21 mars) au chevalier de Villamarina comme ministre de la Guerre. Des ordres émanèrent du régent pour la création de la garde nationale et pour porter l'effectif de l'armée à 60 000 hommes.

Mais l'incertitude et le découragement paralysaient toutes les déterminations. Les esprits étaient accablés moralement par cette espèce de torpeur énervante qui alourdit toutes les facultés, quand

souffle le siroco précurseur des orages qui désolent les bords de l'Océan. La cause de cette hésitation, d'où venait-elle ? l'a-t-on sondée ? l'histoire nous en découvrira-t-elle le secret ? Nous ne pouvons que hasarder une supposition : La révolution du 21 en Piémont fut un mouvement intempestif, nuisible à la liberté comme tout acte inconsidéré. Le prince de Carignan et toute la jeune noblesse si généreuse espéraient avec ardeur un changement qui eût assimilé les conditions politiques du Piémont à celles des autres pays de l'Europe, mais ils voulaient qu'il s'opérât légalement avec le concours et la participation du roi, et ils étaient justes et raisonnables. Les scrupules de Victor Emmanuel ne lui permirent pas d'accepter ce rôle qu'on lui offrait et ils durent s'arrêter indécis, car le programme des réformes demandées légalement la veille devenait le lendemain le cri de la rébellion.

Les Carbonari, de leur côté, ces sectaires perturbateurs qui ont toujours perdu la cause des peuples qu'ils prétendent défendre, recherchaient à précipiter le régent et le peuple au-delà du but qu'ils s'étaient proposé. Alors tout ce que l'insurrection avait d'hommes de cœur dut se retirer, car il y a une ligne, celle du devoir, que certains hommes ne franchissent jamais.

Les Carbonari prévirent que Charles Albert était le plus grand obstacle à leur projet, et sa perte fut secrètement jurée. Pour nous expliquer les motifs de la conduite du prince, qu'il nous reste à narrer, que le lecteur consente à nous suivre une dernière fois dans ce boudoir mystérieux et parfumé où la belle marquise d'Amalfi enivrait si souvent l'ardent Charles Albert de caresses et d'amour. Il était là, agenouillé à ses pieds sur un riche coussin brodé d'or et de perles, presque prosterné devant elle, ses yeux fixés sur les siens, la tête posée sur sa main et un coude appuyé sur les genoux de la marquise qui, d'un de ses bras charmants, entourait son cou et l'étreignait à sa poitrine.

— Laissez-moi partir, murmurait-il d'une voix qu'elle étouffait sous ses baisers. Il le faut, Isabelle, donne-moi le courage de te quitter.

— Un instant encore, soupirait-elle de sa plus douce voix.

— Non, j'attends les ministres ce soir, et un envoyé du roi Charles Félix doit me transmettre des dépêches du baron de La Tour. Ah ! Isabelle, quel abîme est ouvert devant nous !

— Que craignez-vous, cher prince ?

— Tout, l'imprévoyance des uns et la ténacité des autres.

— Mais il dépend de vous de tout concilier.

— N'ai-je pas tout tenté auprès de Victor Emmanuel ? serai-je plus heureux auprès de son frère ?

— Je ne le crois pas, d'après le caractère qu'on donne à ce prince.

— Alors quels moyens m'offrez-vous de rapprocher le roi de son peuple et d'en obtenir les concessions nécessaires ?

— Je ne sais, dit la jeune femme en passant sa main blanche et mignonne dans les beaux cheveux du jeune homme toujours à genoux devant elle.

— Parlez, Isabelle, fit-il tristement, vous avez quelquefois dans la voix des sons qui me font tressaillir, votre pensée prête à jaillir m'échappe et je ne puis l'atteindre. Oh ! laissez-la librement déborder dans mon cœur.

— Je ne suis qu'une faible femme, étrangère à la politique.

— Est-ce bien vrai ?... Ah ! plutôt à Dieu qu'il en fût ainsi.

— Que voulez-vous dire ? reprit la marquise troublée.

— Rien, mais quelquefois je sens quelque chose de mystérieux dans l'atmosphère qui vous enveloppe. Ne pouvant douter de votre amour, j'éprouve une grande inquiétude...

— Voilà bien les hommes, fit-elle en riant d'un rire jeune et franc, ils ont besoin de se créer des chimères, de se tourmenter ! Malheur à la femme sans art.

— Adieu, dit le prince en faisant un mouvement pour se lever, et restez toujours ainsi une adorable et naïve enfant. Garde ton doux sourire de femme, vois comme les soucis de la politique creusent le front des hommes. J'ai vingt ans et j'ai déjà des rides, fit-il en posant la main de sa maîtresse sur un pli précoce qui sil-

lonnait l'ivoire de son vaste front.

— Laissez-moi effacer sous mes baisers ces traces des soucis et des infortunes, reprit-elle avec passion en brûlant de ses lèvres le front de son amant.

— Assez, assez, murmurait-il avec ivresse, car je ne pourrais plus te quitter, et le devoir m'ordonne de m'éloigner, de te laisser.

— Non, non, fit-elle avec une adorable mutinerie.

— Mon Dieu ! que ne suis-je libre de passer ma vie à vos genoux, mais le devoir...

— Le devoir, la politique, tout me dispute votre cœur.

— Enfant, dit-il avec ce ton d'affectueuse protection que les hommes aiment tant à prendre avec les femmes, enfant qui ne comprenez pas toute la grave responsabilité du sort d'un peuple, dont je dois compte à Dieu d'abord, au roi ensuite.

— Son roi qui le perdra, fit-elle avec impatience.

— Isabelle, dit le prince d'un air sérieux, respectez la personne de mon souverain.

— Mais il n'est pas le mien, s'écria-t-elle, et je vous dis qu'il n'y a qu'un moyen de nous sauver, c'est de vous emparer d'une couronne...

— Qu'osez-vous dire, madame ! M'emparer de la couronne, moi ! Un traître, un usurpateur, jamais !

Et le prince se leva précipitamment, le front couvert d'indignation et les lèvres pâles de colère.

— Écoutez, s'écria-t-elle en courant à lui et en le saisissant par un bras, écoutez. Vous vous êtes mépris sur votre position, vous ne pouvez plus y échapper. Déjà, aux yeux du roi, vous êtes un rebelle, à ceux de la nation, vous pouvez être un libérateur. Choisissez.

— Et c'est vous, madame, qui me parlez ainsi, vous ? Et vous dites que vous m'aimez ?

— C'est parce que je vous aime que je vous veux grand et puissant.

— Eh bien ! je vous réponds, madame, que je ne pourrai jamais forfaire aux lois de l'honneur. Le roi Victor Emmanuel en abdiquant m'a confié sa couronne pour que je la rende à son frère, et je la lui rendrai. J'ai dû céder au vœu du peuple, qui était le mien, je voudrais mourir pour la liberté et l'indépendance de ma patrie, mais je n'avilirai jamais l'honneur de mon blason en le souillant d'un parjure.

— D'autres, si vous refusez de vous en emparer, sauront se saisir d'un pouvoir dont on peut abuser.

— Je serai là pour le défendre, madame.

— Contre le peuple ?

— Le peuple piémontais ne s'est jamais soulevé contre aucun membre de ma famille.

— Et s'il l'osait ?

— Alors, je veux mourir avant de voir le déshonneur de mon pays et de ma race.

— Écoutez, écoutez encore, fit-elle avec une espèce d'égarement, il y a en Italie une association occulte et puissante, vous le savez...

— Les Carbonari, oui, madame. Qu'ai-je à démêler avec eux ?...

— Mon Dieu, comprenez-moi donc, je me perds sans vous sauver, mais ils travaillent dans l'ombre, et si vous ne servez pas leurs projets...

— Moi, jamais, madame, s'écria-t-il d'une voix tonnante.

— Mais alors, sachez leur résister, ceignez une couronne que vous seul pouvez rendre puissante et redoutable.

— Malheureuse ! s'écria-t-il en la repoussant, est-ce vous qui me parlez ainsi ?

— Le Piémont... balbutia-t-elle.

— Le Piémont ! Un jour viendra où je le placerai si haut que son sort sera envié par toutes les nations, mais je veux conserver pur le principe qui doit le régénérer, et je suis le premier à me soumettre quand le devoir m'ordonne d'obéir.

Et le prince salua profondément la marquise et sortit.

Restée seule, la jeune femme demeura longtemps inerte, immobile, comme écrasée par ses pensées. Ce rêve d'ambition qu'elle poursuivait depuis tant d'années lui échappait encore ! La chevaleresque loyauté d'un jeune homme timide se dressait énergique et inflexible devant elle, quand elle avait cru que les brûlantes et voluptueuses émanations de son haleine amoureuse auraient amolli comme la cire cette âme qu'elle avait cru maîtriser. L'œil ardent, la bouche entrouverte, elle aspirait le vent de la vengeance. Elle allait se lever, quand elle entendit légèrement heurter à la porte dérobée de son boudoir.

— Entrez, fit-elle en reconnaissant le signal.

Effisio parut devant elle. Ses traits avaient une expression sardonique et railleuse. Il s'arrêta en croisant ses bras et se prit à la regarder en souriant.

— Voilà donc le sauveur de l'Italie que vous nous avez promis !

— Oh ! fit-elle en fermant ses mains crispées avec rage.

— Qu'allons-nous devenir ? Dans quelles mains tombera la révolution ?

— Croyez-vous tout espoir perdu ?

— Madame, quand je vis le prince désapprouver l'adresse des libéraux que vous aviez rédigée avec Ansaldi, j'avais deviné qu'il ne franchirait jamais les limites de la légalité.

— Que ferons-nous ? reprit la marquise d'une voix sourde.

— Oh ! dit Effisio avec un atroce mouvement, il y a des gens qui veillent.

— Que voulez-vous dire ? Mon Dieu !

— Rien, mais nous nous sommes trop engagés pour reculer, c'est une lutte à mort qu'il nous faut entreprendre, car désormais nous sommes seuls.

— Seuls ? Et les secours promis ?

— Tout nous manque, madame. La révolution est étouffée à Naples, et le mouvement fomenté en Lombardie ne peut avoir

lieu, le peuple n'est pas préparé.

— Comment le savez-vous ?

— Voici la lettre du comte Confalonieri au général de l'insurrection piémontaise.

Et Effisio présenta à la jeune femme tremblante une lettre qu'elle lut à haute voix :

*Général,*

*Si jamais j'ai eu quelque influence sur vous, voici le moment de me le prouver. Je profite de notre antique amitié, je profite de toute l'estime dont vous m'avez toujours honoré, pour vous prier de ne pas passer le Tessin ; la Lombardie n'est pas préparée à vous recevoir. Votre opération ne servirait qu'à compromettre ceux qui oseraient se déclarer pour vous et qui n'auraient pas assez de forces pour vous soutenir. Épargnez à cette province les maux d'une lutte dont vous ne pourriez triompher.*

— Le prince a raison, fit-elle en jetant la lettre sur la table, il ne nous reste qu'à attendre les ordres du roi.

— Madame, dit sévèrement le jeune homme, vous savez bien que nous ne l'entendons pas ainsi.

— Ma tâche n'est-elle pas remplie ? dit-elle.

— Non, madame, puisque le prince refuse de seconder nos vues.

— Que puis-je y faire ?

— Vous devez avoir des moyens de l'y forcer, reprit-il avec une incroyable expression d'impertinence.

— N'ai-je pas tout tenté ? fit-elle en courbant son front couvert de rougeur.

— Alors, si vous n'avez plus de moyens, nous en aurons, nous !

— Lesquels, Effisio ? Vous me faites peur !

— Vous savez que nous ne reculons devant rien lorsqu'il s'agit d'enlever un obstacle.

— Non, non ! s'écria la pauvre femme toute tremblante à

l'idée des dangers que courait son amant.

— Madame, nous avons pu vous admettre comme complice dans nos desseins, mais nous ne les soumettons pas à vos caprices.

— Oh ! fit-elle en joignant les mains avec désespoir, respectez sa vie. Malheur à qui toucherait un cheveu de sa tête. J'ai bien assez fait pour vous tous, j'ai le droit d'exiger à mon tour, et malheur, vous dis-je, à celui qui oserait s'attaquer au prince de Carignan.

— Madame, lorsqu'une femme est assez osée pour s'associer à l'œuvre des hommes, elle doit dépouiller tout ce qui lui restait de son sexe. Il n'y a plus ni parent ni amant, madame, mais des partisans et des ennemis.

— Oh ! fit-elle avec désespoir, vous êtes impitoyable. Vous si jeune, Effisio, vous n'avez donc jamais aimé pour me parler ainsi ?

— Moi ! et c'est vous, vous, madame, qui me le demandez ? reprit-il brusquement.

Puis il ajouta avec un de ces sourires méchants qui distillaient le mépris :

— Et vous, aimez-vous, madame ? Vous dont le cœur blasé et endurci s'est fait un jeu de l'amour, qui avez pris un si triste plaisir à tordre toutes les fibres d'un cœur de jeune homme, qui l'avez disséqué sous votre souffle comme un cadavre, vous, aimez-vous ? Ah ! vous raillez, madame !

— Effisio, oui j'ai été bien légère, bien cruelle peut-être, mais j'avais tant souffert... Mais soyez clément, soyez miséricordieux, ne frappez pas le prince, parce que je l'aime, s'écria-t-elle avec explosion.

— Vous l'aimez ! dit Effisio en reculant. Vous ! Oh ! ce serait affreux si ce n'était pas ridicule !

Et le jeune homme voulut sortir en riant d'un fou rire.

Isabelle, pâle, suffoquée par la honte et la colère, courut à lui.

— Restez, dit-elle, assez d'injures, assez d'outrages. Je me

relève enfin, et c'est à vous à trembler. J'ai vos secrets, je devine vos dessins, je les connais. Le prince que vous voulez frapper, je puis le prévenir qu'un poignard assassin le menace...

— Faites, madame, dit froidement Effisio, vous n'avez pas de preuves, et nous en avons de votre culpabilité, que nous mettrons sous les yeux du prince.

— Grâce, grâce ! s'écria-t-elle avec terreur.

Effisio prit une de ses mains qu'il fit craquer violemment dans les siennes. La marquise poussa un cri douloureux.

— Vous voyez bien que vous n'êtes qu'une pauvre faible femme qu'un homme brise facilement, et vous voulez lutter quand vous devez accepter votre position telle que vous l'avez voulue vous-même ?

La marquise couvrit son visage avec ses deux mains, elle pleurerait.

Le jeune homme la regarda longtemps, froid et impassible. Aucune émotion ne paraissait sur son visage.

— Eh bien ! dit-il après un assez long silence.

— Que faut-il faire ? demanda-t-elle avec abattement.

— Vous allez vous mettre à cette table.

Et il la fit asseoir.

— Vous allez écrire.

Et il posa devant elle du papier et il mit une plume entre ses doigts.

— Ah qui ? mon Dieu !

— Au prince.

— Moi !

— Vous lui donnerez un rendez-vous pour minuit.

— Après ? fit-elle avec terreur.

— Il viendra, car il est amoureux, et vous êtes bien belle !

— Après, après ? mon Dieu !

— De l'humeur dont je vous connais, il est difficile, il est impossible que vous ne réussissiez pas à en faire ce que nous, c'est-à-dire ce que vous voulez, et demain matin vous aurez fait

un roi.

— Il n'y consentira jamais, s'écria-t-elle en se levant.

— Écrivez, fit-il en la repoussant rudement sur sa chaise et en serrant son poignet délicat jusqu'à le meurtrir.

— Je vous dis qu'il est inflexible quand il s'agit d'honneur.

— L'honneur ! J'en connais d'autres qui eux aussi avaient ces idées, et... vous êtes trop habile, madame, pour ne pas triompher de tous les scrupules.

— Vous êtes sans pitié, murmura-t-elle en levant sur le jeune homme ses beaux yeux rougis de pleurs.

— Écrivez.

Elle prit la plume, traça quelques mots, et, se tournant brusquement vers Effisio :

— Et s'il résistait, que feriez-vous ?

— Cela ne vous regarde plus, madame. Je vous ai prévenue que nous avions juré d'enlever tous les obstacles. Si un le manque, nous sommes dix qui avons proféré le même serment. Ou le prince opte pour nous avant minuit, ou demain matin il aura cessé d'exister.

Un cri étouffé partit dans la pièce voisine. Effisio et la marquise se levèrent effrayés, ils se précipitèrent dans la chambre.

— On nous écoutait, dit Effisio.

— Il n'y a personne, reprit la marquise toute pâle en parcourant sa chambre d'un rapide coup d'œil.

— Nous serions-nous trompés ? fit Effisio en sortant.

En quittant la marquise, Charles Albert s'était rendu au Conseil des ministres qu'il devait présider. Il les trouva dans la plus grande agitation.

La nouvelle de l'entrée des Autrichiens à Naples n'était pas de nature à rassurer les chefs de la révolution du Piémont sur le succès de leur entreprise. La discussion fut vive. Mille moyens étaient proposés, nuls n'offraient des garanties de réussite, ou quelques-uns répugnaient à la franche délicatesse du prince. Pendant cette solennelle soirée, monseigneur l'archevêque de

Turin envoya trois différents messagers pour le prévenir qu'on voulait l'assassiner dans la nuit. Charles Albert sourit avec mélancolie aux appréhensions du prélat. L'heure était bien avancée lorsque le marquis Costa, qui arrivait de Modène, se présenta devant le prince pour lui remettre une lettre autographe du roi Charles Félix. Le régent indiquait une heure de la matinée du lendemain aux ministres et surtout à Santorre de Santa Rosa pour combiner ce qu'il leur restait à faire dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait.

Voici ce que contenait la lettre du roi Charles Félix :

*Prince, disait-elle, votre roi vous ordonne de rassembler ses soldats à Novare, de vous y rendre vous-même en personne pour remettre le commandement dans les mains du général de La Tour que nous avons déjà investi de nos pleins pouvoirs et d'en attendre les ordres qui vous concernent vous-même. Le roi verra, par la promptitude de votre obéissance, si vous êtes encore un prince de la Maison de Savoie, ou si vous avez cessé de l'être.*

La foudre qui fût tombée sur son front n'eût pas autant atterré Charles Albert que le contenu de cette lettre. L'indignation couvrait son noble visage de rougeur. Le sang d'Emmanuel le Grand, de tous les princes de sa race celui dont il se rapproche le plus, frémissait dans ses veines. Le marquis Costa s'était retiré en silence, et lui se promenait à grands pas dans la vaste salle de sa bibliothèque, froissant avec rage dans ses doigts un petit billet parfumé qu'on lui avait remis en sortant du conseil et qu'il n'avait pas même ouvert.

Pendant ce temps, si nous jetons nos regards dans les rues qui aboutissent de la place Saint-Charles au palais Carignan, nous verrons glisser une ombre vaporeuse, rapide et fantastique comme une apparition. Enveloppée dans un long voile flottant jusqu'à terre, la jeune femme qui courait ainsi s'arrêta un moment avant de franchir le seuil du palais. On aurait dit qu'elle hésitait et qu'elle tremblait. Enfin, semblant surmonter une secrète-

te terreur, elle traversa le péristyle sous le regard insultant des gardes qui la considéraient en souriant. Elle franchit le grand escalier et pénétra dans la salle où se tenaient encore quelques valets de pied sommeillant déjà sur leurs banquettes. À la vue d'une femme seule à cette heure indue, ils se levèrent précipitamment et s'informèrent de l'objet de sa visite avec cette arrogante familiarité d'une valetaille insolente.

— Il faut que je parle à Son Altesse le régent tout de suite, fit l'inconnue d'une voix mal assurée.

— À cette heure-ci, impossible, madame, Son Altesse est déjà rentrée dans ses appartements.

— Ce que j'ai à lui dire n'admet pas de retard, allez lui dire que je désire lui parler, fit-elle avec ce ton de hauteur tranquille qui trahit la grande dame.

— Il faudrait alors que madame eût la bonté de se nommer.

— Allez, fit-elle d'une voix devenue plus tremblante.

— Son Altesse ne reçoit pas... à moins que madame ne soit attendue.

Et le coup d'œil dont le valet accompagna ces paroles fit rougir la jeune femme sous son voile. On vit à l'agitation de son sein le trouble qui la dominait. Elle demeura un moment silencieuse et comme foudroyée par ces mots. La vue de ces hommes lui faisait mal. Elle chercha un appui pour ne pas tomber, mais se redressant tout à coup avec un mouvement suprême de dignité et d'innocence :

— Allez, dit-elle au valet qui la regardait avec ironie, allez prévenir Son Altesse que la comtesse Del Mele doit parler au régent pour affaire d'État.

Et elle passa fière et calme au milieu de cette tourbe qui s'était inclinée humblement à son nom.

— Vous chez moi à cette heure ! madame ! s'était écrié le prince surpris en s'avançant pour la recevoir.

— Altesse ! Altesse ! Ce que j'ai à vous dire n'admet pas de retard... et je suis venue...

— Madame, je commence à remercier le hasard inespéré, quel qu'il soit, qui me procure un bonheur auquel j'étais si loin de m'attendre.

Et Charles Albert, avec cette grâce exquise et délicate qui le distinguait, s'assit sur une chaise à peu de distance du fauteuil où Octavie s'était laissée tomber presque inanimée.

Mais la pauvre femme, en se trouvant en présence du prince, en se voyant chez lui seule ainsi à onze heures du soir, sentit toute l'inconvenance de sa position. La voix lui manqua, elle ne put parler. Son cœur battait si fort dans sa poitrine, qu'on voyait se soulever les flots de dentelle qui garnissaient son corsage.

— Madame, rassurez-vous, dit le prince ému et étonné de l'état où il la voyait.

Mais la réaction commençait à agir sur les nerfs de la pauvre Octavie qui, au lieu de répondre, voila son beau visage avec ses deux petites mains mignonnes comme celles d'un enfant, et se mit à pleurer.

— Des larmes ! dit le prince touché en se rapprochant d'elle, au nom du ciel, madame, qu'avez-vous ? courez-vous quelque danger ?

Ces mots rendirent à Octavie la conscience de ce qu'elle venait accomplir.

— Ce n'est pas moi qui cours des dangers, dit-elle, mais Votre Altesse. Un grand péril vous menace.

— Moi, madame ?

— Oui, vous, prince. J'ai entendu, moi, le complot de ces misérables, et folle, hors de moi, je suis accourue. Mon Dieu, mon Dieu, pourvu que ce soit à temps.

— Vous, madame, c'est pour me sauver... un intérêt si tendre...

Et Charles Albert regarda la jeune femme, qu'il fut surpris de trouver si belle, car, habitué à la voir près de la marquise, il ne l'avait jamais regardée. Mais, tandis qu'il la contemplait ainsi avec l'ardeur d'un jeune homme de vingt ans, elle, les yeux

baissés et le sein haletant, écoutait avec terreur tous les bruits qui montaient de la rue.

— On vient vous assassiner, fit-elle tout à coup avec égarément.

— Eh quoi ! madame, vous aussi vous partagez les vaines appréhensions de monseigneur l'archevêque qui m'a fait prévenir trois fois dans la journée que j'eusse à me défier des poignards des assassins ?

— Oui, oui, fit la comtesse à laquelle son trouble ôtait presque l'usage de la raison.

— M'assassiner ! et pourquoi ? qui l'oserait ? Le peuple m'aime, à quoi bon me tuer ?

— Mon Dieu ! et le sais-je ? parce que vous êtes un obstacle aux desseins des méchants, parce que vous êtes grand et généreux et que, vous mort, l'anarchie et les étrangers se disputeront le Piémont pour le déchirer brin à brin et s'en partager les lambeaux.

— Madame, d'où savez-vous toutes ces choses ? fit le régent devenu soucieux.

— Oh ! fit-elle avec abattement, il y a des mystères d'infamie, et ce soir, sans le vouloir, j'ai plongé mon œil dans un de ces abîmes impurs.

— Vous, madame !

— Oui, oui, comment vous expliquer ? mon Dieu !...

— Parlez, au nom du ciel.

— N'avez-vous pas reçu un billet ?

— De la marquise ? oui, madame.

Et le prince ramassa sur la table le billet parfumé tout froissé et cacheté encore.

— Vous ne l'avez pas lu ! dit Octavie étonnée.

— Je suis inexcusable... mais de graves et tristes préoccupations...

Et le prince lut la lettre d'Isabelle. Il avait rougi en le parcourant, et il leva les yeux sur le chaste et doux visage de la comtesse pour tâcher de deviner si elle en connaissait le contenu.

— Eh bien ?

— J'avoue, madame, fit-il en souriant, que le style de ce billet... n'a rien de très effrayant.

— Et si c'était un piège ! s'écria-t-elle avec explosion.

— Un piège ! à mon égard ! la marquise ! jamais, je réponds d'elle. Expliquez-vous, madame, un piège !

Et les yeux de Charles Albert lançaient des étincelles.

— Un piège ! la marquise ! répétait-il d'une voix altérée.

— Mon Dieu ! comment lui faire comprendre que cette femme le trompe.

— Prenez garde, madame, avant de soupçonner ainsi une personne que j'honore et qui de plus... est votre parente, une semblable accusation...

— Et si ce n'était pas vrai, pourquoi serais-je ici ? s'écria-t-elle avec un suprême accent d'innocence et de vérité.

Le prince tressaillit, et, se rasseyant :

— Pardon, madame, fit-il, mais ce que vous me dites est si étrange, si inattendu, vos paroles sont si incohérentes...

— Hélas ! c'est que le désespoir, la peur me rendent insensée. J'ai tant de choses à vous dire, et je ne sais pas par où commencer. J'ai tant souffert, laissez-moi recueillir mes idées, car ce que j'ai à vous apprendre est horrible.

— Remettez-vous, dit-il en affectant un calme qu'il n'avait pas, dites-moi ce que vous savez, je vous écoute.

Et le prince se rapprocha d'elle et lui prit la main.

— Il se passe des choses mystérieuses chez la marquise. Je m'en inquiétais, j'avais souvent entendu votre nom prononcé tout bas entre elle et Effisio.

— Ce jeune homme qui lui sert de secrétaire ?

— Et qui n'est que son complice. Ce soir, je me rendais auprès d'elle, lorsque j'ai entendu qu'elle discutait avec force. La voix de ce misérable dominait la sienne, j'ai entendu votre nom, Altesse. J'ai voulu fuir, car ce que je faisais était bien mal, mais une force irrésistible m'a clouée à ma place et j'ai entendu.

— Quoi ? madame !

— La marquise n'est que l'agent infâme d'une société, d'une secte secrète dont elle sert les projets. Chacune de vos paroles est enregistrée, et...

— Prenez garde, prenez garde, madame, à ce que vous avancez, fit le régent tout pâle et tout frémissant.

Mais elle continuait toujours avec une espèce de fiévreux égarément :

— Je l'ai entendu, elle demandait grâce pour vous, elle cherchait en vain à détourner le poignard qu'elle s'est aidée à aiguiser et à suspendre sur votre tête.

— Des preuves, des preuves, interrompit le prince avec véhémence.

— Des preuves, cette lettre qu'elle a écrite sous la dictée d'Effisio, ce rendez-vous qu'elle vous donne est un piège grossier tendu à vos sens, et si, à force de dissimulations et d'artifices, elle parvient à vous faire céder aux vues des hommes qui la payent, demain vous serez au nombre des usurpateurs ordinaires ; mais si vous restez grand et pur, le fer des assassins aura traversé votre cœur.

— Des preuves, des preuves, je les veux, il me les faut, s'écria Charles Albert d'une voix tonnante et en se levant.

— Tenez, dit-elle, j'ai voulu me convaincre avant vous, et voici ce que j'ai trouvé dans la chambre de ma cousine.

Et Octavie offrit une liasse de papiers au prince qui les parcourut rapidement.

— Malédiction ! s'écria-t-il en les rejetant sur la table, être trompé ainsi par elle !

Et il couvrit son visage de ses mains convulsives pour dérober son émotion à la comtesse. Celle-ci, avec cet instinct d'un cœur de femme, avait détourné la tête pour ne pas avoir l'air de surprendre cette douleur, mais deux grosses larmes qu'elle ignorait elle-même coulaient le long de ses joues.

— Merci, madame, dit enfin Charles Albert. Comment recon-

naîtrai-je jamais le service que vous m'avez rendu ? Vous m'avez sauvé la vie... Hélas ! faut-il que je vous en remercie ?

Et le prince se détourna pour cacher ses pleurs, qu'il ne pouvait plus maîtriser.

— Prince, dans votre position, l'ingratitude d'une femme ne doit pas affecter au point d'être découragé.

— Madame, vous si naïve et si pure, vous ne pouvez pas savoir... Oh ! cette femme !

— Eh bien, prince ! cette femme ?

— Je l'aimais, madame ! fit-il avec désespoir.

— Je m'en doutais, dit la comtesse devenue plus blanche qu'une statue.

— Vous ne savez pas ce que c'est d'être brisé dans son amour à vingt ans, d'être trahi, d'aimer seul sans espoir, de devoir étouffer une image qu'on retrouve toujours.

— Assez, fit-elle d'une voix éteinte en baissant la tête sur son sein.

— Madame, madame, c'est affreux ! Oh ! j'aime mieux le fer des assassins.

— Oui, dit Octavie dont les mains tremblaient, il vaut mieux mourir.

Le prince la regarda fixement, car, pour la seconde fois, la voix de la jeune femme le faisait frissonner.

— Vous le savez donc ! fit-il en se rapprochant d'elle de sa voix la plus tendre et en cherchant à lui prendre la main.

Mais Octavie s'était relevée avec épouvante, et pâle, tremblante, l'oreille tendue, elle écoutait avec terreur les sons prolongés de l'horloge qui sonnaient minuit.

— Minuit ! fit-elle avec égarement, minuit ! dix poignards vont être dressés sur vous. Minuit ! on va vous assassiner. Minuit ! il faut partir, Altesse, il faut fuir.

— Fuir ! s'écria le prince, jamais !

— Que faites-vous ici ? Une plus longue lutte est impossible.

— Je mourrai à mon poste, madame, mais je ne fuirai pas.

— Mourir, vous ! s'écria-t-elle d'une voix pleine de sanglots et d'amour.

Puis elle reprit avec calme, toute rougissante sous le regard ardent que le prince lui dardait :

— Votre vie est nécessaire au Piémont, Altesse. Vous mort, le sceptre de nos rois passe dans des mains étrangères, et en vous finit cette glorieuse dynastie de Savoie que vous représentez. Votre nom vous impose de vivre, l'homme doit savoir triompher de sa douleur quand il est prince et que le devoir lui ordonne d'être calme et d'agir.

Charles Albert contemplait avec étonnement cette jeune femme qui lui parlait ainsi.

— Mais, madame, la fuite serait le déshonneur...

— Non, Altesse, mais la prévision de l'avenir. Votre personne sacrée représente un prince que vous devez conserver pour des temps opportuns ; héritier de la monarchie, vous ne pouvez agir autrement !

— Mais quels sont les desseins des conspirateurs en me frappant ?

— Vous le voyez : proclamer une république impossible qui donnerait lieu à l'intervention armée des étrangers, qui ruinera le Piémont, ou qui vous fera expulser, si vous la secondez, d'un trône qui vous appartient de droit.

Le prince réfléchit quelques instants.

— Que faire alors ?

— Vous rallier aux troupes du roi dont vous avez toujours soutenu les droits et sauver l'avenir en vous.

— Mais si l'on allait me croire capable d'une trahison... fit-il en pâlisant.

— Votre conscience et l'histoire justifieront votre conduite.

— Ce n'est pas assez, dit-il avec abattement. Je ne me sens pas le courage de braver l'opinion publique, fût-elle erronée et injuste.

— Oh ! dit Octavie avec désespoir, il y a des circonstances où

il faut savoir se dévouer jusqu'à la honte !

— Traître, répétait-il d'une voix sourde, non, non, madame, j'aime mieux mourir que de laisser planer un soupçon sur ma vie.

— Écoutez, dit Octavie avec inspiration, donner sa vie à son pays, à sa cause, est un acte d'héroïsme, mais lui sacrifier sa renommée est l'abnégation du martyr, peu de cœurs sont assez grands pour s'immoler ainsi. La couronne d'épines fit moins souffrir le Christ que le sceptre de roseau, il faut plus de courage pour supporter l'injure que la douleur.

— Ah ! madame, ce que vous me proposez est impossible. L'opinion publique ! vous ne savez pas ce que c'est que de la braver.

— Et ne l'ai-je pas fait, moi, pour venir vous sauver ? N'ai-je pas marché sur ma renommée en débris pour arriver jusqu'ici ! Ai-je pensé à la réprobation qui m'attend pour être venue seule, au milieu de la nuit, vous crier : Fuyez, car on veut vous assassiner ?

— Oh ! madame, fit le prince, que l'idée de ce grand dévouement saisissait tout à coup.

— N'ai-je pas ma réputation de femme ! n'ai-je pas l'honneur d'un mari à sauvegarder ! Innocente aux yeux de Dieu et aux nôtres, je n'en serai pas moins flétrie peut-être !

— Malheur à celui qui oserait vous soupçonner, madame !

— Hélas ! fit-elle en branlant la tête, une femme ne peut plus ramener l'opinion quand elle a osé la braver, et pourrez-vous effacer de mon cœur le souvenir empoisonné que laisse à jamais le sourire de vos valets ! Hélas ! j'ai tout supporté et je suis là et je vous supplie de partir, car je ne veux pas qu'on vous tue !

— Octavie, Octavie, fit le prince en joignant les mains avec adoration, noble et sainte femme qui vous êtes immolée pour me sauver.

Et Charles Albert se laissa tomber à genoux devant elle.

— Levez-vous, prince. En venant vous prévenir, je n'ai fait que mon devoir. Faites le vôtre, et sachons accepter les consé-

quences d'un grand dévouement accompli, partez.

— Vous l'emportez, madame, votre exemple m'entraîne, je pars... Mais sachez-le bien, ce n'est pas le poignard des assassins que je fuis, car je suis prêt à mourir pour mon pays ! mais l'espoir de conserver en moi le principe qui doit régénérer ma patrie. Vous l'avez dit, moi mort, c'est l'anarchie, c'est l'invasion, c'est le libre Piémont sujet de l'Autriche. Merci, madame, vous m'avez rappelé mon devoir. Ma vie entière sera consacrée à vous servir, à vous aimer.

— Prince, dit-elle en le relevant avec un geste plein de dignité et de pudeur, adieu, nous ne devons plus nous revoir dans ce monde.

Et elle lui tendit la main en se dirigeant vers la porte, mais Charles Albert se précipita pour la retenir.

— Octavie, par pitié, un mot, un seul ! Oh ! ne m'abandonnez pas ainsi, vous mon ange sauveur, j'ai besoin de courage. Oh ! par pitié, ne me quittez pas.

Et le jeune homme éperdu joignait ses mains avec désespoir.

— Adieu, adieu, répétait-elle toute frissonnante et en tâchant de dégager ses mains de celles du prince qui venait de s'en emparer avec passion.

— Oh ! fit-il d'une voix brisée, n'est-ce donc qu'à la pitié, qu'à la compassion, que je dois cette preuve d'intérêt si tendre ?

Et le prince se traînait presque à ses pieds en la couvant d'un de ces regards irrésistibles que lui seul possédait.

Octavie ne répondit pas, mais elle laissa tomber sur lui un de ces regards qui font que deux âmes se confondent. Le prince éperdu ouvrit ses bras pour l'étreindre sur sa poitrine palpitante, mais elle, toute rougissante, le repoussa doucement :

— Laissez-moi, dit-elle, car vous voyez bien que je vous aime.

— Ah ! fit Charles Albert en se redressant avec orgueil, ce mot a fait un grand homme d'un jeune homme irrésolu et timide.

— Adieu, interrompit-elle une dernière fois, conservez-vous à l'Italie et espérez dans la justice de Dieu, partez !

Le prince l'accompagna respectueusement jusqu'au bas de l'escalier.

— Qu'on reconduise madame la comtesse dans la voiture de la duchesse, dit-il en s'inclinant devant elle.

Et il disparut.

— Où doit-on ramener madame ? dit le valet de pied en ouvrant la portière.

— Au couvent de la Visitation, fit-elle en se jetant au fond de la voiture.

## Chapitre VI

Le prince de Carignan partit à cheval dans cette même nuit, accompagné par le jeune comte César Balgo, qui devait être une des gloires les plus pures de l'Italie moderne. Arrivé à Novare, il se mit sous les ordres du général de La Tour, et il fit parvenir au gouvernement provisoire à Turin l'acte formel de sa renonciation. Cet acte nécessaire pour les intérêts de l'avenir et pour sauvegarder l'intégrité du Piémont, mais qui ruinait le parti libéral qui avait espéré dans Charles Albert, était conçu en ces termes :

*Alors que nous avons accepté la charge difficile de prince régent, nous ne l'avons fait que pour donner une preuve de notre entière obéissance au roi et de notre amour pour l'intérêt du bien public qui ne nous permettait pas de repousser les rênes de l'État qui nous étaient momentanément confiées, pour ne pas laisser tomber le Piémont dans l'anarchie, le plus grand des malheurs qui puisse frapper une nation. Notre premier jurement fut celui de la fidélité à notre bien-aimé roi Charles Félix.*

*Le gage de notre fermeté dans la foi jurée est d'avoir quitté la capitale avec les troupes qui nous ont précédé, et de déclarer ici, comme nous le faisons hautement, que nous renonçons dès le jour d'aujourd'hui aux exercices desdites fonctions de prince régent.*

*Bornant toute notre ambition à marcher toujours le premier sur la route de l'honneur, que notre auguste souverain nous indique, et donner ainsi à tous et toujours l'exemple de notre respectueuse obéissance aux volontés souveraines.*

*Donné à Novare le 23 mars 1823.*

Signé CHARLES ALBERT.

Le découragement s'empara des membres du gouvernement et de tous les chefs de la révolution. L'anarchie menaçait d'envahir la capitale. Les propositions de paix faites par l'ambassadeur de

Russie ne furent pas écoutées. À la demande formelle de Charles Félix, un corps de vingt mille Autrichiens se réunit sur la rive gauche du Tessin sous les ordres du général Budna, et menaça d'envahir le Piémont. Santa Rosa mettait en œuvre toutes les ressources d'un cœur généreux et d'une grande intelligence pour prévenir les scènes sanglantes qui désolaient la capitale.

L'armée constitutionnelle, considérablement diminuée par les défections, était campée à Alexandrie. Tandis que le général de La Tour, à la tête des troupes royales et d'accord avec le général autrichien, avait passé la Sesia, établissait son quartier général sur Verceil, et poussait son avant-garde jusqu'à huit milles de Turin, les troupes des insurgés, fortes à peine de 4 000 hommes, s'avançaient aussi sur Verceil. Mais les royaux, au lieu de les attendre, se replièrent derrière la Sesia. Tandis que Budna passait le Tessin pendant la nuit à la Buffalora, annonçant dans une proclamation que l'armée autrichienne ne mettait pied sur le territoire piémontais que dans la seule intention de s'opposer aux mouvements hostiles du corps d'Alexandrie et de soutenir les étendards du souverain légitime.

« De leur côté, les insurgés marchaient lentement sur Novare, attendant toujours l'arrivée des parlementaires qu'on leur avait annoncée, tellement que, dans toute la journée du 7 avril, ils n'opérèrent qu'une marche de quatre heures. Dans la nuit, ils campèrent sur les rives de l'Agogna à deux tirs du canon des remparts de Novare où les Autrichiens arrivèrent à deux heures du matin. Au point du jour, quand les insurgés s'avancèrent dans le bourg de Saint-Martin afin d'aller s'emparer du poste de la Bicoque, ils s'aperçurent que quelques escadrons de cavalerie allemande occupaient déjà leur droite. Alors les chasseurs commencèrent le combat. L'armée constitutionnelle continuait à marcher en avant, elle était parvenue jusque sous les bastions d'où les royaux faisaient un feu très vif, lorsque deux régiments autrichiens et deux bataillons sardes s'élancèrent au pas de charge.

» L'apparition si imprévue des Autrichiens la veille causait un effet terrible sur le moral des soldats. L'armée austro-sarde, trois fois plus nombreuse, était soutenue par le feu bien nourri de la place. Les Constitutionnels, enfoncés vers la gauche, se virent bientôt contraints de battre en retraite. Elle eut lieu en bon ordre jusqu'au pont de l'Agogna, où l'infanterie prit position, tandis que la cavalerie se formait en colonne sur la route de Verceil sans jamais se désister de sa retraite, tandis que la cavalerie autrichienne harcelait de vigoureuses décharges la queue de la colonne que soutenaient intrépidement le capitaine Ferrero, le chevalier Monzani et le comte de Saint-Marzan. À la fin, les dragons de la reine, repoussés par un escadron de hussards sur le régiment de Montferrat, y jetèrent le désordre et la confusion.

» L'épouvante se communiqua de file en file jusqu'à la tête de la colonne malgré les efforts du colonel Régis. La retraite ne fut plus qu'une déroute jusqu'à Verceil, où les soldats, n'écoulant plus la voix de leurs chefs et voyant qu'on avait intercepté la route de Casal, se débandèrent de tous côtés dans la campagne, ne cherchant plus qu'à se réfugier dans leurs foyers.

» Ce conflit, qui ne dura que sept à huit heures, ne coûta aux insurgés qu'un seul canon, un petit nombre de morts et une centaine de prisonniers. »

Quand on apprit à Turin la nouvelle de cette défaite, on se hâta de réunir le reste de l'armée pour opposer encore quelque résistance à Alexandrie et se replier ensuite sur Gênes pour lutter jusqu'à la fin avec honneur. Mais les Autrichiens s'emparaient de toutes les places avec une rapidité effrayante. Le général de La Tour s'avancait vers Turin sans rencontrer aucun obstacle. La junte remit ses pouvoirs au corps des décurions, qui alla à la rencontre du vainqueur, lui offrit les clefs de la ville en le priant de ne pas permettre à l'étranger de porter son pied profane jusque sur le sol de la capitale du Piémont. Le général en fit la promesse, qui fut maintenue.

Le lendemain, le comte de La Tour entra triomphalement à

Turin. Il publia une proclamation dans laquelle il louait les habitants, les décurions et la garde nationale de l'ordre conservé grâce à eux. Il remettait en vigueur les antiques lois, il rappelait les fonctionnaires destitués dans leurs emplois en exprimant sa confiance qu'on ne trouverait pas dans tout le Piémont des hommes assez insensés pour oser insulter les troupes alliées.

Le 11 et les jours suivants, les Autrichiens occupèrent au nom du roi la ville et la forteresse d'Alexandrie, ainsi que plusieurs autres places sur les frontières du Milanais et du Parmesan.

La contre-révolution s'opéra tranquillement dans toutes les provinces. Une partie des chefs de l'insurrection échappa dans l'exil aux rigueurs qui les attendaient. Quelques-uns payèrent de leur vie cette tentative hardie et intempestive ; de ce nombre furent entre autres les capitaines Garelli et Laneri.

Les noms les plus illustres de la noblesse piémontaise retremperèrent leur popularité à ce baptême que donne une grande infortune.

Le comte de Saint-Marzan, échappé à l'échafaud, mourut dans l'exil en laissant à ceux qui l'y connurent le souvenir d'un des hommes les plus distingués de son temps par la grâce de ses manières et l'élévation de ses sentiments et de son esprit. Giacinto Collegno, digne des anciens Romains dont il possédait les vertus et qui devait, après vingt-huit ans d'une vie errante et aventureuse, recevoir le dernier soupir du roi Charles Albert à Oporto ! Hector Perrone de Saint-Martin, qu'un boulet attendait au dernier drame de Novare – Oh ! sombres et inexplicables arrêts de l'avenir !

Quant à Santorre de Santa Rosa, la figure la plus poétique de cette grande catastrophe, nous ne pouvons nous empêcher de jeter en passant quelques fleurs sur sa tombe qui dort, comme celle de Byron, sur la terre sacrée de la Grèce !

Santa Rosa s'était hâté de fuir, car la sévérité de la commission militaire présidée par le général de La Tour ne lui laissait guère d'espoir d'échapper au gibet. Il avait déjà traversé tous les États

sardes sans être reconnu lorsque, arrivé à Savone, au moment de s'élancer dans le bateau qui devait lui permettre de gagner en pleine mer un vaisseau protecteur, il fut reconnu et arrêté par les carabiniers. Chargé de fers et jeté au fond d'un cachot, quelques instants encore et Santa Rosa, traduit à Turin, y aurait subi le sort de Laneri. Mais trente jeunes étudiants, guidés par le colonel Schulz, Polonais, enfoncèrent les portes de sa prison, l'arrachèrent des mains de ses gardiens et parvinrent à le faire évader. On a prétendu que cette tentative si hardie avait été secrètement autorisée par le roi Charles Félix lui-même qui, malgré la sévérité exagérée de son système politique si funeste à ses peuples, n'en conservait pas moins la généreuse bonté et la délicatesse des princes de sa race. Après avoir parcouru la Suisse, la France et l'Angleterre, Santa Rosa se rendit en Grèce. On y combattait alors cette sublime lutte du christianisme et de la liberté contre la barbarie et l'esclavage. L'illustre Italien, banni comme Thémistocle, vagabond comme Homère, dut souvent rêver avec mélancolie à cette belle patrie italienne qu'il avait voulu délivrer, dans ses longues heures d'insomnie, lorsqu'il se promenait, sentinelle obscure d'un détachement grec, sur les débris du Parthénon ou du Pyrée ! Car Santorre s'était enrôlé comme simple soldat dans l'armée des Hellènes. Il prit part à l'action du 19 avril entre le prince Maurocordato et les troupes d'Ibrahim-Pacha. Le 21, il entra à Navarin. C'est de là qu'il écrivait à son ami Ugo Foscolo :

*Il est évident que la diplomatie européenne veut que les Grecs sacrifient la liberté pour avoir l'indépendance. Une naissante République ne peut être tolérée, car elle serait une contradiction avec le système embrassé.*

La garnison de Navarin était trop faible pour prendre la défensive, elle dut se condamner au repos. Mais bientôt les ennemis en reprirent le siège avec plus d'ardeur, et, le 7 mai, les Turcs ayant menacé l'île de Sfacterie, Santorre fit partie des troupes qui furent envoyées à sa défense. Mais la mort y attendait le héros

piémontais, qui tomba percé de coups dans l'horrible mêlée où les Turcs restèrent maîtres de la place. Le corps de Santorre, retrouvé par Collegno, son ami et son compagnon d'armes, fut inhumé dans l'endroit même où il avait perdu la vie.

L'illustre Cousin et le colonel Favrier lui firent ensuite élever un modeste monument à l'entrée de la grotte où il avait rendu le dernier soupir. Cette simple inscription désigne la tombe du grand et malheureux Italien :

AU COMTE SANTORRE DE SANTA ROSA TUÉ LE 7 MAI 1825.

À propos de la mort de Santa Rosa, on raconte une anecdote assez curieuse par les rapprochements qu'elle établit. Le comte Collegno, se trouvant dans la tente d'Ibrahim-Pacha à Modène, racontait la fin héroïque de Santa Rosa, tué à l'île de Sfacterie pendant qu'elle était attaquée par les Égyptiens. À ce nom, un Turc dont la longue barbe blanche tombait à longs flots argentés jusque sur sa poitrine releva vivement la tête, et, se tournant vers Collegno :

— Quoi ! dit-il, le comte de Santa Rosa se trouvait à l'île de Sfacterie ? Oh ! que ne l'ai-je su, j'aurais pu lui sauver la vie une seconde fois !

Étrangereté du sort ! Ce vieux guerrier ottoman était le colonel Schulz lui-même, celui qui, quelques années auparavant, avait arraché Santorre des mains des carabiniers piémontais.



Charles Félix  
ou  
La France et l'Italie depuis 1821 jusqu'en 1831



## Chapitre I

Ne vous est-il jamais arrivé, après un jour d'orage, d'errer au premier rayon du soleil dans la campagne dévastée et en deuil. En vain l'astre verse un reflet plus doux sur l'herbe mouillée, la nature est froide et morne, et il faudra des longs jours tièdes et sereins avant que la terre se dépouille de cet air de désolation que la tempête a laissé en passant. Tel était l'aspect du Piémont à l'avènement de Charles Félix sur le trône.

L'exil avait dispersé au loin toutes les personnes les plus marquantes. Les exécutions sanglantes, les vexations arbitraires dont la commission militaire, par excès de zèle, épouvantait un pays habitué depuis des siècles au gouvernement paternel des princes de la Maison de Savoie, plongeait la nation dans une torpeur douloureuse.

Charles Félix, imbu des principes les plus exagérés de la monarchie absolue dont il ne savait pas modifier le pouvoir avec les exigences de son temps, tolérait ces rigueurs qu'il croyait nécessaires. Ce prince était doué d'une vive intelligence, il était instruit et amateur passionné des arts et des sciences, qu'il protégea avec munificence et avec ce tact délicat, cette grâce vraiment royale qui sentaient les traditions de la cour de Louis XIV. Généreux jusqu'à la prodigalité, il gaspillait le denier public sans souci des besoins de la nation. S'il se faisait craindre par son peuple, il se faisait par contre adorer dans son intérieur, il était affable et doux pour ceux qui l'approchaient. Trois siècles en arrière, il aurait été un excellent souverain, car il avait les vertus, les vices et la grandeur chevaleresque des princes de cette époque. Ses torts viennent en partie de ce que, confiné pendant toute sa jeunesse en Sardaigne sans avoir eu aucun contact avec les événements du jour, il avait étudié l'art de régner dans les livres destinés alors à l'éducation des jeunes princes, sans tenir compte des modifications exigées par le temps et surtout par les

crises révolutionnaires qu'avait subies l'humanité.

Charles Félix voulait pouvoir dire comme Louis XIV : « L'État c'est moi ! »

Pour cicatriser les plaies que les troubles du 21 avaient laissées dans le cœur du Piémont, le nouveau roi s'empessa de s'occuper de l'administration intérieure de ses États. Amoureux du luxe, il mit tous ses soins à embellir la capitale. Jamais la cour de Turin ne fut plus brillante. Les fêtes s'y succédaient ; l'élégance des manières, la grâce de la causerie y distinguaient toute cette noblesse charmante qui s'accommodait très fort d'un roi qui lui rendait tous ses privilèges et qui lui faisait une part si large dans ses faveurs en mettant tout l'abîme des anciens préjugés entre elle et les autres classes de la société. C'était une vraie parodie du Grand Siècle de Louis XIV avec toute sa fierté aristocratique, ses poètes de cour, ses grandes dames élégantes et dévotes, ses seigneurs galants et spirituels, tout enfin excepté la gloire et le génie du monarque.

Bon époux, Charles Félix adorait la reine Marie Christine sa femme, qui possédait toutes les vertus d'une sainte, dont la charité fut inépuisable, et qui, restée veuve, consacra son immense fortune à secourir les malheureux, à ériger des établissements de bienfaisance et à encourager les arts, les sciences et les belles lettres. C'était une âme d'ange avec les instincts d'une grande artiste. Aussi le roi, qui à tous les arts préférait celui de la musique, s'occupait-il pour lui plaire des écoles de peinture et de sculpture et fonda le palais des Musées, assez riche en objets d'art.

La précieuse collection du Musée égyptien, une des plus belles d'Europe, est entièrement due à ses libéralités. Mais, s'il entourait les sciences d'une protection si généreuse et si active, par une anomalie qui serait inexplicable si elle n'avait sa source dans un système de politique aveugle, loin de favoriser l'instruction, Charles Félix l'entoura d'entraves despotiques. Le collège des Provinces fut fermé pendant toute la durée de son règne. La

pensée y était garrottée comme une captive, les inventions repoussées comme dangereuses, quelle que fût leur utilité publique. L'armée manquait d'instruction, la noblesse seule avait toutes les grades. Le système des *cadets*, qui ôtait tout espoir d'avancement aux sous-officiers, mécontentait les troupes, et cette armée, qui pendant huit siècles avait fait l'honneur et la force de la Maison de Savoie, n'était plus qu'un corps sans esprit d'émulation, bon seulement à parader dans les revues et dans les fêtes de cour. Les privilèges et les exemptions dont jouissait la noblesse, en aigrissant la bourgeoisie, entravaient le commerce et l'industrie. Aussi, malgré la modicité des impôts, le pays était pauvre et sans ressources, il manquait de routes, d'usines, d'écoles et de manufactures. L'histoire du Piémont sous ce règne est courte et pénible. Un grand fait d'armes seul jette un peu d'éclat sur la pâle figure de Charles Félix. Mais, avant de narrer l'expédition de Tripoli, rappelons en passant que le prince de Carignan, auquel le nouveau roi n'avait jamais pardonné sa participation aux mouvements du 21 et surtout ses sentiments d'amour pour l'Italie, ce Charles Albert, toujours conséquent avec lui-même, n'avait pas cessé de vouer un culte enthousiaste à la cause de son pays, écarté comme suspect du Conseil du nouveau roi, entouré d'ennemis qui cherchaient à lui ravir l'héritage d'une couronne qui lui appartenait, méconnu par l'aveuglement fanatique de ses anciens partisans qui s'obstinaient à méconnaître les motifs de sa conduite, blâmable dans un particulier mais logique dans l'héritier de la monarchie, abandonné par tous ceux qu'il avait voulu sauver, Charles Albert rechercha l'appui de la France.

Louis XVIII, ce roi philosophe, ce penseur profond qui, le premier des princes, avait compris les nouveaux besoins de son époque et défini le système qui devait concilier les intérêts des peuples et des rois, et sauver l'avenir, s'était ému aux premiers cris des révoltés d'Espagne.

Les monstres hideux de la démagogie et de la tyrannie se disputaient de leurs mains sanglantes cette vaillante et malheureuse

contrée. Leurs excès allaient faire périr la liberté. Louis XVIII voulut la sauver, et l'expédition d'Espagne fut résolue : arracher le roi des mains des rebelles et relever le trône constitutionnel, tel fut le but généreux que se proposait le frère de Louis XVI.

Dans son entrevue avec le prince de Carignan à Vérone, Chateaubriand, alors ambassadeur de France auprès du Congrès, lui avait conseillé de se rendre à Paris et d'offrir ses services au roi.

— Allez chercher en Espagne, lui avait-il dit, une gloire que l'Italie vous refuse. La guerre est un besoin pour vous, et le petit-fils d'Emmanuel Philibert ne peut languir dans un inutile repos.

— Je combattrai avec orgueil sous les drapeaux de la France, mais le dernier battement de mon cœur sera toujours pour l'indépendance et la liberté de l'Italie.

— Allez donc vous assurer l'appui de la grande nation pour rédimier un jour votre pays.

L'histoire a signalé les brillants faits d'armes de cette campagne, et le nom de Charles Albert y reçut son baptême de gloire à la prise de Trocadero.

L'Espagne était soumise. Le jeune prince de Carignan s'apprêtait à retourner en Italie. La veille de son départ, poussé par un de ces inexplicables pressentiments qu'on éprouve dans la vie sans pouvoir s'en rendre compte, il voulut visiter une dernière fois le sombre et vaste palais de l'Escurial, cette merveilleuse création du fanatique Philippe II. La nuit tombait à l'horizon, le crépuscule, avec ses teintes roses et lumineuses mais vagues et diaphanes, tel qu'il brille sous le ciel ardent des pays chauds, baignait mollement les vitraux gothiques de la nef où Charles Albert errait d'un pas mélancolique. L'église était déserte, et le prince qui, à cette époque déjà éprouvait ces ardentes aspirations vers le mysticisme qui dominèrent toute sa vie, avait senti peu à peu sa pensée se détacher de la terre, son regard splendide s'était levé vers le ciel plein de foi et de tristesse, ainsi qu'on nous peint les confesseurs et les martyrs. Car Charles Albert posséda une de ces rares natures passionnées et mélancoliques qui font les grands

poètes et les grands saints, Dante et saint Paul, ces deux apôtres de la lyre et de l'épée. Dans son extatique rêverie, son regard flottait de la voûte dorée qui brillait sur sa tête aux pierres tumulaires des caveaux qui s'étendaient à ses pieds. La pente de ses idées prit une forme. Il n'avait fait que sentir, il pensa, et ses yeux se voilèrent de larmes. Son passé si court et déjà si rempli de douleurs et de déceptions se dressa devant lui. Il vit « la longue chaîne de ses espérances brisées » joncher de ses débris le sentier qu'il avait parcouru, il vit sa patrie qu'il avait voulu délivrer s'agiter dans ses liens et blasphémer son nom ! il vit cette femme si ardemment aimée et qui l'avait lâchement trahi. Il voila son visage avec ses deux mains et il pria, plein de cette foi naïve et sublime qu'il appelait lui-même une foi de charbonnier, car sa grandeur est dans sa simplicité même.

La prière console les âmes croyantes, et Charles Albert se releva plus calme. Alors l'image angélique de sa jeune épouse et de ses deux beaux enfants descendit dans son cœur comme un rayon venu du ciel pour en dissiper les ténèbres et les doutes. Il parcourut les vastes nefs solitaires de la sombre basilique. Le bruit de son sabre qui frappait les dalles de marbre troublait seul le silence religieux qui régnait autour de lui. La lueur vacillante des cierges qui brûlaient sur l'autel jetait seule une clarté tremblante et mystérieuse sous les arceaux déjà plongés dans l'ombre. On respirait cette âcre et voluptueuse odeur que laisse le parfum de l'encens dans les églises catholiques. Charles Albert était ému et troublé, et son cœur de jeune homme palpitait sous sa cuirasse de guerrier. En passant à côté d'une chapelle solitaire à demi voilée déjà par l'obscurité, il crut entendre une plainte étouffée, un bruit timide de sanglots. Il s'arrête, il écoute. Il ne peut en douter, on gémit, on pleure à l'ombre protectrice de cet autel abandonné. Il s'avance, il aperçoit une femme presque prosternée au pied d'un Christ colossal dont la divine figure penchée doucement vers la terre semble s'incliner vers toutes les douleurs pour les consoler et les bénir. Comme la Magdeleine pénitente,

l'inconnue embrassait la croix de ses deux bras, elle collait aux pieds sanglants du Sauveur son visage caché par ses longs voiles de deuil. On entendait le bruit de ses pleurs, on voyait se soulever sa poitrine haletante, on aurait pu compter les pulsations de son cœur tant il battait avec force.

— Madame, dit le prince entraîné par un mouvement irrésistible de compassion en franchissant la grille qui le séparait d'elle, madame, la prière console et Dieu, qui calme toutes les douleurs, aura pitié de vous.

L'inconnue tressaillit, se releva vivement et fit un mouvement pour tourner la tête, vit l'étranger debout devant elle, dont la taille colossale se dessinait dans l'ombre douteuse du soir. Est-ce frayeur ? est-ce timidité ? mais elle poussa un faible cri et s'appuya avec plus de ténacité contre le Christ, qu'elle enlaça de ses deux bras frissonnants.

Le prince garda quelques moments le silence, ne sachant si la discrétion lui ordonnait de s'éloigner ou si la charité voulait qu'il tâchât de consoler cette infortunée. La pitié l'emporta, et, remarquant les habits noirs de l'étrangère :

— Il ne faut point pleurer sur ceux qui meurent mais sur ceux qui vivent, murmura une voix si faible qu'on pouvait à peine en distinguer les sons.

Charles Albert frissonna, quelque chose d'étrange s'éveilla en lui. Il fit un mouvement pour s'éloigner et il resta immobile à la même place, une main appuyée contre la grille et les yeux fixés sur la jeune femme debout devant lui comme une statue. Ils restèrent ainsi, gardant tous les deux le silence, lui pensif, elle palpitante.

— Madame, dit-il enfin, comme frappé par une idée soudaine, le son de votre voix, si timide qu'il soit, ne me semble pas inconnu, et j'ai cru... Aidez-moi de grâce à rassembler mes souvenirs...

— Quand on oublie la voix, qu'importe la personne ?

— Non, fit le prince, il y a de ces voix qui vibrent toujours dans le cœur. On les entend partout, hélas ! et l'on craint d'être

en proie à une fallacieuse hallucination.

— Les parfums des fleurs se ressemblent, il en est ainsi du son de la voix et des traits du visage.

— Hélas ! c'est vrai, madame ! Pardonnerez-vous à un étranger de vous avoir troublée dans vos prières ?

Et le prince s'inclina pour se retirer.

— Vous partez ? dit l'inconnue avec un mouvement d'élan irrésistible.

Charles Albert étonné revint à elle.

— Vous me connaissez donc ? lui dit-il.

Elle baissa la tête sans répondre et sembla s'attacher à la croix.

— Vous pleuriez tantôt aux pieds du Christ, madame priez-vous ici pour un absent ou pour un mort ?

— Ni pour l'un, ni pour l'autre, mais pour celui que je ne dois plus revoir.

— Vous êtes Italienne ! je le sens à votre doux parler si cher à mon oreille.

— Oui, fit-elle avec fierté, je suis fille de cette contrée si belle qu'on ne peut quitter sans mourir.

— Alors, dit le prince dont les yeux étaient encore gros de larmes, nous pleurons tous les deux ici notre patrie.

— Plus heureux que moi, vous la reverrez, mais moi, je lui ai dit adieu pour jamais.

— Que je plains votre douleur, vos regrets sont les miens ! Ne pourrait-on faire pour vous ? Fûtes-vous frappée par l'exil ?...

— Il est volontaire pour moi, Seigneur, ce n'est point d'une faible que l'Italie peut avoir besoin, mais du bras fort de ses fils, du vôtre, prince. Retournez vers votre patrie, elle vous attend.

— Oh ! ciel ! qui êtes-vous, madame ? vous qui me parlez ainsi ? Une seule femme, un ange me tenait ce langage inspiré du devoir et du patriotisme.

Et Charles Albert s'avança vers la femme qui, droite devant lui, se tenait enveloppée dans ses longs voiles.

— Oh ! par pitié, dit-il, ne me laissez pas dans cette angoisse,

parlez, au nom du ciel, qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai dit, une Italienne qui aime son pays et qui espère en vous, prince.

— Non, non, fit-il, cette inexplicable rencontre, mon trouble, mon agitation. Oh ! c'est vous, Octavie, c'est vous !

Et le prince arrache les voiles qui cachaient le céleste et doux visage de la comtesse Del Mele.

— Ange du ciel, je vous revois ! s'écria-t-il en tombant à genoux devant elle en joignant les mains.

— Prince, relevez-vous, dit-elle en se détournant doucement. Vous avez surpris le secret de mes larmes, n'ajoutez pas le remords aux tourments que j'éprouve. Partez et laissez-moi ici prier Dieu pour vous.

— Mon cœur ne m'avait pas trompé ! C'était vous ! vous, Octavie ! Oh ! par quel prodige, par quel événement êtes-vous ici ?

— Rien de plus simple, fit-elle avec calme. À la mort du comte Del Mele, j'ai voulu consacrer à Dieu une vie que je n'ai pu vous donner. Ce n'est point dans l'isolement, mais dans le travail que je j'ai cherché à réfugier ma douleur. Cet habit est celui des sœurs hospitalières. Quand la guerre d'Espagne a éclaté, j'ai demandé et obtenu de faire partie des sœurs destinées au service des hôpitaux.

— Femme sublime ! s'écria Charles Albert. Oui, je vous le jure, je serai digne de vous. Parlez, qu'exigez-vous de moi ?

— Quittez l'Espagne, ne tirez plus l'épée que pour la défense de l'Italie, et n'oubliez jamais que de Dieu seul dépend le salut des peuples et des rois. Guerrier chrétien, ayez foi dans le Seigneur et vous serez grand sur la terre et dans le ciel.

— Je vous le jure, reprit Charles Albert en étendant solennellement la main vers l'autel.

— Et il reçoit votre serment, fit Octavie en levant sa main vers le Christ. Lutte jusqu'au martyre s'il le faut, l'auréole ne brille que sur les fronts saignants.

Et Octavie, effleurant de sa main la main de Charles Albert, s'éloigna et disparut comme une vision sous les sombres arcades de la nef.

## Chapitre II

Forts de l'impunité dont ils jouissaient, les corsaires tripolitains exerçaient les actes les plus audacieux de piraterie sur les bâtiments assez faibles et assez malheureux pour les rencontrer dans les vastes et muettes solitudes de la Méditerranée. Aucun drapeau ne mettait à l'abri de leurs vexations. À cette époque, l'audace des puissances barbaresques n'avait pas de bornes. La prise d'Alger ne leur avait pas appris que le fier étendard du Prophète pouvait être brisé par les mains des soldats chrétiens. Réfugiés dans leur repaire inexpugnable, ces féroces pirates bravaient le courroux des puissances européennes. Leur brutale félonie était devenue telle que les bâtiments marchands n'osaient plus s'aventurer dans ces parages. La frayeur exagérait leurs actes de barbarie, mais il était bien prouvé que plusieurs bâtiments avaient été capturés, leurs équipages massacrés ou réduits en esclavage, les femmes vendues publiquement au marché de Tripoli. Les Barbaresques avaient même poussé leur téméraire audace jusqu'à faire des descentes sur les côtes les plus sauvages de la Sardaigne. Les troupeaux enlevés, les cabanes incendiées avaient attesté leur passage. Plusieurs jeunes filles avaient disparu. Un outrage aussi sanglant au droit des gens demandait une vengeance éclatante, et Charles Félix résolut de l'obtenir.

Par un antique traité onéreux pour le gouvernement sarde, celui-ci s'obligeait à payer un tribut annuel au bey de Tripoli pour être exempt des poursuites des Barbaresques. Fidèle à la sainteté des engagements, Charles Félix avait religieusement payé la somme stipulée. Nous avons vu que les Tripolitains n'en avaient pas moins violé le territoire des États du roi ni respecté le drapeau sarde. Alors une expédition contre Tripoli fut résolue. La marine était florissante ; sur cette branche d'administration, les vues de Charles Félix étaient larges. L'amiral De Geneys avait en peu d'années créé une marine relativement aux forces et

à la richesse du Piémont.

La ville de Tripoli est située sur les côtes de la Méditerranée dans une plaine sablonneuse. Elle possède un bon port défendu par plusieurs batteries et un château fort.

L'escadre sarde, commandée par le contre-amiral Sivori, arriva devant Tripoli le 23 septembre 1825. Elle était composée de deux frégates, le *Triton* et la *Christine*, deux bricks, le *Commerce* et la *Néréide*, et cinq bâtiments de transports. Ces forces n'étaient pas imposantes, mais les hommes qui montaient ces vaisseaux étaient de cette race héroïque des matelots liguriens, hommes de bronze qui ont donné au monde Christophe Colomb et Andrea Doria.

Le 26, le chef de division entra en pourparlers avec le bey, mais sans pouvoir en venir à un accord honorable. Le bey, hautain et dédaigneux, repoussa toutes les propositions d'accommodement.

— C'est de l'or qu'il me faut, fit-il avec un geste plein de mépris en se tournant vers l'amiral sarde.

— Et c'est du fer que je vous apporte, reprit fièrement Sivori en se retirant<sup>1</sup>.

« Le Bey fut sommé le 27 au matin. Le 27 au soir, vers minuit, l'expédition des chaloupes armées en guerre de toute la division s'effectua de la manière la plus hardie sous la protection du brick la *Néréide* qui appareille et se porte sous le feu de la ville. Le combat devient général et le canon joue de toutes parts. Les marins, guidés par le chevalier Mameli, jettent le feu dans le port et répandent l'épouvante dans la ville. Plusieurs bâtiments tripolitains deviennent la proie des flammes. L'arsenal est également incendié. Mameli effectua cette démarche hardie à la tête de 110 hommes dont il était le plus âgé, quoi qu'il n'eût que 27 ans ! Les soldats qui le suivaient étaient tous de l'âge de 20 à 24 ans. » (Extrait d'une note communiquée).

Au lever du soleil, tous les quartiers de la ville situés au bord de la mer n'offraient plus qu'un amas de ruines. Le palais du bey,

1. Historique.

le port, toutes les forces navales de la régence, tout avait été anéanti par l'audacieux héroïsme de quelques marins. Ce fut par l'entremise du consul d'Angleterre résident, monsieur Warington, que les relations s'établirent entre le chef de division Sivori et le bey. Le premier ayant consenti à entrer en accommodement, le consul d'Angleterre se rendit à son bord ayant avec lui un envoyé du bey chargé de traiter la paix dont les bases furent :

« Que le gouvernement sarde jouirait des mêmes prérogatives que l'Angleterre et la France. L'affranchissement du tribut annuel, la délivrance des captifs chrétiens (104 de ces infortunés furent délivrés le jour même et consignés au chef de division Sivori). Et que le drapeau national de Savoie serait arboré sur la citadelle de Tripoli pendant que 21 coups de canon lui rendraient le salut d'honneur. »

Après cette brillante victoire, l'escadre rentra triomphalement à Gênes. Le roi combla d'honneurs et de récompenses ces braves dont le courage personnel jetait un reflet de gloire militaire sur son règne pacifique.

Charles Félix passa les dernières années de sa vie à voyager dans ses États. Dans une de ses courses en Savoie, frappé de la position si pittoresque des anciennes ruines de l'abbaye de Haute-combe sur les rives du lac du Bourget, site immortalisé depuis par les confidences du plus grand poète moderne, il en ordonna la réédification. En moins d'une année, l'antique abbaye s'éleva de ses ruines comme le Phénix qui renaît de ses cendres. Ce sanctuaire qui avait servi anciennement de sépulture aux comtes et aux premiers ducs de Savoie plut tellement à Charles Félix, qu'il y désigna lui-même la place où il voulait avoir sa tombe. Le calme religieux de ces lieux solitaires devait adoucir l'image de la mort pour cette âme agitée par ce tourbillon de fêtes, de préoccupations, de plaisirs et d'affaires. Les inquiétudes de son peuple, les exigences de ses favoris, les souvenirs du passé, les appréhensions de l'avenir, toutes ces pensées dévorantes, le

pauvre roi vieilli avant le temps les sentait frémir dans son sein, et le calme de la tombe qu'on respirait sous les fraîches voûtes de ce cloître silencieux lui semblait un refuge assuré.

C'est qu'on touchait à une époque terrible et brûlante. Au rusé Louis XVIII avait succédé le faible Charles X sur le trône de France. Le gouvernement des Bourbons était épuisé, il avait fini son temps dans les destins de l'humanité. La vieille race de saint Louis voyait son impuissance et sa décrépitude sans pouvoir y trouver de remèdes, et la nation française sentait à sa force de résistance la faiblesse de ses liens.

Après les grands désastres de l'Empire, un malaise général accablait la France. La honte de Waterloo courbait tous les fronts. Le Français, éminemment guerrier, ne peut, quelle que soit son opinion, supporter l'humiliation d'une défaite. Habitué depuis des siècles à marcher en éclaireur sur la route de l'avenir, il ne peut se laisser traîner à la remorque des autres nations. Les esprits froissés et aigris frémissaient avec indignation, et tout préparait une réaction sanglante. Charles X crut étouffer la révolution qu'il sentait fermenter sous ses pas en fermant imprudemment la soupape de cet océan vivant en ébullition. L'explosion fut terrible. Hélas ! la tombe et l'exil sur la terre étrangère sont tout ce qui reste à cette famille suprême et proscrite qui demeure debout comme les débris sacrés d'un âge éteint, d'un culte disparu !

Restes infortunés et glorieux du système de la vieille monarchie de nos pères, saluons avec respect cette civilisation qui s'en va. Toutes les gloires sont sœurs, et la France de nos jours tend sans regret la main à la France des siècles passés, car, à toutes les époques, malgré ses erreurs et ses fautes, elle fut toujours généreuse et vaillante.

Les échos des chants de triomphe de la révolution de Juillet troublèrent le sommeil de Charles Félix sans avoir des résultats inquiétants pour la sûreté publique de ses États. On n'eut pas à déplorer le moindre mouvement intempestif, tout resta dans l'or-

dre. La loi martiale fut en vain proclamée dans tout le Piémont, le peuple était tranquille. La fin prochaine du roi, que rendaient probables ses infirmités, contribuait peut-être à cet état de choses. On entrevoyait la figure populaire de Charles Albert derrière le fantôme du roi mourant. Car, depuis quelque temps, Charles Félix, plus juste envers son jeune parent, lui avait rendu ses bonnes grâces. Reconnu héritier de la monarchie, Charles Albert voyait se briser à ses pieds toutes les vaines tentatives qu'on avait essayées pour lui ravir son sceptre.

La reine Marie Christine, épouse du roi Charles Félix, protégea la cause du prince de Carignan de tout le pouvoir que lui donnait une grande vertu sur l'esprit de son mari. D'ailleurs, Charles Félix, attaché à l'honneur de son nom, n'avait jamais sérieusement songé à dépouiller l'héritier légitime d'une couronne qui lui revenait et dont il n'avait pas le droit de disposer.

Au commencement du mois d'avril 1831, Charles Félix tomba dangereusement malade. Son premier soin fut de rappeler auprès de lui le prince de Carignan, qui se trouvait en Sardaigne. Peu de jours après, Charles Albert pénétrait dans la chambre où languissait l'auguste malade.

Le roi voulut rester seul avec son héritier. L'ayant fait asseoir au chevet de son lit, après quelques instants de recueillement, il lui dit d'une voix déjà voilée par les approches de la mort.

— Je vous laisse une couronne bien lourde à porter et je crains d'en avoir aggravé le poids.

— Que dites-vous, Sire ?

— Oui, mon fils, la mort ne flatte pas, elle n'a point la voix trompeuse de mes courtisans. Je vois ce que j'aurais dû faire et ce que je n'ai pas fait. Il est trop tard pour moi, c'est un héritage que je vous lègue.

— Puissé-je l'accomplir saintement !

— Pourquoi vous ai-je méconnu ? J'aurais pu être aimé, pleuré par un peuple que je chéris, hélas ! et qui ne me regrettera pas.

— Sire, la susceptibilité de votre conscience, de votre bonté vous exagère vos torts, si vous en avez eu. Le peuple a toujours rendu justice à votre cœur, car vous l'aimiez.

— J'aurais pu le faire heureux, hélas ! mais j'ai été égoïste comme tous les vieillards. J'ai voulu le bien selon mes opinions, sans tenir compte de celle des autres, et c'est un grand tort, ne l'oubliez pas. Aimer est une satisfaction personnelle, se faire aimer, c'est se rendre utile aux autres.

— Oui, interrompit Charles Albert, et je m'efforcerai de pratiquer cette maxime.

— Je vous laisse un trésor épuisé, ma générosité n'a pas connu de bornes.

— J'y remédierai par l'économie la plus sévère.

— Dans la crainte d'amener des troubles politiques dans mes États, je l'ai isolé des autres nations en écartant les inventions, en entravant les communications, et j'ai ainsi, je le crains bien, ruiné le commerce et étouffé les lumières salutaires au bien-être de mes peuples.

— Les orages politiques dont vous fûtes victime excusent cette faute.

— Non, dit le mourant avec sévérité, ce fut de l'égoïsme, et je m'en accuse.

Charles Albert ému lui baisa la main.

— Le chaos des vieilles lois tombées en désuétude réclame hautement un code en harmonie avec nos temps. Je vous laisse la gloire d'en doter le Piémont. J'y avais pensé, mais la force m'a manqué pour élever un tel monument.

— Il y a longtemps que j'élabore cette idée, reprit le prince, et que je sens aux tiraillements intérieurs que le corps de l'État est malade.

— Vous êtes jeune, vous aurez le loisir de le restaurer. Moi, je n'ai même plus celui de pleurer sur les instants perdus... Oh ! le temps ! le temps ! on n'en sent tout le prix que lorsqu'il nous échappe !

Le malade s'arrêta un moment, épuisé par la fatigue et l'émotion. Charles Albert demeurait silencieux et pensif à ses côtés.

— Prince, fit tout à coup le vieux roi en rouvrant avec effroi ses yeux qui s'étaient refermés, prince, un spectre horrible me poursuit, un remords pèse sur ma conscience. Vous seul pouvez m'absoudre.

— Sire, que dites-vous ?

— Héritier de la dynastie de Savoie, pardonnez-vous au roi de votre race qui osa appeler les étrangers dans ses États ?

— Oui, dit Charles Albert en se levant, car je jure de les en punir !

— Merci, mon fils. Et à présent que vous m'avez absous, laissez-moi vous bénir.

Et le vieillard étendit sa main décharnée sur le front du prince de Carignan qui s'était agenouillé devant lui. Aux éclats de cette voix retentissante, la reine, les courtisans et les serviteurs les plus intimes s'étaient précipités dans la chambre. À la vue de Marie Christine, le roi lui tendit les bras.

— Aimez-la comme votre mère, fit-il en se tournant vers Charles Albert et se soulevant avec effort pour étreindre sa fidèle compagne une dernière fois à son cœur.

Charles Félix fit un soupir et retomba mort sur sa couche royale. Il était une heure de l'après-midi du 27 avril 1831.

Charles Albert  
ou  
La France et l'Italie depuis 1831 jusqu'en 1849



## Chapitre I

L'avènement de Charles Albert sur le trône fut salué avec enthousiasme par toute la nation, qui s'était habituée depuis tant d'années à voir en lui son libérateur.

Dans les temps d'oppression, lorsque la pensée ne peut pas se frayer une voie large et assurée, lorsqu'elle ne peut pas se creuser un lit calme pour couler en fleuve qui féconde, elle se change en torrent qui dévaste. L'idée de tous se fond en une seule idée dont s'empare un élu, elle grossit et devient formidable par le concours de ses auxiliaires. C'est alors que la popularité s'attache à un homme dont elle fait son idole, car le peuple voit en lui la personnification de ses principes et l'expression de ses besoins.

On a souvent dit qu'arrivé au pouvoir on est frappé par le vertige. C'est peut-être vrai, mais il est juste aussi d'observer qu'avant d'avoir atteint à sa haute cime, on ne juge qu'imparfaitement de la position où l'on se trouve et de la latitude qu'on a d'agir.

Les puissances du Nord, inquiètes des tendances de Charles Albert, lui imposèrent le même système de gouvernement que celui adopté par Charles Félix. Quelles que fussent les opinions intimes du nouveau souverain, il dut céder à une pression que subissait la France de Louis-Philippe, et tous les soins se tournèrent vers l'amélioration intérieure de ses États et surtout vers la création d'une armée forte et instruite.

Charles Albert aimait passionnément cette armée qu'il organisait avec tant d'amour. Doué de tous les instincts guerriers de sa race, il aspirait le vent des combats. Il portait à l'habillement de ses troupes un soin minutieux, s'occupant lui-même des moindres détails de l'uniforme afin de juger des défauts ou de l'utilité qu'ils pouvaient offrir dans leur ensemble en temps de guerre.

Le peuple, impatient des réformes qu'il avait attendues et qui lui semblaient lentes à venir, murmurait sourdement. La méfiance

se glissait entre les gouvernés et les gouvernants. Charles Albert, instruit de ces sourdes rumeurs qu'il ne pouvait dissiper, tomba dans cette mélancolie impossible, dans cette ferveur mystique qui donnent à son caractère une si étrange expression d'abattement et d'exaltation. Était-ce ce dégoût profond des hommes et des choses qui saisit tout à coup les âmes élevées ? Tristesse sublime, doute amer du penseur qui se réfugie dans l'exaltation fanatique de la piété qui fait les grands saints. Car le doute seul conduit à la foi, on n'accepte pas une croyance, on s'en convainc. Cette crise de la pensée est longue et douloureuse comme toutes les maladies de l'âme. Tel était l'état moral de Charles Albert lorsque la sombre année 1833 vint planer sur sa tête affaiblie par la lutte intérieure qu'il subissait, ne sachant encore discerner le sentier qu'il devait choisir, car tout était enveloppé d'ombres autour de lui. Il se laissa facilement influencer par les différents partis qui avaient intérêt à exploiter sa faiblesse. Religieux comme un ancien martyr, il craignait l'esprit voltairien des libéraux qu'on s'efforçait de lui dépeindre comme des athées, et il laissait poursuivre avec une rigueur inouïe les partisans de la liberté. Prince italien, il voulait l'indépendance de sa patrie, il préparait dans l'ombre les moyens de réaliser un jour le rêve de toute sa jeunesse.

Ces deux principes si différents se partageaient son cœur et imprimèrent longtemps à sa conduite cette allure flottante et indécise qui le fit méjuger, lorsqu'elle n'était qu'une conséquence logique de ses convictions. Le général Galateri, instrument fanatique de toutes les vengeances et de toutes les haines qui s'amasaient autour du trône et qu'il servait avec un zèle aveugle et féroce, accumulait les exécutions sanglantes à Alexandrie. Charles Albert voulut en vain révoquer l'ordre qu'on lui avait arraché de la mort de Vocchieri, la grâce souveraine n'arriva qu'après l'exécution de la victime ! Charles Albert frémit en voyant que le sang de ses sujets avait coulé par son ordre pour une cause qui fut la sienne et qu'il partageait encore. Dès ce jour,

ses craintes se dissipèrent, et, décidé à mourir s'il le fallait, il se dévoua au salut de ses peuples. C'était au pied des autels qu'on le voyait souvent aller solitaire et pensif puiser des forces et du courage. Sa piété naïve comme aux premiers âges l'amenait de préférence à l'église de Notre-Dame-des-Consolations dont la dévotion est si répandue à Turin. Un soir qu'il s'était attardé plus qu'à l'ordinaire dans ce sanctuaire sévère, il s'aperçut avec étonnement que peu à peu la foule s'était écoulée. L'église était déserte. Il se leva lentement et fit quelques pas pour se retirer, lorsqu'en passant auprès d'un banc plongé dans l'ombre, il vit un petit homme agenouillé et qui priait avec tant de ferveur qu'il courait bien le risque d'être forcé à passer la nuit dans l'église.

— Monsieur, dit-il en le touchant légèrement à l'épaule, je vous engage à sortir, on va fermer les portes.

Le petit homme haussa vivement la tête et tressaillit.

— Sire ! fit-il en se levant.

— Silvio Pellico ! s'écria Charles Albert en lui tendant la main, vous ici ! J'avais longtemps pleuré votre mort, j'ai béni votre délivrance et je suis heureux de vous revoir.

— Merci, Sire. Vous êtes donc toujours aussi bon que l'était le prince de Carignan !

— Je n'ai pas changé, fit-il avec accablement, et pourtant on le croit.

— On me fait la même accusation, Sire, à moi martyr de ma cause, retourné au milieu de la société qui me renie comme les combattants qui sortaient sanglants de l'arène et qui boitaient toute leur vie des blessures reçues.

Le roi regarda avec effroi les traits si changés du grand poète qui parlait ainsi. Rien sur les traits cadavériques de Pellico ne rappelait son angélique beauté d'autrefois.

— Vous avez bien souffert, lui dit-il avec émotion.

— Oui, Sire, et j'ai consigné mes longues douleurs dans un livre qui ne mourra pas, pour avertir les jeunes imprudents des tourments qui les attendent et pour flétrir la tyrannie qui les

afflige.

— Que puis-je faire pour vous ? dit le roi au poète en lui offrant de l'eau bénite, car ils étaient arrivés sur le seuil de la porte.

— Prier Dieu afin qu'il me donne la force de vivre, car je suis las, fit-il d'une voix si grêle et si brisée que le roi en eut les larmes aux yeux.

— Pourquoi ne venez-vous pas à ma cour ? ajouta Charles Albert.

— Trop de célébrité s'attache à un nom que je voudrais rendre obscur. Je dois m'en abstenir, Sire ! En me voyant auprès de vous, les uns verraient une protestation, les autres une espérance, et nous nuirions à l'intérêt d'une cause qui nous est toujours chère.

— Et que nous devons servir, vous avec la plume, moi avec l'épée. Mais les hommes valent-ils la peine qu'on prend pour les rendre plus heureux ?

— Sire, en faisant le bien, on ne doit pas songer à trouver sa récompense ici-bas.

— C'est vrai... Ah ! si ce n'était l'espoir d'une autre vie !

— Alors ceux qui se tuent auraient raison, dit l'ancien prisonnier de Spielbert avec mélancolie<sup>1</sup>.

— Adieu, dit Charles Albert parvenu sur les degrés du temple, dites-moi en ami si la fortune toujours si contraire aux poètes...

— Sire, je n'ai besoin de rien, je fais école à de jeunes enfants pour lesquels j'ai composé un livre : *I doveri degli uomini*. Si vous saviez comme ils sont bons, comme je les aime. Et puis une grande dame, une sainte, m'a fait offrir la place de son bibliothécaire chez elle !

— Bien, dit le roi en lui serrant une dernière fois affectueusement la main.

Et il s'éloigna.

Le lendemain, Silvio Pellico recevait une pension de 1 200

1. Historique.

francs sur la cassette particulière du roi.

Amateur passionné des arts et de la peinture, Charles Albert, qui avait fondé en montant sur le trône l'ordre du Mérite civil de Savoie destiné à récompenser les artistes célèbres ou ceux qui avaient bien mérité du pays par quelque invention utile, voulut que Turin possédât une collection de tableaux digne de rivaliser un jour avec celles des autres villes d'Italie. Il fit don à la nation de toutes les toiles précieuses qu'il avait achetées ou qui lui venaient de l'héritage de ses prédécesseurs. Il fonda la riche galerie du palais Madame, le musée des Armes, la Bibliothèque royale, la précieuse collection de médailles : tels étaient les déassements de ce prince artiste par le cœur et par l'intelligence. Ce n'était pas seulement avec de l'or qu'il encourageait le talent, mais par cette familière bienveillance, cette exquise courtoisie qui font fraterniser ces deux grandes puissances : la royauté et le génie !

On le voyait souvent visiter les ateliers des peintres qu'il protégeait, et c'est presque à son souffle inspirateur qu'on vit naître trois des plus belles toiles de l'Italie moderne.

Le *Déluge* de l'infortuné Belosio, ce jeune artiste de génie qui serait peut-être devenu le premier peintre du siècle si une mort prématurée ne l'avait enlevé à ses travaux et à son pays ; *Frédéric Barberousse chassé d'Alexandrie*, par Arienti, magnifique poème national ; et le *Jugement de Salomon*, grande étude classique du professeur Ayres. Ces trois tableaux qui décorent le palais royal de Turin suffisent à la gloire des maîtres qui les ont créés et à celle du prince qui les a inspirés.

La situation politique de l'Europe toujours sombre et menaçante, la prépondérance que la crainte d'une révolution donnait aux puissances oppressives du Nord ne laissaient aucun champ à Charles Albert pour innover le système des réformes qu'il préparait en secret. D'ailleurs, les comtes de l'Escarenne et de La Marguerite, ses ministres, ennemis acharnés de toute idée libérale, s'opposaient de toute la force que leur donnait l'appui des

puissances aux projets du roi, qui s'appuyait heureusement pour neutraliser leurs desseins sur deux hommes intègres, intelligents et dont la capacité égalait la vertu. J'ai voulu nommer le comte Barbaroux et le comte Gallina. On leur doit le bien qui se fit. Ils en auraient fait davantage si les intentions du roi et les leurs n'avaient pas été entravées à chaque pas.

La position de l'Europe, avons-nous dit, ne permettait pas encore au caractère et aux tendances de Charles Albert de se dessiner assez nettement aux yeux de son peuple. Lorsque le choléra, cet épouvantable fléau, fondit sur le Piémont, Charles Albert, que le danger grandissait, n'écoula que la voix de son cœur. Il quitta Turin, qu'épargnait encore la contagion, et il se transporta à Gênes, que désolait l'implacable maladie. Là, chaque jour courbé sur le lit des mourants, il consolait par ses exhortations, il encourageait par sa présence, et le malade étonné recevait de ses mains le breuvage salutaire qu'il avait d'abord repoussé. On le vit passer de longues heures dans le lazaret réservé aux soldats frappés par le fléau. Sa vue opérait des prodiges de guérison sur ces hommes dévoués à leur roi. L'enthousiasme qu'il inspirait était tel, que souvent on vit de ces infortunés en proie aux atroces convulsions de l'agonie se soulever tout à coup sur leur couche et crier une dernière fois : « Vive le roi ! » et retomber morts.

Un jour, comme il traversait une vaste salle de l'hôpital, il entendit une voix bien faible qui l'appelait. Charles Albert s'approcha du lit de douleur où gisait un jeune soldat, un conscrit agonisant.

— Sire, dit le mourant en tournant vers le roi ses grands yeux bleus déjà vitrés, Sire, je vais mourir, et pour adoucir l'horreur de ces derniers moments, j'ose implorer une grâce de Votre Majesté.

— Parle, mon enfant, je t'écoute.

— Oh ! je le savais bien qu'on pouvait vous parler avec confiance comme au bon Dieu.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Sire, j'ai ma vieille mère que j'ai quittée pour me faire soldat. Ma mort la fera bien malheureuse, pauvre mère !

Et les yeux du moribond se remplirent de larmes.

— Que va-t-elle devenir ? Sire, Sire, pourriez-vous lui faire passer, si je meurs, cette lettre et ceci.

Et le jeune soldat tira de dessous son oreiller une lettre et une pièce d'or.

— Tes désirs seront fidèlement remplis, dit le roi en s'en emparant. Sois tranquille, ta mère ne manquera de rien, je m'en charge.

Et Charles Albert s'éloigna au milieu des bénédictions des assistants.

L'héroïque conduite de ce prince à cette époque révéla à son peuple une facette lumineuse de ce caractère. Alors quelques lueurs magnifiques se firent jour à travers les ténèbres qui l'enveloppaient. On vit qu'il mesurait les forces de l'opinion en Italie et qu'il s'apprêtait à la seconder. On comprit que cette armée puissante qu'il organisait n'était pas créée seulement pour satisfaire sa vanité personnelle, mais qu'elle était un moyen qu'il préparait pour s'émanciper de toute sujétion étrangère, de quel côté qu'elle prédominât. La nation sentit avec orgueil que son chef ne voulait pas que sa faiblesse dégénérait en servitude, et la sympathie des gens de cœur fut acquise au jeune souverain.

C'est ainsi que Charles Albert et son peuple se préparaient aux glorieux désastres que leur réservait l'avenir. Le lecteur comprendra que nous ne pourrons toucher qu'en passant à ces grandes questions politiques, trop brûlantes encore, mais que nous indiquerons pourtant avec fidélité.

Malgré la bonne harmonie apparente qui régnait entre les cabinets de Vienne et de Turin, surtout depuis le mariage de l'angélique archiduchesse Marie Adélaïde avec le duc de Savoie, fils aîné de Charles Albert, une secrète mésintelligence aigrissait tous les rapports entre les deux gouvernements, la forme seule était amicale. Le vieux levain populaire se sentait au fond de toutes

leurs relations. On était arrivé à ce moment décisif qui précède une rupture, heure irritante dont on ne peut prévoir les conséquences et qui avait pris sa source dans le mécontentement de l'Autriche alarmée des ardentes tensions des esprits depuis la publication du fameux livre de Gioberti.

Cet ouvrage, qui répondait si bien aux sentiments patriotiques et religieux de Charles Albert, devait avoir une grande importance dans sa destinée. Gioberti était le prophète d'une époque dont Charles Albert devait être le héros et le martyr.

L'irritation entre les deux États était à son comble lorsque le gouvernement autrichien fit publier cette manifestation dans toute la Lombardie :

*Avec l'approbation souveraine, il a été ordonné par l'impériale et royale présidence de la chambre aulique générale que le droit d'entrée pour les vins communs des États sardes, introduits par la ligue douanière du règne Lombard-Vénitien, soit augmenté du droit d'importation de fr. 21,43 cent. par quintal métrique brut. On donne cet arrêt à la connaissance publique, continue la notification en ajoutant que le susdit nouveau droit sera mis en activité à dater du premier jour du prochain mois de mai, en avertissant en même temps que rien n'a été changé sur les droits perçus sur les vins communs provenant des États de Parme, Plaisance, Guastalle, Modène et Ferrare, etc.*

Le commerce des vins du Piémont se trouvait ruiné par cette mesure, c'était une plaie ouverte dans le cœur de son industrie la plus florissante. Les conséquences funestes de cet édit étaient incalculables pour les classes honnêtes et laborieuses des agriculteurs et des propriétaires, mais le roi et le peuple étaient décidés à ne pas fléchir malgré les préjudices immenses qui pouvaient en dériver. Charles Albert sentit à l'irritation générale que l'opinion publique, cette fois-ci, était d'accord avec la sienne. Le manifeste par lequel il annonce à son peuple sa résistance aux prétentions du gouvernement autrichien est remarquable comme

la première expression du caractère de cette phase unique dans l'histoire : une révolution organisée sur un trône pour régénérer un peuple.

Pour nous, habitués à sentir remuer le pavé des rues à chaque renversement de trône, nous ne pouvons considérer les événements politiques du Piémont sans une espèce d'étonnement grave et respectueux qui nous fait oublier la témérité même d'une telle entreprise.

Tel était le manifeste de Charles Albert publié dans la *Gazette officielle* (2 mai 1846) :

*L'augmentation du droit d'entrée sur les vins des États du royaume adopté par l'Autriche frappe si directement les intérêts des propriétaires et des cultivateurs, qu'il est inopportun d'indiquer les motifs d'une telle mesure.*

*En 1751, il fut stipulé une convention entre les cours de Sardaigne et d'Autriche, par laquelle il aurait été accordé par cette dernière le transit des sels de la république de Venise pour les États de la Lombardie, nous renoncions de notre côté au commerce actif des sels avec les Suisses et les bailliages de leur dépendance en Italie.*

*Cette convention fut réclamée en vigueur en 1815, mais les gabelles sardes ayant définitivement cessé de se prévaloir des sels de Venise, elle devait se considérer comme résolue, manquant du but pour lequel elle avait été stipulée, et ce fut seulement par condescendance pour la cour d'Autriche en considération que la convention n'avait pas été dénoncée, que S. M. refusa de fournir au Canton du Tessin la quantité de sel dont il lui avait fait la demande. Pourtant, le gouvernement de ce Canton en ayant fait acquisition à l'étranger, demanda au gouvernement de S. M. le libre transit qui lui fut accordé, n'étant pas permis, selon les maximes du droit des gens, de nier aux États confinant le transit de quelque marchandise que ce soit, lorsqu'il n'en dérive aucun préjudice à l'État qui l'accorde.*

*La cour de Vienne voulant considérer comme commerce actif ce transit de sels, bien qu'il soit accordé sans aucun bénéfice et profit pour les gabelles royales, vient de s'y opposer en refusant à S. M. d'adhérer à une telle extension de la convention de 1751, dans laquelle il n'est pas fait mention du transit dont la prohibition ne fut et ne pourra jamais être consentie par la cour de Sardaigne. La mesure ci-dessus mentionnée fut adoptée par l'Autriche comme une représaille.*

La fermeté de ce langage étonna la nation, qui n'était pas habituée à cette énergie calme et digne. C'était un acte de courage dont elle sentit toute la portée. L'ardent fanatisme inspiré quelques années auparavant par Charles Albert, alors prince de Carignan, s'éveilla avec plus de ferveur encore pour Charles Albert roi quand on le vit se dresser sur ce trône où on l'avait cru courbé jusqu'alors.

En Italie, les souvenirs historiques qui parlent à l'imagination ont une grande influence sur le patriotisme. C'est que l'Italien est un peuple poète par la tête qui s'électrise à ses propres fantaisies. Ce fut le malheur de cette époque gigantesque qui s'ouvrait à la grande voix de Gioberti comme une épopée homérique et qui devait se changer en dithyrambe désordonné. Les italiens, ivres de leurs premiers succès, ne comprirent pas que ce n'est point avec des chants et des fêtes qu'un peuple acquiert son indépendance, mais par de longs sacrifices et de rudes travaux.

En France, c'est le sentiment de l'amour national, en Italie l'orgueil des traditions, qui enflamment les masses, c'est une conséquence fatale de la constitution politique de ce dernier pays, restreint depuis des siècles à l'intérêt local du clocher, sentiment fratricide qui engendre vingt patries dans le corps démembré de la patrie commune et qui fait sacrifier le tout à la partie, lorsque toute nation bien constituée doit toujours être prête à immoler la partie au tout.

Charles Albert et les hommes éminents qui l'entouraient déplo-

raient ces principes qu'ils ne partageaient pas, mais le reste de l'Italie était en proie à ces idées municipales. Il existait même des préventions contre le Piémont, comme si le Piémont n'avait pas toujours été le sanctuaire de la nationalité italienne. De toutes les contrées de la Péninsule, seul il n'avait pas subi la honte de la domination étrangère, tandis que depuis des siècles le reste de l'Italie passait tour à tour du servage des Espagnols à celui des Impériaux ou des Français.

Exempt des violentes commotions politiques qui ont bouleversé les autres contrées de l'Italie, le Piémont n'en est pas moins riche pourtant en souvenirs glorieux, en héros populaires. Si Rome eut Cola da Rienzi, Naples Mazaniello, Venise Tiepolo, Turin a Pierre Micca, le soldat sublime. La patrie d'Alfieri, de Botta et de Gioberti n'a rien à envier à ses brillantes sœurs, radieuses étoiles de cette belle Italie, cette terre des arts, des souvenirs et de l'espérance ! Quel est le pèlerin étranger qui, en visitant les débris glorieux de la grandeur de ce peuple, n'a pas cru entendre remuer la cendre de tant de héros sous ses pieds. À Gênes, il a pu contempler encore les chaînes de la Meloria suspendues au marbre noirci des palais, à Venise le vent de la nuit a porté à son oreille le rugissement des lions de Saint-Marc, sous les sombres voûtes du Palazzo Vecchio à Florence n'a-t-il pas vu glisser l'ombre de Michel-Ange ? à Vérone, sur la tombe de ce Candella Scala, dont l'hospitalité était si amère au divin Alighieri, n'a-t-il pas murmuré tristement avec lui :

Quanto ti sal ha il pane altrui !

(Ah ! combien le pain d'autrui est amer !)

Ne retrouve-t-on pas partout les mêmes glorieuses traditions, le même héroïsme, les mêmes malheurs ? Un peuple qui lutte contre un oppresseur ! Toujours le génie persécuté par l'ignorance et la tyrannie. Florence qui succombe sous l'armée de Charles VIII, Colomb qui meurt chargé de fers.

## Chapitre II

On a en vain nié l'influence de la littérature sur notre siècle de positivisme, jamais pourtant les événements ne prouvèrent d'une manière plus irrécusable la puissance des grands écrivains sur les esprits imbus de leurs doctrines. N'est-ce pas à la voix de Chateaubriand que les autels se sont relevés dans les églises désertes ?

Le décret du Premier Consul Bonaparte aurait en vain rétabli le culte, si le *Génie du christianisme* n'était venu réveiller la foi endormie dans les cœurs. Lamartine n'a-t-il pas renversé à ses pieds les idoles impures qu'encensaient les muses de Piron et de Parny ? Ne doit-on pas à son chaste et beau génie ce culte pur du sentiment et de la vertu qui, en rehaussant la poésie moderne, a moralisé notre génération ? Béranger, ce grand poète populaire, n'a-t-il pas, avec ses chansons, recruté une armée dans les rues de Paris pour abattre le trône de Juillet ?

Pour tous les coups lancés dans son velours  
Combien sa muse a fabriqué de poudre.

Ainsi la foi, l'amour, la liberté, ces trois grands principes de l'humanité ont eu pour interprètes dans notre siècle les trois premiers poètes qui honorent la France.

En Italie, Silvio Pellico, César Balbo et Gioberti eurent une égale influence sur l'esprit de leurs concitoyens.

*Le mie prigioni* de Silvio Pellico, ce livre le plus beau et le plus moral de notre siècle, et qui deviendra avec l'*Imitation de Jésus-Christ* le livre de tous les affligés, eut un retentissement prodigieux en Italie et en Europe. Il fit plus de mal qu'une armée à la cause de l'Autriche, il fit une révolution morale. Les femmes surtout se passionnèrent pour ces pages touchantes, elles répétaient en pleurant le doux nom de Silvio, et quand les femmes sont gagnées, les hommes sont prêts d'être vaincus.

Puis vint le livre du comte César Balbo, *Le speranze d'Italia*, qui indiquait dans ses rêves à la nation impatiente de quel côté devait lui venir le salut. Le livre de Pellico avait parlé au cœur, celui de Balbo s'adressait à l'esprit, qu'il entraînait par l'éloquente magie de son style. Mais ces deux ouvrages n'étaient que des jalons jetés sur la route de l'avenir, il fallait pour en briser les barrières la puissance d'un grand génie. *Il Primato* de Gioberti fut une révélation, l'Italie entière s'agita à cette voix comme Israël à celle du prophète. Le clergé surtout en adopta les maximes avec enthousiasme. Pie IX, en ceignant la tiare, sembla réaliser les théories du philosophe piémontais. Charles Albert, qui retrouvait dans ces écrits toutes ses croyances, toutes ses aspirations ardentes vers le catholicisme, crut entendre la voix de Dieu même qui l'appelait, et il s'élança hardiment dans cette voie de réformes vers laquelle jusqu'alors il n'avait pas osé s'aventurer.

L'effervescent enthousiasme avec lequel la nation accueillit ces premiers symptômes de tendances libérales du gouvernement lui apprirent les véritables sentiments du peuple et la gravité de sa position. Une fois fait le premier pas, on ne pouvait plus rétrograder qu'en passant dans le sang.

En vain on essayait encore de retenir Charles Albert. Son âme élevée et généreuse sentit toute l'importance des nouveaux devoirs qu'il s'était imposés, et il se promit à lui-même d'accomplir la sainteté de sa tâche.

Peut-être crut-il avoir le temps de mûrir les événements et de former peu à peu son peuple à la vie politique avant de le revêtir de la robe virile. Mais les concessions accordées à Rome et en Toscane, et surtout les événements qui venaient de se passer à Naples (12 janvier 1848), hâtèrent la résolution de Charles Albert qui, depuis dix-sept ans, n'attendait que le moment opportun pour accorder à ses peuples une constitution et de réaliser ainsi ce rêve de toute sa jeunesse.

La lettre suivante de lord Abercromby fera juger de la position

politique du Piémont et de la situation où se trouvaient le roi et ses ministres.

Turin 3 février 1848.

*Sir R. Abercromby à Lord Palmerston.*

*L'établissement d'une constitution dans le royaume de Naples aura pour effet infaillible le désir qu'une semblable forme de gouvernement se propage dans les autres États d'Italie, sans excepter ceux du roi de Sardaigne. Comme je l'ai déjà observé à Votre Seigneurie, je doute assez que pour le moment ce pays soit apte à apprécier tous les bienfaits d'une telle forme de gouvernement. Bien que si on avait pris soin de préparer graduellement les institutions et les hommes, je crois qu'un tel système aurait donné de bons résultats, et qu'on aurait pu l'effectuer sans que le pays eût à passer par aucune commotion violente. Mais les derniers faits de Naples précipitent le cours des choses, et la situation de ce gouvernement devient assez scabreuse.*

*La nuit dernière, toutes les maisons de cette capitale étaient généralement illuminées, des rassemblements de peuple remplissaient les rues en déployant des bannières et en chantant des hymnes nationaux. Une foule nombreuse s'arrêta devant la demeure de mon collègue le ministre de Naples, qui dut se montrer et remercier le peuple de la sympathie qu'il témoignait pour le bien et la liberté de ses concitoyens. Et quoique pendant toute la soirée l'ordre le plus parfait ait été observé, on a la preuve évidente que la constitution accordée aux Napolitains est un motif de grand contentement pour la plus grande partie des habitants de Turin.*

*Le gouvernement sarde, en se conduisant avec la plus grande modération, ne s'est pas mêlé d'empêcher ces démonstrations des sentiments du public, et le repos de la capitale n'a pas été troublé. On n'a déployé aucun appareil militaire dans les rues. Pourtant les tendances de cette démonstration étaient trop manifestes pour qu'elles aient échappé au gouvernement sarde.*

*Mon intention, en recherchant un entretien avec le comte de Saint-Marzan, était justement de lui parler à ce sujet : je lui dis que je regrettais autant que lui l'extrême rapidité avec laquelle s'étaient développés les événements dans le royaume de Naples, que je voyais aussi clairement que lui les nombreuses difficultés que, premièrement l'obstination des refus du roi de Naples à toutes les réformes modérées, et ensuite ses larges concessions avaient opposé à la marche progressive des réformes dans les États d'Italie, ainsi qu'elle avait été initiée par la sage politique de Sa Majesté Sarde, du grand duc de Toscane et de Sa Sainteté ; mais que tout en reconnaissant de tels obstacles, je n'étais pas disposé à me laisser décourager.*

*Je lui observai que, d'après tout ce qui était arrivé à Turin depuis la nouvelle constitution de Naples, il était facile de voir qu'on devait aussi s'attendre ici à un mouvement semblable, et que dans de telles circonstances il était du devoir, et en même temps de l'intérêt du gouvernement d'aborder franchement les difficultés, et de bien considérer quel avis était plus convenable à la dignité personnelle de S. M. Sarde et au bien de ses peuples.*

*En publiant à temps un programme qui conciliât l'adoption de larges principes et d'institutions libérales avec les habitudes et avec les intérêts du pays, on assurerait ainsi à S. M. Sarde l'immense avantage d'un acte volontaire et l'on conserverait au Piémont un poste éminent parmi les autres États libéraux d'Italie.*

*Mais, si en adoptant un autre avis, on tentait de confiner la position du gouvernement sarde dans les limites restreintes signalées par les réformes du mois d'octobre dernier, il était évident qu'une telle politique ne pouvait se soutenir que par un système de répression qui détruirait la popularité du roi et conduirait probablement à un conflit entre le gouvernement et le peuple. Monsieur de Saint-Marzan écouta attentivement mes considérations. Comme on ne pouvait avoir adopté encore aucune nouvelle résolution depuis les événements de Naples, j'étais impatient d'exprimer aussi fortement que je le pouvais ma per-*

*suasion qu'il était nécessaire de se saisir loyalement de la question, et que s'aventurer à temporiser serait compromettre seulement la dignité et l'autorité du roi sans obtenir plus que ce qu'on voulait. J'ai l'assurance de croire que c'est aussi la persuasion de plusieurs personnes intimes au gouvernement.*

*Si les événements avaient permis de laisser sur leur pied actuel les réformes administratives de ce pays, on ne peut nier que ce système aurait été préférable à un autre. Mais le changement causé par les concessions de S. M. Sicilienne, en excitant le commun désir d'une forme constitutionnelle dans le gouvernement, fait qu'il n'est plus possible de retarder, et la politique de la Sardaigne est certainement comme celle des autres États libéraux d'Italie, de s'étudier à observer autant que possible, parmi le changement de circonstances, cette similitude et cette harmonie de principes et d'institutions qui étaient établies entre le gouvernement de Sa Sainteté, le roi de Sardaigne et du grand duc de Toscane avant qu'une constitution fût promulguée à Naples.*

Lord Palmerston approuva la conduite de sir Abercromby.

La plus grande fermentation régnait à Turin. On savait que le roi, cerné par un parti contraire aux nouvelles idées, ignorait les véritables sentiments de la nation. Le 5 au matin, une séance assez orageuse eut lieu au municipale. On vota une adresse au roi. L'avocat Sineo demandait la création de la garde nationale, le comte de Sainte Rose demanda hautement une constitution. Pendant trois jours, l'opinion publique, flottante comme les flots mouvants, ne savait à quel parti s'arrêter. Enfin, le 8 février à midi, une commission composée du comte Camille de Cavour, du comte de Sainte Rose, du colonel Durando et de l'avocat Brofferio, se rendit au palais royal pour porter au roi les vœux du municipale et de la nation. Elle fut cordialement reçue par le comte Avet (garde des Sceaux).

— Messieurs, dit-il, persuadez au peuple d'avoir confiance dans la bonté du roi, dans quelques heures il sera satisfait.

À quatre heures, le décret royal qui octroyait une constitution au Piémont fut publié au milieu de l'enthousiasme le plus frénétique.

Charles Albert devint l'objet d'un culte véritable. Profondément ému de la reconnaissance de ses peuples, on le voyait pâlir aux clameurs bruyantes qui éclataient sous les fenêtres de son palais, des larmes baignaient alors son noble et fier visage, et un soir que les acclamations avaient été plus vives, plus enthousiastes encore qu'à l'ordinaire, on l'entendit répéter tout bas :

— Et j'ai perdu tant d'années sans me procurer une heure aussi douce que celle-ci !

— Sire, dit la reine qui l'avait entendu, je suis encore plus heureuse que vous, puisque c'est vous que l'on bénit !

— Thérèse, fit le roi en lui prenant tendrement les deux mains, Dieu a dû me protéger puisqu'une sainte et un ange veillaient sur moi. Vos prières et celles d'Adelaïde ont attiré les bénédictions du ciel sur le Piémont.

— Ah ! reprit la reine avec un geste d'admiration, la duchesse de Savoie est une âme exilée du ciel, elle est trop parfaite pour ce monde.

— C'est vrai, tout, jusqu'à la pâle tristesse de son front, porte en elle le sceau fatal des prédestinés.

Comme il achevait ces mots, on annonça la duchesse de Savoie. Marie Adelaïde d'Autriche, qui plus tard devait être reine de Sardaigne, avait à peine vingt ans à cette époque-là. Elle était belle, d'une beauté suave et mélancolique, on ne pouvait la voir sans se sentir ému, tant il y avait de grâce touchante dans toute son angélique personne. Il pouvait y avoir des femmes plus belles qu'elle, mais elle les faisait toutes oublier. Dès qu'elle paraissait, tous les regards s'arrêtaient fascinés, on éprouvait en la voyant une respectueuse admiration. Après sa mort prématurée, le peuple s'agenouillait devant sa statue comme devant celle d'une sainte.

Peu de reines, peu de femmes ont laissé le souvenir d'une vertu plus vraie et plus pure. Toutes ses actions, toutes ses pensées ten-

daient à faire le bien. Sa vie entière est un modèle à offrir à toutes les jeunes filles, quelle que soit leur position, car il y a de ces vertus communes à toutes les femmes, qu'elles soient nées sur un trône ou dans une chaumière.

Ce jour-là, le doux visage de Marie Adelaïde était voilé d'une teinte de tristesse, elle était blanche comme les camélias mêlés à ses beaux cheveux noirs.

— Ma fille, êtes-vous souffrante ? s'écria la reine en courant l'embrasser avec effusion.

— Non, ma mère, reprit la princesse dont les beaux yeux s'étaient remplis involontairement de larmes.

Charles Albert la regarda avec un tendre intérêt.

— Ces chants qui montent jusqu'à nous ne vous annoncent-ils pas des jours de victoire ?

— Oui, Sire, mais vous allez partir, la gloire vous appelle au-delà du Tessin, et mon époux me quitte, il va être exposé à tous les dangers d'une guerre désastreuse...

— Je pars aussi et la reine ne pleure pas, fit Charles Albert d'un ton de doux reproche.

— Ah ! fit la princesse en joignant ses mains, je tâcherai de l'imiter ; mais pour moi, de quelque côté que soit la victoire, je devrai toujours pleurer sur les vaincus !<sup>1</sup>

— Ma fille, pardonnez-moi les pleurs que vous versez, vos larmes sont le plus grand sacrifice que je puisse faire à mon peuple.

— Mon père, je ne me plains pas, l'épouse de votre fils est Italienne, Dieu seul verra mes pleurs en entendant mes prières pour le succès de vos armes.

La révolution de Paris, où la République fut proclamée le 28 février, les cinq journées de Milan, sont des faits qu'on n'a besoin que de rappeler à l'imagination du lecteur. Le 23 mars, Charles Albert déclara la guerre à l'Autriche ; le 26, il franchit le Tessin à la tête de ses troupes, accompagné par ses deux fils, dont

1. Historique.

les premières armes allaient faire des héros.

Le prince Eugène de Savoie-Carignan fut nommé lieutenant-général du royaume pendant l'absence du roi. La capitale fut laissée à la garde de la milice citadine, il n'y avait pas un seul soldat dans la ville, et la famille royale, qui se composait de deux femmes et de deux enfants, n'avait pour veiller sur elle que l'amour du peuple. Confiance sublime ! qui honore également les princes et la nation. Pendant les cinq mois que dura cet état de choses, on n'eut pas à déplorer le moindre désordre.

Charles Albert s'arrêta à Pavie, où il reçut une députation du gouvernement provisoire de Milan. Les Piémontais étaient accueillis comme des frères en Lombardie, ils étaient l'objet de fêtes triomphales.

Mais l'armée s'appêtait à tenter le passage du Mincio entre Mantoue et Peschiera. Le 8 avril, la division d'Arvillard s'avança vers Goito, où les Autrichiens les reçurent avec une vive mousqueterie. Le combat fut sanglant. Le passage du pont sur le Mincio fut disputé avec une égale valeur, les Autrichiens en firent sauter un arc. Alors les bersagliers piémontais se jetèrent à la nage et continuèrent l'attaque sur la rive gauche occupée par les Autrichiens. Le pont fut immédiatement réparé. La division entière put voler au secours de ces quelques braves, et les ennemis se retirèrent en désordre vers Valeggio. Cette première rencontre, qui fut une victoire pour Charles Albert, électrisa toutes les âmes. L'armée sarde s'empara successivement de Cola, de Sandra, de Sainte Justine, et s'avança pour attaquer hardiment le général d'Aspre, qui dominait avec vingt mille hommes les hauteurs de Pastrengo. Les Piémontais avaient des forces à peu près égales. Ils avaient à leur tête les généraux de Sonnaz, De Broglia et le duc de Savoie qui se battait en véritable soldat de sa vieille race de lions. L'attaque commença à onze heures du matin. La brigade de Piémont s'élança la première en balayant devant elle les collines les plus rapprochées, tandis que la brigade de Coni se trouvait forcée d'arrêter sa marche à cause d'une

gorge profonde et du terrain fangeux qui ne lui permettaient pas d'avancer. Après des efforts inouïs, ces héroïques soldats parvinrent à rejoindre la brigade de Piémont sous le mont le plus élevé de Pastrengo, où ils montèrent à l'assaut. L'aile droite s'avance en même temps et met les Autrichiens en fuite. Mais tout à coup les fugitifs se réunissent et reviennent avec plus de fureur sur les deux brigades de l'aile gauche et parviennent à les arrêter. Il y eut un moment d'hésitation parmi les Piémontais, mais la brillante résistance du 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qu'enflammait l'exemple du duc de Savoie, donne aux autres corps le temps de se remettre. Le commandant des quatre escadrons de carabiniers qui escortaient le roi s'élance à bride abattue sur la colline. En attendant, l'aile droite arrive, et les Autrichiens, chassés de tous côtés, sont obligés de se retirer en désordre en laissant sur le champ de bataille 1 200 combattants, entre morts et blessés, et 500 prisonniers.

La victoire de Pastrengo est le fait d'armes le plus savant de toute la campagne de Lombardie. Il rappelle en quelque sorte la fortune de Napoléon. Pendant que l'armée piémontaise triomphait à Pastrengo, les volontaires toscans, attaqués à Montanara par Radetzky lui-même, le repoussaient avec un égal succès. On aurait dit que ces soldats d'hier, vainqueurs des vieilles troupes allemandes, avaient retrouvé en tirant le glaive pour la patrie le courage et le génie guerrier de Ferruccio.

Ces premières victoires ouvraient tous les cœurs à l'espérance. Le succès de l'expédition de Charles Albert semblait assuré, lorsque le 29 avril, le pape, par une encyclique, protesta énergiquement contre la guerre. L'esprit religieux de Charles Albert sembla foudroyé à cette mesure inattendue de Pie IX, de là toutes les hésitations qu'on lui a reprochées ensuite et qui aidèrent à la ruine de sa cause. Mai ce prince, pieux jusqu'au fanatisme, s'était levé à ce cri : Dieu le veut ! proféré par tout le clergé de ses États. L'épée, dans ses mains, était une croix qu'il avait cru brandir pour une guerre sainte. À l'abandon du vicaire du Christ, il eut

peut-être un moment de doute et de défaillance, mais roi et chef d'une armée il comprit ses devoirs et il continua la mission qu'il s'était imposée.

La sanglante bataille de Sainte-Lucie vint ajouter un malheur et une gloire de plus aux annales sardes. Il y a des défaites plus belles qu'une victoire. Toutes les grandes familles du Piémont durent prendre le deuil, chacune y compta un martyr, un héros. Les Balbo, les Cavour, les Seyssel, les Del Carretto, magnanimes enfants qui, sortis à peine de l'école militaire, mouraient comme de vieux guerriers. Del Carretto, qui depuis cinq heures défendait une batterie, resté seul debout au milieu de ses vingt-deux hommes tués près de lui, affaibli par le sang qu'il perdait par seize blessures, charge encore une dernière fois la pièce qu'il voulait sauver. Le feu part, un boulet autrichien souffle à ses côtés et lui emporte un bras.

— À moi ! s'écrie-t-il en voyant s'avancer un escadron de cavaliers piémontais qui volait à son secours, à moi ! sauvez la pièce !

Et il tombe mort en entourant le canon du bras qui lui restait.

Après les événements du 15 mai, le roi de Naples rappela aussi ses troupes. Antonelli suivit bientôt son exemple. Le grand duc de Toscane abandonna en même temps la cause de l'Italie.

Le Piémont se trouva ainsi chargé, tout seul, du poids d'une guerre formidable avec des forces si disproportionnées que la lutte pouvait être magnanime, mais elle était insensée, et d'avancer on pouvait en prévoir l'issue.

En se voyant abandonné par tous ses alliés, Charles Albert n'osa pas s'avancer vers la Vénétie pour attaquer le maréchal Radetzky, ainsi qu'il en avait eu le dessein, mais il continua d'assiéger Peschiera.

Pendant ce temps, le général Nugent, à la tête de 20 000 hommes, avait passé l'Isonzo sans rencontrer d'empêchements, laissant de côté Palmanuova occupée par le général Zucchi, et sans perdre de temps. Il renversa tous les obstacles qu'il rencontra au

Taliamiento, et se précipita à Cornagliano le 30 avril à peu de distance de la Piève, où il rencontra le général Jacques Durando qui commandait 7 000 soldats pontificaux et 40 000 volontaires. Mais Nugent parvient à lui échapper et tombe tout à coup sur Bellune et Filtri qui, prises à l'improviste, se hâtent de lui ouvrir leurs portes. Alors Nugent revient sur Durando, et le 10 mai lui livre la bataille de Montebellune, qui fut une gloire pour les Autrichiens, une honte pour les Pontificaux, qui prirent lâchement la fuite.

Le 20 mai, Nugent vient mettre le siège devant Vicence, mais la résistance héroïque des habitants, à laquelle il ne s'attendait pas, retarde le triomphe de ses armes. Saisi tout à coup par une fièvre ardente, il confie le commandement de ses troupes au général de La Tour Taxis qui, intimidé par les Vicentins, se retire sur Vérone. Arrivé à Saint-Boniface, il se trouve devant le général Radetzky qui venait à sa rencontre et qui lui reproche sévèrement sa conduite et lui ordonne de retourner sur ses pas. Taxis obéit, et, le 23 mai, il paraît devant Vicence à la tête de 18 000 hommes et de 40 pièces de canon ; mais il y trouve Durando qui s'y était renfermé avec les siens et qui s'apprêtait le 21 à la plus fière résistance.

Dans la soirée du 23, le canon autrichien commence à gronder. La lutte est ardente et féroce. Elle continue malgré les ténèbres et la pluie. Toute la ville est illuminée comme pour une fête. Les maisons, les boutiques, les fenêtres sont ouvertes, tous les citoyens s'excitent à combattre et rivalisent d'ardeur avec les soldats. Les femmes encouragent les combattants et soignent les blessés, les enfants se jettent intrépidement sur les bombes pour éteindre les mèches enflammées. À minuit, les Autrichiens sont forcés d'abandonner la place en laissant à peu près 2 000 morts sur le carreau.

Ces victoires ne devaient être que partielles. Les Piémontais, moins habiles que leurs adversaires, n'avaient pas su empêcher la jonction des forces du général Nugent avec celles de Radetzky,

et cette faute devait entraîner la ruine de l'armée entière.

Le 27 mai après-midi, le vieux maréchal sort de Vérone avec 35 000 hommes, une grosse artillerie et un train nombreux pour jeter des ponts. Dans la soirée du 28, il campe dans les environs de Saint-Georges, et dès l'aube du 29, il tombe à Curtatone sur les volontaires toscans qui se trouvaient isolés de l'armée piémontaise.

Le corps des Toscans, commandé par le général Laugier, se composait à peine de 6 000 combattants dont la plupart étaient des étudiants, héroïques adolescents qui des bancs des écoles s'élançaient sur les champs de bataille. Le combat fut long et sanglant, il dura jusqu'au soir avec un égal acharnement. Enfin, écrasés par le nombre, ils durent succomber. Huit cents à peine de ces magnanimes enfants purent se retirer à Macaria sur l'Oglio.

L'Italie, ce jour-là, eut ses Thermopyles :

Car il est des cyprès plus beaux que des lauriers

a dit un de nos poètes à propos de l'héroïque Vieille Garde morte à Waterloo, et l'Italie peut graver ce vers sur la pierre des martyrs de Curtatone.

Charles Albert, prévenu de ce désastre et de l'approche de Radetzky, vole à Goito et y prend position avec le gros de son armée.

Le 30 à trois heures de l'après-midi, commence le combat entre les deux armées. On se battit pendant sept heures avec un acharnement inouï. Les soldats jetaient leurs armes pour s'étreindre corps à corps, ils se déchiraient avec les dents, ils s'enlevaient des lambeaux de chair avec les ongles ; de part et d'autre c'était une rage féroce et haineuse. Le roi et le duc de Savoie, impassibles au milieu des balles qui sifflaient sur leurs têtes, se précipitaient au plus fort du danger. Le premier fut blessé à l'œil, le second à la cuisse. La brigade de Coni, commandée par le duc, fut admirable par sa belle conduite. Les artilleurs, inclinés sur leurs chevaux dont le ventre rasait presque le terrain, entraînaient

derrière eux les canons qui bondissaient en jetant partout la ruine, le désordre et la mort. Les Autrichiens sont cernés, rompus, chassés, massacrés et rechassés encore. Radetzky consterné ordonne la retraite. La victoire est complète : trois mille Autrichiens sont mis hors de combat, la perte des Piémontais n'atteint pas à un tiers de ce chiffre.

Pendant que l'ennemi est en fuite de toutes parts, un messenger couvert de sueur et de poussière se précipite vers le roi debout sur le champ de bataille et lui présente une dépêche. Charles Albert reconnaît l'écriture du duc de Gênes, son second fils, et ses mains tremblent avant de briser le cachet. Les yeux de toute l'armée sont fixés sur lui. Il ouvre la lettre :

— Peschiera est à nous ! s'écria le roi d'une voix forte et émue qui parcourut tous les rangs.

Une clameur immense s'élève du sein de l'armée électrisée.

— Vive le roi d'Italie !

Et Charles Albert, pâle d'émotion, incline un instant sa tête sur sa poitrine, puis son regard magnifique parcourt les rangs de ces braves encore noircis de sang et de poudre qui viennent de lui assurer la plus belle victoire de son règne et qui pourront lui donner la plus belle couronne du monde, et il répond à leurs cris par une acclamation que vingt mille cœurs répètent longtemps encore.

Cette soirée fut la plus belle de la vie de Charles Albert.

### Chapitre III

Le lendemain 1<sup>er</sup> juillet, le roi fit son entrée solennelle à Peschiera, il fit chanter un *Te Deum* avec la plus grande pompe.

En sortant de l'église, il passa toutes les troupes en revue. C'était un spectacle toujours émouvant pour ce prince. Les soldats l'aimaient car ils sentaient un cœur de père en lui pour eux.

— Mon fils, dit-il en se tournant vers le duc de Gênes, la reddition de Peschiera place votre jeune nom à côté des plus beaux noms de nos ancêtres.

— Sire, reprit le jeune Ferdinand, comment ne pas être vainqueur quand on combat pour son père et pour sa patrie ?

Le roi lui tendit la main et longtemps son retard de père s'arrêta avec orgueil sur le fier et mélancolique visage de son fils, qui fut peut-être le prince le plus accompli de son temps. D'une bravoure et d'une beauté romanesques, il avait en lui le génie guerrier des grands capitaines de sa race. À la brillante valeur d'Emmanuel Philibert, il aurait joint un jour les savantes combinaisons du prince Eugène, mais avant l'âge de trente ans il emportait son génie dans la tombe !

Les triomphes de Charles Albert attachaient les peuples italiens à sa cause. Ils venaient tour à tour réclamer leur adhésion au Piémont. Déjà, par une loi du 27 mai, Plaisance avait obtenu sa fusion avec les États sardes. Le 16 juin, Parme et Guastalle imitèrent son exemple, qui fut suivi le 21 juin par Modène et Reggio.

La fortune, qui jusqu'alors avait marché sur les pas de Charles Albert, sembla l'abandonner le lendemain de la victoire de Goïto. Une inertie inexplicable vint paralyser tous les mouvements du roi. Ses conseillers les plus intimes étaient comme lui irrésolus et chancelants, on laissait échapper toutes les occasions favorables, tandis que les généraux autrichiens profitaient des moindres avantages qui leur étaient offerts avec une rare habileté.

Le général Welden, à la tête de 15 000 hommes, arrivait d'Au-

triche au secours de Radetzky. Ayant immédiatement réuni un corps de 40 000 soldats soutenu par 100 bouches à feu, il vint remettre le siège devant Vicence. Malgré les prodiges de valeur déployés encore par les habitants et la belle défense du colonel Durando, la ville est obligée d'ouvrir ses portes à Welden, et l'aigle impériale plana de nouveau sur ces murs ensanglantés où, la veille encore, flottait l'étendard tricolore.

Dès ce moment, le désordre et la méfiance se glissèrent dans l'armée piémontaise. Les soldats accusaient leurs chefs d'incapacité, tandis que l'indiscipline relâchait tous les liens du devoir et rendait par conséquent l'armée impuissante à vaincre. Elle manquait de vivres et de vêtements, les ordres étaient donnés trop tard ou n'étaient pas suivis, les corps de volontaires créaient des embarras, ils irritaient les soldats et blessaient la susceptibilité des généraux piémontais que leurs chefs, ignorants dans l'art de la guerre, critiquaient hautement et perdaient ainsi dans l'esprit des soldats et dans l'estime de la nation. Ce fut une grande faute qui causa toutes les calamités de Charles Albert en faisant confier plus tard les destinées de l'Italie à un aventurier polonais, lorsque le Piémont possédait des généraux tels que Bava et Lamarmora !

Pour remédier aux graves inconvénients qui désorganisaient l'armée, il eût fallu une main de fer, et le manque d'énergie fut le défaut qui perdit toujours Charles Albert. Ces causes qui ruinèrent les Piémontais devaient, par un effet contraire, assurer le triomphe des Autrichiens qui avaient d'excellents généraux et qui se trouvaient dans les meilleures conditions grâce à l'habileté de leurs administrations et à la discipline ferme et rigoureuse qui faisait au moindre signe se mouvoir l'armée entière comme un seul homme.

L'Autriche est le plus habile des gouvernements, elle a les meilleurs généraux et les plus grands hommes d'État. L'école de Metternich leur a infiltré cette ruse habile qui semble leur prêter souvent en politique le don de seconde vue.

L'inexpérience et l'inhabileté perdirent le Piémont. La force

matérielle n'aurait pas suffi à l'Autriche pour la faire triompher si promptement. À ces causes que nous venons d'indiquer et qui nuisaient si fortement à l'entreprise de Charles Albert, il faut ajouter encore les agitations politiques qui préoccupaient le Piémont. La création d'une chambre élective était un événement assez grave pour absorber l'attention entière du pays. Malheureusement, ces hommes nouveaux au gouvernement représentatif discutaient au lieu d'agir. Alors on vit, auprès de quelques hommes de talent et de cœur dévoués à la patrie, s'agiter toutes ces médiocrités envieuses qui tentent d'étouffer le génie comme les plantes parasites qui détruisent en l'enveloppant l'arbre auquel elles s'attachent.

À Milan, Mazzini, cet éternel ennemi de l'ordre et du bon sens, venait de semer le levain de la discorde et de la méfiance contre Charles Albert. Mazzini, avec ses fatales et coupables utopies, a fait plus de mal à l'Italie que tous les étrangers. Mais il arrivait alors entouré de tout le prestige que l'exil et les persécutions attachaient à son nom, qu'un fanatisme insensé tâchait de rehausser. Fidèle à ses habitudes de ne pas risquer avant tout sa personne, à la conservation de laquelle il prenait un soin extrême, il animait les Milanais contre Charles Albert qui exposait sa poitrine aux bombes, tandis qu'il se reposait, lui, mollement dans l'hôtel le plus splendide. Mais revenons à Charles Albert et aux obstacles qui l'entouraient. Il voyait devant lui une armée formidable commandée par d'excellents généraux, il sentait la sienne désorganisée et démoralisée. Derrière lui, il entrevoyait une population en effervescence et le fantôme d'une république impossible que des insensés tâchaient de tirer de sa fosse séculaire pour la jeter comme un obstacle entre le peuple et lui. Cette position était difficile, il fallut y succomber.

La bataille de Rivoli vint jeter encore un peu d'éclat sur les armes sardes.

La Lombardie et la Vénétie avaient déjà fait acte de fusion avec le Piémont. Le 4 juillet, la fière reine de l'Adriatique, la belle

Venise, adhéra volontairement à l'union et le drapeau tricolore piémontais se hissa sur les colonnes de Saint-Marc.

Pressé par les Milanais et les Turinois de sortir de l'inertie dans laquelle languissaient ses troupes, Charles Albert, après quelques hésitations, se portait sous Mantone.

« Radetzky, craignant pour le château de Ferrare, envoie la division Liechtenstein pour la ravitailler, et place une forte garnison à Governolo.

» Le roi, inquiet pour Modène et pour Bologne, ordonne au général Bava de se porter avec cinq mille hommes et quatre cents chevaux contre les troupes de Liechtenstein.

» Bava, informé sur la route que les Autrichiens avaient abandonné Ferrare, s'avance vers Governolo, où la victoire sourit pour la dernière fois aux armes piémontaises.

» Une compagnie de bersagliers, sous la conduite du capitaine Lions, s'élance la première au feu et fait des prodiges de valeur. Le succès de la journée fut dû en grande partie au régiment Gênes-cavalerie commandé le général Avogadro.

» Cette victoire fut un malheur. Les troupes laissées pour occuper Governolo affaiblirent l'armée que sa longue ligne de défense rendait incapable d'opposer une résistance sérieuse aux manœuvres bien combinées de Radetzky.

» La faiblesse et la fausse position de l'armée sarde n'échappèrent pas au vieux maréchal. Il sentit que le moment de prendre l'offensive était venu, et le 21 juillet, il expédia le corps du général Thurn, qui descendit en deux colonnes de Roveredo entre le lac et l'Adige.

» Dans la matinée du 22, la première colonne se porta à la Corona, tandis que l'autre, par une voie opposée, se jetait sur Rivoli.

» Les Piémontais qui défendaient la Corona soutinrent l'assaut avec valeur, mais, accablés par le nombre, ils durent se replier sur Rivoli où les deux colonnes autrichiennes s'étant réunies. Le combat se renouvela avec plus d'ardeur. Thurn était au moment

d'obtenir le triomphe, lorsque le général de Sonnaz, arrivant avec de nouveaux secours, força les Autrichiens à se retirer.

» Pendant ce temps, Radetzky, à la tête de ses meilleures troupes, marchait sur Sommacampagna où se trouvaient seulement 10 000 hommes commandés par le général De Broglia. Malgré l'inégalité des forces, les défenseurs de Sommacampagna soutinrent pendant trois heures les efforts des assaillants. Enfin ils durent céder, et De Broglia ordonna la retraite vers Castel nuovo.

» Après la bataille de Rivoli, Sonnaz se retira vers le gros de l'armée dans la crainte d'en être séparé. Le général Visconti suivit son exemple, et, pendant trois jours que dura leur marche, ils durent continuer le combat avec l'ennemi qui leur disputait pas à pas le terrain.

» Le 23, Charles Albert reçut l'avis de ces tristes événements. Ne pouvant pénétrer les desseins de Radetzky, sur lesquels il se méprit, il laissa une partie de ses troupes sous Mantoue et dirigea les autres sur Villefranche où, après une longue marche rendue plus cruelle par la chaleur, le manque d'eau et de vivres, se trouvèrent réunis, dans la nuit du 24, 32 000 soldats. Par un oubli inconcevable, le général de Sonnaz ne fut pas averti du mouvement du quartier général.

» Charles Albert rassemble un conseil de guerre, on perd six heures à discuter. Discuter était le mal du moment. On discutait aux Chambres, à l'armée, dans les rues, à Turin, à Milan. Chacun avait son projet, son idée, sa forme de gouvernement, son plan de campagne. Et, tandis qu'on s'étourdissait ainsi mutuellement, on n'entendait pas le bruit du canon ennemi qui se rapprochait tous les jours davantage. Enfin le conseil décida qu'il fallait reprendre Falleggio, Custoza et Sommacampagna en occupant les anciennes positions sur le Mincio. Par ce moyen, on espérait de chasser le général autrichien sur la rive droite, de lui couper la route de Vérone, et de tailler son armée en pièces. L'exécution en fut confiée à Bava. Au lieu de prendre Valleggio pour but de ses opérations, il expédia un corps de 9 000 hommes vers Custoza sous

les ordres du duc de Savoie, et un autre de 5 000 sous ceux du duc de Gênes. »

Mais, avant de narrer les événements néfastes de cette bataille qui allait décider des destinées de Charles Albert, jetons un coup d'œil sur la scène où devait se passer ce drame sanglant.

La route de Villefranche à Valleggio se dirige, vers le Nord, dans une plaine plantée de mûriers. Après trois milles environ, la route débouche sur les prairies de Gherla qui s'étendent à droite jusqu'au pied des hauteurs de Custoza. Ces hauteurs sont séparées de celles qui dominent Valleggio par une gorge étroite au fond de laquelle coule le Tione, petit torrent encaissé entre des berges de quelques pieds d'élévation. En arrivant à ces prairies, la route tourne à gauche, les suit dans toute leur longueur, puis s'élève par une pente rapide jusque vers les deux tiers des hauteurs de Valleggio. Au haut de cette côte, se trouve une vieille tour appelée Gherla. En cet endroit, la route court directement vers Valleggio, dont on aperçoit le château. Les Piémontais ne s'attendaient pas à trouver Valleggio au pouvoir des Autrichiens. Il y avait dans la beauté des lieux, dans la grandeur des destinées définitivement engagées, quelque chose de grave et d'émouvant.

Une vive fusillade s'engagea sur ce point. Ici commença une lutte terrible qui dura trois jours entiers. De part et d'autre toutes les plus savantes combinaisons de l'art de la guerre furent déployées avec une rare habileté. La valeur, l'obstination, le désespoir, la témérité et la rage enflammaient les soldats. Les chefs étudiaient les moindres accidents et calculaient toutes les chances de succès avec une sagacité digne d'éloges. Deux fois la colline de Custoza fut prise et reprise par les Piémontais qui se battaient avec ce courage indompté d'un peuple qui combat pour sa propre cause. Les Autrichiens opposaient une résistance héroïque aux efforts impétueux de leurs ennemis. Des deux côtés, ces braves guerriers durent s'admirer, ils étaient dignes de se trouver en face. Une batterie autrichienne semblait avoir pris pour point de mire le roi qui, impassible en face des dangers, portait toute

son attention sur les fluctuations du combat et tournait incessamment ses regards vers les hauteurs par lesquelles devait arriver la colonne du duc de Savoie. Il était dix heures et demie lorsque l'on aperçut enfin le jeune prince à cheval au milieu de sa division.

Dès que la brigade des Gardes chercha à débusquer des bois, les Autrichiens, embusqués dans des champs de blé de Turquie, se lèvent et un combat des plus chauds s'engage sur toute la ligne. Mais l'armée piémontaise, étendue sur une trop longue ligne, manquait d'épaisseur dans les rangs. Le choc impétueux des hussards qui se précipitèrent à l'improviste sur les soldats du roi ébranla ce rempart vivant qui d'abord avait résisté comme un mur d'airain qui aurait pris racine dans le sol. En vain les vides avaient été comblés par de nouveaux combattants, aux premières files avaient succédé les secondes, puis les troisièmes, mais toujours de nouveau assaillants plus forts et plus nombreux se jetaient sur les bataillons de l'infanterie piémontaise et brisaient les anneaux de cette hydre menaçante. On la vit longtemps s'agiter en vomissant le feu et en tâchant de joindre ses membres coupés et palpitants. Alors Radetzky lance vers elle ses forces réunies. L'armée piémontaise se retourne avec fureur, elle se groupe, se pelotonne dans une convulsion suprême de désespoir et d'agonie. La lutte se rengage avec une furie exaspérée et féroce.

L'ordre avait donné au général de Sonnaz d'attaquer Valleggio sur la rive droite du Mincio. D'un moment à l'autre, on espérait entendre le canon annoncer son arrivée, et le général Bava attendait cet instant pour lancer ses colonnes contre Valleggio dont la prise eût amené la victoire. En vain les Gardes électrisées par la valeur brillante du duc de Savoie redoublaient d'efforts pour chasser l'ennemi de la crête de la montagne et parvenaient à s'y établir. À trois heures, un officier rattaché à l'état-major remit au général Bava un billet du général de Sonnaz annonçant que la lassitude de ses troupes était telle qu'il ne pouvait pas attaquer

avant six heures du soir.

À quatre heures, le roi, voyant l'armée autrichienne se renforcer et presser de plus en plus l'aile droite, jugea que l'heure fatale de la retraite était venue, et l'armée sarde abandonna le champ de bataille.

Le Piémont perdit en même temps toutes les positions conquises au prix de tant de sang !

Le général de Sonnaz, qui avait Volta dans les mains, l'abandonna sur un ordre écrit au crayon dont aucun général ne voulut ensuite reconnaître l'authenticité.

Le duc de Gênes résistait toujours énergiquement dans la position de Berettara qu'il avait conquise la veille malgré le vide causé dans sa ligne par l'absence de deux bataillons qui, s'étant égarés, se retirèrent vers Villefranche, faute grave et qui s'explique difficilement.

Le jeune duc, ayant en vain demandé des secours, ne prit conseil que de son courage et sut inspirer à ses troupes la plus grande énergie. Il parvint à se maintenir glorieusement dans sa position. Il lutta tout un jour avec quatre bataillons de la brigade de Piémont contre dix-neuf bataillons ennemis !

Ce jour-là, du haut du ciel, Emmanuel Philibert dut être fier de sa race. Son sang n'avait pas dégénéré.

En vain on essaya de résister encore à Staffalo sur les hauteurs de Monte Torre, à Sommacampagna, à Valleggio. Le colonel Cossato, sous-chef d'état-major chargé d'effectuer la retraite, déploya dans cette occasion un sang-froid admirable. Du reste, l'armée piémontaise fit preuve dans cette journée d'un courage remarquable, et, durant trois jours d'une lutte inégale et sanglante, elle sut se montrer toujours digne de sa réputation.

Mais à chaque pas le nombre des guerriers diminuait. Ceux qui restaient encore n'avaient plus cette force, cette ardeur, cette activité si nécessaires aux entreprises humaines.

Les routes et les champs étaient jonchés de morts et de mourants, les soldats manquaient de nourriture depuis plusieurs jours,

ils se traînaient avec effort, plusieurs de ces malheureux tombaient morts de faim et de soif. Le manque d'eau, la chaleur étouffante, l'ardeur d'un soleil du mois de juillet causaient de fréquents coups d'apoplexie. Mais la honte d'être vaincu était plus dure que toutes les souffrances pour ces hommes de bronze au cœur simple et naïf, car la candeur et la force sont les qualités distinctives des guerriers.

Le roi, triste et calme au milieu de tant de calamités, suivait pas à pas ses soldats, les ranimant par son exemple et les encourageant par la voix. Plus d'une fois on le vit leur tendre la main avec émotion et aider dans sa marche plus d'un vétéran affaibli par ses récentes blessures. Hélas ! son front royal se couvrait de pâleur lorsqu'il voyait un de ces braves rouler expirant de besoin sur le sol de cette terre lombarde si féconde et si riche, et l'une des plus productives d'Europe.

Assis sur le revers d'un fossé, le visage caché dans ses deux mains, un sergent dont la poitrine constellée attestait la valeur demeurait immobile, laissant son régiment et l'armée poursuivre leur route. À le voir ainsi, taciturne et ployé en deux, on aurait dit la lugubre statue du désespoir.

— Que fais-tu là, mon brave ? dit Charles Albert en s'arrêtant.

— J'attends la mort, fit-il d'une voix creuse sans regarder celui qui l'interrogeait.

— Je croyais que les soldats piémontais la regardaient venir en face et ne l'attendaient pas assis sur le bord du chemin.

— Oui, fit-il sans lever la tête, quand on meurt en soldat, mais mourir de faim comme un mendiant ! On n'ose plus alors lever un front couvert de honte.

— Oh ! ma pauvre noble armée ! s'écria le roi d'une voix brisée.

Le vieux sergent leva les yeux et, en voyant le roi, se releva promptement, mais il vacilla sur ses jambes affaiblies.

— Sire ! s'écria-t-il en ramassant une épée abandonnée sur la route, une victoire nous fera oublier nos souffrances.

— Es-tu blessé ? fit le roi avec intérêt en voyant les larges taches de sang qui souillaient son uniforme.

— Je crois que oui, Sire.

Et le vieillard oscilla sur lui-même comme un chêne déraciné.

— Qu'as-tu ? fit vivement le roi surpris de sa pâleur livide.

Mais le vétéran ne répondit pas. Il s'arrêta tout court, tourna un instant sur lui-même et tomba raide mort aux pieds du cheval de Charles Albert.

Il y avait trois jours qu'il n'avait pas mangé et il avait reçu seize blessures !

Le roi s'éloigna lentement de ce pauvre cadavre et il rejoignit son état-major.

Le visage de Charles Albert portait l'empreinte de ses tristes et sombres préoccupations.

En arrivant à Bozzolo, il demanda une trêve de dix jours afin de chercher une voie de salut. Radetzky y consentit à la condition que le roi se retirerait sur la ligne de l'Adige, qu'il séparerait sa propre cause de celle de la Vénétie, qu'il céderait immédiatement Venise, Modène, Parme et Plaisance.

À ces conditions, le sang de Savoie bouillonna dans les veines de Charles Albert qui, oubliant ses propres dangers, répondit avec une audace magnanime :

— À de telles propositions je réponds à coups de canon.

Et, plein d'un nouvel enthousiasme, il s'apprêta à d'autres combats, mais, dans les difficiles conditions où il se trouvait, la victoire était désormais impossible. Une défaite démoralise l'armée la plus aguerrie, celle de Charles Albert était à peu près composée de conscrits vaillants mais inexpérimentés qui perdirent toute volonté d'agir quand ils se virent battus et entourés de toutes parts par des troupes triomphantes.

Alors Charles Albert adressa un appel touchant à son peuple en l'invitant à se lever en masse et à marcher à la défense de la patrie.

Le combat nocturne de Volta (26 juillet) vint augmenter les

désastres de Charles Albert tout en faisant briller avec plus d'éclat l'héroïque bravoure de ses troupes.

L'armée sarde, quoique affaiblie et découragée mais toujours vaillante, se composait encore de 30 000 hommes. Charles Albert, forcé d'abandonner toutes ses positions, prenait le 27 la route de Crémone. Son intention était de traverser le Pô et de se jeter dans les duchés, d'où il aurait pu continuer la lutte avec plus de chance de succès. Mais les Milanais l'ayant invité à voler au secours de leur capitale menacée par Radetzky, il ordonna la retraite vers Milan, où il arriva le 3 août n'ayant plus avec lui que 25 000 hommes, tristes débris de cette florissante armée décimée dans si peu de jours par le fer ennemi et plus encore par les maladies et la faim, et, doit-on l'avouer ! ô honte ! par la désertion !

## Chapitre IV

À Turin, la nouvelle de ces tristes événements répandit une sombre terreur. On se demandait avec étonnement si la chose était possible, car on s'était tellement habitué à l'idée de vaincre, qu'on ne sut d'abord que crier à la trahison ! On ne savait pas s'expliquer autrement des désastres qui n'étaient qu'une conséquence naturelle des forces disproportionnées des deux États qui luttaient, de l'inexpérience des uns et de l'habileté des autres. D'ailleurs, ceux qui criaient le plus fort étaient-ils bien sans reproches ? Lorsque la nation, lorsque le roi sacrifiaient tout à la guerre de l'indépendance, quels sacrifices d'hommes et d'argent avaient fait les particuliers ? Dans ce moment suprême, que faisait-on pour sauver les princes et l'armée ? On s'injuriait mutuellement : les libéraux accusaient les rétrogrades, les nobles, confondant la liberté avec la licence et les constitutionnels avec les anarchistes, disaient qu'on voulait ruiner le Piémont et perdre la monarchie pour renouveler toutes les sanglantes horreurs de 93. Le clergé avait pris une position hostile au gouvernement depuis la rétractation de Pie IX, et en attendant personne ne volait au secours du magnanime Charles Albert.

C'était le 30 juillet vers sept heures, par une de ces soirées magnifiques en Italie où l'azur des cieux est plus brillant, où l'air est chargé des plus doux parfums, où la lumière a plus de cette mollesse qui plaît tant aux âmes rêveuses. L'horizon semblait inondé d'une vapeur bleuâtre, les derniers rayons du jour peignaient d'une teinte violette les blanches villas qui étoient la verte colline de Moncalier. L'abaissement des ombres par la distance, cette dégradation de couleur, ce mouvement de lumières qui, après mille ondulations capricieuses, allait se perdre dans un lointain vapoureux sur les eaux étincelantes de l'Éridan, formaient un spectacle saisissant. La jeune duchesse de Savoie regagnait lentement la capitale, seule en calèche découverte avec ses deux

enfants, n'ayant pour toute escorte que deux domestiques sans livrée, précaution qu'elle prenait depuis longtemps pour ne pas être reconnue et se dérober ainsi aux ovations de la foule toujours enthousiaste pour tous les membres de l'auguste famille de Charles Albert.

Cette promenade solitaire et champêtre, l'air si pur de la campagne, tout charma l'âme candide de Marie Adélaïde, qui se sentait heureuse de la joie de ses enfants. En passant devant l'église de la Mère de Dieu, ce temple de marbre à la physionomie païenne si étonné d'être une paroisse catholique, la duchesse, mue par un sentiment de pitié et d'amour, descendit de sa voiture, qu'elle renvoya, et conduisit ses jeunes enfants prier avec elle pour leur père absent.

Elle resta longtemps prosternée sur les dalles de marbre. Lorsqu'elle se releva, son visage était baigné de larmes. Les enfants la regardèrent avec inquiétude et elle leur sourit avec sérénité.

En traversant la vaste place Victor-Emmanuel, elle crut remarquer un grande agitation autour d'elle. La foule courait, une douloureuse anxiété se peignait sur tous les visages, des groupes à l'air sombre se formaient à chaque pas, tous les hommes se ruaient vers la rue de Pô, toutes les femmes pleuraient.

La jeune duchesse eut peur, elle se repentit de s'être aventurée seule ainsi au milieu de la rue (elle était suivie par un seul domestique). Elle prit une allée au hasard pour éviter la foule. Ne connaissant pas son chemin, elle s'égara, fit deux cents pas sans savoir où elle allait, et force lui fut d'avoir recours au valet pour qu'il la remît sur la voie. Comme elle remontait le long de la rue Bogino, elle entendit le roulement d'un tambour aux sons si lugubres, si désolés, qu'elle frissonna. Elle regarda autour d'elle. La foule se précipitait du côté du carrefour, on fermait les boutiques, et on aurait dit que le peuple entier refluit vers ce point comme le sang reflue vers le cœur, poussé par cet instinct irrésistible qui nous entraîne vers les rassemblements. Marie Adélaïde s'avança timidement de ce côté. La foule venait de s'entrouvrir et de

donner passage à trois hommes vêtus de noir au maintien grave et triste. L'un d'eux portait un drapeau, le second, qui était un prêtre, brandissait une croix, le troisième tenait à la main une large feuille de papier dépliée. Ils s'arrêtèrent à quelques pas d'elle. Le tambour roula de nouveau ses sons plaintifs qui semblaient un glas !

— Citoyens ! s'écria l'homme qui tenait la proclamation d'une voix émue et lugubre, citoyens ! la patrie est en danger, et Charles Albert vous appelle à son secours.

Une acclamation immense accueillit ces solennelles paroles, tous les bras s'élevèrent au ciel avec désespoir, toutes les poitrines poussèrent un cri : « Vive Charles Albert ! »

Et ce cri monta vers Dieu comme la voix de la prière et de la douleur.

La princesse rentra au palais pâle et tremblante, elle s'enferma dans son oratoire. Les dépêches attendues de l'armée n'étaient pas arrivées ce jour-là. Dieu seul pouvait avoir des adoucissements pour cette âme si tendre et brisée par tant d'émotions et de douleurs. Son livre d'heures conserve encore la trace des pleurs qu'elle versa dans cette longue veillée d'angoisses. On voit même écrit en marge au crayon, de l'écriture fine et élégante de la princesse, près de la date de ce jour, ces paroles de la chrétienne : « Seigneur, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne ! »

En arrivant à Milan, Charles Albert avait pris son logement dans une pauvre et humble habitation où le bruit du canon ennemi ne lui accordait pas une heure de repos.

Le 4 août à huit heures du matin, Radetzky attaquait les troupes piémontaises campées à quelques lieues des murs de la ville, près d'une vaste ferme appelée la *Gamboloita* que défendaient les brigades de Coni et d'Acqui. Le combat le plus acharné eut lieu pendant toute la journée. La pluie tombait à torrents, le bruit du tonnerre se mêlait à celui des canons. C'était une épouvantable soirée. Le feu avait pris à plusieurs maisons des faubourgs de Milan ; le reflet sinistre des flammes de l'incendie qui se projetait

sur la plaine éclairait cette scène de désolation et de mort. Charles Albert se montrait partout où il y avait du danger. Le capitaine Avogadro eut la tête emportée par un boulet en combattant à ses côtés. Le lieutenant Gazelli se précipite devant un éclat qui volait vers le roi, le reçoit dans la poitrine et tombe mort.

— La mort ne veut pas de moi, dit le roi en se tournant froidement vers le lieutenant Mario.

Et une balle siffle et emporte le bras du jeune officier qui salue le roi par une joyeuse exclamation.

Le combat dura jusqu'à huit heures du soir. Les Piémontais s'étaient défendus comme des lions, mais ils durent céder le champ de bataille à Radetzky et se retirer à Milan, où le roi prit son logement au palais Greppi.

La résistance était désormais impossible, et Charles Albert expédiait le général Rossi et le comte Lazari auprès du général Radetzky pour en obtenir une honorable capitulation.

Les troubles arrivés à Milan, les dangers qu'y courut l'auguste et malheureux Charles Albert, sa fuite de cette ville, l'entrée de Radetzky sont des faits sur lesquels nous devons passer.

Après l'occupation de Milan, une suspension d'armes de trois jours avait été conclue par les deux généraux ennemis. Dès qu'on en fut instruit à Turin, une grande agitation fermenta dans la ville et surtout à la Société du cirque démocratique, véritable club où les partis politiques soufflaient leurs fiévreuses passions à la multitude. Les voix chaleureuses de Gioberti et de Brofferio y maîtrisaient tous les esprits. Une adresse y fut votée au roi pour l'engager à continuer la guerre. Une commission de quatre de ses membres fut expédiée au camp de Charles Albert à Vigevano pour lui porter les vœux de ces hommes qui représentaient l'opinion la plus avancée, mais la plus minime, de la nation. Ils ne furent point admis devant le roi, ainsi qu'on devait s'y attendre, la dignité royale et la gravité des circonstances ne le permettant pas.

Le 10 août fut conclut un armistice entre les deux armées pié-

montaise et autrichienne, si connu en Piémont sous le nom néfaste de l'armistice Salasco.

Voici la notification de Charles Albert à ses peuples :

*Les privations et les fatigues d'une campagne qui a outrepassé quatre mois de durée, soutenue par notre brave armée avec une incroyable fermeté et une admirable constance, les contrariétés atmosphériques qui sont venues encore aggraver les peines de nos soldats, les maladies engendrées en partie par l'insalubrité locale et en partie par l'ardente chaleur de la saison, durent amener une prostration dans l'énergie de nos troupes, d'où nous nous voyons dans la nécessité d'un repos temporel, et dans le but de pouvoir y parvenir sûrement et avec efficacité, nous nous sommes déterminés d'en venir à concerter avec notre adversaire pour établir une suspension d'armes qui fut convenue dans les termes ci-dessous :*

*Teneur de la Convention et Armistice entre les armées sarde et autrichienne, comme prélude des négociations pour un traité de paix.*

*ART. 1. La ligne de démarcation entre les deux armées sera la frontière même des États respectifs.*

*ART. 2 Les forteresses de Peschiera, Rocca d'Anfo, d'Osopo seront évacuées par les troupes sardes et par leurs alliés et remises à celles de Sa Majesté Impériale.*

*La consignation de ces places aura lieu trois jours après la notification de cette présente convention.*

*Dans ces places, tout le matériel de dotation appartenant à l'Autriche sera restitué.*

*Les troupes sardes porteront avec elles tout leur matériel, armes, munitions et effets d'habillement qui s'y trouveraient introduits, et elles rentreront par étapes régulières et par le chemin le plus bref dans les États de S. M. Sarde.*

*ART. 3. Les États de Modène, de Parme, la ville de Plaisance avec le territoire qui lui est assigné comme place de guerre*

*seront évacuées par les troupes de S. M. le roi de Sardaigne trois jours après la notification de la présente.*

*ART. 4. Cette convention comprendra également la ville de Venise et la terre-ferme vénitienne ; les forces militaires de terre et de mer sardes laisseront la cité, les forts et les ports de cette place pour rentrer dans les États sardes ; les troupes de terre pourront effectuer leur retraite par terre et par étapes sur une route qui sera déterminée.*

*ART. 5. Les personnes et les propriétés des lieux sus-mentionnés sont placées sous la protection du gouvernement impérial.*

*ART. 6. Cet armistice est déterminé pour la durée de six semaines pour donner cours aux négociations de paix et, à terme expiré, il sera prolongé de commun accord, ou dénoncé huit jours avant la reprise des hostilités.*

*ART. 7. Il sera nommé réciproquement des commissaires pour rendre l'exécution des susdits articles plus facile et plus amicale.*

Signé : COMTE SALASCO, lieutenant général  
» chef de l'État major général de l'armée sarde,  
» HESS, lieutenant général,  
» quartier maître général de l'armée autrichienne. »

Cet armistice, qui était une mesure prudente et nécessaire mais humiliante, fut reçu avec la plus grande consternation en Piémont. En face d'une honte nationale, les partis contraires oublient leurs dissensions et se tendent la main. Il y eut donc pendant quelques jours ce rapprochement causé par une douleur commune, mais la lutte intérieure allait se réveiller avec plus d'acharnement et achever de ruiner ce malheureux pays.

Au ministère Goberti, dont la couleur n'était plus en harmonie avec la nouvelle position du Piémont vis-à-vis de l'Autriche, avait succédé le ministère Pinelle-Revel, dont les opinions plus modérées offraient une garantie d'accommodement aux puissances qui avaient offert leur médiation au gouvernement sarde, et qu'il avait intérêt à ménager.

L'irascible vanité du grand philosophe, qui avait quelques-unes des faiblesses du vulgaire, le fit se jeter étourdiment par dépit dans la faction la plus opposée au nouveau ministère, qu'il ne cessait d'attaquer, et d'injurier même, du haut de la tribune frémissante d'où sa voix tonnait tous les soirs à l'assemblée du cirque démocratique.

Ici commence cette lutte implacable entre ces deux hommes que l'amitié avait liés si longtemps et qu'une mesquine rivalité plus qu'une conviction politique séparait à jamais. Leurs dissensions tournèrent contre la cause qu'ils soutenaient et qu'ils aimaient tous deux, triste effet des passions humaines, exemple fatal de l'influence que les intérêts privés ont quelquefois sur les destinées d'une nation !

Pinelli et Gioberti furent les deux hommes d'État les plus remarquables produits par la révolution italienne de 1848.

Le premier, habile, intègre comme un ancien Romain, avait les défauts de caractère d'une nature impétueuse et irritable, mais il possédait toutes les qualités d'une âme généreuse et loyale. Plein de droiture et de fermeté, il aimait son pays avec discernement et voulait le possible pour arriver sûrement à son but. Ses vues étaient larges et hardies, mais il savait les dissimuler avec prudence. Il se trouva dans des circonstances difficiles dont il sortit avec honneur. Il épargna des grands malheurs au Piémont. Sa mort prématurée ne lui a pas permis de faire tout le bien qu'il se proposait. Il fut calomnié, persécuté, incompris pendant sa vie. À sa mort, il fut pleuré ; ce fut un deuil pour sa patrie, mais le Piémont ne lui rend pas encore toute la justice qui lui est due. L'histoire réparera cet oubli de ses contemporains. Son impopularité venait de sa position. L'opinion publique, injuste dans ses préventions et dans ses jugements, s'en prenait à lui du malheur des temps et l'accusait des maux qui désolaient le Piémont et qui n'étaient qu'une conséquence de ses revers. Pinelli fit à son pays, pour le sauver, le plus grand des sacrifices pour un homme politique, il lui livra sa popularité ! il s'offrit en

victime expiatoire sur l'hôtel de la patrie menacée. Un tel acte d'abnégation est d'un grand citoyen, peu d'hommes auraient eu ce courage et cette vertu. Le Piémont fut sauvé, il garda ses libres institutions et ses couleurs nationales, mais Pinelli mourut martyr de son douloureux sacrifice.

Gioberti est l'homme de génie de cette époque. Ses vues politiques étaient vastes, avec son regard d'aigle il planait dans un large horizon, et il voyait au loin poindre l'avenir qui échappait à la vue courte du vulgaire. Si l'on eût suivi plus tard ses conseils, les destinées de l'Italie auraient eu un autre résultat. Le Piémont se suicida le jour où, sourd à sa voix prophétique, il lui laissa abandonner le ministère et refusa d'intervenir en Toscane, ainsi que nous le verrons.

Le défaut de Pinelli était l'entêtement, celui de Gioberti l'irascibilité et cet orgueil écrasant qui attaque parfois les hommes supérieurs qui tombent sur les autres de tout leurs poids de géant. Cette âpreté caustique et haineuse venait en grande partie chez Gioberti de son état de prêtre, c'est-à-dire de célibataire. L'homme qui n'a jamais dû se plier aux exigences des devoirs de la famille ne peut comprendre qu'imparfaitement cette fraternelle union qui doit présider à la société humaine. Il faut les douces joies du sentiment à ces pauvres hommes de génie afin que l'orgueil qui brûle dans leur cerveau ne dessèche pas leur cœur. Hélas ! on ne sait pas tout ce que le sourire d'un enfant met de mansuétude et de miséricorde dans l'âme ; la foi seule peut remplacer l'amour, la science égare et aigrit.

À l'époque où nous nous trouvons, l'irritation de Gioberti contre le cabinet qui lui avait succédé entravait le bon vouloir de celui-ci, dont tous les actes étaient dénaturés et blâmés injustement, soit au cirque, dont Gioberti était président, soit dans les écrits violents qu'il publiait. Pinelli répondait à ses accusations par des assertions sages et convaincantes, mais il n'était pas lu, et l'enthousiasme qu'on avait pour Gioberti grossissait de toute l'opposition qu'on faisait au ministère.

Mais cette popularité ne pouvait suffire à l'inquiète activité de l'auteur du *Primato*. Il fonda une nouvelle société pour inviter les Italiens à former un congrès pour l'organisation de la Confédération italienne. Brillante utopie qui acheva de ruiner toutes les espérances raisonnables des amis de l'indépendance de l'Italie.

En attendant, tous les hommes les plus marquants de la Péninsule accouraient à Turin et s'associaient à l'idée de Gioberti, car le malheur des penseurs est de juger les événements par théories et de ne rien valoir au moment de l'action. Ainsi, tandis que le ministère Pinelli poursuivait avec une rare habileté sa tâche difficile, que l'Angleterre et la France continuaient à interposer leur médiation entre les deux États belligérants, le Piémont s'agitait, en proie aux différents partis qui le lacéraient.

Pinelli avait dû succomber devant l'opinion publique, plus hostile chaque jour à la modération ferme et au patriotisme prudent du cabinet piémontais. Gioberti fut rappelé au pouvoir, qu'il dut abandonner trois mois après, ainsi que nous l'avons indiqué, lorsque l'esprit d'opposition de ses collègues et de la Chambre ne sut pas apprécier la haute portée politique de l'intervention armée qu'il voulait effectuer en Toscane. Le temps aurait justifié la justesse de ses vues politiques, comme il a vérifié l'amère prévision de ses dernières paroles en se retirant du ministère : « Que Dieu sauve l'Italie, » avait-il dit, et les événements ne tardèrent pas à lui donner raison.

## Chapitre V

Le général Chiodo, homme d'une haute capacité, fut nommé par Charles Albert président du ministère après la chute de Gioberti.

Les victoires des Hongrois semblaient offrir une occasion favorable au Piémont pour reprendre les armes contre l'Autriche. Le 12 mars 1849, l'armistice fut dénoncé. Le commandement de l'armée sarde avait été confié à un Polonais, un Chrzanowsky, nommé général en chef. Ce choix d'un général étranger fut une faute grave. Remettre les destins d'une nation dans les mains d'un inconnu dont la bonne foi pouvait être douteuse ! blesser par cette nomination la juste susceptibilité des généraux piémontais, c'était une injure à l'armée, faite dans la personne de ses chefs, qui devait avoir des conséquences fatales en démoralisant le soldat, qui a besoin d'avoir de la confiance dans son général. Avec des hommes tels que Bava et que Lamarmora, pourquoi la fatalité qui poursuivait Charles Albert lui fit-elle choisir cet étranger ?

— La Pologne est sœur de l'Italie, avait dit l'infortuné monarque avec sa sublime confiance dans le malheur, « en combattant pour nous, le général Chrzanowsky croira défendre sa patrie. » Et Charles Albert lui remit un commandement qu'il envoyait pour lui-même et dont il n'osait plus se saisir.

Il était si peu probable que Radetzky pensât à envahir le Piémont, que Chrzanowsky ne songea pas à pourvoir à la défense de la frontière. Tout le monde était persuadé que l'armée autrichienne aurait abandonné Milan pour se concentrer sur le Mincio. Dans le cas pourtant où Radetzky se fût jeté en Piémont tandis que le gros de l'armée sarde marchait vers la Lombardie, il était évident que, pris de côté tandis qu'il s'avavançait de front, il aurait été complètement investi.

Dans cette persuasion, Chrzanowsky résolut de passer le Tessin sur le pont de la Buffalora et de se porter tout d'un trait sous les

murs de Milan.

L'armée italienne se composait de sept divisions et de deux brigades. La division Lamarmora, l'une des meilleures, envoyée à Sarzana par Gioberti, pouvait en six jours rejoindre le quartier général, mais Chrzanowsky, au lieu de l'appeler sur le Tessin, lui ordonnait de se retirer à Parme qui venait d'être abandonnée par les Autrichiens.

Une brigade d'avant-garde se posait sur la rive droite du Pô à Castel San Giovanni pour observer Plaisance. Le reste de l'armée, destiné à opérer de concert, se disposait en échelons le long du Tessin, depuis Oleggio jusqu'à la Cava, concentrant ses plus grandes forces vers Novare.

Tout fait supposer que le général en chef n'avait aucun indice sur la marche des Autrichiens et leur présence à Pavie. Il se montra si ignare de tout ce qui se passait dans toutes ses dispositions, qu'on ne sait au juste quel jugement porter sur ses intentions. Quoi qu'il en soit, pour effectuer son passage à la Buffalora, il réunissait cinq divisions entre Novare et le Tessin, ordonnait à la brigade Solaroli de se tenir vers Oleggio, et plaçait à la Cava, vis-à-vis le quartier général de Radetzky à Pavie, une seule division sans artillerie et sans cavalerie commandée par le général Ramorino.

Si les Piémontais ignoraient ce qui se passait au camp ennemi, il n'en était pas ainsi des Autrichiens qui, avec leur habileté ordinaire, connaissaient tous les mouvements de leurs adversaires et étaient instruits même d'avance de tous les pas de l'armée sarde. Radetzky avait réuni toutes ses forces à Pavie, et, le 20 mars au matin, il ordonna au général D'Aspre de passer le Gravellone.

Il aurait été impossible à la division lombarde de résister à toutes les forces autrichiennes, bien qu'elle se fût trouvée à la Cava, mais Ramorino, par une désobéissance inouïe et criminelle, au lieu de se conformer aux ordres de Chrzanowsky et de se porter à l'endroit qui lui avait été indiqué, s'était placé sur la rive droite du Pô tout près de Casatisma en envoyant quatre bataillons à

Zerbolò, à la Cava et à Mezzanacorte. En vain ces braves tâchèrent de repousser les Autrichiens, accablés par le nombre, ils durent se retirer après quelques coups de feu. D'Aspre, suivi par Appel, marchait du côté de Garlasco, Wratislaw vers Zerbolò, Thurn s'emparait de Mezzanacorte. Toute l'armée de réserve s'avavançait dans la même journée, et, vers le milieu de la nuit, toute l'armée autrichienne se trouvait sur le territoire piémontais sans avoir même à déplorer la perte d'un seul homme.

Plus tard, Ramorino paya de sa vie cet acte coupable et mystérieux de désobéissance.

Pendant que les Autrichiens envahissaient le sol piémontais, l'armée sarde les cherchait à la Buffalora !

Le valeureux duc de Gênes, en embuscade avec sa division à la tête du pont, ne voyait l'ennemi d'aucun côté. À midi, le général en chef ordonna une reconnaissance sur Magenta. Le roi veut s'avancer le premier avec une compagnie de chasseurs. On arrive à Magenta, mais on cherche encore en vain l'ennemi, il n'apparaît nulle part. Chrzanowsky alors abandonne le duc de Gênes à Megenta, il repasse le Tessin, et retourne à Trecate, toujours à la recherche de l'invisible ennemi qui avait su lui échapper avec tant d'habileté. Lorsque le général en chef apprit le passage des troupes autrichiennes et la trahison de Ramorino, il sembla perdre tout à fait l'idée de ce qu'il avait à faire pour sauver l'armée et le pays qu'il s'était chargé de défendre. Ce n'est que douze heures après que le général Perrone, le duc de Gênes et le général Solaroli reçurent l'ordre de se mettre en marche. En attendant, les Autrichiens s'avançaient vers Mortare. Ils rencontrèrent l'avant-garde piémontaise à Sansiro et la saluèrent à coups de canon. Les Piémontais étaient trop faibles pour accepter la bataille, ils se retirèrent en combattant, renforcés par deux bataillons qu'ils rencontrèrent sur la route. Ils se rendirent en bon ordre à la Sforzesca, où le général Bes était posté avec une brigade, une batterie et quatre escadrons de cavalerie. Les Autrichiens durent essuyer une dure résistance. Quoique bien

supérieurs en nombre et enhardis par leurs succès, ils durent se retirer plus d'une fois devant les baïonnettes sardes.

Bes réussit bientôt à les mettre en fuite. Il les poursuit avec ses braves cavaliers, tombe sur eux, les disperse et fait prisonniers ceux qui échappent aux glaives de ses soldats.

Ce fait d'armes de Bes à la Sforzesca est la seule gloire de cette malheureuse campagne. Les Piémontais s'y comportèrent en braves, il y avait encore des ressources avec de tels hommes. À Vigevano, Wratislaw était également repoussé par une colonne piémontaise, mais à Mortare, 22 000 hommes de ces troupes piémontaises, que Napoléon appelait les meilleurs soldats du monde, prirent la fuite devant 7 000 Autrichiens !

Ce fut une épouvantable révélation du résultat des trames occultes dont les différents partis s'étaient servis pour travailler l'esprit des soldats. Le sentiment de l'indiscipline, la méfiance envers leurs chefs, la haine des institutions nouvelles qu'ils ne connaissaient pas encore et qu'on leur enseignait à maudire, la crainte d'avoir à endurer de nouveau les dures privations qui avaient décimé l'armée pendant la campagne précédente, leurs ressentiments contre les Lombards, tout avait servi de prétexte et d'aliment pour démoraliser l'armée. Avec un chef habile on eût pu étouffer ces mauvaises dispositions, avec un étranger qui n'en connaissait ni l'esprit ni les besoins, l'armée allait se dissoudre d'elle-même. Ce funeste revers du 21 mars à Mortare devait amener la grande catastrophe du 23 à Novare.

Charles Albert, attaqué sous les murs de Novare par toutes les troupes de l'armée autrichienne, n'ayant à leur opposer que la moitié de ses forces, dut succomber dans cette lutte terrible, duel à mort entre ces deux puissances ennemies.

Voici les détails de cette funeste journée, tels qu'ils ont été recueillis par le général Jacques Durando, aide de camp de Charles Albert et depuis ministre de la Guerre de son auguste fils Victor Emmanuel.

« Le roi monta à cheval vers les 11 heures et demie du matin

pour parcourir les lignes de notre armée. À peine étions-nous sortis de la porte de Milan, qu'on entendit gronder le canon. Prenant alors la route de Mortare, il accourt au galop vers un site appelé la Bicoque, s'élançant vers le point le plus avancé de ce lieu où déjà s'agitait la mêlée. Un carabinier de son escorte eut la tête emportée par un boulet à quelques pas de lui. Dès cet instant, il ne se retira plus, se portant à droite ou à gauche, toujours dans les endroits les plus exposés au danger, et se mêlant à nos batteries. Charles Albert montra pendant toute cette fatale journée un courage stoïque, comme un homme qui pressent un malheur suprême et qui est décidé à mourir. La position où il se trouvait fut prise et perdue quatre fois parce que là justement se dirigeaient tous les efforts des ennemis. Le jour étant à son déclin, quelques gouttes d'eau semblaient annoncer la pluie. Un orage aurait peut-être été un bonheur, mais la destinée nous gardait pour d'autres revers.

» Vers les quatre heures, le roi, dont je ne m'étais pas éloigné un seul instant, m'appelle vers lui et me demande ce que je pensais du résultat de la bataille. J'avais suivi trop attentivement toutes les phases de la journée pour qu'il me fût difficile d'en formuler un jugement.

» La position, dans le sens défensif et malheureusement déjà en retraite, n'était pas bonne par elle-même, et il n'y avait pas eu le temps de tenter aucune œuvre d'art pour la renforcer. L'état moral du soldat était peu satisfaisant, l'enthousiasme était refroidi, toutes ces causes offraient peu de chances de succès. Déjà nous savions par un officier hongrois fait prisonnier que les Autrichiens avaient passé le fleuve au nombre de 73 000 hommes. Je répondis donc au roi que je redoutais beaucoup le dernier assaut que les Autrichiens nous donneraient, selon leur coutume, à l'arrivée de leurs réserves, et auquel nous ne résisterions pas. J'ajoutai ensuite qu'après nous être soutenus si inférieurs en nombre pendant quatre ou cinq heures sans avoir perdu un pied de terrain, on ne pourrait pas dire que l'honneur de l'uniforme fût

entaché.

» — Oh non ! s'écria Charles Albert, au moins l'honneur sera sauvé !

» Après un assez long silence il ajouta :

» — Et si nous perdons la bataille, que nous reste-t-il à faire ?

» À quoi je répondis sans hésiter :

» — Si nous avions donné la bataille à Mortare, nous aurions pu dans la nuit nous retirer au-delà du Pô, couvrir Turin, et peut-être continuer la guerre. Mais ici, nous serons forcés de demander une trêve et d'entrer en négociations, car sans doute la route de Verceil serait interceptée à cette heure-ci.

» — Nous verrons, répondit le roi. Et il se tut.

» Un instant après, l'intrépide général Perrone tombait à ses côtés. Relevé par deux soldats, le front fracassé par un projectile ennemi, tout couvert de sang, il essaya encore d'adresser quelques mots au roi. C'était le dernier adieu d'un héros à un autre héros faisant pressentir la grande catastrophe de ce terrible drame.

» Un peu avant cinq heures, les Autrichiens renforcés par de nouvelles troupes reprirent avec plus de vigueur la suprême et décisive dernière attaque. Les nôtres cédaient à la fatigue, au nombre, à une puissante concentration d'artillerie ennemie. La retraite devint inévitable ; elle eut lieu sans cette confusion et sans ces craintes paniques qui, pour l'ordinaire, accompagnent de tels désastres. On aurait dit que l'armée cédait à une force surnaturelle.

» Le roi se retira alors lentement vers la route royale, mais, arrivé à la hauteur de l'église de la Bicoque, il se trouvait directement exposé à l'enfilade d'une batterie ennemie posée sur la direction du chemin et dont les projectiles, tombant au milieu de l'état-major du roi, des chariots, des chevaux, des soldats qui s'y affoulaient, y produisaient un désordre effroyable. Ce fut alors que, m'approchant avec mon cheval vers le roi, à l'aspect du péril imminent qui le menaçait, j'osai le prendre par le bras

gauche et le contraindre avec une respectueuse violence à se replier un peu vers la gauche et à se placer derrière l'angle rentrant que fait dans cet endroit l'église de la Bicoque, afin de le mettre à couvert des coups et laisser plus de place à la retraite des dernières troupes.

» Le roi se laissa ainsi guider par moi, tel un homme entraîné sur le bord d'un torrent s'abandonne à son sort sans penser à lui-même. Il me dit seulement, tandis que je le tenais encore par le bras, les paroles suivantes en bonne langue italienne, dont il avait l'habitude de se servir chaque fois qu'il m'adressait la parole :

» — Tout est inutile, laissez-moi mourir, c'est mon dernier jour.

» En attendant, les troupes demeurées en arrière défilaient devant nous. Quand elles furent passées, le roi me dit :

» — La bataille est perdue sans remède. Allons sous Novare, je veux demeurer dans le camp jusqu'à la nuit et jusqu'à ce que toute l'armée soit retirée. Allons, vous me ferez chercher Monsieur Cadorna.

» Effectivement, le roi demeura sous Novare jusqu'à ce que la nuit fût venue. Rentré dans la ville, il monta sur le parapet des remparts qui longent à droite la route de Mortare et où il demeura encore plus d'une heure. »

Avant de se retirer en ville au palais Bellini, où il avait pris un logement, il envoya le général Cossato vers le général Radetzky afin d'en obtenir un armistice. L'émissaire royal retourna vers les huit heures du soir porteur de conditions inacceptables. Charles Albert appela auprès de lui les généraux Chrzanowsky et Jacques Durando et le ministre Cadorna. Il leur exposa les conditions que lui offrait l'ennemi, il interrogea minutieusement le général Cossato sur les préliminaires qui venaient d'avoir lieu, sur les motifs qui causaient la dureté du vainqueur. Il demanda ensuite s'il n'était pas possible de se retirer sur Alexandrie. On lui répondit que la route de Verceil avait été coupée. De Novare à Verceil, la route était interceptée et occupée par le 4<sup>e</sup> corps des Autri-

chiens (Thurn) et par le 1<sup>er</sup> (Wratislaw) qui formaient en tout un corps de 30 000 soldats, et qu'on n'aurait pu, à aucun compte, réunir 8 000 hommes pour tenter de s'ouvrir par un coup hardi une voie de salut.

Charles Albert demeura un moment pensif, puis il dit d'une voix calme et triste :

— J'ai résolu d'abdiquer, car je ne veux pas accepter des pactes déshonorants. Peut-être le maréchal se montrera plus discret quand il aura à faire avec mon fils.

Supplié par les assistants à ne pas précipiter une détermination aussi grave en lui exposant tous les motifs que leur dictaient la gratitude et l'affection, Charles Albert répondit :

— C'est inutile, ma résolution est irrévocable.

Les autres particularités de cette douloureuse histoire sont narrées dans une lettre d'un haut personnage qui ne quitta jamais pendant vingt ans le roi Charles Albert. Voici cette lettre :

« La détermination de cet infortuné souverain ne fut pas une conséquence immédiate de la catastrophe de Novare, les malheureuses circonstances précédentes y contribuèrent puissamment. Je crois donc opportun de rappeler les faits antérieurs de quelques jours à cet événement.

» La fatale nouvelle de l'énorme fait de Ramkorino arriva le 20 à 11 heures du soir à Trecate. L'âme du roi en fut profondément frappée. L'heureux résultat de la journée du 21 à la Sforzesca calma, mais ne dissipa point, la cruelle agitation dont il était intérieurement dévoré et que trahissait la pâleur de son visage amaigri. Malgré la violence habituelle avec laquelle il savait se maîtriser, je l'entendis souvent répéter dans cette triste soirée, avant même qu'il sût le désastre de Mortare : "Il n'y a pas eu moyen aujourd'hui de se faire tirer un coup de canon, ni d'entendre siffler une balle !" Effectivement, par un de ces hasards providentiels inexplicables, chaque fois qu'il s'était élancé ce jour-là vers un point où l'attirait l'ardeur de la mêlée, il était toujours arrivé au moment où l'ennemi repoussé venait de s'éloigner.

» Les troupes ayant allumé un grand feu pour passer la nuit, le roi s'était couché sur le sol nu. Il dormait d'un sommeil paisible, confondu avec les soldats de la brigade de Savoie, lorsqu'à une heure après minuit, le général Chrzanowsky arriva en s'écriant : "Où est le roi ?" Charles Albert se leva à la voix du général en chef, qu'il avait reconnue.

» — Quelles nouvelles m'apportez-vous ? fit-il avec agitation.

» — Sire, notre situation est changée, les troupes de Mortare ont été battues, elles ont pris la fuite.

» À ces mots, les traits du roi s'altérèrent profondément. Il regarda fixement le général et parut consterné.

» Dans la matinée du 22, dans le trajet de la Sforzesca à Trecate, on voyait sur son visage tous les déchirements de son cœur. Il cheminait seul et silencieux à la tête de son cortège, n'appelant personne auprès de lui ainsi qu'il en avait l'habitude. Il ne faisait aucune interrogation, il inclinait son front rêveur sans échanger un seul regard avec aucun de nous. Et si, dans l'espoir de distraire un moment cette lourde mélancolie, les personnes de son escorte poussaient de temps en temps leur cheval pour se placer à ses côtés afin de lui adresser la parole, souvent il ne répondait pas, ou il le faisait laconiquement et à demi-voix. Par les mots entrecoupés qui lui échappaient, on pouvait deviner qu'à travers l'orage de ses pensées, il méditait quelque grande résolution. Je l'entendis me répondre plusieurs fois :

» — C'est fini pour moi !

» Et une fois il ajouta d'une voix faible et à peine intelligible :

» — Il y aura une bataille avant d'arriver à Turin, et puis on fera la paix !

» Le 23, avant la bataille qu'il n'osait même espérer, il était parfaitement tranquille, et, dans son état de quiétude habituelle, un si prompt changement indiquait qu'il avait à tout événement pris définitivement une résolution. Au moment où, sortant à cheval pour examiner la position de l'armée, il entendit les premiers coups de canon qui faisaient présager la bataille, il éprouva un vif

plaisir, et on le vit au commencement même du combat, quand tout donnait encore l'espoir de la victoire, s'exposer avec témérité dans les endroits les plus périlleux.

» Le soir à 8 heures et demie, au retour du général Cossato qui était porteur des conditions du général en chef ennemi pour la conclusion d'un armistice, S. M. m'ordonna d'aller donner avis aux deux princes, ses augustes fils, au général en chef, au chef de l'état-major et aux deux autres généraux commandant les divisions de l'armée (le commandant du 5<sup>e</sup> corps était blessé mortellement) de se rendre auprès de lui à neuf heures, de commencer par introduire les deux princes dans sa chambre, et d'attendre ses ordres avant de laisser entrer les autres personnes. Il s'entretenait en attendant avec le général Jacques Durando, avec le ministre Codorna, et, si je ne me trompe pas, avec le général Chrzanowsky. Les deux princes ne tardèrent pas à arriver. Ils entrèrent immédiatement chez le roi. Quelques instants après, il ordonna qu'on fît passer les autres personnes. Mais il fit suspendre cet ordre, ayant su que les généraux Jean Durando et Bes n'étaient pas encore arrivés. Après quelques instants d'attente, ces deux derniers ne venant pas, les autres furent introduits.

» Le roi était debout entre ses deux fils, le ministre Cadrona, le général major Chrzanowsky, le chef de l'état-major général Alexandre de Lamarmora, le chef de l'état-major en second général Cossato, le général Jacques Durando, le marquis de Lamarmora premier aide de camp de S. M. que le roi venait de retenir au moment où il se retirait après avoir introduit ces messieurs. Il me semble qu'il se trouvait aussi parmi les assistants le général Morelli, commandant militaire de Novare, mais je ne saurais l'affirmer.

» S. M. dit alors :

» — Voici la réponse qui m'a été faite par l'ennemi sur ma demande d'un armistice.

» Et il lut les propositions remises par le général Radetzky au général Cossato, puis il ajouta :

» — Vous voyez, messieurs, qu'il n'est pas possible d'adhérer à de telles conditions.

» S'adressant alors au général major :

» — Croyez-vous qu'on puisse reprendre les hostilités et s'opposer efficacement à l'ennemi ?

» Le général major reprit qu'il ne pouvait pas en répondre et qu'il ne le croyait pas possible dans les conditions des deux armées, vu le désordre dans lequel se trouvait la nôtre et l'état moral et matériel des soldats.

» — Et vous ? dit-il en s'adressant tour à tour à chacun des assistants.

» Et tous lui firent la même fatale réponse, appuyés non tant sur la perte de la bataille que sur le découragement qui avait saisi l'armée depuis l'affaire de Ramorino et que venait d'achever le désastreux combat de Mortare, à la dissolution presque totale des divers corps débandés de tous côtés, à l'ignorance où l'on se trouvait de la direction prise par d'autres, à l'impossibilité de se réunir avec les troupes restées sur la rive droite du Pô, à la difficulté de se faire obéir par une grande partie des soldats, comme le prouvaient les désordres de tous genres qui se commettaient depuis plusieurs heures à Novare sans qu'on pût y mettre un frein, la voix des chefs n'étant plus écoutée par les soldats, et finalement par la grande partie de morts et de blessés qui nous privait de nos meilleurs guerriers et d'un grand nombre d'officiers dont nous aurions beaucoup à souffrir à la reprise des hostilités.

» Le roi écouta attentivement l'avis de chacun des assistants, puis il reprit :

» — J'ai toujours fait tous les efforts possibles depuis 18 ans jusqu'à ce jour pour l'avantage et le bonheur de mes peuples. Il m'est douloureux de voir mes espérances évanouies, non pas tant pour moi que pour le pays. Je n'ai pas pu trouver la mort sur le champ de bataille comme je l'aurais désiré, peut-être suis-je le seul obstacle qui empêche d'obtenir de l'ennemi une juste con-

vention. Et puisqu'il n'y a plus moyen de continuer les hostilités, j'abdique dès cet instant la couronne en faveur de mon fils Victor dans l'espoir qu'en renouant les négociations avec Radetzky, le nouveau roi puisse obtenir de meilleures conditions et procurer ainsi au pays une paix avantageuse. Voici votre roi, dit-il en indiquant le duc de Savoie.

» Puis il embrassa tous les assistants, qu'il congédia, ne retenant auprès de lui que ses deux fils.

» On avait établi que le général Cossato serait retourné au camp ennemi pour y rendre compte du résultat des propositions qui lui avaient été remises et pour informer le maréchal Radetzky de l'abdication de Charles Albert, en demandant des bases d'armistice plus favorables d'après les événements qui venaient de se passer. En sortant de la chambre du roi, le général Cossato déclara et il protesta qu'il ne voulait pas prendre la responsabilité de traiter seul avec l'ennemi. Après quelques hésitations, le ministre Cadorna consentit à l'accompagner. Au moment où ils allaient partir, on pensa qu'il était opportun que les deux parlementaires reçussent des ordres et des instructions pour leur mission directement par le nouveau roi. J'entrai donc aussitôt dans la chambre de S. M. Charles Albert et je lui exposai ce qui se passait.

» — Mais oui, certainement, dit-il. Victor, faites-les entrer, parlez à ces messieurs, et donnez-leur vos instructions.

» Ce qui fut fait immédiatement. Aussitôt après leur conférence avec le roi Victor, les parlementaires se dirigèrent vers le camp autrichien. Quelques moments après, les deux princes sortirent de chez leur auguste père émus et troublés et l'âme en proie à mille pensées douloureuses suscitées par les tristes événements qui depuis trois jours s'étaient accumulés sur nous et qui nous avaient écrasés. »

Le roi appela ensuite ses aides de camp Charles et Maurice de Robilant et Scati ; il leur répéta ce qui venait de se passer. Frappés de stupeur, ces fidèles officiers se jetèrent aux pieds du

roi, qu'ils baignèrent de larmes en le suppliant de leur permettre de le suivre partout où il lui plairait d'aller.

— Sire, s'écria Charles de Robilant, l'exil le plus dur me sera doux auprès de vous. Laissez-moi vous suivre pour vous servir, pour vous aimer.

— Non, fit le roi attendri, c'est un parti pris, la vie que j'entends faire, je ne veux la faire partager à personne, pas même à ma douce et vertueuse compagne, soupira-t-il tout bas.

Puis, les ayant embrassés tendrement, tout ému de leurs larmes, il se retira dans sa chambre, où il n'admit que le chevalier Canna, secrétaire de sa maison, Bertolino, son valet de chambre, et Laurent Gamallero, courrier de cabinet. Il expédia Bertolino à Turin auprès du prince de Carignan. À minuit, il partit tout seul dans une vieille voiture avec le courrier et François Valletti, coureur qui assumait les fonctions de valet de chambre. Il avait un passeport militaire qui le désignait sous le nom du comte de Barge, signé par le commandant d'Alexandrie. Il écrivit plusieurs lettres avant son départ. Voici celle qu'il adressa au comte de Castagnetto :

Novare, 23 mars 1849.

*Très cher Castagnetto,*

*N'ayant pu être tué aujourd'hui, j'ai accompli ce soir le dernier devoir que j'avais envers ma patrie, j'ai abdiqué. Désirant régler mes affaires de patrimoine privé, je vous prie de venir de suite me rejoindre à Fréjus (France) et de m'apporter les papiers qui y sont relatifs, ainsi que quelques effets que vous consignera Bertolino. Lorsque je serai établi où je désire me fixer, vous m'enverrez alors les diverses choses qui sont dans ma chambre à coucher. Je désire pour plusieurs raisons que vous ne disiez à personne que je vous ai appelé à Fréjus.*

*Votre très affectionné*

CHARLES ALBERT.

*Vous demanderez le comte de Barge.*

## Chapitre VI

Ici se dessine dans toute sa poétique expression cette grande et mélancolique figure de Charles Albert, type unique dans l'histoire moderne, et auquel le malheur, l'exil et la mort servent de lumineuse auréole. Peu de caractères prêteront davantage au roman, au drame, à l'épopée même, que ce roi guerrier combattant pour l'indépendance de son pays et s'immolant lorsqu'il perd l'espoir de le sauver. Pour nous ses contemporains, nous sommes trop près de lui et les événements sont encore trop palpitants pour oser exhumer ce cadavre suprême de sa tombe et pour l'offrir tiède encore aux regards des vivants qui le pleurent, le craignent ou le maudissent, selon les opinions ou les passions qui le jugent. Le linceul de pourpre dans lequel il dort ne peut se mêler aux voiles de deuil qui flottent sur sa tombe récente. Nous n'osons pas draper de nos récits de romancier ce souvenir auguste, et nous nous bornons à copier l'histoire telle qu'elle est consignée dans toutes les annales et dans tous les cœurs. Nous suivrons fidèlement l'itinéraire de ce simple et touchant épisode de l'exil volontaire de Charles Albert, page sublime qui clôt avec une grandeur antique cette fatale épopée d'un jour.

Les derniers tintements de l'horloge venaient à peine de vibrer les douze coups qui séparaient la nuit néfaste du 23 au 24 mars lorsque Charles Albert monta dans une voiture étroite et basse. Gamallero et Valletti étaient sur le siège. Le roi, seul avec ses pensées était presque couché au fond du carrosse qui prit la route de Verceil. Environ après une heure de marche, le triste cortège vint donner au beau milieu d'un poste d'Autrichiens. Un corps de troupes ennemies était en embuscade dans une grosse ferme protégée par une batterie. Au roulement lointain d'une voiture, dans le silence de la nuit, l'officier qui commandait le poste crut que c'était un train d'artillerie piémontaise. Il fit pointer les canons. Les mèches étaient allumées, il allait proférer l'ordre

fatal, lorsqu'il vit les fanaux de la voiture et s'aperçut de son erreur. Il s'approcha alors et demanda qui osait ainsi à une telle heure s'aventurer à traverser sans escorte une armée ennemie. Gamallero répondit que c'était le comte de Barge, colonel de l'armée sarde, chargé d'une mission extraordinaire. Cette réponse ne rassura point l'officier, qui fit conduire la voiture dans la cour de la ferme pour attendre l'arrivée du général Thurn. Charles Albert demeura ainsi tout le reste de la nuit au pouvoir des Autrichiens. Il eut, comme le Christ, sa veillée au mont des Oliviers, car sans doute l'héroïque martyr suait sa sanglante agonie.

À cinq heures du matin, arriva le général Thur qui, surpris à la vue de cette voiture stationnant dans la cour, se hâta de s'informer du nom du voyageur qui s'y trouvait.

— Le comte de Barge, répéta de nouveau le valet de chambre du roi.

À ces mots, Charles Albert abaisse les stores de son carrosse et demande au général autrichien ce qu'il désire.

— Savoir votre nom, monsieur, voir si votre passeport est en règle et votre permission de traverser l'armée.

— Je n'ai qu'un passeport du commandant de Novare, reprit le roi légèrement ému.

Le général l'invita alors avec cette politesse qui distingue les officiers autrichiens de descendre de voiture. On l'introduisit dans une modeste chambre où il fut interrogé. Charles Albert répondit avec son élégance et sa dignité habituelle. Le général Thurn, charmé de la distinction de ses manières, échangea avec lui des paroles pleines de courtoisie et de bienveillance, il le questionna sur la bataille qui venait d'avoir lieu, et Charles Albert entra dans tous les détails les plus minutieux sur cette affaire, il loua les mouvements stratégiques des Autrichiens.

— La victoire a été complète de votre côté, messieurs, mais nos troupes se sont battues avec valeur. L'honneur piémontais est sauf, ajouta-t-il avec chaleur.

Oubliant ses infortunes au souvenir de ses troupes bien-aimées,

il exalta avec enthousiasme la bravoure et le courage des soldats. Cet hommage rendu à l'armée sarde par Charles Albert à un général autrichien, au moment même où le frappaient les désastres de Novare, honore hautement le roi assez grand pour le faire et l'armée assez brave, assez pure pour l'obtenir, ce qui prouve que le sentiment de la dignité nationale remplissait avant tout le cœur de ce malheureux monarque.

Le général Thurn et ses officiers admiraient le langage élevé et la noblesse des sentiments de l'étranger debout au milieu d'eux. Quelque chose de sublime devait resplendir, déborder en dehors de cet homme. L'âme a des rayonnements qui éclairent, ce sont les étincelles du feu sacré. On sentait à la fascination qu'il exerçait autour de lui quelque chose d'étrange et de mystérieux ; c'était la transfiguration qui s'opérait. Une seule nuit l'avait changé en grand homme. Thurn, voulant prolonger le charme de cet entretien, lui offrit une tasse de café que le roi accepta. Mais tout en lui témoignant les plus aimables égards, il ne pouvait se décider à le laisser passer, lui faisant entendre que, ne connaissant pas les passeports piémontais, il ne pouvait prêter une foi entière à celui qu'il lui présentait, ni se convaincre qu'il était véritablement le comte de Barge sans l'attestation de quelqu'un qui le connût.

— N'avez-vous ici aucun Piémontais ? dit Charles Albert avec confiance.

— Oui, monsieur le comte, on va vous confronter avec un soldat, un bersagliier fait prisonnier à la Sforzesca.

— Bien, dit le roi sans changer de visage, car il sentait qu'aucun Piémontais ne pouvait le trahir.

Le bersagliier fut introduit dans la chambre où se trouvaient le roi et les officiers autrichiens.

— Connaissez-vous ce monsieur ? fit brusquement Thurn au soldat.

— Si je le connais ! s'écria-t-il en pâlisant.

Charles Albert le fixa de son œil magnifique et fascinateur.

— Prends garde à ta réponse, poursuivit sévèrement le général. Peux-tu répondre que l'officier piémontais ici présent est le comte de Barge, colonel dans l'armée piémontaise ?

— C'est lui, réellement lui, reprit le soldat d'une voix assurée.

— Tu le connais donc ?

— J'ai eu l'honneur d'être blessé à ses côtés à la Sforzesca.

Et le bersagliier fit un léger mouvement de son bras en écharpe.

Mon brave, dit le roi en lui tendant la main, je me souviendrai de toi.

Le bersagliier frissonnait, tant son émotion était profonde. Il avança ses lèvres pour les porter à l'auguste main qu'il tenait dans la sienne, mais d'un signe de Charles Albert, contint cette indiscrete marque de respect. Le soldat était pâle et tremblant et ses yeux retenaient ses larmes.

— Oh ! si j'avais pu mourir près de vous ! s'écria-t-il.

— Vous êtes libre de poursuivre votre route, monsieur le comte, dit Thurn avec grâce.

— Merci, général, je vous suis. Adieu, conserve-toi pour servir fidèlement le Piémont, poursuivit le roi en se tournant une dernière fois derrière le bersagliier.

Celui-ci baissa la tête sans répondre, car des sanglots étouffaient sa voix. Il venait d'entendre à côté de lui un officier autrichien parler de la défaite de Novare, et il pressentait que quelque affreux malheur venait de frapper le roi, qui cachait son grand nom sous celui ignoré du comte de Barge.

— Drôle, dit le général autrichien en le fixant, rappelle-toi que tu réponds de ta vie de la véracité de tes paroles.

— Je ne les rétracterais pas devant une grêle de balles, fit-il avec assurance.

Charles Albert, qui n'avait point entendu ces mots, se retourna pour remercier encore le général Thur. Il vit le bersagliier pâle et consterné s'appuyant contre le mur extérieur de la ferme afin de ne pas tomber, tant il était ému. Il lui sourit une dernière fois avec mélancolie et se jeta au fond de sa voiture. Il était huit heures du

matin.

Ce qui paraît incroyable, c'est que les Autrichiens n'aient pas reconnu Charles Albert à cette même voiture, bien humble et bien simple, il est vrai, mais portant sur ses fiers panneaux l'écusson bien connu du lion assis portant un casque en tête, l'écu de Savoie sur le dos, tenant un serpent dans ses griffes avec cette devise si fameuse : « J'atens.<sup>1</sup> » C'est que la Providence conduit tous les événements par la main, frappant d'aveuglement comme de vertige, aux heures qu'il lui plaît, les esprits les plus clairvoyants et les hommes les plus habiles.

À midi, le roi arriva près de Casal. Il rencontra sur le pont une colonne d'Autrichiens qui s'avancait vers la ville. Il entendit le canon et son cœur se brisa en songeant aux malheurs qui allaient peut-être frapper cette généreuse cité. En vain il crut les prévenir en annonçant aux Autrichiens qu'un armistice venait d'être conclu ; comme ils n'en avaient eu aucun avis, ils n'en continuèrent pas moins leur marche sur la ville.

Une pluie fine et glacée semblait s'acharner à rendre le voyage du roi plus triste et plus pénible. C'est ainsi qu'il arriva le 26 à Nice maritime, dernière cité italienne que le roi italien devait fouler du pied en fuyant sa patrie et saluer d'un suprême adieu. Hélas ! qui dira le déchirement de son cœur en franchissant cette dernière limite du pays qu'il avait cru rédimé et qu'il abandonnait en fugitif, allant demander à l'exil une tombe aux bords de l'océan !

Environ à une lieue de distance avant d'arriver à Nice, le roi fit arrêter sa voiture et gagna à pied le monastère de Laghetto, où il voulut aller puiser des forces pour franchir les stations de son douloureux calvaire en recevant le pain des anges et des martyrs. Il expédia en même temps Gamallero auprès de l'intendant de la ville de Nice, le comte de Santa Rosa, pour l'inviter à se rendre

1. On a conservé l'orthographe ancienne dans ce mot ainsi que c'est d'usage dans le blason. Voir les devises de la Maison de Savoie (Cibrario, *Ricordi d'Oporto*, page 296).

auprès de lui.

Tandis que le fidèle messenger gagnait la ville, le roi édifiait les moines qui l'avaient invité sans le connaître à se reposer au couvent par la sainteté de ses discours, sa piété et sa résignation qu'on devinait à sa mâle et muette douleur.

Il était environ neuf heures du matin, lorsqu'un inconnu se présenta dans l'antichambre de l'intendant de Nice, réclamant un entretien immédiat pour affaire de haute importance. Le comte de Santa Rosa, fils du célèbre Santorre de Santa Rosa, dont nous avons eu l'occasion de parler, était dans ce moment occupé pour affaires de service. Il fit prier l'étranger d'attendre que la conférence fût terminée, mais l'inconnu insista tellement pour être admis, que le comte de Santa Rosa dut le recevoir dans son cabinet.

À peine furent-ils seuls, que Gamalleron narra les malheureux événements de Novare, l'abdication de Charles Albert, sa fuite, et comment il se trouvait seul et abandonné à peu de milles sur la voie publique, se disposant à passer en France.

À Nice, on n'avait eu encore aucune nouvelle de l'armée. Le récit de Gamallero parut si étrange à l'intendant, qu'il crut d'abord avoir affaire à un habile imposteur. Il lui répondit avec un ton brusque et incrédule.

Alors Gamallero déploya silencieusement devant lui le passeport militaire délivré au comte de Barge par le commandant de Novare.

— Venez vous en assurer par vous-même, monsieur le comte, le roi vous attend sur la grande route. Hâtez-vous de faire atteler une voiture.

Il y avait tant de vérité et de douleur dans la voix du fidèle serviteur, que le comte de Santa Rosa chancela comme un homme frappé par la foudre.

— Ce n'est pas possible, murmurait-il tout en donnant les ordres les plus prompts pour sa voiture, non ce n'est pas possible ! Vaincu, fugitif aujourd'hui, lorsque hier, ce matin

encore, nous comptions sur ses victoires !

— Hélas ! votre père aussi, monsieur le comte, avait rêvé l'indépendance de l'Italie, et il est mort dans l'exil !

— Oh ! mon noble père ! s'écria le comte ému à ce souvenir.

Et, pâle et frissonnant, il donna des ordres pour se conformer aux volontés souveraines.

Il prit en voiture avec Gamallero le chemin de Vintimille. Une demi-heure après, ils aperçurent une humble berline de voyage attelée par deux chevaux de poste arrêtée au milieu de la route. Un cocher sans livrée tenait les rênes d'une main distraite, et de temps en temps, il se soulevait sur son siège afin de tâcher d'apercevoir s'il ne voyait au loin venir personne.

À peu de distance du carrosse, un homme d'une haute stature, les vêtements en désordre et souillés de fange et de poussière, se promenait à pas lents, les bras croisés, pâle et la tête tristement inclinée sur sa poitrine. Cet homme était Charles Albert !

Le comte mit précipitamment pied à terre et s'avança, grave et respectueux, vers le roi.

Charles Albert lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa avec émotion.

Les sanglots ôtaient la voix au comte, il ne put parler.

— Vaincu ! murmura enfin Charles Albert d'un son de voix rauque et étouffé.

Alors, tout en reprenant la route de Nice, qu'il traversa sans être reconnu, l'héroïque fugitif narra au comte terrifié de stupeur les déplorables événements qui venaient de s'accomplir et son dessein arrêté d'abandonner un pays où sa présence ne pouvait plus être désormais qu'un obstacle.

— J'avais d'abord pensé de me retirer à Londres, dit-il, et j'y serais allé volontiers si je n'avais répugné à l'idée d'augmenter l'essaim des proscrits. Finalement, j'ai pensé de me retirer à Oporto, ville assez éloignée du Piémont pour que personne ne puisse croire que je veux encore me mêler des affaires publiques.

Le roi parlait de ses souffrances et de ses malheurs personnels

avec beaucoup d'indifférence et de calme. La fermeté stoïque de son caractère se révélait avec toute sa sublime grandeur. On ne savait ce qu'on devait le plus admirer en lui, de la résignation du saint ou du courage du héros.

Monsieur de Santa Rosa l'écoutait avec un mélange d'étonnement et de vénération.

— Sire, dit-il enfin, espérons que des temps meilleurs surgiront encore pour l'Italie.

À ces mots, le visage pâle du roi se colora subitement, et d'une voix animée et vibrante il s'écria :

— N'importe le lieu ou l'époque, partout où un gouvernement régulier déploiera sa bannière, on peut être sûr de me retrouver simple soldat dans les rangs qui combattront nos ennemis.

Ce furent les dernières paroles prononcées par Charles Albert avant de traverser le pont du Var et d'abandonner pour toujours le sol sacré de cette Italie qu'il n'avait pu délivrer et qu'il aimait tant.

Il s'arrêta un jour dans la petite ville d'Antibes fortifiée par Vauban, il y fut rejoint par le comte de Castagnetto, auquel il dit :

— Ma vie fut un roman et je n'ai pas été compris !

Fatale destinée des grandes âmes que le vulgaire ne comprend pas pour les punir sans doute d'oser parler avec les hommes comme elles parlent avec Dieu !

La garnison et les habitants d'Antibes rendirent les plus grands honneurs à Charles Albert, qui repartit le 27. Il continua son voyage au milieu des acclamations enthousiastes des populations qu'il traversait. Le 3 avril, il arriva à Tolosa d'Espagne où se rendirent immédiatement Charles de Lamarmora, prince de Masserano, son premier aide de camp, et le comte Ponza de Saint Martino, chargés d'explorer ses sentiments pour voir s'il persistait toujours dans sa résolution d'abdiquer. Cette démarche pleine de délicatesse honorait l'âme élevée du nouveau roi Victor Emmanuel. Charles Albert fut touché des sentiments de son fils, mais il ne répondit qu'en faisant dresser l'acte régulier d'abdica-

tion par un notaire public nommé Juan Fermin de Furunderana. Cet acte, simple comme toutes les actions de Charles Albert, ne contient que sa ferme volonté d'abdiquer, sans préambules et sans explications.

Le voyage fut long et fatigant à cause du mauvais état des chemins. À Vigo, on fut obligé d'expédier la voiture par mer à Oporto, et le roi dut continuer sa route à cheval, ce qui augmenta beaucoup l'irritation d'entrailles dont il souffrait depuis quelque temps.

Le 15 avril, il traversa le Minho, qui sert de limite entre les deux États de la péninsule ibérienne. Il mit le pied sur le sol portugais au bruit du canon et aux acclamations d'un peuple justement fier de posséder un hôte si illustre.

Charles Albert était brisé par la fatigue, et pourtant, en arrivant à Valença, au lieu de goûter le repos dont il avait besoin, il se rendit aux vœux de la population qui voulait le contempler. Sa nature bienveillante l'emporta sur les nécessités de sa position ; il donna de longues audiences, répondant aux nombreux témoignages de sympathie qu'on lui prodiguait avec cette grâce exquise et modeste qui charmait tous ceux qui l'approchaient.

Le 17, il poursuivit sa route, mais tellement affaibli et souffrant, que le soir Gamallero et Valletti furent obligés de l'enlever de cheval et de le porter à bras jusqu'à la chambre de l'hôtel où il passa la nuit. Le 19 à cinq heures du matin, il partit pour Oporto. Les autorités civiles et militaires, la population entière de la ville s'étaient rendues au-devant de lui. Le gouverneur civil, D. Lopez Dias de Vasconcellos, le harangua dans des termes à la hauteur des circonstances. On avait préparé un carrosse à six chevaux pour le recevoir. Il refusa et il continua sa route à cheval. À midi, il fit son entrée dans la ville. Il descendit à l'hôtel d'Antoine Bernardo Peixe situé sur la place de Ferrandoces. La foule avait envahi son passage, le cheval du roi avait peine à avancer à travers les flots compacts de cette multitude enthousiaste et attendrie. Les uns s'agenouillaient sur son passage, les

autres baisaient avec respect les bouts de ses vêtements et jusqu'aux rênes de son cheval. Quel roi, quel conquérant obtint jamais un triomphe plus beau, plus pur que celui de Charles Albert vaincu et fugitif sur sa terre d'exil !

Ô vertu ! non, tu n'es pas un vain songe, un vain nom, comme on a osé le dire ! Si tu n'étais point une émanation de la vérité éternelle, il y aurait longtemps que l'injustice et les persécutions t'auraient bannie de cette terre où tu règues au dépit des pervers.

Après quelques jours passés à l'hôtel *Del Pesce*, Charles Albert loua une petite maisonnette d'assez modeste apparence mais située au fond d'un jardin magnifique et jouissant d'une vue admirable sur le fleuve et sur la mer.

Qui oserait donner des détails sur les premiers temps du séjour de Charles Albert à la ville d'Entre-Quitas ? Il l'a fait lui-même :

16 mai.

*En arrivant ici, je manquais presque de tout. En attendant, je me suis acheté deux couverts d'argent, vous voyez quel luxe ! Je fus assez heureux dans les premiers jours pour trouver un Anglais qui s'en retournait chez lui et qui me céda une petite maison qu'il louait 800 fr. par an mais qui aussi n'avait entre ses deux étages que trois chambres, outre celle des gens, et en même temps il me vendit tous ses meubles, qui sont simples mais jolis, et tous les accessoires possibles d'un service de table et de cuisine, et en outre il me laissa sa cuisinière et sa servante. Ma dépense de premier établissement ne se monta qu'à 4 500 fr. Je suis maintenant établi dans une jolie petite campagne aux portes de la ville, qui possède un jardin et de très beaux arbres, et qui a la vue sur le fleuve et sur la mer. J'attends de voir les choses que vous m'envoyez, mais dans le cas où vous n'avez point compris les portraits de famille que j'avais dans ma chambre à coucher, vous m'obligeriez beaucoup de me les expédier. Je désirerais que vous fassiez mettre dans les cadres les portraits de mes enfants.*

Ainsi la pensée de Charles Albert, comme celle de Napoléon à Sainte-Hélène, de la terre d'exil se reportait avec plus d'amour sur ses enfants ! Lui aussi, dans son vaste désespoir, demandait un portrait à aimer, à baigner de pleurs et de baisers, un portrait à bénir ! Hélas ! un portrait à emporter dans la tombe !

Mais la santé de l'infortuné monarque s'affaiblissait tous les jours. Il dut renoncer à ses promenades habituelles à cheval ; bientôt il lui fut même impossible de descendre dans le jardin.

À Turin, la Chambre des députés avait voté une adresse à Charles Albert pour lui exprimer les sentiments de la nation et de l'Italie entière à son égard. Elle avait en même temps décrété de lui ériger une statue. Une commission fut nommée dans le sein de la Chambre, composée de messieurs Rattazzi, ex-ministre de Charles Albert, Cornero, Mautinjo et Rossellini. Ils se rendirent à Oporto. Le 14 mai, ils eurent l'honneur d'être admis auprès du roi. Ils lui présentèrent cette adresse mémorable, digne du grand peuple dont elle exprimait les sentiments et du grand prince qui en était l'objet.

Le roi en écouta la lecture avec la plus profonde émotion. Il répondit d'une voix altérée et voilée par les larmes qu'il tâchait en vain de retenir. Qu'il nous soit permis de reproduire ici quelques mots de cette noble réponse. L'âme de Charles Albert s'y révèle avec tant d'ingénuité, que nous en saisissons les sens comme un dernier trait frappant de ressemblance à la grande figure que nous avons tâché d'esquisser sans y parvenir, car nous sommes trop près encore pour juger avec impartialité, il faut que le temps consacre la gloire. La réputation des grands hommes s'agrandit comme l'ombre à mesure que le soleil s'éloigne. Voici ces quelques lignes de la réponse de Charles Albert :

*Je ne sais pas trouver d'expressions suffisantes pour remercier la Chambre. Elle ne pouvait faire une chose qui fût plus chère et plus agréable à mon cœur. Cette démonstration sera la constante consolation du reste de ma vie. J'ai toujours et sur toute chose*

*désiré l'estime et l'affection de la nation. J'ai fait tout ce qu'il était en moi pour le triomphe de la cause italienne, et je ne fus pas induit en cela par des motifs de considération et d'intérêts personnels. Dans les dix-huit ans de mon règne, j'ai toujours eu constamment en vue le plus grand bien de mes peuples. J'ai tâché d'en améliorer le sort et les institutions, j'ai particulièrement tourné ma pensée vers la nationalité et l'indépendance de l'Italie...*

Les députés furent profondément touchés des paroles et des manières du roi. Le lendemain, l'ex-ministre Rattazzi s'étant de nouveau rendu auprès de lui, Charles Albert lui dit d'une voix affaiblie par l'attendrissement :

— Hier, après la lecture de l'adresse, j'étais tellement ému que j'ai oublié de remercier la Chambre pour la délibération qu'elle a prise de me faire élever un monument. Manifestez lui vous-même mes sentiments, mais en même temps priez-la en mon nom d'abandonner l'idée d'accomplir une semblable détermination. Mon âme est pleinement satisfaite de l'intention qui fut exprimée, ce serait une dépense trop lourde pour le pays, à présent surtout où tant de charges pèsent sur lui. Je serais peiné qu'elles dussent encore s'augmenter pour moi.

— Sire, reprit Rattazzi attendri des généreuses paroles du roi, Sire, pardonnez-moi si j'hésite à me charger de la commission dont Votre Majesté veut m'honorer. Je connais la vive affection de la nation pour votre auguste personne, la reconnaissance qu'elle vous porte. Le monument dont la Chambre vient de décréter l'érection n'est qu'une faible et juste démonstration de ces sentiments. La dépense n'est pas si forte d'ailleurs pour apporter des embarras à nos finances, mais fût-elle onéreuse, il n'y a personne parmi nous qui ne la supporterait spontanément et avec joie.

Le roi voulut répondre, mais son émotion était telle qu'il ne put parler, il garda le silence. Rattazzi n'osa le troubler dans ses

méditations. Hélas ! il pensait sans doute à ce beau pays qui lui rendait tant d'amour et qu'il ne devait plus revoir !

Son front pâle et serein portait l'empreinte d'une grande infortune et d'une conscience tranquille.

Le 29 mai, le chevalier Cibrario et le chevalier de Collegno, commissaires de la Chambre des sénateurs, arrivèrent à Oporto porteurs à leur tour d'une adresse votée par le Sénat du royaume au magnanime Charles Albert. Tant de témoignages de gratitude consolaient l'auguste exilé. « Personne ne saura jamais tout ce qui a été fait pour l'Italie, » dit-il plus d'une fois dans ses longs entretiens avec eux.

— Oh ! dit-il un soir que, tristement assis près de la croisée entrouverte, son regard errant et distrait s'était longtemps promené sur la mer calme et bleue qui brillait dans lointain, oh ! pourquoi les Italiens n'ont-ils pas pu s'entendre ! Pourquoi ai-je trouvé d'acérés détracteurs quand je n'aurais dû rencontrer que des amis ! Pourquoi n'ai-je pas obtenu qu'on sacrifiât au soutien de la nationalité italienne toutes les affections des partis et tous les intérêts de municipe pour donner plus de force au principe pour lequel j'avais tiré le glaive et levé la bannière !

Et Charles Albert se tut, et son front retomba rêveur sur sa poitrine. Cette plainte est la seule qu'on l'entendit proférer. Puis il ajouta lentement à voix basse :

— Pourquoi n'ai-je pu mourir avant cette douloureuse épreuve ! Mais j'ai la conscience d'avoir fait mon devoir, tout mon devoir, poursuivit-il encore avec calme.

Les sénateurs Cibrario et de Collegno contemplaient émus ce prince qui parlait ainsi et dont le visage pâle et décharné, courbé par les souffrances et les chagrins, portait l'empreinte de la gloire et du malheur.

Le 31 mai, les commissaires lui donnèrent lecture de l'adresse du Sénat. Cette pièce authentique, ainsi que la noble réponse de Charles Albert, sont consignées dans l'histoire. Nous ne les reproduirons pas. Pourtant, comment ne point citer ces paroles du

grand proscrit : « ... La nation peut avoir eu des princes meilleurs que moi, mais nul qui l'ait autant aimée ! »

Hélas ! l'état de sa santé déclinait tous les jours. À peine avait-il la force de se lever quelques heures dans la journée. Bientôt même, il ne lui fut plus possible de quitter son lit. Deux médecins renommés furent appelés auprès de l'illustre malade. Ils ne purent dissimuler leurs graves inquiétudes aux personnes qui l'entouraient, et pourtant ce prince, brisé par les souffrances et tout mourant qu'il était, s'occupait encore d'une dernière pensée généreuse envers son pays. Il écrivit au comte de Castagnetto pour lui confirmer les intentions qu'il lui avait déjà manifestées à Antibes relativement à la cession gratuite qu'il voulait faire à l'État de la galerie des tableaux, de la bibliothèque, des médailles, des armes qui composent les riches collections que possède la ville de Turin. Voici dans quels termes il manifestait ses intentions :

*Quant à nos affaires avec les finances, veuillez bien vous rappeler que je ne veux absolument point que vous parliez ni de galerie, ni d'objets d'art. En ce moment dans lequel l'État est accablé de cruelles et affreuses charges, je préférerais manger du pain noir tout le reste de ma vie, plutôt que l'on pût dire que dans une époque aussi terrible je suis venu aggraver ou embarrasser encore dans un intérêt personnel les finances de l'État.*

Il parlait souvent de ses fils avec un sentiment d'indicible tendresse. Alors son impassible résignation laissait à sa voix émue percer la douleur de père, un rayon d'amour, comme un rayon de soleil, fondait cette glace factice dont il tâchait d'envelopper sa nature austère.

Le 30 juin, on signala l'apparition d'un vaisseau de guerre sarde à l'embouchure du Douro. Le roi, qui était inquiet depuis quelques jours sur la santé de son fils le roi Victor Emmanuel, se troubla à cet avis, de fatales appréhensions s'emparèrent de son imagination et de son cœur. La fièvre lente qui le dévorait se

déclara tout à coup avec une extrême violence, et pendant trois heures il fut en proie aux crises nerveuses les plus alarmantes. Cet état se prolongea jusqu'à neuf heures du soir, mais alors une douce consolation était réservée à ce pauvre cœur brisé : avec le vaisseau sarde était arrivé le prince de Carignan, ce jeune cousin de Charles Albert qu'il aimait d'une affection de père. Tranquillisé sur la santé de son fils, le roi sembla retrouver des forces, et, le 2 juillet, lorsque les commissaires du Sénat prirent congé de lui, ils étaient loin de se douter de l'affreux malheur qui allait frapper le Piémont.

Le roi sentait la gravité de son mal, que son médecin, le docteur Riberi, qui avait accompagné le prince de Carignan à Oporto, tâchait en vain de lui dissimuler. Le mensonge est une vertu pour les médecins, la charité leur fait un devoir de tromper parfois la pauvre humanité souffrante.

Déjà l'on touchait au 23 juillet. Le roi avait passé une nuit agitée, les douleurs affreuses qui le tourmentaient lui ôtaient le repos, mais son calme et sa résignation ne l'abandonnaient pas. Malgré le soin que le docteur mettait à lui déguiser ses inquiétudes, il les devinait, et, lui tendant la main en souriant :

— Si je venais à mourir à présent, dit-il, je serais heureux au moins en cela, je mourrais à temps opportun.

— Sire, chassez ces tristes idées...

— Êtes-vous assez bon courtisan pour me persuader que je touche à ma guérison ?

— Non, Sire, mais rien n'est encore désespéré. J'avoue pourtant avec douleur que les symptômes se sont aggravés depuis hier.

— Mon cher Riberi, si je dois mourir, dites-le moi franchement, car j'aurais encore quelques dispositions à prendre.

Riberi feignit de ne pas avoir entendu et il changea de conversation.

Mais Charles Albert avait compris ce silence, il fit appeler son confesseur et il demanda le viatique, qu'il reçut avec les plus

grands sentiments de piété le 24 juillet à huit heures du matin. Le jeudi 26, l'état de l'illustre malade sembla s'empirer encore ; il ne respirait qu'avec une extrême difficulté, et pourtant le sourire du juste errait sur sa lèvre blêmie. Les plus atroces douleurs ne pouvaient lui arracher une plainte, et chaque fois que le mal lui accordait un instant de trêve, il édifiait les assistants par la sainteté de ses discours, ou il appelait auprès de lui le docteur Riberi afin de s'entretenir encore de ses enfants qu'il bénissait, de sa femme qui pleurait loin de lui, et surtout de cette Italie pour laquelle il s'était immolé. La journée du vendredi fut plus mauvaise encore ; son sommeil fut troublé par de lugubres visions, sa fiévreuse fantaisie lui rendait l'image des malheurs passés, les désastres des cités italiennes effrayaient son cerveau affaibli. Hélas ! la grande idée dont il avait poursuivi l'accomplissement pendant sa vie entière l'obsédait encore dans ses derniers instants.

Dans la matinée du 28, il parut avoir retrouvé tout son calme et son état sembla s'améliorer. Il plaisanta sur les alarmes des jours précédents avec le docteur Riberi, et, ayant vu entrer le docteur Fortunato (le médecin portugais qui avait d'abord été appelé), il lui dit avec gaieté :

— Je me porte mieux aujourd'hui, docteur, mais beaucoup mieux, et si cette amélioration continue, dans deux ou trois jours on pourra me refaire le lit, car j'y suis très mal.

À dix heures, il prit deux tasses de bouillon et le docteur Riberi retrouvait des paroles d'espérance pour le ranimer. Comme si Dieu eût voulu lui donner une dernière joie sur la Terre, on lui remit alors une lettre de la reine Marie Thérèse sa femme. Charles Albert la lut lui-même, ses yeux se mouillèrent de douces larmes. Quelques instants après, il demanda un livre de prières, il s'entretint tout bas avec Dieu.

Tout à coup, il sentit une grande douleur au cœur. Riberi accourut et lui fit les frictions habituelles avec du rhum, ce qui le soulageait toujours.

— Merci, mon cher Riberi, dit-il, je me sens mieux, je n'ai plus besoin que de dormir. Descendez vous promener un instant au jardin pendant mon sommeil.

— Si Votre Majesté me le permet, je resterai près d'elle.

— À quoi bon ? je suis bien.

— Sire, je fermerai les volets et ne ferai pas de bruit, mais j'aime mieux rester.

— Faites comme il vous plaira, dit le roi.

Et il s'endormit doucement.

Il reposait depuis près d'une heure, lorsque Riberi l'entendit s'agiter, et, grinçant des dents, il ouvrit précipitamment les volets et courut vers le lit. Il vit que le roi venait d'être frappé d'un nouvel assaut d'apoplexie.

— Ma tête s'appesantit, murmura Charles Albert. Je meurs, mon cher Riberi. Je vous aime bien, mais je meurs.

Riberi se hâta d'appeler le confesseur. Les chevaliers de Launay et Canna, secrétaire du roi, les trois valets de chambre entrèrent aussitôt. On administra l'extrême-onction au juste mourant. Charles Albert conservait toutes ses facultés. On voyait aux mouvements de ses lèvres qu'il accompagnait les sublimes prières des agonisants que récitait son confesseur.

Vers les trois heures et demie d'après midi, il rouvrit ses grands yeux avec un éclat extraordinaire. On l'entendit murmurer tout bas ces mots :

— Mon fils !

Puis, plus bas encore :

— Italie...

Il regarda le ciel et sa grande âme s'était envolée vers Dieu !

## Chapitre VII

Les funérailles de Charles Albert eurent un tel retentissement en Europe, qu'il serait inutile de les rappeler ici. Une nation entière accompagna le cercueil du roi martyr avec des larmes et des sanglots. Aucun prince n'obtint et n'obtiendra jamais un tel triomphe dans la mort. C'étaient les larmes d'un peuple entier, libre par lui, qui pleurait un bienfaiteur. Ce deuil universel est le plus noble hommage payé à sa mémoire et le seul qui fût digne de lui. Son nom reste un symbole et sa tombe est un autel où accourent de toutes les parties de la péninsule italienne les pèlerins de la liberté pour y déposer des couronnes.

Son corps resta exposé pendant quarante-huit heures dans l'humble lit où il avait exhalé le dernier soupir. Toutes les autorités d'Oporto, tout le clergé, toutes les corporations, toute la population entière enfin, accoururent s'agenouiller dans cette chambre avec la même ferveur qu'elle se serait prosternée dans la chapelle du Seigneur devant la relique d'un saint.

Les sœurs de la charité obtinrent de s'y relever pendant la nuit que le clergé y passa en prières.

Deux de ces saintes femmes, à genoux depuis près de deux heures dans l'angle le plus obscur de la chambre royale, n'avaient pas cessé de murmurer leurs ferventes oraisons qu'interrompaient leurs sanglots. Est-ce fatigue ? est-ce saisissement ? est-ce faiblesse ? une d'elles tomba tout à coup raide étendue sur le carreau. Un des serviteurs du roi accourut pour aider sa compagne à la transporter dans la pièce voisine. On releva le long voile rabattu qui couvrait son visage pour mouiller d'eau fraîche son front décoloré. Gamallero la contempla avec un indicible sentiment d'étonnement et de curiosité. Elle n'était plus jeune, mais ses traits pleins de finesse et de distinction portaient encore l'empreinte d'une grande beauté.

La religieuse reprit bientôt l'usage de ses sens. Elle s'excusa

en rougissant sur l'accident qui lui était arrivé.

— Êtes-vous malade, sœur Rosalie ? lui dit sa compagne avec intérêt, voulez-vous vous retirer ?

— Non, ma mère, je demande comme une grâce la faveur de passer le reste de la nuit en prière.

— Qui est cette religieuse ? dit Gamallero en suivant de l'œil sœur Rosalie qui rentrait en chancelant dans la chambre mortuaire.

— Une sainte, reprit la sœur de charité avec un geste d'admiration.

Et, d'un pas grave et recueilli, elle retourna à son poste.

Le corps de Charles Albert fut revêtu du grand habit des officiers de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare selon un antique usage des souverains de la Maison de Savoie, et déposé sur un lit de parade surmonté d'un dais en velours cramoisi doublé d'hermine. La salle était également tendue de velours de la même couleur. Au pied du lit, sur deux tables aux longs tapis garnis de franges d'or, étaient posés, sur des coussins de satin blanc, le sceptre, la couronne et les insignes des différents ordres chevaleresques de l'illustre défunt. Deux autels étaient élevés aux deux côtés latéraux de la chambre funèbre qu'illuminaient des milliers de bougies.

Le 1<sup>er</sup> août à dix heures du matin, les autorités et la population d'Oporto furent admises à venir contempler une dernière fois les traits du grand guerrier de l'indépendance italienne. Les habitants de cette ville hospitalière avaient voué une espèce de culte aux vertus et aux malheurs de Charles Albert, aussi la foule fut immense et des larmes vraies, des larmes qu'on n'achète pas, baignaient tous les visages et jaillissaient de tous les cœurs.

En attendant l'arrivée du vaisseau sarde qui devait transporter le cadavre du roi dans la tombe de ses pères à Superga, il fut porté avec la plus grande pompe dans la chapelle du cloître de la cathédrale. Une garde d'honneur fut placée à la porte et veilla nuit et jour pendant tout le temps que la bière y fut déposée.

Le peuple naïf et quelque peu superstitieux d'Oporto venait s'agenouiller près de ce cercueil illustre avec la même foi fervente qu'auprès de la châsse d'un saint.

Le prince de Carignan, qui quelques semaines auparavant avait charmé par sa présence l'exil volontaire de Charles Albert, fut chargé de l'honorable mais douloureuse mission de raccompagner le corps de son auguste parent. Le 18 août, il partait de Gênes avec les frégates à vapeur le *Goito* et le *Monzambano*. Le 3 septembre, le cortège arriva à l'embouchure du Douro. Hélas ! le drapeau tricolore couvert d'un crêpe noir apparaissait triste et voilé de deuil sur ces mêmes plages où on l'avait vu naguère flotter avec tant d'espoir ! Le prince était profondément ému en touchant la rive. Il ne répondit que par des larmes à l'empressement des autorités et de la population.

— Monsieur, dit-il au gouverneur civil qui tâchait de lui adresser quelques mots de consolation, outre mes sentiments personnels pour la perte d'un prince qui fut pour moi un second père, je viens ici chargé du poids de l'immense douleur d'un fils et de toute une nation !

Le 17 à onze heures du matin, furent célébrées dans la chapelle de Saint-Vincent les obsèques solennelles de Charles Albert, auxquelles assistaient les représentants des deux nations qu'une même douleur unissait de son lien fraternel. À droite de l'autel, siégeaient le prince de Carignan, l'évêque, le marquis de Lamarmora et le général Solaroli. Du côté opposé, les deux commissaires de la reine de Portugal, le comte de Linharès son chambellan et le baron de Rilvas, aide de camp du roi Ferdinand Auguste. Toutes les autorités et toutes les personnes les plus marquantes d'Oporto étaient présentes à cette triste cérémonie.

Le corps du roi fut transporté avec un éclat splendide à bord du *Monzambano* où l'on avait préparé une chapelle ardente pour le recevoir.

La douleur que laissa éclater la population fut si vive et si vraie pendant ce funèbre trajet, que le prince de Carignan crut devoir

exprimer sa reconnaissance aux habitants d'Oporto par la lettre suivante adressée au président de la chambre municipale Antoine Vieira di Magelliaès, baron d'Alpendurada.

*Porto, 17 septembre 1849.*

*Monsieur le Président,*

*Les habitants de cette ville ont donné au monde de nobles exemples de valeur, de dévouement et d'héroïsme, de ces mêmes vertus dont feu le roi Charles Albert a été la personnification durant un règne fécond en événements glorieux.*

*Fidèles à eux-mêmes, ils devaient être de justes appréciateurs du véritable mérite.*

*Aussi, faisant une respectueuse violence à l'incognito du comte de Barge, ils se joignirent spontanément aux autorités pour le recevoir dans leurs murs avec tous les honneurs royaux, avec les démonstrations de la plus vraie sympathie. Dans cette retraite volontaire, pendant sa maladie, on continua à l'entourer de nombreuses preuves de respect et de l'affection inspirée par ses qualités éminentes, par son caractère élevé. Vingt-quatre heures avant son décès, Sa Majesté disait encore combien elle était touchée des marques d'attention et d'intérêt de ce peuple si hospitalier.*

*La douloureuse nouvelle de sa mort a répandu une consternation générale, et l'attitude de toutes les classes lors des cérémonies funèbres du 31 juillet et du 1<sup>er</sup> août, comme aujourd'hui, est un indice certain de la sincérité de leurs regrets.*

*De son côté, la chambre municipale, qui représente dignement cette ville, a mis le comble à ses procédés de courtoisie par une lettre de condoléances adressée au roi, mon auguste souverain, dont le cœur filial a été si cruellement éprouvé en suite de cette perte irréparable.*

*Sa Majesté le roi Victor Emmanuel m'a chargé d'exprimer publiquement sa reconnaissance la plus vraie et la plus sentie pour tant de témoignages de haut intérêt pour son bien-aimé*

père.

*Veuillez, monsieur le Président, être l'interprète de ce sentiment auprès de la population d'Oporto.*

*Voulant en outre donner à la chambre municipale une marque de son estime et de sa bienveillance dans la personne de son président, S. M. a daigné, monsieur le baron, vous nommer commandeur de son ordre religieux et militaire des Saints-Maurice-et-Lazare dont les insignes sont ci-joints.*

*Des mots ne peuvent rendre tout ce que j'ai éprouvé en présence de l'immense concours de peuple qui se pressait aujourd'hui autour du cercueil de l'illustre défunt pour lui apporter le tribut de ses regrets, la promesse de la fidélité du souvenir. En disant un suprême adieu à la dépouille mortelle de S. M. le roi Charles Albert, la ville d'Oporto aura trouvé quelque consolation dans la douce pensée qu'il lui reste l'amour et la reconnaissance éternelle de la Maison Royale de Savoie et de toute une nation qui vénérera à jamais la mémoire de ce roi magnanime.*

*Je vous offre, monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération.*

EUGÈNE DE SAVOIE.

Le 4 octobre de bon matin, le *Monzambano* et le *Goito* entrèrent dans le port de Gênes.

Ici notre tâche est finie, car qui exprimera jamais dans toute sa navrante vérité le désespoir d'un fils pour la mort d'un père ! Qui pourra donc rendre la douleur du peuple piémontais devant le cercueil qui ramenait le cadavre de Charles Albert !

\*  
\* \*

Dans les premiers mois de l'année suivante, la presse de tous les pays s'occupa beaucoup d'une femme inconnue qui avait apparu à Oporto, s'entourant de mystères. Voici les détails que

nous avons pu nous procurer sur ce singulier épisode.

La famille royale de Savoie, par un sentiment de vénération plein de délicatesse envers la mémoire de Charles Albert, après l'acquisition de la villa d'Entre-Quintas dont on avait confié la garde à un serviteur fidèle et dévoué, avait fait transporter à Turin avec un soin religieux toutes les différentes parties de l'ameublement de la chambre du roi : le lit de camp où il avait rendu sa grande âme, les modestes ustensiles de toilette qui lui servirent à Oporto, le large fauteuil où il cherchait en vain un peu de repos, sa table à écrire, ses livres où l'on remarquait les *Commentaires* de César dont les marges fatiguées dénotent l'étude constante que le roi, vaincu par l'infortune, faisait des enseignements du plus grand général de l'Antiquité, et une *Imitation de Jésus-Christ* qui porte encore l'empreinte de ses larmes ! Toutes ces reliques sacrées, conservées avec vénération par la piété filiale, sont déposées dans une des salles du palais royal de Turin.

La chambre où mourut Charles Albert à Oporto est riche de ses grands souvenirs.

Vers la moitié du mois de mars de l'année 1850, une femme en grands habits de deuil dont un long voile noir couvrait les cheveux blancs et luisants qui reflétaient comme des éclats dorés et métalliques, se présenta seule au seuil de la villa d'Entre-Quintas. Elle demanda à visiter la chambre de Charles Albert, but du voyage pieux de nombreux pèlerins de toutes les nations, d'Italiens surtout.

Le concierge, habitué à de telles visites, se hâta de satisfaire ses désirs. Il ouvrit la porte dont il tenait la clef, et, se découvrant avec respect avant d'en franchir le seuil :

— Entrez, dit-il.

L'étrangère s'avança d'un pas timide et chancelant. Elle se laissa presque aussitôt tomber à genoux, et, joignant avec ferveur ses mains qui tenaient un rosaire, elle se mit à prier avec dévotion. Peu à peu sa tête s'inclina sur sa poitrine, son voile se rabattit sur ses yeux, et le concierge entendit qu'elle pleurait.

Longtemps il se tut plein de respect devant cette grande douleur, mais comme l'inconnue demeurait ainsi ployée et comme anéantie, il s'enhardit à la rappeler à elle-même.

— Permettez-moi de rester encore ici, dit-elle en lui offrant quelques pièces d'or.

Le concierge étonné se retira sans répondre.

La nuit enveloppait déjà le ciel lumineux et transparent d'Oporto lorsque l'étrangère se retira.

— Je reviendrai demain, dit-elle en donnant encore de nouveaux signes de sa libéralité.

Pendant plusieurs jours, la même femme, toujours revêtue des mêmes habits de deuil, revint tous les matins s'agenouiller jusqu'au tomber de la nuit sur les dalles froides et nues à la place où avait été le lit de mort de Charles Albert. Elle priait et pleurait sans jamais proférer une parole.

Le concierge la laissait passer sans troubler ses douloureuses préoccupations, sûr qu'il était de retrouver chaque jour sur sa table la pièce d'or accoutumée.

Le soir du huitième jour, elle appela le fidèle serviteur d'une voix qu'elle tâchait de rendre calme :

— Je dois, lui dit-elle, m'éloigner, peut-être pour toujours, de ces lieux. Je désirerais en partant fonder une chapelle ardente dans la chambre où mourut Charles Albert. Veuillez faire tenir de ma part ces papiers au consul sarde afin qu'il se charge d'adresser ma demande à qui de droit.

— En quel nom, madame, dois-je me rendre chez monsieur le consul ?

— Je n'ai plus de nom parmi les hommes, fit-elle avec tristesse. Autrefois on m'appelait Octavie, à présent mon nom est un secret entre Dieu et moi.

— Alors, que dois-je dire à monsieur Barbosa (vice-consul de Sardaigne à Oporto) ?

— Qu'une femme qui n'appartient plus au monde que par le souvenir lègue toute sa fortune pour changer en chapelle commé-

morative la chambre où est expiré le plus grand martyr et le plus grand saint de notre époque.

Et l'inconnue remit au concierge un rouleau de papiers.

Lorsque le délégué de Sardaigne ouvrit ce mystérieux paquet, il y trouva un acte en bonne et due forme de donation et une somme assez forte pour subvenir aux frais et à l'entretien de ce pieux legs.

Le consul se rendit chez l'évêque pour le prier de s'intéresser à cette demande dès qu'il aurait reçu l'autorisation de son gouvernement. Ils se perdirent en conjectures sur cette femme étrangère et mystérieuse. Toutes les recherches faites par monsieur Barbosa avaient été vaines. À l'hôtel où elle était descendue seule, on ne la connaissait que sous un nom qui sans doute n'était pas le sien et que portait un passeport anglais dont elle était pourvue. Qui était-elle ? Personne ne pouvait le dire, et le consul et le prélat en étaient aux plus étranges suppositions lorsqu'ils furent interrompus par le grand cérémonier de monseigneur qui venait de lui remettre une lettre que le prélat lut avec attendrissement.

— Monsieur, dit-il en se tournant vers le consul sarde, il est doux au cœur d'un serviteur de l'Église de voir que, si les progrès de l'impiété égarent parfois quelques âmes faibles, il reste des cœurs robustes et forts prêts à subir le martyre pour la gloire de la religion catholique.

— Monseigneur, je ne doute pas que la cause de Dieu n'ait toujours des défenseurs.

— Et ces exemples sont d'autant plus beaux et plus méritoires lorsqu'ils ne sont pas donnés par des hommes intrépides et agueris, mais bien par des femmes, par ces êtres faibles et délicats que Dieu créa pour l'amour et pour la vertu, par une femme, monsieur !

— Une femme !

— Oui, monsieur, une religieuse, sœur Rosalie. Depuis plus de trente ans, elle parcourt l'Europe et le monde pour accomplir

partout des miracles de charité. La fièvre jaune et le choléra n'ont sévi nulle part sans qu'on ne l'ait vue accourir au chevet des mourants. Le canon n'a jamais tonné en vain sur le champ de bataille sans qu'elle n'ait paru, ange consolateur, tendre sa main aux blessés. Lorsque la guerre de l'Indépendance italienne appela les deux armées rivales dans les plaines lombardes, sœur Rosalie, alors au fond de l'Asie occupée à porter les secours de sa charité et les lumières de sa foi à ces peuples presque sauvages, n'apprit que trop tard la guerre qui allumait ses brandons dans votre patrie, elle demanda et obtint la permission de passer en Europe. Quand elle arriva, le drame fatal était achevé, Charles Albert avait cessé d'exister. Alors, pour de graves intérêts de famille, elle obtint de notre Saint-Père quelques mois de repos. Aujourd'hui, elle part de nouveau pour la Chine en compagnie de pieux missionnaires qui vont y prêcher la religion chrétienne. Elle me demande ma bénédiction car elle espère, dit-elle, trouver enfin le martyr, objet constant de ses désirs.

L'évêque se tut et il prit la lettre qu'il avait posée sur la table afin de la présenter à la curiosité du consul sarde qui la regardait avec intérêt. À peine l'eut-il parcourue, qu'il passa ses mains sur ses yeux, regarda fixement le prélat et reprit avec vivacité l'acte de donation, objet de sa visite, étendu sur la table.

— C'est singulier, dit-il enfin avec étonnement.

— Quoi, monsieur ?

— Votre Éminence n'est-elle pas frappée comme moi de la ressemblance de ces deux écritures ?

Et M. Barbosa mit devant les yeux de l'évêque les deux écrits afin qu'il pût les comparer.

— C'est vrai, dit enfin celui-ci, mais c'est impossible.

— Je le crois comme vous, monseigneur, et pourtant l'œil le plus exercé s'y méprendrait.

Le prélat relut plus attentivement l'acte de l'inconnue puis la lettre de sœur Rosalie. Il parut plongé dans de graves réflexions.

— C'est un mystère dont il faut laisser la connaissance à

Dieu, dit-il enfin. Quoi qu'il en soit, cette femme fait un pieux usage de ses richesses et nous devons l'aider dans l'accomplissement de ses désirs, car ils tournent aussi à la gloire de notre sainte religion.

Et l'évêque tendit la main au consul sarde qui la baisa avec respect en prenant congé de Sa Grandeur.

Quatre ans plus tard, le choléra, après avoir sévi avec fureur à Gênes, venait de se manifester d'une manière non moins terrible à Turin. Les Capucins et les sœurs de charité, qui s'étaient consacrés avec un si sublime dévouement au service des malades, avaient presque tous été victimes de leur charité.

Les supérieurs de ces établissements pieux durent réclamer d'autres frères et d'autres sœurs pour le service des lazarets.

— J'étais sûre de vous voir arriver, dit la mère supérieure des filles de Saint-Vincent à une religieuse qui se présentait à l'infirmierie, car partout où il y a une douleur à soulager on est sûr de trouver sœur Rosalie.

— Grâce à Dieu, le funeste fléau s'est éloigné de Gênes, et j'accours ici où il s'est manifesté, dit-on, avec sa violence habituelle.

— Espérons que Dieu mitigera sa fureur dans cette ville.

— Les cendres d'un grand saint intercèdent pour nous, dit sœur Rosalie en indiquant du doigt la basilique de Superga qu'on apercevait au loin.

La supérieure la regarda avec étonnement car elle n'avait pas compris le sens de ces paroles.

— Voulez-vous m'indiquer, ma mère, le quartier du lazaret que vous me destinez ? dit sœur Rosalie avec douceur.

— Celui des militaires, ma sœur, si vous le trouvez bon.

— Merci, ma mère.

Et la pieuse sœur se rendit au poste qui lui avait été désigné.

Pendant longtemps, le gardien des tombes royales de Superga vit tous les matins une humble religieuse déposer une couronne d'immortelles sur le monument funèbre de Charles Albert. Un

soir, la pauvre sœur pria plus longuement qu'à l'ordinaire. Le gardien crut qu'elle pleurait, depuis il ne la revit plus. Après la disparition du terrible fléau, on n'entendit plus parler de sœur Rosalie. La supérieure du couvent de Turin répondit à ceux qui l'interrogeaient sur elle qu'elle avait été rappelée depuis plusieurs mois par la maison centrale de Paris. Ceux mêmes qui devaient la vie à ses soins l'avaient oubliée, lorsqu'on lut dans le journal de l'armée illustrée, sous la date du 31 janvier 1858, l'article suivant :

« Obsèques de la sœur Rosalie.

» Une scène touchante a vivement ému les habitants de la rive gauche de la Seine. Une de ces femmes dévouées qui renoncent à tout ce qui constitue le bonheur dans le cercle habituel de la vie pour se consacrer exclusivement, sous une inspiration plus élevée, au soulagement de la misère et de la souffrance, la sœur Rosalie, avait succombé à l'hôpital militaire du Gros-Caillou auquel elle était attachée depuis son retour de Crimée. Elle avait succombé, comme le soldat sur le champ de bataille, sur son champ d'honneur à elle, au chevet des malades où elle avait contracté la fièvre typhoïde qui lui a coûté la vie. Sa mort avait causé une impression profonde dans le cœur de tous ces malades militaires qui l'avaient retrouvée là, ceux qui l'avaient vue dans les ambulances et sur le champ de bataille, dévouée, infatigable, consultant son cœur et non ses forces dès qu'il y avait une souffrance à secourir. Cette impression s'était aussitôt répandue dans toutes les casernes de la capitale, où une même pensée était née spontanément dans tous les cœurs, rendre un dernier hommage à celle qui leur avait si généreusement dévoué sa vie. Or, dernièrement, des détachements de vingt-cinq hommes, envoyés par tous les régiments de la capitale, arrivaient à l'hôpital du Gros-Caillou ; cavaliers, artilleurs, chasseurs, zouaves, garde impériale, troupe de ligne se pressaient avec recueillement autour du corbillard où les infirmiers vinrent déposer eux-mêmes le cercueil de la vénérable sœur et accompagnaient sa dépouille

mortelle au lieu du dernier sommeil. »

Et maintenant, dors en paix, ô magnanime Charles Albert, tes vastes desseins ne sont pas descendus avec toi dans la tombe. Les actions des grands hommes sont des semences fertiles que féconde l'avenir, tout germe a besoin du temps pour éclore, ta pensée couve à l'ombre de la liberté.

La loyauté sublime de ton auguste fils est le garant des jours meilleurs promis depuis dix siècles à la grande patrie italienne. Dors en paix, ô roi martyr. Ton exemple a instruit les peuples, qui commencent à comprendre que leurs divisions seules font la force de leurs ennemis. Tes vertus chrétiennes enseignent qu'il faut être pur pour mériter d'être libre, qu'il faut user et non pas abuser de la liberté, que l'anarchie est pire que l'esclavage, que l'ordre et le respect aux lois sont la force et la base de tout gouvernement bien constitué.

Sois fière, ô ombre glorieuse, le Piémont, que tu as relevé de ta main puissante, est aujourd'hui assis, comme un guerrier antique, à la table des forts. Le sang victorieux de ses braves à la Cernaja a lavé la honte de Novare. La grande pensée que tu as implantée sur le sol de la patrie grandit et prospère ; comme un arbre vigoureux, elle étend ses robustes rameaux sur le sol que féconde son ombre bienfaisante.

Ô Charles Albert, tu demeureras comme un symbole pour les générations futures, ton nom sera le type du sacrifice et du dévouement. Il faut passer par le calvaire avant d'arriver au Thabor. Tes souffrances ne sont pas perdues, elles aident à l'accomplissement de ton idée. Ta mort sur cette plage éloignée au bord de l'Océan est plus grande, plus glorieuse encore. Aucune pompe des salles dorées de ton palais royal n'est aussi grande que la sublime pauvreté de ta maison solitaire. Le bruit des flots plaintifs qui accompagnaient ta suprême agonie était plus imposant que le roulement du canon ou du glas funèbre qui signalent le trépas des rois ordinaires. C'était la grande voix de la création qui parlait de toi à Dieu et qui mêlait sa prière à la tienne pour

monter avec ta grande âme vers le ciel.

Ô Charles Albert, sois satisfait ! Non, tu n'es pas mort, tu vis avec plus d'éclat dans ton fils. Ses vertus, sa loyauté et son inamovible volonté assurent à tes peuples le bonheur que tu avais rêvé pour eux !

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Charles Emmanuel IV ou<br>La France et l'Italie depuis 1796 jusqu'en 1802 .....  | 5   |
| Victor Emmanuel I <sup>er</sup> ou<br>La France et l'Italie de 1814 à 1821 ..... | 167 |
| Charles Félix ou<br>La France et l'Italie depuis 1821 jusqu'en 1831 .....        | 255 |
| Charles Albert ou<br>La France et l'Italie depuis 1831 jusqu'en 1849 .....       | 273 |